MÉMOIRES

D'UNE

FEUILLE DE PAPIER

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME

ÉDOUARD BURTON

MÉMOIRES

D'UNE

FEUILLE DE PAPIER

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME

VILLE DE MONTBÉLIARD
BIBLIOTHÈQUE

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1882

Tous droits réservés.

UNE

Légende au XIX^me^ siècle

Mémoires d'une feuille de papier

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME

INTRODUCTION

Octobre 1870.

J'ai près de soixante ans ; je suis bien vieille, bien usée ; j'ai échappé jusqu'ici à tous les dangers ; mais je vais en courir de si terribles que je n'y survivrai sans doute pas. J'ai été témoin, servante ou complice involontaire de tant de choses étranges, que je ne veux pas en laisser le souvenir périr avec moi. Il faut qu'on sache tout ce que j'ai su moi-même, qu'on devine ou qu'on découvre le reste, afin qu'on rende à chacun selon ses œuvres quand arrivera ce temps de rénovation qui m'a été prédit, où la justice habitera sur la terre. Puissé-je voir ce jour, à l'avénement duquel je veux travailler autant que je le puis, moi, pauvre petite feuille de papier jaunie, prête à tomber en poussière. Je lègue à ces feuilles jeunes et vivaces sur lesquelles j'écris mon histoire, le soin d'achever ma tâche.

PREMIÈRE PARTIE

I.

MA NAISSANCE.

Je n'ai que des souvenirs peu précis de ma première existence. Je fus toile d'abord, toile fine, brillante, luxueuse ; puis vinrent l'âge, l'usure, la misère, la hotte du chiffonnier, d'où je tombai dans un grand magasin noir, entassée avec des milliers d'autres chiffons de toutes sortes, sales, viciés, corrompus, communiquant à tous leur infection. Ce fut une agonie horrible et qui dura plusieurs mois. En vain je me disais que rien ne meurt, que tout se transforme. Je me rappelais combien je m'étais cru malheureuse lorsque, jolie plante à fleurs bleues, on m'avait arrachée à mon champ natal pour faire de moi ce tissu souple et moelleux qui m'avait rapprochée de la plus parfaite des créatures terrestres. Rien ne me rassurait et je m'abandonnais au désespoir, lorsqu'un grand mouvement se fit parmi nous ; l'air, la lumière, nous inondèrent et nous fûmes plongées dans une cuve où nous prîmes un bain délicieux. Cela dura plusieurs jours ; l'eau, sans cesse renouvelée, nous désagrégeait peu à peu ; chacune perdait la conscience de son être dans la fusion la plus démocratique qu'il soit possible d'imaginer. D'orgueilleuses loques, qui jadis avaient sans cesse à la bouche : « Moi, j'étais de la batiste ! flottaient, dociles molécules, dans un océan de neige. Il ne me reste de cet état que la sensation très douce d'un

tourbillonnement incessant et cadencé, d'une fluidité où je finis par perdre entièrement connaissance.

Bientôt les eaux se retirèrent. Les molécules se rapprochèrent, donnant et recevant tour à tour ce faible mouvement, précurseur de leur existence sous une forme arrêtée, précise ; une douce chaleur nous pénétrait et la cohésion s'établit suivant nos affinités diverses, faisant de nous une foule d'êtres distincts.

J'avais enfin acquis l'unité ; j'étais devenue : « moi »... Je revenais à la vie, luisante, splendide et tombant du cadre treillissé sur une vaste table, où gisaient déjà nombre de mes compagnes.

Au rebours des enfants des hommes, j'étais née bien plus grande que je ne le suis aujourd'hui.

Un coup rapide en me séparant en deux m'avait créé une sœur, qu'un imperceptible filet retenait encore à moi.

Nous voici donc deux petites feuilles de papier jumelles. Nous existions ; qu'allions-nous devenir ?

Des mains nous prirent, nous emportèrent, nous déposèrent sur un guéridon dans une pièce dépendant du bel établissement où nous avions reçu le jour, et une voix dit : « Voici encore deux feuilles du grain destiné aux actes civils. » Un tri sévère avait été fait parmi toutes nos compagnes. Nous et quelques centaines d'autres, étions des feuilles d'élite et pour que personne n'en doutât, on nous appliqua une empreinte indiquant la valeur de convention qui nous était attribuée. Nous étions

élevées à la dignité de papier timbré, ce qui nous donna tout de suite une grande idée de nous-mêmes et de notre avenir.

II.

LE RÊVE.

Nous restâmes toute la nuit isolées sur ce guéridon où nous avions reçu notre empreinte, craintives, émues, attendant notre sort.

— Puissions-nous, dis-je tout bas à ma sœur, ne point être séparées, échoir à une honnête famille, non pour inscrire ses morts, ce serait une trop lugubre destinée, mais pour y marquer l'arrivée à la vie terrestre de jeunes et beaux enfants, jumeaux peut-être comme nous le sommes, à qui Dieu donne de longs jours et que nous suivions fidèles jusqu'à la fin d'une heureuse carrière !...

Un léger soupir fut la seule réponse que j'obtins : ma pauvre sœur était muette !...

Cette infirmité me la fit chérir davantage; je sentis combien elle aurait besoin de ma protection et je résolus de tout faire pour ne pas la quitter. A l'aide de la petite bande qu'avaient oubliée les ciseaux de l'opérateur, je parvins à me rapprocher d'elle et à la couvrir de mon corps.

— Dors en paix, sœur chérie, lui dis-je. Et une tendre pression m'assura qu'elle m'avait comprise.

Je voulais rester éveillée, mais j'étais encore si faible que sous l'influence du silence et de la nuit, mes idées se brouillèrent et je m'assoupis. Aussi m'est-il impossible de dire si ce que je vais raconter est un songe, ou se passa en réalité.

Un homme de haute taille, aux yeux et aux cheveux noirs, aux traits fortement accusés. ayant la pâleur bistrée des races méridionales, se tenait debout devant le guéridon et posa sur nous sa main ouverte.

Je tressaillis à ce contact : qu'allait-il faire de nous ?

-- Dès ce jour vous m'appartenez, dit-il, d'une voix basse, mais distincte. Ecoutez-moi donc attentivement.

J'étais tout oreilles ; ma pauvre sœur tremblait si fort que je ne pus douter qu'elle n'entendît aussi.

-- Vous resterez inséparables, continua l'inconnu, vous assisterez à toutes les péripéties du drame mystérieux et terrible dont seront victimes les êtres que vous représenterez ; votre union fera votre force. Souvent sur le point d'être anéanties, un pouvoir invisible vous protégera, car de près comme de loin je veillerai sur vous, et vous reparaîtrez toujours au moment fixé par moi pour confondre les fourberies des hommes, dont vous porterez, hélas ! les traces irrécusables. C'est pour aider à régénérer l'humanité que vous avez pris vie ; c'est par vous et par ce qui se passera autour de vous que doit être démontré un jour jusqu'où peuvent aller, sous de faux semblants d'honorabilité, les turpitudes d'une civilisation corrompue. Votre tâche est grande : Vous contribuerez à préparer un avenir meilleur et mériterez ainsi, quand vous tomberez en poussière, de recouvrer une nouvelle existence. -- Adieu. N'oubliez pas ce signe ; quand vous le verrez paraître, dans quelques circons-

tances que ce soit, il annoncera ma présence près de vous ou de ceux que vous représenterez.

Une vive lumière m'éblouit. Elle sortait des huit pointes d'une étoile scintillant sur la boiserie ; l'inconnu avait disparu. Accablée par une invincible langueur, je refermai les yeux ; peut-être ne les avais-je pas ouverts, Je restai jusqu'au matin plongée dans un long et paisible sommeil.

J'en fus tirée brusquement ; un commis me soulevait du guéridon où j'avais passé la nuit et me plaçait sur une pile de papiers de même nature. Grâce à la précaution que j'avais prise, et suivant d'ailleurs la promesse de l'inconnu, ma sœur ne fut pas séparée de moi. Deux ou trois cents feuilles semblables furent placées au-dessus de nous ; comme si ce n'était pas assez de ce poids pour nous étouffer, on nous serra avec une forte ficelle et nous fûmes jetées pêle-mêle avec d'autres ballots dans une voiture qui nous cahota longtemps, déposant successivement chaque paquet à sa destination. Enfin nous arrivâmes à la nôtre ; c'était un grand bureau, avec quantité de gros registres et deux ou trois employés à mine ennuyée et rechignée. L'un d'eux nous prit, nous débarrassa du papier et de la ficelle qui nous comprimaient, nous compta soigneusement et nous engloutit dans un grand carton vert, dont il rabattit le couvercle et ferma la serrure avec une petite clé, pendue à la boutonnière de son gilet.

Nous étions prisonnières !

III.

GEORGES CHAMPIGNY.

Après tant d'émotions, je n'étais pas fâchée de me reposer un peu. Mais ce repos dura vraiment trop longtemps ; plus d'une année je crois. De temps à autre, l'employé ouvrait le carton, prenait une ou deux feuilles et le refermait. Nous entrevoyions quelques instants le jour pur et l'azur du beau ciel d'Italie, pour retomber aussitôt dans notre monotone obscurité. J'y réfléchis beaucoup ; ne voulant pas causer avec des étrangères, de peur de laisser échapper le secret de nos futures destinées, je parvins à imaginer un moyen de communiquer mes pensées à ma sœur et de lui faire m'exprimer les siennes, ce qui avait, entr'autres avantages, celui d'être incompréhensible pour tout autre que pour nous. C'est alors que je pris la résolution d'observer attentivement et de graver dans ma mémoire tous les événements auxquels le hasard me ferait assister. Je ne désespérais pas, à force de patience et d'ingéniosité, d'arriver à consigner mes observations d'une façon intelligible pour les hommes, et du rôle de témoin muet qui m'était assigné, de m'élever à celui de coopérateur intelligent.

J'y ai réussi, puisque j'écris ces mémoires. Je vous épargne le détail des peines que je me suis données pour cela et de la façon dont je suis parvenue à mon but, cela n'aurait aucun intérêt pour les hommes et ne pourrait être

utile aux autres feuilles de papier. Chez nous l'expérience est personnelle. On ne l'acquiert qu'à ses dépens.

Enfin arriva le jour attendu avec une fiévreuse impatience. Toutes nos compagnes étaient parties successivement ; nous occupions toutes deux la première place ; allions-nous être séparées ? J'avoue que le cœur me battait bien fort ; je n'osais ajouter une foi entière aux promesses de l'inconnu de mon rêve, et c'était en général une à une que nos compagnes nous avaient quittées. Il est rare en effet qu'on demande à la fois l'extrait de deux actes de l'état civil.

Notre indécision cessa bientôt.

-- Veuillez, Monsieur, dit une voix pleine et sympathique, dans un italien très-pur mais où l'on sentait l'accent français, me délivrer l'extrait de naissance de mes deux enfants, dont voici les noms et l'âge exact sur ce papier.

L'employé prit le papier, fronça le sourcil comme s'il s'agissait d'une chose grave et dit :

-- C'est tant ; vous pourrez revenir prendre ces actes demain à la même heure.

L'étranger paya et se retira en promettant de revenir.

Deux enfants ! Mon rêve était un pressentiment ; nous ne serions pas séparées.

Je m'étirais, me soulevais, m'élançais presque au devant de la main qui allait me tirer du sombre carton, me rendre à la liberté.....

Peine perdue ! Rien ne bougea et tout le reste de la journée je n'entendis plus que le bruit impatientant des plumes grinçant sur le

papier, ou les conversations oiseuses des employés entre eux.

Quelle nuit ! elle me parut interminable. Les employés arrivèrent assurément en retard ; jamais celui dont dépendait mon sort n'avait mis si longtemps à se débarrasser de son chapeau, à ajuster ses bouts de manche, sa règle, son crayon, sa plume, sa bouteille de sandaraque et ses lunettes.

Enfin il se lève; la clé tourne dans la serrure... mais, tout à coup :

— Tiens ! mon journal que je n'avais pas aperçu.

Il referme le carton, prend le journal, s'étend paresseusement dans un fauteuil. Je le connais, en voilà pour une heure. Un siècle d'attente !

Tout a une fin, cependant, même la lecture du journal d'un employé. Le mien revient en sifflotant à son bureau, ouvre un gros registre à coins de cuivre, le feuillette en marmottant des noms inintelligibles, jusqu'à ce qu'il arrive à celui inscrit sur le papier qu'on lui a remis la veille.

— Champigny, Eucharis, c'est bien cela. Diable ! je n'ai plus que le temps bien juste ; dans trois quarts d'heure mon Monsieur sera ici.

Avec autant de hâte qu'il y avait mis jusqu'ici de lenteur, il ouvre le carton, nous saisit, ma sœur et moi, nous jette sur son bureau et s'aperçevant que nous tenions encore ensemble, nous sépare d'un geste brusque ; j'étouffe un léger cri, ne voulant pas effaroucher ce butor qui aurait été capable de nous laisser là et d'en prendre d'autres, si nous lui avions paru

suspectes ; d'ailleurs, qu'importait le lien matériel ? à présent nous étions sûres d'une union morale indissoluble.

Eucharis Champigny, dont je reçus l'extrait de naissance, était une enfant de dix-huit mois environ, fille aînée de Georges Champigny, haut fonctionnaire français momentanément établi en Italie, et de Jeanne Cécile Tavernier.

L'acte du second enfant, Tancrède Champigny, dont la naissance remontait à six semaines, fut transcrit sur ma sœur. L'employé achevait sa copie, lorsque Georges Champigny, le Monsieur que nous avions entendu les demander la veille, arriva avec une ponctualité dont nous nous réjouîmes, tant nous avions hâte d'entrer dans notre nouvelle famille et de connaître les deux jeunes êtres que nous personnifierions désormais ; il nous semblait que nous allions vivre de leur vie et franchir d'un bond plusieurs degrés de l'échelle des êtres en nous rapprochant de l'humanité.

IV

EUCHARIS ET TANCRÈDE.

Georges Champigny était un homme d'âge moyen, à figure intelligente et sympathique, tel que le son de sa voix nous l'avait fait préjuger ; mais au lieu de la joie qu'aurait dû lui inspirer sa double paternité, une sombre tristesse se lisait dans ses yeux, et ses épaules un peu voûtées semblaient ployer sous le poids d'un chagrin secret. Il nous prit, nous lut attentivement, hocha la tête en signe de re-

merciement, nous ploya, nous mit dans un portefeuille qu'il replaça dans sa poche, salua silencieusement et sortit.

Cette première course ne fut pas longue; notre nouveau maître nous sortit de son portefeuille et nous déploya sur une table dans un bureau beaucoup plus beau que le premier, où monsieur le maire nous honora de sa signature. Renfermées de nouveau, nous fîmes le voyage de la mairie à la préfecture, où un signor Noisette, secrétaire général, qui avait une tournure très en rapport avec son nom, vint au lieu et place du préfet empêché, nous revêtir d'une dernière légalisation, après laquelle nous prîmes, toujours dans le portefeuille et dans la poche de Georges Champigny, le chemin de sa demeure.

C'était une confortable habitation, entourée d'un grand jardin, un peu à l'écart de la ville. Georges entra sans être accueilli par les gazouillements d'enfant auxquels nous nous attendions.

— Ils dorment sans doute, dis-je à ma sœur; un peu de patience, nous allons *nous* connaître.

Cependant Georges était entré dans le salon et jetant son chapeau sur une table, se laissa aller dans un fauteuil d'un air accab!é, en passant son mouchoir sur son front humide.

Une femme d'une trentaine d'années, svelte et gracieuse, travaillait dans une embrasure de croisée; c'était Madame Champigny. Elle se leva précipitamment et vint auprès de son mari.

-- Eh bien? demanda-t-elle.

-- J'ai les deux actes, répondit Georges.

Tous deux se turent. Un malaise indéfinissable nous avait saisies, reflet de celui qui semblait régner entre les deux époux.

Cécile restait debout appuyée contre la table, roulant machinalement entre ses doigts les franges du tapis. Georges s'étant levé, arpentait le salon d'un pas saccadé ; les battements précipités de son cœur soulevaient le portefeuille où nous étions renfermées et nous communiquaient son agitation.

On vint le prévenir que le dîner était servi.

-- Je ne dînerai pas, je sors, répondit le maître du logis d'un ton brusque.

Sa femme fit un mouvement de surprise et l'interrogeant du regard :

-- Tu peux venir, dit-il ; aussi bien, un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faut-il pas que tu saches tout ?

-- Alors, reprit timidement Cécile, je vais connaître Eucharis et Tancrède ?

Les connaître ! et elle était leur mère ? Nous avions été créées toutes deux pour l'affirmer.

-- Eucharis... oui, sans doute... peut-être Tancrède... j'ignore où il se trouve à présent.

Chaque mot que nous entendions nous plongeait dans un étonnement facile à comprendre et qu'allaient augmenter les aveux de Georges Champigny.

Cécile prit à la hâte un chapeau et une écharpe de dentelle noire et s'appuya toute tremblante sur le bras de son mari. Ils sortirent et marchèrent environ un quart d'heure sur une petite route déserte, où un cabriolet tout attelé les attendait. Le domestique descendit

et s'apprêtait à remonter près d'eux en demandant :

— Où faut-il conduire Monsieur ?

— C'est inutile, je conduirai moi-même, dit Georges, de cette voix brève contrastant avec l'urbanité de ses manières, et que j'avais déjà remarquée.

— Retournez à la maison, et dites qu'on ne m'attende pas. Je rentrerai très-tard dans la nuit ou peut-être demain.

Il rassembla les guides et fouetta son cheval qui partit comme le vent ; mais aux nombreux détours que nous fîmes, il me sembla que nous avions contourné une bonne partie de la ville avant de nous diriger en ligne droite.

V

LA PREMIÈRE FEMME.

Plus d'une heure se passa sans qu'aucun des deux voyageurs rompit le silence. Cécile n'osait interroger son mari et celui-ci semblait ne pouvoir se décider à desserrer les lèvres.

Enfin, prenant la main de sa femme.

— Chère Cécile ! dit-il, avec une émotion qu'il contenait à grand'peiue, je souffre de l'angoisse où je te laisse, tu as hâte de savoir le motif des démarches étranges auxquelles je t'ai demandé de t'associer. Et pourtant quand tu sauras dans quelle trame horrible je suis enlacé, dans quel abîme je t'entraîne avec moi, pauvre ange innocent et pur, tu regretteras ton ignorance présente !

Cécile se serra plus tendrement contre son mari.

— Jamais je ne regretterai, dit-elle, de connaître tes chagrins ; ne les rendrai-je pas plus légers en les partageant avec toi ? Va, si tu es malheureux, du moins suis-je bien sûre que tu n'as jamais commis aucune action dont tu doives rougir.

— Plût à Dieu ! répondit Georges avec accablement — Mais écoute, tu me jugeras ensuite.

J'avais seize ans ; j'étais orphelin, ardent, impétueux, laissé sans guide et avec quelque fortune dans ce Paris en effervescence qui venait d'emprisonner son Roi, de renier son Dieu, et qui cherchait à s'étourdir dans des saturnales imitées de l'antique. Une femme vint à moi, belle, séduisante, hardie, ayant toute l'expérience qui me manquait et que cinq années de plus que moi avaient pu lui donner. Elle séduisit sans peine un enfant de seize ans, et quelques mois après j'étais père d'un fils mort presque en naissant, et qui fut inscrit sous les noms de Scévola Champigny. L'ivresse des premiers temps passa vite ; je cherchais à rompre une liaison disproportionnée dont j'avais honte. Une nouvelle grossesse me retint ; mon habile compagne joua la mère dévouée, versa des larmes fausses sur le sort de cet enfant qui naîtrait dans des conditions irrégulières. J'avais atteint mes dix-huit ans, l'âge légal de m'engager, à une époque où un bouleversement général rendait peu difficile l'omission de certaines formalités protectrices de l'inexpérience. J'épousai cette femme ; qui cessant dès-lors de se contraindre, me répondit froi-

dement, lorsque je lui présentais à baiser, tout ému de bonheur, la fille dont elle venait de me rendre père et que j'espérais lui voir allaiter :

— Une fille ? et qu'en ferais-je ? cherche une nourrice et débarrasse m'en bien vite.

Indigné, je sortis, tenant mon enfant dans mes bras et cherchant à prix d'argent une femme qui voulût bien être sa mère.

Une voisine pauvre s'en chargea. Je passais chez elle la plus grande partie de mes journées, tandis que la mère, une fois remise, se jetait dans une existence de dissipation et de luxe à laquelle j'essayai vainement de mettre un frein. La vie commune était devenue un enfer. Un beau jour, je trouvai la maison vide : quelques mots de ma femme m'apprenaient qu'elle était partie pour ne plus revenir. Elle m'engageait ironiquement à chercher dans des liens plus fragiles une distraction dont elle m'assurait, au nom de sa propre expérience, l'efficacité.

Attéré par cet abandon, mais soulagé cependant de sentir ma liberté reconquise, j'eus bien vite pris mon parti ; je réunis les débris de ma fortune et me souvenant alors que j'avais un frère, je lui portai ma petite fille et le peu qui me restait, le priant de le placer au nom de l'enfant, pendant que je chercherais à me créer une position.

Mon frère et ma belle-sœur m'accueillirent mieux que je n'osais l'espérer et m'assurèrent qu'ils auraient soin de ma fille comme de leurs propres enfants ; tranquille de ce côté, je m'engageai comme soldat. On manquait d'hommes et surtout d'officiers ; j'avais fait de bonnes études et conservé le goût des sciences

exactes. Je fis la campagne d'Italie et conquis rapidement un grade assez élevé ; l'Empereur, qui joignait à la conscription des hommes celle des idées, renseigné sur mes aptitudes, décréta qu'il ferait de moi un savant en règle et me mit à la tête d'un établissement universitaire qu'il venait de créer, espérant ainsi rendre promptement française la nouvelle génération de ses départements de la Haute-Italie.

C'est là que je te connus, que je t'aimai, que je parvins à gagner ton cœur. Tes yeux me le disaient depuis longtemps, mais je n'osais ni m'expliquer plus clairement, ni demander ta main... Tu sais maintenant la cause de ce qui pouvait te paraître une hésitation blessa
Malgré toutes mes recherches, je n'ava
retrouver les traces de ma femme, ni sav
elle était morte ou vivante. J'avais tou
preuves nécessaires pour faire prononcer
présente, le divorce, que venaient d'adme
les lois françaises ; mais il était impossib
l'obtenir en cas d'absence.

VI

LE BIGAME.

-- Mais alors, comment sommes nous marié
qu'as-tu fait ?... Je tremble de deviner,
Cécile, en attachant sur son mari des yeux
effrayés ; je ne connais pas les lois, moi, je ne
sais rien... Nous ne sommes donc pas véritablement mariés?...Notre mariage n'est donc pas valable ?

-- Si, pour toi, répondit Georges ; nul blâme

ne peut t'atteindre. Moi seul suis coupable. Que veux-tu ? je t'aimais, j'étais fou, quinze ans s'étaient passés ; grâce à ma position, aux belles relations qu'elle m'avait values, j'avais fait faire d'immenses recherches en France et en Espagne, où cette femme était née. Elle était morte, bien certainement. Qui donc irait fouiller les registres de la terreur, pour y découvrir l'union d'un enfant de 18 ans ? Mon frère élevait ma fille comme sienne. Je lui fis part de mes perplexités, il m'encouragea à vaincre mes scrupules, à t'épouser, en te cachant un passé qui jetterait dans ton cœur un trouble inutile et dont tu ne devais rien connaître jusqu'à ce que les circonstances nous ramenassent en France. Des années devaient s'écouler jusque-là. Je fis taire toutes mes hésitations et notre mariage fut célébré comme si j'eusse été libre.

— Grand Dieu ! murmura Cécile :

— Quinze jours après notre union, coutinua Georges, j'étais seul dans mon cabinet, un homme de haute taille entra sans s'être fait annoncer ; ses yeux et ses cheveux étaient noirs, son teint bistré, il parlait l'italien sans accent. Je me levai, mais refusant de la main le siège que je lui offrais; il me dit :

— Georges Champigny, tu es bigame. Tu as épousé à Paris, en 1793, une Espagnole, Mercédès Corral. Voici la copie de ton acte de mariage. Ta femme vit, je sais où elle est ; il dépend de moi de faire rompre ton nouveau mariage, de te faire traîner en prison, condamner aux galères, toi, le savant, l'homme riche et honoré. Rassure-toi, continua-t-il, en

me voyant pâlir, rien de tout cela n'arrivera si tu me jures une obéissance absolue. En quelque circonstance que je me présente, quelle que soit la chose que je te demande, il faudra l'exécuter, sans question, sans hésitation, sans murmure. Tu es mon esclave, ne l'oublie pas et vis en paix, si tu le peux, tant que je n'aurai pas besoin te toi.

— Mais qui donc êtes-vous? m'écriai-je, vous qui possédez un secret que je croyais si bien caché, qui savez où est cette femme, que j'ai cherchée en vain pendant quinze ans?

— Qui je suis? Ton maître: la fatalité !... Pierre, fils de Pierre le trépassé, que tu trouveras toujours sur ta route en quelque pays que tu ailles; en Italie, et pour aujourd'hui, le Comte Pierre Petrucci.

— Que dois-je faire? demandai-je éperdu.

— Rien, avant un an. Te taire même avec ta femme, et attendre, en continuant à occuper la position honorable que tu t'es acquise ici et que tu mérites pour tous... excepté pour moi.

Il sortit, sans que j'osasse ni l'interroger ni le suivre.

Un an après, il revint; je dus l'accompagner à la mairie, où se trouvaient un enfant, des témoins amenés par lui. et me déclarer le père d'une fille, née de moi et de Jeanne-Cécile Tavernier; puis à l'église, où l'enfant fut baptisée, sans observations, sous le nom païen d'Eucharis, par un prêtre qui m'était inconnu; pas de marraine, et pour parrain le redoutable Comte Petrucci, qui signa: *Petracchi, fils de feu Pierre.*

Dix-huit mois après, ce fut un garçon qu'il

me fallut déclarer de nouveau dans les mêmes conditions et qu'on nomma Tancrède. Seulement, l'inconnu signa *Pétromann, fils de feu Pierre.*

Enfin, avant-hier, il revint encore.

— Fais-toi délivrer l'extrait de naissance d'Eucharis et de Tancrède Champigny, me dit-il, apprends à ta femme qu'elle a deux enfants et mène-la voir Eucharis. Tu lui conteras ce que tu voudras pour expliquer cette maternité subite.

J'ai obéi et dans une heure tu verras Eucharis.

Maintenant tu sais toute la vérité. Je suis coupable, bien coupable envers toi, je me suis tu, tant que je ne pouvais que t'affliger inutilement, mais je rougirais de t'abuser par des mensonges. Nous n'avons point d'enfant; j'ai fait deux parts de ma fortune, elle est suffisante pour que chacun de nous puisse vivre à l'abri du besoin et ensevelisse dans la retraite les regrets d'une union qui aurait pu être si heureuse. Tu es libre ; quand tu auras vu Eucharis, puisqu'il faut, m'a-t-on dit, que tu la voies, je te conduirai où tu me l'ordonneras et m'éloignerai pour toujours... si à présent que tu me connais, tu me méprises trop pour continuer à vivre avec moi.

Cécile en larmes laissa tomber sa tête sur la poitrine de son mari et l'étreignit dans ses bras, en lui disant :

— Heureux ou malheureux, coupable même, je suis ta femme devant Dieu. Je ne te quitterai jamais.

VII

LE PALACE.

J'étais bouleversée de ce que je venais d'entendre. Qu'était-ce donc que le monde ? Quoi ? cet homme, l'un des plus honorablement posés, des plus estimés de la ville, ainsi qu'il le disait lui même et que je l'avais entendu dire aux employés du bureau, était un bigame, un faussaire ? Les battements de ce cœur, que j'avais cru noble et bon, c'étaient les remords et non une généreuse émotion qui les provoquait? J'étais encore trop novice pour comprendre bien des choses ; mais ces mots bigame, faussaire, avaient souvent frappé mes oreilles et je connaissais le sens que les hommes y attachent. Au fond de mon carton vert, j'avais acquis forcément quelques notions de droit, spécialement en ce qui concernait l'état civil. Je savais à merveille comment un acte devait être rédigé, quelles omissions ou quelles irrégularités l'entachaient de fraude, ou entraînaient sa nullité. Je m'étais réjouie, en recevant l'acte d'Eucharis, d'appartenir à une famille irréprochable, sans tare d'aucune sorte et voilà que cet acte, si régulier en apparence, était faux d'un bout à l'autre ? Et il en était de même pour celui de Tancrède, échu à ma sœur ? Et nous n'étions pas au bout ; nous allions servir à je ne sais quelle œuvre ténébreuse, être accolées à d'autres actes menteurs ; fréquenter, en un mot, très-mauvaise compagnie. Quelle chûte pour nous, papier officiel, témoin de l'honneur

des familles, sceau des événements importants de la vie d'un homme ! pour nous, appelées à constater légalement son identité, sa naissance, son union et sa mort !

L'indignation me transportait, d'autant plus que ma sœur ne la partageait pas au même degré. Ce manque d'harmonie m'excitait encore davantage. Je me démenai tellement que Georges, gêné par son portefeuille, le refoula d'un geste brusque au fond de sa poche. Je restai pendant un bon moment tout étourdie de la commotion. Quand je repris mes sens, me promettant bien d'être désormais plus réservée dans la manifestation de mes sentiments, nous étions arrivés, Georges et sa femme descendaient de voiture dans la cour d'un château s ans doute, car j'entendis ouvrir et refermer de lourdes grilles.

J'aurais bien voulu voir ; mais le moyen?

Nous montâmes un perron, ouvrant sur un vestibule, probablement, puisqu'on nous fit tourner à droite et entrer dans une autre pièce où régnait une fraîcheur délicieuse.

— Faites venir Akoulina et l'enfant, dit Georges au domestique qui venait de nous introduire.

— M^lle^ Eucharis dort encore, faut-il l'éveiller ? répondit cet homme, dans un très-mauvais italien et avec un accent que je n'avais encore entendu à personne, quoique j'eusse entendu baragouiner bien des étrangers dans mon bureau.

— Non pas, répondit mon maître ; dites seulement à Akoulina de la descendre quand elle s'éveillera.

Il sortit. M. et Mme Champigny restèrent seuls et gardèrent quelque temps le silence. Cécile le rompit la première.

-- Quelle magnifique résidence ! dit-elle; Et cet enfant l'occupe seule ?

— Une jeune femme blonde, merveilleusement belle, habite avec Eucharis ce palais où elle semble plutôt prisonnière que maîtresse ; une tristesse profonde mine sa santé, plus encore que la maladie dont on la dit atteinte ; elle se nomme Marietta. Le personnel de la maison se compose du jardinier qui nous a introduits et cumule ces fonctions avec celles de concierge ; d'une cuisinière ; de la nourrice d'Eucharis, Akoulina et d'une femme de chambre ; tous Russes.

— Voilà qui est bizarre ! Et pourquoi des Russes ?

— Je l'ignore. C'était l'ordre de Pierre.

— Cette enfant est donc bien riche ?

— Je n'en sais rien ; elle est comme moi, l'esclave de Pierre ; riche ou pauvre, heureuse ou malheureuse, légitime ou bâtarde, adultérine même, à son gré.

— Pauvre enfant ! dit Cécile. Un nouveau silence se fit. Puis reprenant la parole :

— Et ces actes ? puis-je les voir, Georges ?

— Assurément. Et tirant son portefeuille, il nous étala sur une table d'ébène sculpté occupant le milieu de la pièce.

A peine déployée, je jetai les yeux autour de moi. J'étais dans un vaste salon, meublé avec autant de richesse que de goût, éclairé par quatre fenêtres, dont deux donnaient sur la cour d'honneur et les deux autres sur le

jardin, auquel on descendait par un perron à balustrade de marbre. Ce jardin, en pente douce, n'était pas très-grand, mais admirablement disposé ; des massifs d'arbres variés y entretenaient l'ombre et la fraîcheur ; entre eux serpentait un ruisseau, se précipitant vers le bas du terrain par une suite de petites cascades, après avoir alimenté une pièce d'eau sur laquelle était à l'ancre un batelet de plaisance. Le jardin se terminait par une terrasse plantée de magnolias séculaires, entre les troncs desquels la vue s'étendait au loin sur la campagne.

VII.

EUCHARIS.

Pendant que je satisfaisais ainsi ma curiosité, Cécile examinait les actes.

— Née de Georges Champigny et de Jeanne Cécile Tavernier..... Il n'y a pas : sa femme, dit-elle.

— Cette omission n'a pas de valeur; elle existe, je ne sais pourquoi, par négligence peut être, sur bien des actes italiens auxquels on voit annexé l'acte de mariage des parents. Pierre l'a voulu ainsi ; peut-être pour pouvoir donner ou retirer à volonté la légitimité à celle que nous reconnaissions pour notre enfant. A l'église nous sommes dits : époux légitimes.

— Mais il me semble impossible de revenir sur ces deux actes ; comment prouver qu'ils ont été faits sur de fausses déclarations lorsque nous aurons quitté Naples et serons allés

nous établir ailleurs avec notre enfant, objecta Cécile.

— Tu oublies, reprit tristement son mari, que Pierre peut obtenir une rétractation des témoins qu'il a produits et qui doivent être, comme moi, sous sa domination absolue ; leur honneur, comme le mien est à sa merci. Il a d'ailleurs pris une autre précaution. Il y a six semaines, lorsqu'après avoir fait dresser l'acte de naissance de Tancrède, il me conduisit pour la première fois dans ce palais où vivait Eucharis, il me fit écrire de ma main et signer que je recevais de lui ce jour même, 22 septembre 1815, l'enfant que j'avais fait enregistrer comme mienne dix-huit mois auparavant ; que cette enfant appartenait au comte Petrucci, autrement dit Pierre, fils de feu Pierre, et qu'à la première réquisition, je devrais la remettre soit à lui, soit à quiconque se présenterait de sa part, muni de la moitié d'un assignat de 5 fr. dont il me remit l'autre moitié pour la joindre aux actes.

Un bruit de pas, une voix enfantine se firent entendre et la porte s'ouvrit. Georges nous replia et nous remit dans son portefeuille qu'il replaça soigneusement dans la poche intérieure de son habit, pas assez vite, cependant, pour que je n'eusse pu voir une délicieuse petite créature blanche et rose, toute mignonne, aux grands yeux bleus, avec une profusion de cheveux blonds bouclés, entourant comme d'un nimbe d'or sa tête de chérubin souriant.

C'était Eucharis.

— La signora Marietta est souffrante et ne peut vous recevoir ; elle vous prie de l'excu-

ser, dit Akoulina, en posant l'enfant par terre.

— Allez embrasser la belle dame, ma Lily, ajouta-t-elle, et dites lui : Bonjour, Maman.

La petite hésita, se retenant à la robe de sa nourrice et regardant les étrangers d'un air craintif.

— Allons, Stella, il le faut, répéta Akoulina, à voix basse, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Bonzour... Madame Maman, dit la petite fille.

J'entendis le bruit d'un baiser, puis de petits pas qui s'enfuyaient.

-- Ne l'effarouchez pas en lui en demandant davantage pour le moment, dit Cécile ; nous ferons bientôt connaissance, je l'espère.

En effet, après quelques heures passées ensemble à parcourir les jardins et l'habitation, et le dîner où Eucharis, placée entre sa nourrice et Cécile, ne fut servie que par celle-ci, l'enfant complétement apprivoisée, ne voulait plus quitter celle qu'elle appelait sa mère ; quand on remonta en voiture il fallut l'arracher des bras de la jeune femme. Réunissant alors, avec une grâce infinie, ses petits doigts sur sa bouche mignonne, elle lui envoya un baiser, en disant : à demain !

— L'adorable enfant ! s'écria Cécile. en s'asseyant auprès de son mari, que je l'aimerai !.. si on me le permet !

— Tu peux l'aimer à ton aise, quant à présent du moins, répondit Georges. Sera-ce un allégement ou une douleur de plus daus notre vie ? cela dépendra de Pierre. Nous devons éle-

ver cette enfant comme nôtre et lui laisser ignorer qu'elle ne nous appartient pas.

— Quoi ? nous allons la prendre avec nous ? Et que dira-t-on dans le monde ? Comment la présenter comme notre fille ?

— Non, elle restera provisoirement dans ce palace, où nous irons la voir souvent en secret. Nous y passerons ensemble les vacances, après être partis ostensiblement de chez nous sous prétexte d'un voyage à l'étranger. Nous ne sortirons du palace que la nuit. Hormis le concierge et Akoulina, les domestiques ne savent que le russe ; il n'y a donc point d'indiscrétion à craindre de leur part, et le comte Petrucci qui les a choisis tous répond de la discrétion des deux autres. Cette vie durera jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en ordonner autrement.

— Puisse-t-elle durer toujours ! dit Cécile. Je n'ai pas d'enfant, je sens que je m'attacherai passionnément à celle-ci. Entre elle et toi je pourrais vivre heureuse et....oublier ce que tu m'as dit ce matin.

-- Pauvre femme ! dit Georges avec mélancolie ; ce bonheur, Pierre peut le briser d'un mot... Enfin, à la volonté de Dieu ! il connaît mon repentir ; peut-être se contentera-t-il comme expiation, de l'angoisse mortelle à laquelle je suis condamné jusqu'à la fin de mes jours et épargnera-t-il celle qui m'est plus chère que moi même.

Lorsque nous arrivâmes au logis, tout le monde était couché et endormi depuis longtemps. Georges ouvrit la porte avec une clé qu'il avait sur lui et après avoir fait entrer la voiture, la referma sans que ses gonds huilés

eussent fait entendre le moindre bruit. Il dételа lui même le cheval et le conduisit à l'écurie. Puis Cécile et lui montèrent à tâtons et en silence l'escalier conduisant à leur chambre à coucher. Georges plaça sous son traversin le portefeuille qui ne devait plus le quitter. C'était notre vie désormais, vie monotone, mais qui nous permettait cependant d'assister à tous les évènements survenant à cet homme, dont la mystérieuse destinée m'intéressait. Le jour nous occupions la poche intérieure du vêtement qu'il portait; la nuit nous reposions sous sa tête.

IX

LA Ste CÉCILE

Près de trois années s'écoulèrent suivant le programme tracé par Georges lors de notre première visite au palace. M. et Mad. Champigny y retournaient souvent, s'absentant sous des prétextes variés et sortant rarement de la ville par le même chemin. Ils avaient des relations fort étendues et nous commencions toujours nos excursions par aller voir quelqu'uue de leurs nombreuses connaissances dans les châteaux des environs. Georges avait pris l'habitude de conduire lui même son cabriolet, voiture d'une suprême élégance alors, et cela le garantissait contre tout espionnage.

Eucharis ou Lily, comme l'appelait Akoulina, était une enfant d'une précocité et d'une intelligence remarquable; petite et délicate d'aspect, elle cachait des muscles d'acier sous

sa peau fine et rosée ; sa vivacité, son adresse et sa force étaient extraordinaires. Elle apprenait rapidement tout ce qu'on lui montrait. L'italien, le français et le russe lui étaient également familiers ; elle causait avec la même facilité dans ces trois langues et sa petite ruse enfantine lui faisait toujours choisir celle qui lui paraissait la plus douce à l'oreille de la personne dont elle voulait obtenir quelque chose; le russe à sa nourrice, le francais à Cécile, l'italien à Georges. qui exigeait d'elle une étude spéciale de cette dernière langue. Mais c'est surtout pour la musique qu'Eucharis annonçait des dispositions véritablement surprenantes; toute petite on avait placé ses doigts sur un piano et elle y reproduisait déjà d'elle-même les mélodies slaves que le jardinier écorchait sur un mauvais violon en souvenir de son pays. Elle recevait une éducation virile. On lui apprenait à ne rien craindre, à braver la douleur, à respecter sa parole. Cécile aurait voulu mêler plus de douceur, de tendresse et d'indulgence à cette petite vie où l'orgueil du succès avaitplus de place que le sentiment du devoir ou l'affection. Mais Pierre avait réservé exclusivement à Akoulina la direction de l'enfant, et elle agissait suivant les instructions du maître.

La belle Marietta se montrait rarement lorsque M. et Mad. Champigny étaient là. Comme on ne nous sortit pas une seule fois de notre cachette devant elle, je ne puis dire si elle était aussi belle qu'on le prétendait, ni si elle ressemblait à Eucharis, ainsi que l'avaient remarqué les parents adoptifs de l'enfant. Elle par-

lait peu, d'une voix lente et triste ; on sentait l'accablement d'une vie brisée dans toute sa manière d'être ; malgré la sollicitude inquiète dont elle l'entourait, Eucharis ne lui témoignait qu'indifférence. l'appelait *Signora* et n'échangeait que rarement une caresse avec elle. Pierre le voulait ainsi sans doute. Marietta désignait habituellement la petite fille sous le nom de *Stella-d'Oro*, l'étoile d'or, qui devait avoir pour elle une signification mystérieuse, car il avait raison de ses moindres velléités de désobéissance. Lorsqu'elle avait vu Cécile pour la première fois, ce nom de *Stella*, prononcé d'un ton impérieux par Akoulina, avait suffi pour qu'elle allât l'embrasser et l'appeler mamau.

L'ordre d'apprendre le russe, transmis à Georges et à sa femme par un billet laconique signé d'une étoile, fut le seul évènement de ces trois années.

La sainte Cécile réunissait un soir, dans les salons de M. Champigny, l'élite de la société napolitaine ; c'était à la fois la fête de la patrone des musiciens et celle de la maîtresse de la maison, chez laquelle les meilleurs artistes s'étaient donné rendez-vous. Les consoles étaient couvertes de bouquets magnifiques. Le plus beau avait été envoyé dans un vase de porphyre, d'un merveilleux travail, par les Français restés en Italie, à l'épouse du savant dont s'enorgueillissait leur patriotisme. La chûte de l'Empire, la rentrée des souverains italiens, n'avaient rien changé à la situation de Georges Champigny ; où le chêne tombe, le roseau demeure. Le conquérant superbe avait été abattu ; le savant modeste,

quoique étranger au pays, sauvegardé par l'estime générale y avait conservé sa haute situation.

Un concerto venait de finir et un moment de silence suivait les applaudissements enthousiastes de l'assemblée. La porte s'ouvrit, un domestique annonça à haute voix :

— *Il signor conte Petrucci.* !

Un homme de haute taille, d'une distinction parfaite, aux yeux noirs et perçants, au teint bistré, à la sombre chevelure, parut sur le seuil, fit quelques pas, et s'inclina respectueusement devant Cécile, qui pâlit en se trouvant pour la premiêre fois en présence du redoutable Pierre, le parrain d'Eucharis, le maître de leur destinée, le fils du trépassé.

-- Vous ici, comte ? quelle charmante surprise ! quel bon vent vous ramène ? allez vous redevenir des nôtres ? *Ewiva l'Italia* ! Tous nos exilés sont revenus. La vieille patrie a rouvert ses bras à ses enfants et nous nous étonnions de la prolongation de votre absence, dit le duc de Montefiascone en serrant cordialement les mains du nouveau venu.

— Je ne viens que pour repartir, répondit le comte; un devoir impérieux me retient ailleurs, pour longtemps encore peut être. Quant au motif de mon voyage, il est des plus prosaïques. J'ai vendu le palace que je possédais près d'ici, les domestiques qui le gardent le livreront dans huit jours au nouveau propriétaire. Je viens de signer l'acte ; je repars cette nuit. Comme je savais trouver ici la plupart de mes anciens amis et que d'ailleurs je ne suis pas un inconnu pour M. Georges

Champigny. ajouta-t-il avec un léger signe de tête à l'adresse de ce dernier, j'y suis venu dire à tous : adieu et au revoir.

Il fut en quelques instants entouré de tous les hommes présents, chacun semblant avide d'échanger avec lui un serrement de main, un mot, ne fût-ce qu'un regard.

-- Qu'est-ce donc que ce nouveau venu, pour qu'on lui fasse un accueil si empressé? demanda une jeune femme à sa voisine ?

— Quoi ? Vous ne connaissez pas l'illustrissimo Comte Petrucci, le chef de l'Italie nouvelle, l'antagoniste de Bonaparte, proscrit tant que l'Ogre de Corse nous a tenus sous sa domination ? D'où sortez-vous donc, ma chère ?

— Mais... du couvent, depuis deux ans seulement, répondit la jeune femme, avec un malin sourire, à son interlocutrice infiniment plus âgée, malgré les efforts désespérés et visibles qu'elle faisait pour se raccrocher à la jeunesse ; on ne nous y parlait pas de ces choses et j'ai pensé qu'une personne de votre expérience ne refuserait pas de mettre au courant une pauvre petite ignorante comme moi.

La dame se tut d'un air pincé.

Au bout d'un quart d'heure à peine, le comte Petrucci prenait congé et le concert continuait.

X.

LES SUITES D'UNE PREMIÈRE FAUTE.

Dès que la porte du salon se fut refermée aur eux :

— J'ai à te parler, dit le Comte à Georges qui le reconduisait.

Georges inclina la tête, ouvrit une autre porte qui était celle de son cabinet de travail et y introduisit le Comte.

-- Tu as les actes sur toi ?

-- Toujours, Excellence.

-- C'est bon, pas de titre ; j'en ai trop pour y tenir. Donne-moi ces papiers.

Georges nous tendit au comte et je vis alors pour la première fois cet homme dont le redoutable ascendant s'expliquait autant par l'étrange et imposant aspect de sa personne, par la domination de son regard, que par les secrets dont il était maitre.

— Traduis ces actes, dit-il à Georges.

— Sur du papier timbré ?

-- Non, sur du papier ordinaire, celui que je vois là sur ton bureau.

L'étranger suivait de l'œil la traduction ; quand Georges en fut arrivé au nom de la mère.

-- Ecris : « Marie Tavernier », lui dit-il.

-- Marie Tavernier ! Mais c'est la sœur de ma femme, celle qui, m'avez-vous dit, éléve Tancrède, a épousé M. Delrieux et n'a jamais quitté Zurich.

-- Oui. Ecris son nom.

-- Mais.....

-- Ecris, te dis-je.

Georges ne répondit pas, courba la tête et obéit.

-- Et pour Tancrède ? demanda-t-il, après voir fini ce qui me concernait.

-- Traduis exactement.

La traduction achevée, le comte relut les deux feuillets, s'assura qu'ils étaient bien comme il l'avait ordonné, et dit à Georges :

— Mets ces traductions avec les originaux et qu'ils ne te quittent jamais. Tu pars dans huit jours.

Georges fit un mouvement.

— Ton successeur est nommé. Tu te rendras à Saint-Pétersbourg seul et par terre. La place de ta femme est retenue sur *la Sybille* en rade de Livourne ; elle sera accompagnée d'Akoulina seulement et d'Eucharis, que vous irez chercher ensemble au palace pour vous rendre directement à Livourne.

— Et les autres domestiques ?

— Ils ont mes ordres. *Quoiqu'il arrive,* et Pierre appuya sur ces mots, Cécile doit être à bord de *la Sybille*, d'aujourd'hui en huit, à quatre heures du soir.

— C'est la ruine ! murmura Georges ; que faire là-bas, y arrivant ainsi presque en fugitifs?

Le Comte lui tendit une lettre.

— Tu es mandé à Varsovie, dit-il, par le Vice-Roi qui veut organiser l'enseignement des sciences dans ses états. Tu t'arrêteras à St-Pétersbourg où des fêtes sont préparées en ton honneur; tu seras présenté au czar, et l'enfant que ta femme porte dans son sein aura pour parrain et marraine les plus hauts personnages du royaume.

— Quoi ? vous savez...

— Je sais tout.

— Qui donc êtes-vous ? demanda Georges, avec épouvante.

— Je te l'ai dit : Pierre, fils de Pierre le

trépassé ; l'un des huit exécuteurs testamentaires qu'il a chargés de faire prévaloir sa volonté sur les ruines du monde ancien.

-- Un membre des sociétés secrètes ! Le chef des Carbonari, peut-être ?

-- Pauvre fou ! Qu'est-ce que cela, Carbonaro ? Tu l'es toi-même, c'est une plaisanterie. Je suis un membre du tribunal suprême qui absorbera à un moment donné toutes les sociétés secrètes, qui les fait mouvoir dès à présent sans qu'elles s'en doutent, qui dispose des empires et des trônes que vous croyez à la merci de vos misérables intrigues de cour. J'ai toute l'Europe dans ma main ; nul des héritiers des monarques régnants ne peut succéder à son père sans ma permission, car j'ai, comme pour Eucharis, le moyen de les déclarer bâtards ou légitimes, de les remplacer par des créatures à moi, d'en faire des instruments dociles ou de les briser à ma volonté. Il me plaît que tu sois riche et honoré ; quand je le voudrai, tu tomberas au dernier degré de l'abjection et de la misère.

Cet homme parlait froidement. Ce n'étaient pas des menaces ; il était sûr de ce qu'il disait ; il énonçait des faits, avec une indifférence complète pour le sort de ceux qui pouvaient être tour à tour ses favoris ou ses victimes.

-- Adieu ! dit-il à Georges qui l'écoutait sans mot dire. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : dans huit jours, quoiqu'il arrive, à quatre heures du soir, en rade de Livourne, à bord de *la Sybille*. Et il sortit.

Georges resta un moment comme frappé de stupeur. Mais il lui fallait reparaître au salon

Il nous ramassa soigneusement, mettant à côté de chacune de nous la traduction qu'il venait d'en faire et qui, pour ma part, ajoutait un faux en écriture privée à un faux acte public. Crime puni des travaux forcés à temps, par l'art. 345 du code pénal français, exécutoire en Italie au moment de la naissance d'Eucharis, et d'ailleurs toujours applicable à Georges Champigny qui avait conservé sa nationalité.

XI.

ENLEVÉE!

Georges rentra dans le salon tenant à la main la lettre que le comte Petrucci venait de lui remettre; il la donna tout ouverte à sa femme qui l'interrogeait d'un regard inquiet, et s'adressant à ses hôtes:

— J'ignorais encore tout à l'heure, dit-il, que cette soirée de fête dût être une soirée d'adieu. Depuis quelque temps, il est vrai, j'avais reçu d'avantageuses propositions de la part du vice-roi de Pologne, le grand-duc Constantin; mais outre le regret que j'éprouvais de quitter une ville où j'ai été si cordialement accueilli, où je compte tant d'amis, l'avenir de l'établissement que j'y ai fondé depuis vingt ans me préoccupait fortement. Cette inquiétude vient de m'être ôtée. On me donne pour successeur un de mes premiers et de mes plus brillants élèves, pour lequel je vous demande, Messieurs, la continuation de vos sympathies qui m'ont été si précieuses.

Les exclamations, les félicitations, les regrets s'élevèrent à l'envi à cette nouvelle inattendue; Georges les accueillit avec reconnaissance, tout en ayant hâte de se retrouver seul avec sa femme pour se concerter sur le grand changement survenant dans leur existence. Sous l'impression reçue, la fête avait perdu son entrain et ne pouvait se prolonger longtemps ; quelques intimes seuls restèrent, lurent la lettre du prince annonçant à Georges, dans les termes les plus flatteurs, sa nomination comme directeur de l'Institut scientifique de Varsovie, et partirent enfin.

— Cette nomination est-elle réelle? Est-ce un piège? Un exil? demanda Cécile à son mari, dès qu'ils furent seuls.

— Elle est réelle, répondit Georges. Quel besoin aurait Pierre de nous tromper? N'est-il pas le maître? Seulement, malgré ce que j'ai dit tout à l'heure à nos invités pour expliquer par des négociations antérieures la soudaineté de ce départ, Pierre seul a tout arrangé. Je n'en ai rien su qu'au moment où il m'a remis cette lettre et donné ses ordres. Nous partons dans huit jours et séparément. Je te conduirai avec Akoulina et l'enfant à Livourne, à bord de *la Sybille* qui vous débarquera à Saint-Pétersbourg. J'irai vous y attendre avant de me rendre à mon poste; nous passerons quelque temps dans cette ville. Un accueil exceptionnel nous y est reservé. Le Czar veut montrer en quelle estime il tient la science, par la façon dont il honorera un de ses représentants. La volonté de Pierre est que notre situation là-bas soit égale, sinon supérieure, à celle que

nous avions à Florence, et qu'Eucharis y arrive avec nous comme notre enfant.

— Pauvre petite ! l'avoir toute à moi sera une compensation à ce départ. Et puis, au loin nous serons plus en sûreté. Je tremble toujours qu'à l'état-civil, quelqu'un sachan que nous n'avons pas d'enfant, ne feuillette le registre et ne découvre qu'il nous en a été faussement attribué deux.

— Cette crainte est sans objet, puisque ma demande n'a soulevé aucune observation, ni même aucun étonnement, quand je me suis fait délivrer les extraits de ces deux actes. Qui pourrait donner l'éveil à d'obscurs employés, me connaissant de nom comme tout le monde ici, sans rien savoir de ma vie privée ?

— Mais le maire, le secrétaire-général, qui ont légalisé ces extraits ?

— Je n'y avais pas pensé. Ils nous connaissent et devraient s'étonner de ne pas voir d'enfants autour de nous ; peut-être ont-ils oublié cette circonstance ; ils légalisent tant d'actes et sans les regarder ! La moindre chose peut les éclairer. Je voudrais être déjà loin de cette ville maudite ; ailleurs, comme tu le dis, sous la terrible protection de Pierre, nous serons plus en sûreté.

Les derniers jours qu'ils passèrent à Florence furent très-occupés ; Georges avait à installer son successeur, Cécile à faire tous les préparatifs d'un départ sans espoir de retour. Sauf le linge, les vêtements indispensables et les objets auxquels ils attachaient un souvenir d'affection, tout fut vendu, les caisses envoyées à bord de *la Sybille*. Puis Georges et sa femme

se firent conduire à un mille du Palace, où ils se rendirent à pied après avoir renvoyé leur voiture.

Une chaise de poste tout attelée les attendait dans la cour. La figure consternée du portier leur annonçait un malheur.

— Qu'est-ce ? demanda Georges ; qu'est-il arrivé ?

Cet homme ne répondit pas, mais il indiqua de la main Akoulina, accourue sur le perron en se tordant les bras et répétant au milieu de ses sanglots :

— Enlevée !... Eucharis a été enlevée !

Georges et sa femme jetèrent un cri et se précipitèrent dans le salon ; la belle Marietta y était étendue sur une chaise longue ; son visage d'une pâleur de marbre, était sillonné de larmes silencieuses. Aux questions multipliées que lui adressaient les deux époux, elle répondit d'une voix faible :

— Akoulina vous dira tout, je n'en ai pas le courage ! et elle retomba dans son morne accablement.

XII

L'HOMME ROUGE.

Voici ce que raconta Akoulina.

Le jardin se terminait, comme je l'ai dit, par une terrasse à laquelle conduisait une pente douce ; Marietta, Eucharis et Akoulina qui ne la quittait jamais, s'y rendaient ordinairement après le dîner, qui avait lieu à quatre heures, et causaient sous une épaisse charmille située

à l'une des extrémités de la terrasse, pendant que l'enfant jouait et courait sous les grands magnolias.

Cette terrasse donnait sur une route généralement déserte.

Depuis quelques jours cependant, une belle voiture toute dorée passait sur ce chemin ; elle était conduite par un saltimbanque en habit rouge brodé d'or, et contenait plusieurs chiens savants, diversement costumés. Eucharis l'aperçut un soir. En entendant les exclamations de l'enfant, l'homme arrêta sa voiture, fit exécuter quelques tours à ses chiens, puis la représentation finie, un charmant ouistiti grimpa sur la balustrade, tendant une bourse à Eucharis avec mille grimaces comiques.

Tout d'abord les deux femmes, effrayées en entendant la voiture s'arrêter et le saltimbanque parler à Eucharis, avaient rappelé l'enfant ; mais elle semblait si heureuse de voir les exercices des chiens, le bel habit rouge de leur maître, le petit singe quêteur, auquel elle fit une généreuse aumône, que ses fidèles gardiennes n'eurent pas le courage de la priver de ce plaisir. Le jardinier fut chargé de s'informer de ces gens. Le saltimbanque et sa ménagerie logeaient dans une ferme isolée, à un mille du Palace, et devaient repartir après avoir donné des représentations à Florence et dans trois ou quatre villages environnants. Il n'y avait donc rien à craindre, et une rigueur exagérée, en privant l'enfant d'un spectacle qui faisait ses délices, était plutôt de nature à faire naître des soupçons. Elles permi-

rent à Eucharis d'offrir à ses petits visiteurs des biscuits, du sucre, de l'argent, se tenant à ses côtés tant que la voiture stationnait sous la terrasse. L'habitude relâcha leur surveillance. Un soir, absorbées par leur conversation, elles laissèrent l'enfant seule, à quelques pas d'elles, faire les honneurs de son goûter à ses nouvelles connaissances. Le roulement rapide de la voiture, annonçant le départ du saltimbanque, leur fit lever la tête : l'enfant n'était plus là ! En vain, appelèrent-elles : Stella ! Stella ! personne ne répondit à leur appel ; la voiture avait disparu ; le jardinier courut, sans l'avoir même aperçue, jusqu'à la ferme où logeaient le saltimbanque et sa troupe; on lui dit qu'ils avaient pris congé le matin même, s'éloignant dans une direction tout opposée et qu'on ne les avait pas revus. A quelques cent mètres du Palace, la route traversait un bois épais; le jardinier le fouilla; il n'y trouva pas trace de la voiture et revint sans avoir osé faire part de la disparition d'Eucharis à aucun de ceux qui auraient pu l'aider dans ses recherches, car il y avait défense sbsolue de faire connaître à qui que ce fût l'existence de l'enfant.

Les pauvres femmes avaient passé la nuit à visiter la maison et le jardin dans tous les coins, à gémir, à se désespérer, redoutant la punition terrible qu'elles avaient méritée en veillant si mal sur celle qui leur était confiée. Fuir? Elles n'en eurent pas même l'idée. Est-ce qu'on échappait à Pierre ?

Elles vivaient depuis huit jonrs dans cette angoisse.

Que faire ? accomplir autant qu'il était encore possible les ordres reçus. Akoulina monta dans la chaise de poste avec Georges et sa femme, ils regagnèrent la grande route par des chemins détournés et partirent à toute vitesse pour Livourne.

Arrivés sur *la Sybille*, le capitaine les conduisit à la cabine destinée à Cécile et leur en remit la clé. Georges ouvrit la porte et un cri de joie s'échappa en même temps de leurs lèvres : Eucharis dormait paisiblement dans un petit cadre, à côté de celui de sa mère. Elle s'éveilla, souriante, écartant les boucles de ses cheveux blonds, en disant .

— Mère, mon parrain m'avait bien dit que je vous retrouverais à mon réveil.

Eucharis fut en un instant couverte de baisers, accablée de questions.

— Vous savez bien. maman, l'homme rouge qui avait un si bel habit et qui faisait faire tant de tours à ses chiens et à son singe ? Hé bien, il a lancé un crochet contre la balustrade de la terrasse et une grosse corde dorée faisait comme un pont entre lui et moi. -- Stella d'Oro, me dit-il, — et je fus bien surprise de voir qu'il m'appelait par mon nom ; -- si vous êtes une aussi courageuse enfant qu'on le dit, je vous apprendrai à voltiger comme une fée entre le ciel et la terre, avec de belles ailes de papillon. Venez jusqu'à moi par ce chemin. Il me tendait les bras ; je grimpai sur la balustrade et descendis sur la corde. L'homme venait au devant de moi et me saisit. Je voulais crier, appeler Akoulina. Il mit sa main sur ma bouche, en me disant :

-- Stella d'Oro, c'est l'ordre de Pierre.

Alors je cessai de me débattre, La voiture allait très-vite et était entrée dans un bois; quand elle s'arrêta, je vis une autre voiture dans laquelle était mon parrain. Il m'embrassa, me dit que j'étais une bonne et courageuse enfant ; que je serais un jour une héroïne. Il me donna des gâteaux, des bonbons, me promit que je vous retrouverais dans quelques jours et que je quitterais ce Palace, où je m'ennuie tant, pour faire un grand voyage et vivre toujours avec vous. J'écouterai toujours mon parrain, car il m'a dit vrai, et je veux devenir, comme il dit, une héroïne. -- Qu'est-ce que c'est que ça, une héroïne?

-- Pierre te le dira quand il en sera temps, répondit tristement Cécile.

XIII.

A SAINT-PÉTERSBOURG.

La traversée fut longue. Retenue par des vents contraires ou peut-être par des ordres secrets, *la Sybille* dut faire relâche à Copenhague pendant plusieurs semaines, comme si ce n'était pas assez d'avoir fait presque le tour de l'Europe depuis son départ.

Lorsqu'elle entra dans le port de Saint-Pétersbourg un autre navire, venant d'Angleterre, l'y avait précédée de quelques heures. Une femme blonde, languissante et belle, en débarquait avec une nourrice et une enfant de deux ans à peine, frêle et blonde aussi, quoique vive, pétulante et babillarde; d'une grande et remarquable pâleur. Sa nourrice qu'elle appe-

lait Marpha, la nommait *Lily*; ce qui signifie: *le Lys*, en anglais.

L'étrangère, à peine descendue à terre, était monté en voiture, laissant Lily avec Marpha pour veiller aux bagages. Georges, venu sur le quai depuis qu' on avait signalé *la Sybille*, trompait son impatience en examinant les passagers du navire anglais. Intrigué par la vague ressemblance qu'il avait cru saisir entre la voyageuse et la belle Marietta abandonnée au Palace, il s'approcha dc la nourrice et lut sur les caisses: M^me^ *Marienka Louvowna.* Sous prétexte de se renseigner, étant étranger, auprès d'une personne que son nom indiquait comme Russe, il lia conversation avec Marpha qui ne demanoait pas mieux. Mais il n'en tira pas grand'chose. Cette femme venait pour la première fois à S^t^ Pétersbourg et n'y connaissait personne. Sa maîtresse, M^me^ Marienka Louvowna, devait se rembarquer très-promptement ponr aller dans le midi, ce que l'état de sa santé exigeait impérieusement, et les laisser elle et l'enfant aux soins du Grand maître de la police de Saint-Pétersbourg auquel on les avait recommandées. Georges n'osa pas questionner davantage cette femme, qui pouvait trouver sa curiosité singulière, et la voiture partit sans qu'il eût pu distinguer complétement les traits de l'inconnue, ni s'assurer si ses soupçons étaient fondés ou non.

La Sybille rangeait le quai. Georges oublia bientôt cette rencontre, assez insignifiante en somme, dans la joie de revoir Cécile et la gentille Eucharis, encore embellie par ces trois mois d'absence et fortifiée par l'air vif de la mer.

On leur avait assigné un logement dans la résidence impériale et Cécile s'y trouva entourée du confort luxueux et quelque peu asiatique de la cour de Russie. Son mari et elle furent présentés au Czar, à la Czarine, qui voulut voir la ravissante Stella d'Oro, dont l'intelligence. la vivacité et le babil charmèrent les grandes-duchesses. Une matinée se passait rarement sans qu'en envoyât chercher Eucharis pour jouer avec les enfants du palais. Son existence était donc une fête continuelle et avec la spontanéité de l'enfance, qui s'assimile si facilement et si ingénument les habitudes du milieu où elle se trouve transportée, il semblait, à la grâce un peu hautaine de la petite personne que, princesse elle-même, elle eût toujours vécu sur les genoux des princesses.

Cela ne pouvait se prolonger, cependant. Au bout d'un mois, l'été touchant à sa fin et Georges voulant arriver à Varsovie quelque temps avant la rentrée des élèves, il fut décidé qu'on partirait aussitôt après une matinée enfantine que devait donner le grand-maître de la police, pour les adieux d'Eucharis à ses jeunes amies.

Ce bal devant être costumé, Cécile choisit naturellement pour sa fille le costume de Suissesse. C'était celui de son pays; il n'en est pas de plus seyant pour une enfant et il avait en outre l'avantage de faire valoir les merveilleux cheveux blonds d'Eucharis, dont l'entrée fit sensation comme toujours. Elle était charmante, nous le savons; mais eût-elle été sotte et laide à faire peur, c'était la favorite des

grandes-duchesses et de la czarine ; cela suffisait pour qu'on s'extasiât sur son passage.

Elle commençait à y être trop habituée pour y faire même attention ; et sans s'arrêter pour répondre aux compliments autrement que par un petit signe de tête, où il y avait autant de gratitude que de hâte de se débarrasser des importuns, elle parcourait les salons, examinant les costumes variés dont la nouveauté l'attirait. En pénétrant au fond d'un boudoir elle aperçut sous une vitrine une poupée de cire, représentant une enfant de deux à trois ans, de grandeur naturelle ; blonde, aux yeux bleus et habillée en Suissesse.

-- Oh ! Maman. la belle petite fille dans une cage de verre ! Est-elle vivante ? Voulez-vous la faire sortir pour qu'elle joue avec moi ? s'écria Eucharis, en courant à Mme Champigny.

Mais elle s'arrêta court, la bouche ouverte. Un homme de grande taille, à l'habit rouge brodé d'or, vêtu comme l'était le saltimbanque qui l'avait enlevée du Palace, entrait dans le boudoir tenant par la main une petite fille, exactement semblable à la poupée de cire dont les traits semblaient avoir été moulés sur les siens.

— Le comte Petrucci ! murmura Cécile, dont les yeux, ayant rencontré le regard perçant que l'étranger jetait sur elle à travers les trous de son masque, semblaient ne pouvoir plus s'en détacher.

— Stella d'Oro, fit l'homme rouge qu'Eucharis considérait avec un mélange de crainte et de curiosité, voici une petite sœur que le

grand-maître de la police vous donne. Regardez-la bien, pour la reconnaître quand vous la retrouverez un jour.

Et il se perdit dans la foule, après avoir conduit la petite Suissesse près de Cécile, qui l'assit sur ses genoux, en caressant de la mian ses beaux cheveux, aussi épais, aussi soyeux, mais d'une nuance plus cendrée que ceux de l'Etoile d'Or.

Georges avait aperçu ce personnage et l'enfant qui l'accompagnait. Il entra dans le boudoir et en la voyant sur les genoux de sa femme, reconnut aussitôt la petite fille qu'il avait rencontrée sur le quai, le jour de l'arrivée de Cécile et d'Eucharis.

— Lily ! dit-il.

L'enfant leva la tête et sourit ; elle le reconnaissait à son tour. Georges ne s'était pas trompé.

— Et Marpha ? demanda-t-il.

— Elle est là, répondit l'enfant, en français également, mais avec un léger accent anglais ; et elle désigna de la main une femme habillée en nourrice normande, assise et presque cachée dans l'enfoncement d'une fenêtre, près de la porte du boudoir.

— Et Mme Marienka Louvowna ?

— Je ne la connais pas, fit l'enfant avec insousciance.

— La belle dame blonde, qui vous accompagnait sur le navire ?

— Ah ! je ne sais pas. Elle est partie.

Les deux petites filles jouaient ensemble et il fut impossible de rien tirer de plus de Lily, qui peut-être n'en savait pas davantage.

XIV.

LE CHATEAU D'OBERSTROFF.

On comprend l'étonnement de Cécile à ce dialogue entre son mari et la petite étrangère. Il lui raconta alors sa rencontre le jour de l'arrivée de *la Sybille*, ses soupcons qu'il n'avait pu éclaircir au sujet de la femme blonde, dont le départ précipité eût déjoué ses recherches, s'il en avait fait comme il en avait eu d'abord la pensée.

J'entendais tout, du fond de mon portefeuille et je faisais d'étranges réflexions. Que signifiaient ces Marie blondes, dont le nom changeait de forme suivant les pays, Marietta à Florence, Marienka à Saint-Pétersbourg, Marie, sur la traduction infidèle que Georges avait faite de l'acte de naissance d'Eucharis, et chacune accompagnée d'une petite fille blonde comme elle?

Je n'ai pas eu occasion de tracer jusqu'ici le portrait de Cécile Champigny. Sans être d'une beauté remarquable, elle plaisait infiniment par la douceur et la grâce dont toute sa personne était empreinte; ses cheveux blonds, la blancheur transparente de son teint, ses grands yeux bleus et son extrême distinction attiraient les regards. Malgré sa timidité qui la portait à fuir plutôt qu'à rechercher les hommages, partout où elle se trouvait elle était promptement entourée. Son esprit n'avait rien de supérieur; elle ne cherchait jamais à briller aux dépens d'autrui, et on n'aurait pu citer d'elle aucune de ces réparties

spirituelles et mordantes qui ont tant de succès dans le monde et vous font des ennemis irréconciliables de ceux qu'elles atteignent. Le charme qui attirait à elle était d'une nature discrète et voilée ; il semblait ne devoir porter ombrage à personne et lui valait, chose rare ! la sympathie des femmes comme celle des hommes.

Marienka Louwovna avait une beauté plus aristocratique et plus fière. Mais il y avait dans la similitude de l'arrivée de ces deux femmes, dans l'analogie de leur aspect, dans la façon dont les petites filles avaient été présentées l'une à l'autre par ce personnage mystérieux qui ne pouvait être que le comte Petrucci, quelque chose d'étrange et d'inquiétant à la fois.

-- Pourquoi ces trois Marie ? me demandais-je, soucieuse.

Ma sœur s'agita ; elle voulait me parler. Il ne lui arrivait pas souvent d'exprimer sa pensée ; elle semblait restée engourdie dans les limbes de la première enfance. Je ne sais si le coup de ciseaux qui avait fait de nous deux êtres distincts avait, réparti inégalement les facultés communes, dit-on, à deux jumelles ; mais il est certain que ma pauvre sœur n'avait pas été la plus favorisée dans le partage. Elle avait la conception lente, une absence totale d'imagination. Cependant j'attachais une grande importance à ses rares paroles, car elle avait reçu, comme on dit vulgairement, sa part d'esprit en bon sens, et il ne lui était jamais arrivé de parler pour ne rien dire, ce qui est rare, même sur papier timbré.

Lorsque je répétai : — Pourquoi ces trois Marie ?

— Pour embrouiller, dit-elle avec effort ; pour dépister..... Secret d'Etat !.....

Secret d'Etat ! Pierre n'avait-il pas dit qu'il tenait en ses mains les destinées souveraines de tous les héritiers des trônes, pouvant à son gré les frapper de déchéance ou les remplacer par des créatures à lui ? Eucharis était-elle destinée à jouer un rôle dans ces ténébreuses combinaisons ? Et ces voyages, cet enlèvement, ce faux état-civil, ce changement du prénom de la mère, qui en faisait une autre personne, tout cela n'était-il pas prémédité pour faire un jour de cette enfant *ce qu'il plairait à Pierre quelle fût* ? Et d'ailleurs, était-elle ce qu'elle paraissait ? Et la haute faveur dont l'avait entourée la famille impériale s'adressait-elle uniquement à la fille du savant ? Dans toutes les réceptions, toutes les fêtes données en l'honneur de M. Champigny, il me semblait que la place d'honneur avait toujours été réservée à Eucharis, et quelque gentille que fût cette enfant, l'importance qu'on lui donnait me paraissait singulière, en y réfléchissant.

J'eus tout le temps de creuser ces pensées. A la suite du goûter terminant la fête à laquelle nous venions d'assister, Georges, Cécile et Eucharis étaient rentrés chez eux pour changer de vêtements, et monter aussitôt en chaise de poste. Ils se rendaient à une quinzaine de lieues de Saint-Pétersbourg, au château de la Comtesse Nathaly Ivan d'Oberstroff, dame d'honneur de l'Impératrice, pour y passer la

nuit. Ils devaient franchir ainsi à petites journées les onze cents verstes qui séparent Saint-Pétersbourg de Varsovie, afin de ne pas trop fatiguer l'enfant. Elle s'était endormie en route. Il était tard, quand on arriva au château et on la porta sur un lit, dans la chambre qu'elle devait partager avec Cécile, pendant que celle-ci et son mari étaient reçus par la comtesse et passaient dans la salle à manger, où un souper leur avait été préparé. La comtesse avait auprès d'elle sa sœur, M^lle^ Nadejda Ivan; en l'apercevant, Georges ne put retenir un mouvement de surprise, et se penchant à l'oreille de sa femme — Marpha! dit-il tout bas.

Cécile, qui l'avait à peine entrevue costumée en nourrice normande, au bal du grand-maître de la police, ne fut pas frappée de la ressemblance, peut-être imaginaire, remarquée par son mari. Du reste, la noble demoiselle ne témoignait en rien qu'elle les eût jamais vus.

Quand ils remontèrent dans leur chambre, ils trouvèrent Eucharis éveillée, et dans une agitation extraordinaire.

— Où est Lily? disait-elle, la petite sœur que le grand-maître m'a donnée ce matin? Je veux la voir; elle était ici il n'y a qu'un instant. Lily! Lily! Reviens!

— Tu as rêvé, ma chérie, dit Cécile en l'embrassant et l'obligeant doucement à se recoucher; tu as rêvé; Lily dort et il faut dormir aussi. Tu la reverras plus tard si tu es bien sage, puisque le grand-maître te l'a donnée.

— Non, je n'ai pas rêvé, dit Eucharis, avec l'obstination d'une enfant sûre de son fait: Lily était là, je veux qu'elle revienne, tout de suite!

Cécile, attribuant cette surexcitation à la fatigue de la fête et du voyage, fit prendre à l'enfant un peu d'eau sucrée, dans laquelle elle versa quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger, et cessa de lui répondre. Eucharis se calma et s'endormit peu à peu, tout en répétant doucement : Lily ! Lily ! dans son sommeil.

XV.

LE CAVEAU MORTUAIRE.

Le lendemain, un cri terrible nous réveilla; il venait de la chambre de Cécile. Georges se jeta à bas de son lit, passa à la hâte quelques vêtements et se précipita dans la chambre de sa femme. Eucharis, pâle, froide, sans mouvement, était étendue sur son lit : morte !

En un instant, tout fut en rumeur dans le château, et on courut chercher un médecin. Tous les soins furent inutiles : Eucharis n'existait plus.

La douleur de Cécile ne saurait se dépeindre ; elle s'était attachée à cette enfant, habituée à la regarder comme sienne et se la voyait enlever en un instant, par un mal inconnu, terrible, sans que rien lui eût fait pressentir cette catastrophe. Lorsqu'elle s'était endormie l'enfant, souriante et rose, reposait auprès d'elle..... et ce n'était plus qu'un cadavre !

— Ainsi, pensais-je, cette enfant adulée, chérie, cette blonde tête, sur qui reposaient tant d'espérances, coupables peut-être, s'est

inclinée sous le souffle de la mort, plus puissante que tous les puissants de la terre ! Elle a déjoué les projets de Pierre et je vais rentrer dans le néant avec la charmante créature à l'existence de laquelle la mienne était attachée. Pauvre sœur ! que deviendras-tu ? Je vais mourir aussi ; Georges s'empressa de détruire la preuve de son crime, au moins, en ce qui concerne Eucharis.... Folle que je suis ! A quoi cela lui servirait-il ? Peut-il détruire aussi la feuille du registre, dont je ne suis que la copie ?

Un temps assez long se passa, une journée environ. Puis nous fûmes tirées de notre enveloppe, ouvertes et posées sur une table de marbre noir..... Je regardai autour de moi, éblouie d'abord par l'éclat des lumières : nous étions dans un caveau funéraire, dont le fond avait été transformé en chapelle ardente entourée de noires draperies à larmes d'argent. Au milieu, sur une estrade. couronnée de roses blanches, moins pâles que ses joues, reposait Eucharis, semblable à un ange endormi; elle tenait dans ses mains une croix renversée, dont l'ébène tranchait vivement sur la blancheur de sa robe et de l'estrade où elle était couchée. Une profusion de cierges l'entourait, et au-dessus de la tête de l'enfant se détachait, sur les tentures noires, une étoile lumineuse, l'étoile à huit branches de mon rêve !

Pierre était debout près de la table de marbre noir, sur laquelle Georges écrivait, d'une main fiévreuse, ce qu'il lui dictait. C'était l'acte de mort d'Eucharis.

« Nous, soussignés, déclarons que la petite « Eucharis, dite l'Etoile d'Or, à la suite d'une « longue et cruelle maladie qui durait depuis « trois mois, est morte le 22 octobre, au châ- « teau d'Oberstroff, district et gouvernement de « Saint-Pétersbourg ; qu'après l'avoir gardée « quatre jours et quatre nuits sur son lit mor- « tuaire et nous être assurés, par tous les « moyens possibles, qu'elle n'existait plus, « nous l'avons remise entre les mains de « Pierre, fils de Pierre, qui nous l'avait con- « fiée, et qui l'a emportée en son lieu.

« Fait et signé à Oberstroff, le 26 oc- « tobre 1822.

Puis, à un signe de Pierre, les personnes désignées s'approchèrent et signèrent : Georges Champigny — Cécile Tavernier — Nathaly Ivan, dame d'Oberstroff — Nicolas Alexandroff — Lebeau, médecin.

Je connaissais les trois premières ; Nicolas Alexandroff était un homme de haute taille, revêtu d'un costume militaire, sans aucun insigne pouvant désigner son grade. Mais, tout dénotait en lui l'habitude du commandement. Il était évidemment supérieur de beaucoup à ceux qui l'entouraient et qui, sauf Pierre, lui témoignaient la plus extrême déférence.

Tous signèrent sans observation cette déclaration, faisant mourir après trois mois de maladie et rester quatre jours sur son lit de parade, cette enfant, qui la veille encore était pleine de vie.

Ils se retirèrent ensuite au fond de la pièce, où Nicolas Alexandroff, seul, s'assit dans un fauteuil aux armes impériales ; les autres se

placèrent respectueusement debout derrière lui, et Pierre dicta de nouveau.

« Je déclare avoir reçu de Péters Pétrowich, « autrement dit Pierre, fils de Pierre; de Na- « thaly Ivan, dame d'Oberstroff ; de Nadejda, « sa sœur, une petite fille devant porter les « noms et qualités de la défunte Eucharis, sur « la mort de laquelle nous nous engageons à « garder le plus profond silence. — Les mêmes « papiers et la même moitié d'assignat devant « servir de billet à ordre pour remettre l'en- « fant sus-nommée au porteur, sans question « ni réflexion.

« Fait à Oberstroff, ce 26 octobre 1822. »

Georges Champigny signa seul ce papier et le remit au comte Petrucci, qui tira son portefeuille et le posa tout ouvert sur la table où nous étions. J'y pus voir une large enveloppe scellée de cinq cachets de cire rouge, à empreinte fleurdelysée, d'où pendait une croix de Saint-Louis retenue par un fil de soie.

Pierre relut les deux déclarations que Georges venait d'écrire et de signer, les plia, les mit à côté de l'enveloppe mystérieuse, referma soigneusement le portefeuille et le mit dans sa poche.

Georges s'approcha alors du lit, prit en tremblant la petite Eucharis et la plaça dans une sorte de cercueil très-léger, en drap noir, soutenu par des baguettes d'argent et doublé de satin blanc, plus semblable, malgré son aspect lugubre, à un berceau qu'à une tombe. Il en ferma le couvercle après avoir déposé un dernier baiser sur le front glacé de l'enfant. Il posa le cercueil sur la table de marbre

où nous étions restées étendues plus mortes que vives, nous fit vérifier par le comte Petrucci, ainsi que les deux traductions, avant de nous remettre dans le portefeuille où se passait notre vie. Puis il prit le cercueil d'Eucharis et le mit entre les bras du comte, en lui disant solennellement.

— Pierre, fils de Pierre, je vous rends le dépôt que vous m'aviez confié.

XVI.

LE COFFRET DE CHÊNE.

Tous sortirent alors du caveau mortuaire. La neige tombait depuis plusieurs jours déjà, fine et serrée, recouvrant tous les objets d'un blanc linceul. L'automne de Saint-Pétersbourg est plus rigoureux que bien des hivers de nos pays.

Un cheval noir comme la nuit piaffait d'impatience, secouant la bride entre les mains d'un piqueur qui le contenait avec peine. Le comte Petrucci se mit en selle, tenant devant lui le coffre aux baguettes d'argent; un valet lui jeta sur les épaules un grand manteau noir qui, dissimulant complétement le petit cercueil, enveloppa le cavalier et sa monture, à laquelle le comte rendit la main ; l'impatient animal bondit, faisant feu des quatre pieds à la fois sur les dalles de la cour, et disparut dans un tourbillon de neige, comme emporté par la tempête.

« *Les morts vont vite* » dit une ballade al-

lemande. Ce refrain me revint involontairement dans la tête et me fit frissonner.

Deux voitures tout attelées attendaient dans la cour; la première était une berline de voyage, dans laquelle Georges fit monter Cécile. Nadejda y monta après elle et déposa sur ses genoux une petite fille endormie.

— Pauvre Lily ! dit-elle, sans pouvoir retenir ses larmes; ayez-en bien soin, Madame, c'est plus que ma vie que vous emportez !

— Soyez sans inquiétude, répondit Cécile; je veillerai sur elle comme sa mère pourrait le faire. Puisse-t-elle me faire oublier celle que j'ai perdue et qu'elle doit remplacer! Adieu, Nadejda : que Dieu ait pitié de nous tous !

— Adieu! répondit la jeune femme, d'une voix étouffée par les sanglots.

J'entendis qu'elle redescendait de la berline. Georges y monta, se plaça près de sa femme et nous partîmes, suivis de près par l'autre voiture, qui était un grand fourgon contenant les bagages, une tente et des lits.

Nous voyagions presque toute la journée, ne nous arrêtant que pour changer de chevaux, dans des maisons de poste isolées pour la plupart. Le soir, nous campions à l'abri de quelques bouquets de sapins nous garantissant du vent du nord. Les domestiques dressaient la tente en gros feutre, divisée en deux compartiments, dont ils occupaient un côté, l'autre étant réservé aux chevaux. Un homme armé d'un fusil, veillait continuellement auprès d'un grand feu, allumé autant pour tenir les loups à distance que pour entretenir la chaleur sous la tente. Notre personnel se com-

posant de deux cochers et de deux valets de pied, chacun d'eux était de quart à son tour. Le fourgon, muni d'un poêle et de hamacs, se transformait alors en chambre à coucher pour M. et Mme Champigny et la nouvelle Eucharis.

En quelques jours nous arrivâmes à Varsovie. Nous y entrâmes le soir et gagnâmes la résidence qui nous était assignée, sans avoir communiqué avec personne depuis notre départ d'Oberstroff.

La nuit qui suivit notre arrivée, Georges nous tira de notre enveloppe, et vérifia si aucune de nous ne manquait à l'appel. Il était seul avec Cécile dans une grande bibliothèque; sur des tables, se trouvaient des atlas, des sphères, une foule d'instruments scientifiques. Une armoire d'ébène, plate, beaucoup moins lourde que les corps de bibliothèque avoisinants et contenant une collection de médailles, avait été dérangée. Au milieu de la place qu'elle avait occupée, on voyait un trou carré, pratiqué dans la muraille; il était à peu près de la même dimension qu'un coffret près duquel nous étions posées. Cécile délayait du plâtre dans une augette. Quoiqu'ils dussent faire, il était évident qu'ils ne voulaient pas de témoins.

Georges nous prit et d'une voix tremblante de douleur et de colère : — Non, dit-il, je ne puis vivre ainsi, nuit et jour accolé à ces preuves de mon infamie ; j'en deviendrais fou. Dans cette cachette, connue seulement de Cécile et de moi, vous serez plus en sûreté même que si vous ne me quittiez pas. Ne puis-je être assassiné, volé ?

Il ouvrit le coffret. Il était en chêne, de l'épaisseur de deux travers de doigt et entièrement doublé de tôle d'acier. D'autres papiers s'y trouvaient déjà, sur lesquels il nous plaça, avec la moitié d'assignat remise par Pierre. Il ferma le coffret au moyen d'une petite clé pendue à une chaîne, qu'il portait au cou, sur la peau même, et dont il était impossible de soupçonner l'existence. Toute communication fut ainsi rompue entre nous et le monde extérieur. Mais il ne me fut pas difficile de deviner ce qui allait suivre. Georges sans doute nous scellait dans la muraille avec le mortier préparer par Cécile. Tous deux remettaient le médaillier à sa place et faisaient disparaître les traces de leur travail.

Nous étions ensevelies vivantes dans ce sépulcre !

En sortirions-nous jamais ?

DEUXIÈME PARTIE

I.

ULYSSE.

Plus de quatorze ans se sont écoulés dans cette tombe anticipée où la notion du temps finissait par nous échapper. Puis nous en avons été retirées, mais sans qu'on nous sortît du coffret de chêne dont les épaisses parois ne nous laissaient percevoir aucun bruit extérieur. D'après le mouvement uniforme qui nous berçait. et qui durait et cessait alternativement pendant plusieurs heures, nous avons dû voyager longtemps et à petites journées comme lorsque nous étions allés à Varsovie; mais notre voyage a duré le triple, le quadruple, peut-être. Où sommes-nous?

O bonheur! la clé tourne dans la serrure.., Voici l'air, la lumière, la vie !... Georges avait ouvert le coffret. Il nous détacha, nous étendit pour dissiper l'humidité produite par tant d'années de prison et prit un des papiers sur lesquels nous avions reposé si longtemps. J'ignorais absolument quels étaient nos compagnons de captivité, mon existence ayant été comme suspendue par une somnolence pénible où il ne me restait qu'une idée nette, celle de ma réclusion forcée et un ardent désir d'en voir la fin.

Georges paraissait encore dans la force de l'âge, quoiqu'il eût près de soixante ans ; les années avaient produit en lui peu de changement. Sans doute elles avaient été heureuses, relativement du moins ; pouvait-il jamais oublier le passé et la menace suspendue sur sa tête par la main inflexible de Pierre ?

Un beau jeune homme d'une vingtaine d'années était debout auprès de lui ; ses yeux et ses cheveux noirs, son teint basané, indiquaient une origine italienne ou espagnole ; les élégantes proportions de sa taille, l'expression intelligente, énergique et douce de sa physionomie, la vivacité de son regard, en ce moment voilé de tristesse, en faisaient un des êtres les plus sympathiques et les plus séduisants que j'eusse encore rencontrés. Je ne puis dire avec quel plaisir mes yeux, clos depuis tant d'années à tout ce qui était du monde, se reposaient sur cette noble créature, dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la beauté.

— Quoi ? disait-il, mon père, mon bon père, vous qui m'avez élevé avec tant de tendresse, je ne serais plus pour vous, je n'ai jamais été qu'un étranger ?

— Mon cher enfant, dit Georges, Dieu m'est témoin que je t'aimais comme je sens que j'aurais aimé ce fils qui m'est né à Varsovie et m'a été si promptement ravi. Quand on m'a proposé de me charger de toi, de te laisser croire que j'étais ce père inconnu ayant pourvu de loin aux besoins de ton enfance, j'acceptai avec joie, espérant que cette parenté d'affection durerait toujours ; que si, lorsqu'arriverait le

moment de t'établir, la vérité devait t'être révélée, nos liens n'en seraient pas moins forts pour changer de nature. Le maître en a décidé autrement. Pierre dont je suis devenu l'esclave par suite d'une faute, bien chèrement expiée cependant, dispose de ton sort comme du mien, toi, innocent et pur, parce qu'issu de parents coupables, ceux-ci sont impuissants à te protéger.

— Grand Dieu ! s'écria le jeune homme, qui se laissa tomber sur un siége et s'affaissa sur la table, cachant sa tête entre ses mains.

— Rassure-toi, mon pauvre enfant ; leur faute est de celles que la société punit toujours, mais que Dieu pardonne quelquefois Ta naissance est irrégulière ; tu as pour mère une baronne italienne. pour père un grand seigneur étranger. Pierre ne m'en a pas dit davantage, en me remettant ces papiers qui pouvaient, disait-il, te servir un jour. Ce jour est venu. Tu dois nous quitter, partir, t'expatrier. Voici un passeport au nom de Mître, le seul que tu doives porter désormais, et que te confèrent les pièces préparées pour toi par Pierre. Oublie ces heureuses années où tu t'es appelé Ulysse Champigny, mais n'oublie jamais celui qui t'aimera toujours comme un père, et dont le cœur saigne en se séparant de toi. Ton passage est retenu à bord de *la Pénélope*, en partance pour Buénos-Ayres. Tu y trouveras une pacotille, motivant la désignation de négociant que porte ton passeport. Elle est d'une valeur assez considérable et composée d'objets d'une vente facile au Chili. Voici, en outre, une somme qui te permettra de vivre quelque temps, en atten-

dant que tu aies réalisé ta pacotille et choisi une carrière. Sauf le commerce, pour lequel je ne te crois pas beaucoup de goût, il n'y en a guère d'autre, là-bas, que celle des armes. Fais-toi soldat ; tu es instruit, intelligent, intrépide ; tu avanceras rapidement, et qui sait? Pierre te protège, et un général heureux peut prétendre à tout dans un pays d'aventures. Allons, Ulysse, du courage ; sois homme et envisage résolument l'avenir.

Ulysse releva la tête.

— Vous avez raison, mon père, dit-il. Oh ! laissez-moi encore vous donner ce nom, si doux à mon cœur ! Mes lèvres ne pourront bientôt plus le prononcer, dans l'exil où m'envoie la volonté barbare de ce Pierre, que je maudis pour m'avoir laissé connaître ces joies de famille avec lesquelles il me faut rompre. Que ne me laissait-il grandir seul, comme s'étaient passées mes premières années, puisque je dois m'avancer seul dans la vie au moment où j'aurais le plus besoin de tendresse et d'appui ? Oui, laissez-moi le maudire de tout l'amour que je vous porte, à vous mon père, à ma mère, à ma sœur ! Chère Eucharis, quand je la portais toute petite dans mes bras, la réchauffant de mon haleine, la couvrant de mes vêtements, dans cette longue course à travers les bois où nous nous étions égarés, je sentais que je donnerais avec joie ma vie pour elle ; et il me faut la quitter pour toujours ! Quitter cette douce Cécile que je croyais ma mère, qui l'a été par l'affection, par le dévouement ; la quitter quand je la sais rongée par un mal horrible, qui ne pardonne

pas; quand je sais que s'il m'est permis un jour de revenir, de vous revoir, elle, ma bienfaitrice adorée, je ne la reverrai jamais! Oh! c'est affreux!

Le pauvre enfant laissa couler les larmes brûlantes et amères qui venaient à ses yeux. Puis, les essuyant brusquement, il se leva par un effort énergique, dissipa les contractions que la douleur avait imprimées à ses traits, épongea la sueur qui perlait sur son front pâle et rejetant en arrière les boucles de ses cheveux, par un geste empreint d'une résolution virile :

— Marchons, dit-il à son père, je suis prêt. Allons dire adieu à ma mère.

Georges, ramassant les papiers épars sur la table, nons rejeta pêle-mêle dans le coffre et l'emporta ouvert dans la chambre voisine, qui était celle de Cécile.

Je pus donc assister à ce qui s'y passa.

II.

LES ADIEUX.

La pauvre femme, étendue sur une chaise longue, n'était plus que l'ombre d'elle-même; ses beaux cheveux blonds étaient devenus rares et gris; sa maigreur extrême rendait ses pommettes saillantes et ses yeux, enfoncés dans leur orbite, n'avaient conservé de leur expression d'autrefois que leur douceur infinie. Il s'y joignait une navrante douleur et l'abattement d'une souffrance sans trêve.

Ulysse se pencha sur elle et l'embrassa tendrement.

— Mère chérie, lui dit-il, je viens d'apprendre que je vous dois tout, excepté la vie. M'en aimerez-vous moins? Ne suivrez-vous pas de vos pensées et de vos prières votre enenfant d'adoption, dans ce long voyage qu'il va entreprendre loin de vous?

— Oui, c'est un long voyage, répondit d'une voix faible Cécile, à qui l'on n'avait parlé que d'une absence momentanée. — Lui dire toute la vérité, eût été une cruauté inutile dans l'état d'épuisement où elle était. — Dix-huit mois, deux ans, peut-être... c'est bien long, quand on souffre... mais je tâcherai de t'attendre; je ne voudrais pas mourir sans t'avoir embrassé encore une fois, cher enfant, qui m'as consolée de la perte de mon pauvre petit Constantin, autant, toutefois qu'une mère se console quand elle a perdu l'unique fruit de ses entrailles.

— Que dites-vous, maman? s'écria une jeune fille que je pensai devoir être Eucharis.

— Je dis : l'unique fils, ma bien chère fille, répliqua la mourante avec un triste sourire; qu'avais-tu donc compris? Je prononce si mal à présent, surtout quand l'émotion m'ôte le peu de force qui me restent.....

— Rien, rien, dit Eucharis, c'est ce départ, cette nouvelle si inattendue qui me trouble, et je ne vois plus que malheurs, séparations, orphelins partout... Hélas! pensait-elle, et Tancrède? Est-il possible d'oublier complètement son enfant éloigné? Oublierons-nous également celui-ci? O mon bien-aimé Ulysse! dit-elle, en se jetant dans les bras du jeune homme, quoiqu'il arrive, quoiqu'on fasse pour nous séparer, jure moi, jurons-nous que nous serons toujours frère et sœur!

— Je te le jure! dit Ulysse d'une voix grave. Mon père, ma mère, bénissez vos deux enfants.

Cécile posa sur leur tête sa main tremblante.

— Soyez bénis! dit-elle. Et toi, mon fils, que le Seigneur te protège et t'accompagne! Reste loyal et bon, et nous nous reverrons un jour... ici ou au ciel!

Ulysse embrassa une dernière fois sa mère et sa sœur, puis s'arracha de leurs bras, ne voulant pas prolonger des adieux qui les brisaient et auraient fait fléchir son courage.

Une voiture, déjà chargée de la valise du voyageur, attendait à la porte. Georges voulait y monter avec lui et l'accompagner au moins jusqu'à la diligence qui devait le conduire au Hâvre. Ulysse s'y opposa.

— Retournez vers ces deux pauvres femmes, dit-il; consolez-les, consolez-vous ensemble. Quant à moi, ma vie commencera telle qu'elle m'est imposée, du moment où je vais franchir ce seuil hospitalier, que j'ai cru si longtemps le seuil paternel. Je veux partir comme je dois vivre désormais : seul!

Il serra une dernière fois la main de son père adoptif et s'élança dans la voiture. La séparation était accomplie. Douze ans de bonheur, de tranquilles affections de famille avaient été effacés, rompus d'un seul mot par l'inflexible Pierre.

Georges rentra, dissimulant de son mieux son accablement. Cécile laissait couler librement des larmes que ne pouvait plus voir Ulysse; elle ne craignait plus d'amollir son courage et savait trop bien que cette absence,

si courte qu'elle fût, serait pour elle une absence éternelle. Elle ne s'abusait pas sur son état et craignant sans cesse qu'un ordre de Pierre ne vînt lui ravir les enfants qu'elle avait élevés, elle envisageait presqu'avec joie sa mort prochaine, demandant au ciel, pour seule grâce, qu'Eucharis lui fermât les yeux.

Le départ d'Ulysse avait ravivé ses craintes.

-- Il ne me reste que toi, ma fille chérie ; puisses-tu me rester jusqu'à la fin ! murmura-t-elle.

-- Et Tancrède, chère maman, vous l'oubliez? dit Eucharis, surprise et voulant détourner sa mère de ses tristes pensées.

-- Pauvre enfant! C'est vrai. On est si peu la mère de ceux qu'on n'a point élevés ! Tancrède est séparé de nous depuis sa naissance. Une volonté supérieure à la nôtre pèse sur toutes nos actions. Dieu veuille que tu ne l'apprennes pas bientôt à tes dépens, chère Eucharis! Cet éloignement contre nature va bientôt cesser, dit-on, et je m'en inquiète autant que je m'en réjouis ; les lettres de ma sœur m'ont fait pressentir certaines choses pénibles, des tendances mauvaises et difficiles à réprimer chez cet enfant ; enfin, à chaque jour suffit sa peine. L'angoisse que m'a causée le départ de mon fils bien-aimé est plus que je n'en puis supporter aujourd'hui ; n'y joignons pas d'autres soucis.

Cécile se tut et Eucharis sortit de la chambre pour vaquer à quelques soins de ménage, dont sa mère était hors d'état de s'occuper depuis longtemps.

C'était une délicieuse blonde que la nouvelle

Eucharis. Après toutes ces blondes, enfants, jeunes filles ou femmes, que j'avais vues passer autour de moi dans cette histoire où je jouais passivement un si singulier rôle, celle-là me paraissait avoir un charme tout particulier : petite, mais admirablement bien faite, tous ses mouvements étaient vifs et doux ; ses traits fins manquaient peut-être un peu de caractère; rien de souriant, d'ingénu, de pur comme sa physionomie, d'attrayant comme toute sa personne ; c'était le printemps en sa fleur, l'enfant heureuse, aimée, à peine jeune fille, qu'aucun souffle mauvais, aucune douloureuse expérience n'a encore effleurée. Eucharis, jusqu'au départ de celui qu'elle croyait son frére, n'avait pas éprouvé une peine sérieuse, en dehors de l'état de santé de sa mère, dont elle ignorait, heureusement, toute la gravité.

Assurément, qui ne les avait pas vues toutes deux depuis leur enfance n'aurait pu soupçonner que celle-ci ne fût pas l'Eucharis pour laquelle j'avais été créée. Les différences que je constatais entre elles provenaient plutôt du caractère bien tranché de chacune que de réelles dissemblances physiques. Mais ce qu'il était impossible de confondre, c'était leurs yeux: d'un bleu doux de pervenche chez la jeune fille que je venais de voir, comme chez l'enfant que Cécile avait emmenée du château d'Oberstroff, ils étaient, chez Stella d'Oro, de ce bleu pâle qui lance des éclairs d'acier quand la colère les anime, et qui semble mourant quand un sentiment tendre les adoucit. Cette enfant, à la fois impétueuse et maîtresse d'elle-même à un âge ou les autres sont si faciles à

impressionner, avait un cachet étrange de puissance contenue et d'originalité; elle eût été extrême en tout, en bien comme en mal, et quelle que fût sa condition, ne serait jamais passée inaperçue. Celle-ci semblait faite, au contraire, pour une vie obscure et douce.

Mais à quoi bon revenir sur le passé ? La mort avait accompli son œuvre et quatorze ans avaient effacé sans doute, pour tout autre que pour moi, jusqu'au souvenir de la pauvre Étoile d'Or, si vite disparue de notre ciel.

III.

LA FAMILLE CHAMPIGNY.

L'air doux et modeste de celle qui avait pris la place d'Eucharis, me causait à la fois moins de crainte et moins d'espoir d'un brillant avenir. J'en fus vite consolée. L'expérience m'avait mûrie. Je n'ambitionnais plus ces hautes destinées sujettes à de soudains revirements, mais une vie honnête, paisible et oubliée, laissant à jamais dans l'ombre les actes frauduleux dont le but me paraissait de plus en plus incompréhensible.

Ce que j'avais pu voir du salon où Georges avait ouvert le coffret et de la chambre de Cécile, indiquait une bourgeoise et modeste aisance ; on n'y trouva t aucune trace de la grande existence menée autrefois à Florence, et surtout à Varsovie, par M. et Mme Champigny. Pourquoi ce changement dans leur situation? Pierre avait donc maintenant besoin d'eux

en France, comme il en avait eu besoin en Italie et en Pologne ? Et si leur vie semblait devenue plus humble, c'est qu'il ne voulait probablement pas attirer l'attention sur eux. Plût à Dieu qu'il les y eût oubliés aussi!

Cependant Georges se tenait prêt à un évènement quelconque ; du moins je le supposai, parce qu'il reprit comme autrefois l'habitude de porter constamment sur lui nos deux feuilles et la traduction qu'il en avait faite. Cela me permit de me mettre à peu près au courant de la situation de la famille et des évènements passés.

Le lendemain était un dimanche. Je vis arriver, vers deux heures, une grande femme sèche, couperosée, au teint bilieux, dont les yeux noirs, perçants et sans cesse en mouvement, causaient une impression désagréable que ne dissipaient point ses manières peu gracieuses; son nez aquilin était si mince, qu'on l'eût dit coupant ; de belles dents, sous des lèvres pâles et serrées, semblaient une menace plutôt qu'une beauté; ce dont leur propriétaire paraissait devoir s'inquiéter fort peu. C'était la fille du premier mariage de Georges. Pendant sa grossesse, la première Mme Champigny avait lu Clarisse Harlowe et s'était enthousiasmée de l'héroïne ; aussi avait-elle fait promettre à son mari, si elle avait une fille, de la nommer Clarisse; mais pour faire accepter à la mairie, en 1793, ce nom de sainte, il fallait lui en adjoindre un du calendrier républicain. Georges, peu soucieux de choisir, dit à l'employé d'inscrire le nom attribué au jour où il venait déclarer l'enfant. C'est ainsi qu'elle avait

été nommée Clarisse-*Guimauve*, par sa mére et par le hasard, ce qui n'avait édulcoré en rien son caractère, autant que j'en ai pu juger depuis.

Cette femme, qui avait un pêre, un mari, deux enfants, ne voyait à la vie qu'un seul but : Amasser. C'était écrit sur son front, dans ses yeux, dans ses mains maigres et crochues, dans ses toilettes étriquées, dans toute sa personne. Irréprochable, active, économe, infatigable, surveillant sans relâche sa maison et ses enfants, secondant son mari dans ses affaires, on l'aurait dite créée pour faire prendre en grippe toutes les vertus domestiques. Cette bourgeoise rapace pouvait avoir quarante ans et n'en cachait rien. Elle avait épousé son cousin germain, Julien Champigny, le fils de l'oncle qui l'avait élevée. A moins qu'elle n'eût été dotée par Pierre, ce qui n'était pas impossible, je ne vois pas trop ce qu'elle pouvait avoir eu de séduisant pour un jeune homme riche alors, bien de sa personne et à même de choisir dans le haut commerce une femme à son gré. Ce mariage est toujours resté un mystère pour moi dans cette mystérieuse famille.

M. Champigny, le frère aîné de Georges, était, à l'époque où il mariait ensemble le cousin et la cousine, un des grands industriels de Paris ; il possédait une importante raffinerie de sucre, à laquelle il avait associé son fils. Mais depuis quelques années, une révolution s'était faite dans cette industrie, en partie par la découverte du sucre de betterave, en partie par l'installation de raffineries aux colonies,

dont tout le sucre arrivait autrefois à l'état brut. Cela avait amené la ruine de beaucoup de maisons; celles qui avaient résisté jusqu'alors, végétaient pour la plupart, trop nombreuses encore pour prospérer. M. Champigny avait donc laissé en mourant une situation difficile, et son fils cherchait à se débarrasser de l'usine pour tenter une autre carrière. Cela expliquait, jusqu'à un certain point, l'air revêche et l'âpreté de Mme Julien Champigny. Quand à lui, c'était un bon homme; d'humeur facile, de capacités ordinaires, cédant toujours dans son ménage, dont la direction était du reste entre des mains aussi sûres qu'expérimentées, et ne demandant qu'à vivre en paix avec tout le monde.

-- Boujour, petite sœur, dit Mme Julien en entrant et donnant à Eucharis un baiser distrait sur le front Mon père va bien? Où est donc Ulysse? Déjà parti? Dans le fait, quand une chose est décidée, il vaut mieux qu'elle se fasse tout de suite. A quoi bon traîner, rester à s'attendrir, à se décourager? C'a été dur pour vous tous, n'est-ce pas? Comment cela s'est-il passé?

— Bien tristement, dit Eucharis; et j'aimerais mieux ne pas revenir sur ces détails, surtout devant mes parents.

— Bon, bon, je ne suis pas curieuse; vous me conterez cela dans un autre moment. Je suis venue de bonne heure pour tenir un peu compagnie à ma belle-mère, si vous voulez sortir avec papa; cela vous distraira, vous fera du bien à tous deux. Julien est fort occupé; toujours ces maudites affaires! Il ne pourra venir

qu'à l'heure du dîner. Ah! voilà mon père. Bonjour, papa, vous allez bien? Comme vous êtes triste? Ce n'est pas étonnant, après tout, mais ça passera, allez; ça passera plus vite que nos soucis d'affaires, je vous le garantis.

Georges posa ses lèvres sur le front proéminent et jaune qui s'offrait à lui, sans que cela parût autre chose qu'une formalité pour le père comme pour la fille. Cette façon enfantine de lui tendre son front et de l'appeler *papa*, alors qu'elle le connaissait à peine depuis deux ou trois ans, faisait un plaisant constraste avec l'aspect rébarbatif et mûr de la dame. Il me parut qu'elle agissait ainsi pour accentuer la parfaite harmonie existant entre elle et son père, dont l'indifférence durant tant d'années n'avait pas dû lui inspirer des sentiments bien tendres. Aussi, rien ne sonnait faux comme cette apparente cordialité d'un cœur sec.

Elle entra dans la chambre de Cécile, et s'informa de sa santé en détail, avec autant d'intérêt qu'elle était susceptible d'en accorder à quelque chose qui ne rapportait rien, l'appelant *ma mère*, et paraissant éprouver pour elle une réelle affection.

Ainsi son retour en France avâit ôté à Georges sa plus poignante inquiétude. Sa seconde femme, sa fille, étaient pleinement acceptées par sa famille, par l'enfant du premier lit; l'irrégularité de sa situation serait toujours ignorée, Cécile aimée et respectée de tous comme elle le méritait.

Cela me soulagea singulièrement et me disposa à avoir pour les travers de Clarisse-Guimauve toute l'indulgence possible.

Georges et Eucharis sortirent et gagnèrent les Champs-Elysées, dont leur demeure était voisine ; c'est dire qu'ils habitaient un quartier retiré, où les locations n'étaient pas chères.

La belle promenade bordée de jardins et d'hôtels somptueux, telle que nous la connaissons maintenant, était alors aussi déserte que mal entretenue. On y voyait guère que des chantiers de pierre ou de bois ; et il n'y faisait pas bon passer le soir. Cette longue avenue aboutissait à l'Arc-de-Triomphe, toujours en construction, grâce à ses deux ouvriers légendaires : Pierre, qui ne faisait rien et Jacques qui aidait Pierre. La place de la Concorde, un cloaque, l'isolait du jardin des Tuileries et du vrai Paris.

Georges et sa fille marchaient pour marcher, respirer l'air et être ensemble. Ils causaient à cœur ouvert et la bonté native, la grâce affectueuse, l'intelligence enjonée d'Eucharis se déployaient sans contrainte ; on reconnaissait en elle l'élève de Cécile et comme un reflet de tous les dons qui l'avaient rendue si charmante. La vie s'était montrée jusqu'ici facile et douce pour cette enfant, heureuse d'être aimée, sans ambition, sans préoccupation de l'avenir. Lily, le doux lys, avait bien tous les traits, mais non l'âme indomptable qu'annonçait Stella d'Oro. Si Pierre avait posé sa griffe sur toutes deux, elle s'était émoussée sur le cœur de Lily, sans effleurer une seule des croyances, des affections et des illusions qui entouraient encore les seize ans de la douce enfant.

IV

LA LETTRE DE ZURICH.

Je commençais à respirer plus librement. Aucune des catastrophes, que je redoutais d'apprendre en sortant de ma longue captivité n'ayant eu lieu, on pouvait les croire conjurées. Quel était cet Ulysse, dont le départ m'avait impressionnée ? Peu m'importait en somme. et comme l'avait dit Mme Julien, je l'oublierais plus facilement que mes autres préoccupations. Il ne devait pas s'effacer si vite du cœur de ceux qui lui avaient tenu lieu de famille ; mais comme, d'un commun accord, le père et et la fille évitèrent d'en parler et de raviver une douleur récente, je n'en sus pas davantage.

En rentrant dans la rue de la Pépinière, où ils demeuraient, ils achetèrent quelques fleurs pour Cécile qui les aimait passionnément et en était toujours entourée ; c'était, à ce qu'il me parut, le seul luxe de la maison , ce luxe du cœur qui reste comme une caresse permanente auprès de l'être aimé et souffrant. Eucharis demanda à son père d'entrer avec elle chez nn pâtissier, où elle acheta un gâteau pour compléter le dîner de famille.

En arrivant, la jeune fille mit elle-même le couvert, de peur que le rôti ne brûlât si elle dérangeait de ses fourneaux la petite bonne, qui était tout le personnel de la maison.

Rien, on le voit, n'était plus bourgeois que leur genre de vie.

Le repas fut simple, cordial. Une on bro de tristesse voilait les traits de trois des coi vives ; mais on ne fit aucune allusion à celui dont, pour la première fois, la place restait vide. Un wisth les réunit ensuite auprès de la chaise longue de Cécile. qui aimait ce jeu ; E icharis tenait les cartes pour sa mère, afin de lui épargner des mouvements dont chacu i était une douleur. A dix heures, M. et Mad. Julien prirent congé ; Eucharis coucha sa mère et se retira dans sa chambre, où elle pria longuement pour l'absent.

Cette existence uniforme n'était pas sans douceur, lorsque Cécile n'éprouvait pas de trop vives souffrances et pouvait les dissimuler. Chaque dimanche ramenait la réunion de famille. Chaque soir, quelques vieux amis venaient compléter la table de whist ; ils étaient cinq ou six, se relayant à tour de rôle. M. et Mme Julien venaient aussi deux ou trois fois par semaine. Ils étaient seuls; leurs parents étaient morts et leurs deux fils les avaient successivement quittés : l'aîné, sorti de Saint-Cyr, avait été nommé sous-lieutenant dans un régiment en garnison à Narbonne ; le plus j une, son éducation terminée, était entré chez un cousin, armateur au Hâvre.

Cette vie si calme ne devait pas durer longtemps.

Une lettre, timbrée de Zurich et bordée de noir, fut remi e un matin à M. Champigny. Elle était de M. Delrieux, et ne contenait que quelques lignes annonçant la mort presque subite, disait-il, de sa femme et le retour prochain de Tancrède, qu'il ne pouvait plus garder

désormais. Georges apprit ces deux nouvelles à sa femme avec d'infinis ménagements. Je ne sais si c'était prévention de ma part, mais il me sembla que la seconde l'affectait au moins autant que la première.

— Nous allons donc enfin, dis-je à ma sœur, voir ce Tancrède que tu personnifies !

Un soupir fut sa seule réponse. Le peu que nous en avions entendu dire ne l'avait pas impressionnée plus favorablement que moi-même.

Eucharis n'avait jamais vu sa tante ; son chagrin ne pouvait donc être qu'un reflet de celui de sa mère, et la perspective de connaître son jeune frère y mêlait une certaine joie.

— Je n'oublierai jamais Ulysse. disait-elle, mais je sens que j'aimerai celui-là. Pauvre Tancrède ! Je lui dois bien des caresses pour le dédommager de toutes celles qu'il aurait reçues s'il avait été élevé près de nous ! Pourquoi, cher père, cet éloignement depuis sa naissance ? Il me semble que je lui ai volé la moitié de votre tendresse. J'ai voulu bien des fois vous le demander ; je n'osais pas le faire devant ma mère, pour laquelle toute émotion est à redouter. Et puis... il me semble qu'il y a des choses bizarres autour de nous... Une volonté étrangère vous a forcé à éloigné Ulysse.....

— Il n'y a rien d'étrange dans l'absence de Tancrède, reprit Georges avec embarras ; la santé de ta mère, très-mauvaise après sa naissance, nous avait forcés de le confier à Mme Delrieux. Elle n'avait pas d'enfant, sauf

un fils, déjà grand, d'un premier mariage de son mari. Plus tard, la difficulté de faire accomplir un si long voyage à un jeune enfant empêcha qu'il ne vînt nous rejoindre en Russie ; puis, malgré ses défauts, car il en a, et d'assez graves, je ne puis te le cacher, sa tante s'était attachée à lui. Elle éprouvait un vif chagrin à l'idée de s'en séparer ; ta mère était de plus en plus malade ; le caractère de cet enfant pouvait lui causer bien des tourments ; il lui était plus facile, de loin, de s'abuser sur son compte. Cependant son retour était décidé ; la mort de ta tante le hâte seulement de quelques mois peut-être.

— Pauvre enfant ! dit Eucharis ; il faut qu'il ait pourtant un bon cœur et quelques qualités, puisque malgré ses défauts ma tante l'aimait au point de ne pas vouloir le quitter. Il me semble qu'il m'aimera aussi et que nous le corrigerons ; n'est-ce pas, père ? Quand ce ne serait que pour ne pas faire de peine à notre mère, si malade et si bonne, il tâchera de bien faire ?

— Je l'espère, répondit Georges.

V.

TANCRÈDE.

Eucharis et sa mère avaient pris le deuil. Mme Julien laissa percer une certaine satisfaction de ce que, la défunte ne lui étant rien, elle pouvait s'épargner cette dépense. Elle en avait assez d'autres à faire, mon Dieu ! Assez

de soucis, de tracas de toutes sortes ! Et en effet, elle paraissait visiblement préoccupée. Chacun, du reste, était soucieux depuis l'annonce du retour de Tancrède, et sauf Eucharis, sa venue ne semblait faire plaisir à personne.

La lettre de M. Delrieux ne précisait pas le moment de l'arrivée du jeune homme. Il n'avait pas écrit ; on l'attendait donc à chaque instant.

Un brusque coup de sonnette retentit un matin ; la bonne était sortie ; Eucharis alla ouvrir.

— Si c'était lui ! pensait-elle ; et son cœur battait.

Elle se trouva en présence d'un jeune homme à l'air hardi, aux formes grêles, qui, en l'apercevant, ôta le cigare qu'il avait à la bouche et l'examina, sans parler, d'un air de connaisseur.

— Que désirez-vous, Monsieur ? demanda Eucharis.

— Toute ma famille, la belle enfant. J'arrive de Suisse, tout exprès pour la connaître. Vous êtes Eucharis, sans doute ? Moi, je suis Tancrède. — Embrassons-nous donc, pour commencer. Tudieu ! que vous êtes jolie ! — J'aimerais autant que vous ne fussiez pas ma sœur.

Eucharis, froissée de ces manières, s'était reculée ; elle se laissa embrasser avec une répugnance visible.

— De quel air pincé vous m'accueillez ! Vous aurais-je fâchée sans le vouloir ? C'est assez ma coutume. Je suis mal élevé, dit-on ; prenez-vous en à ceux qui ont cédé à d'autres

la tâche de faire de moi quelque chose. Je ne suis pourtant pas méchant et je voudrais être bien avec vous. Que diable aussi, vous êtes la première femme que j'aie vue blessée par un compliment. M'en voulez-vous encore?

— Non, dit Eucharis, avec un peu d'effort. Ne vous connaissant pas, j'ai été surprise... je m'y ferai.

— A entendre dire que vous êtes jolie ? Oui, certe, il faudra vous y faire, à moins que les Parisiens ne soient aveugles.

Eucharis ne répondit rien, et ouvrant la porte de la chambre de ses parents :

— Voilà Tancrède, dit-elle, d'une voix attristée.

— Comme vous dites cela d'un air ravi ? Il paraît que j'étais vivement désiré ici ? Le contraire m'eût étonné, aprés tout.

Et passant devant Eucharis, il entra.

— Cette dame est ma mère. sans doute ? demanda-t-il à Georges, qui s'avançait au devant de lui, les bras étendus. Et vous êtes mon père ?

— Oui. répondit Georges étonné de ces questions et de cette attitude.

— Il doit être convenable que je vous embrasse, dit-il, en joignant le geste aux paroles, et vous aussi, ma mère. Nous serions restés étrangers, probablement, comme nous le sommes depuis ma naissance, si un événement malheureux ne nous rapprochait forcément, sans que nos volontés aient été consultées. Je ne sais si vous me sauriez gré de feindre une émotion que je n'éprouve pas : la voix du sang est absolument muette en moi. Et, ajouta-t-il,

d'un ton ironique, elle ne semble pas parler bien haut chez vous.

Georges, Cécile et Eucharis examinaient avec une douloureuse stupéfaction cet effronté personnage. Il avait dix-sept ans et ses traits, fatigués par le voyage, semblaient trahir aussi d'autres fatigues ; assez joli garçon, cependant, bien qu'un peu trop petit. Il avait des cheveux châtains, naturellement bouclés ; ses yeux gris, intelligents et rusés, sa bouche aux lèvres minces, son teint plombé, ses manières libres, son ton provoquant et railleur, tout dénotait en lui le viveur précoce. Quel trouble n'allait pas apporter dans leur intérieur patriarcal cet être singulier, qui n'était plus un enfant et ne serait peut-être jamais un homme?

— Vous auriez pu vous épargner ces réflexions déplacées et brutales, mon fils, répondit Georges, ne fût-ce que par égard pour l'état de santé déplorable où vous savez votre mère. Je n'ai point, j'imagine, de compte à vous rendre de ma conduite. Une force supérieure à nos volontés nous avait séparés autrefois ; elle nous rapproche aujourd'hui. Vous saurez quelque jour qu'on ne dispose pas toujours sa vie à son gré. Dieu m'est témoin que je voulais vous accueillir avec la tendresse d'un père ; vous préférez être traité en étranger : libre à vous. Cette tendresse pourra vous être rendue, si vous le désirez plus tard, mais seulement quand vous l'aurez méritée. Suivez-moi, je vais vous montrer votre chambre.

Georges le conduisit à l'étage supérieur, où une jolie chambrette lui avait été préparée, Eucharis avait pris plaisir à l'orner de son

mieux; des fleurs remplissaient la jardinière; l'étagère contenait quelques livres choisis; sur la table à écrire, un buvard couvert de moire carmélite portait un chiffre brodé : c'était un T et un C enlacés.

— Quelqu'un a donc pensé à moi, ici? dit-il, en apercevant le buvard; et un peu d'émotion parut sur son visage. C'est Eucharis, sans doute... je n'étais donc pas tout à fait un fardeau, un importun dont on redoutait la venue?

Il fit deux ou trois tours dans la chambre; puis, revenant à son père et lui prenant les mains :

— Pardonnez-moi, lui dit-il. Vous ne pouvez pas savoir quelle rage cela met au cœur de se sentir orphelin, quand ses parents ne sont pas morts! Depuis que j'ai perdu ma pauvre tante, si bonne et si faible; depuis que M. Delrieux, qui n'a jamais pu me souffrir, m'a signifié que j'eusse à partir de chez lui, mon indifférence pour vous semblait s'être changée en haine. Et tout le fiel que j'amassais m'est monté du cœur au lèvres, quand je me suis trouvé devant vous, étranger sous le toit paternel, obligé de dire mon nom à ma sœur pour qu'elle me laissât entrer!

— Malheureux enfant! dit Georges. Je comprends, hélas! cet amer sentiment; mais, attendez de nous mieux connaître. N'accusez pas, ne condamnez pas, surtout, ceux dont vous ignorez les malheurs et qui ne peuvent vous les dire. Oublions le passé et que notre vie commune commence d'aujourd'hui.

Georges serra la main de son fils et le laissa seul.

VI.

NOUVELLE SÉPARATION.

Tancrède s'assit dans un fauteuil, ouvrit un livre et le rejeta bientôt avec impatience : il ralluma son cigare éteint, le quitta, le reprit... La cloche du déjeùner vint le tirer de son désœuvrement, ou plutôt lui donna le moyen d'échapper à des pensées pénibles. Il vint silencieusement prendre place à la table de famille. Cécile et Eucharis, prévenues par Georges, le regardaient avec des yeux où quelque commisération se mêlait à la répulsion qu'il leur avait d'abord inspirée. Elle s'efforçaient de lui adresser la parole et n'en obtenaient que des réponses courtes, embarrassées. Il était évidemment honteux de son entrée. — Cécile désirait avoir quelques détails sur la mort de sa sœur et le questionna.

— J'étais absent, lorsque ce malheur arriva, répondit Tancrède. M. Delrieux oublia sans doute de me faire prévenir à temps ; tout était terminé quand je revins. C'est sur la tombe de celle que j'aimais comme une mère, qu'il me déclara sa résolution de n'avoir plus rien de commun avec moi désormais. Il me dit s'être chargé de vous prévenir de mon arrivée, me donna trois jours pour faire mes malles, mes adieux, me remit cinq cents francs et je partis.

— Pauvre frère ! dit Eucharis ; si celui qui vous a élevé s'est montré si dur pour vous, je ne m'étonne pas que vous redoutiez d'être mal

accueilli par ces parents que vous ne connaissiez pas. Nous vous consolerons ; vous me parlerez de ma tante, que j'aime puisqu'elle vous aimait ; nous la pleurerons ensemble. Rien ne rapproche comme un chagrin partagé. Vous verrez que vous finirez par nous aimer aussi et être heureux avec nous.

Tancrède la remercia par un regard humide, mais ne répondit rien.

Le déjeûner s'acheva avec moins de gêne qu'il n'avait commencé. Durant les premiers jours, on ne vit guère Tancrède qu'aux heures des repas. Il sortait beaucoup, visitait curieusement ce grand Paris, dont rêvent tous les jeunes gens ; rentrait tard le soir, fréquentait les théâtres et les cafés. Une quinzaine s'écoula ainsi ; puis Georges voulut avoir un entretien sérieux avec celui que la loi faisait son fils, bien que par fraude. Il s'agissait de voir de quoi il était capable et de choisir pour lui une carrière. A la grande surprise de M. Champigny, Tancrède était d'une ignorance peu commune. Ni lui, ni ceux qui l'avaient élevé, ne paraissaient avoir jamais songé qu'il dût se créer un avenir. Georges entreprit de lui donner des leçons. Il comprenait vite, mais oubliait de même ; négligeait de faire ses devoirs, de rentrer pour l'heure des leçons ; se fâchait quand son père ou sa mère lui faisait quelques observations et leur répondait avec l'impertinence qui faisait le fonds de son caractère. Eucharis intervenait alors, ramenait le jeune écervelé à de meilleurs sentiments, l'aidait à remplir la tâche imposée ; cela allait bien pendant quelques jours, puis un nouvel

orage éclatait et tout était à recommencer. Leur intérieur, autrefois si affectueux, si paisible, était bouleversé. Eucharis pleurait lorsqu'arrivait une scène violente, et ses larmes apaisaient subitement la colère de son frère, qui se jetait à ses genoux, baisant ses mains, s'accusant avec un repentir qui paraissait sincère, et la conjurant de lui pardonner ; mais son caractère indompté reprenait bientôt le dessus, et désespérant de pouvoir en rien faire, Georges se résolut à lui donner un état manuel. Son gendre consentit à l'admettre dans sa raffinerie et un peu de calme revint au logis.

Cette vie active sembla d'abord convenir beaucoup au jeune homme. Il se prêtait d'autant mieux aux études complémentaires exigées de lui le soir, qu'Eucharis était devenu son professeur ; son père, à bout de patience, n'avait pas mieux demandé que de se laisser suppléer par elle, et la jeune fille se faisait un devoir de conscience d'instruire et de ramener ce frère, auquel avaient manqué les soins et l'affection dont son enfance à elle avait été entourée.

Quelques mois se passèrent, avec des alternatives de bien et de mal. Les cinq cents francs de M. Delrieux étant dépensés depuis longtemps, Georges avait attribué à son fils une pension mensuelle pour ses menues dépenses; elle ne tarda pas à lui sembler insuffisante. Il tourmenta son père de ses demandes d'argent, épuisa la petite bourse de sa sœur, et finalement fit des dettes. Un billet de lui, présenté à M. Champigny, détermina celui-ci à prendre

un parti sévère et décisif. Par l'entremise de Julien, il trouva une place dans une raffinerie à Narbonne et y expédia Tancrède, en lui annonçant qu'il paierait directement son logement et sa nourriture. Il lui signifia qu'il aurait à se suffire pour le reste avec les faibles appointements qu'on lui accordait en entrant, et qu'il dépendait de lui de voir promptement augmenter.

Il s'en suivit une scène terrible : Tancrède s'emporta, traita son père et sa mère de parents dénaturés, jura qu'ils n'entendraient plus jamais parler de lui, et tint parole, malgré les supplications d'Eucharis, et les lettres fréquentes qu'elle lui adressa dans les premiers temps. Voyant qu'elle n'en obtenait aucune réponse, elle cessa de lui écrire; on parlait de lui le moins possible, et bientôt son passage dans la famille s'effaça comme le souvenir d'un mauvais rêve.

Mais le caractère de M. Champigny avait beaucoup souffert de toutes ces émotions. Il était devenu sombre, morose; souvent sa femme et sa fille n'osaient lui adresser la parole, de peur de s'attirer de brusques réponses. Eucharis pensait souvent aux tristes changements survenus dans leur existence, si heureuse jusque-là, depuis qu'Ulysse les avait quittés et que leurs liens de famille avaient été brisés. On ne parlait jamais de lui non plus et on n'en avait reçu aucune lettre. Elle se hasarda à en demander un jour des nouvelles à son père.

— *La Pénélope* a sombré en pleine mer, répondit-il; tous ceux qui la montaient ont

péri. Ne me parle jamais d'Ulysse. Je te défends de prononcer désormais son nom devant ta mère ou devant moi.

-Le visage de Georges avait pris une expression si terrible en lui faisant cette défense, qu'Eucharis s'enfuit dans sa chambre, effrayée et pleurante. C'était la première fois que son père lui parlait durement.

Les angoisses de Georges étaient extrêmes ; il les dissimulait autant que cela lui était possible ; ses nuits se passaient souvent en rêves agités et en insomnies cruelles : de là ces inégalités d'humeur qui contrastaient tant avec ses manières affectueuses et calmes d'autrefois.

Nous seules, pauvres feuilles de papier reposant sur son cœur troublé, savions à quelle poignante inquiétude il était en proie et nous ne pouvions rien faire pour le rassurer.

Un jour, Mme Julien l'était venu trouver mystérieusement et lui avait glissé à l'oreille ces mots terribles :

— Ma mère existe ! Elle a été rencontrée et reconnue par un ancien contre-maître de la maison.

VII.

LES PRÉCAUTIONS DE CLARISSE.

Cette nouvelle eût été un coup mortel pour Cécile. Aussi son mari se garda-t-il de lui en rien dire, attendant avec anxiété les réclamations de celle qui étant, suivant la loi, sa

femme légitime, pouvait reprendre sa place chez lui et en chasser scandaleusement Cécile et Eucharis. Il espérait toutefois s'en débarrasser à prix d'argent, bien décidé à sacrifier toute sa fortune, s'il le fallait, pour acheter le repos des derniers instants de sa bien-aimée Cécile.

Des jours se passèrent, puis des semaines et des mois, sans qu'on entendit parler de rien, et Georges espéra que le contre-maître avait été abusé par une ressemblance fortuite. Mercédès Corral, si c'était elle, paraissait dans la misère ; elle portait un éventaire de menue mercerie, et il n'était pas possible qu'elle vécût ainsi volontairement, sachant sa fille et son mari dans l'aisance. Rien n'était plus facile pour elle que de retrouver Clarisse, qui n'avait pas quitté la raffinerie où elle avait été élevée et où Mercédès avait connu son beau-frère et sa belle-sœur. Le vieil employé qui l'avait rencontrée était un homme sûr et dévoué ; il fit discrètement des recherches qui demeurèrent infructueuses. Mercédès Corral s'était évanouie comme une apparition fantastique.

Mme Julien ne souhaitait nullement voir reparaître une mère qu'elle n'avait jamais connue, et dont le retour allait porter une si grande atteinte à la considération dont jouissait son père. Cette considération rejaillissait sur toute la famille et Clarisse y tenait d'autant plus, que leur situation personnelle était moins bonne de jour en jour. Une autre préoccupation la tourmentait aussi ; son père avait eu l'imprudence de dire devant elle qu'il était

prêt à tous les sacrifices pour acheter le silence de sa première femme. Or, elle savait fort bien que tout ce qu'obtiendrait sa mère serait absolument perdu pour elle et pour ses enfants, et elle ne rêvait qu'aux moyens d'enlever à M. Champigny la disposition de ce qu'il possédait. Sa préoccupation à ce sujet devint si forte que, n'y pouvant plus tenir, elle arriva un matin rue de la Pépinière, ayant enfin trouvé un biais et bien déterminée à en venir à ses fins.

Quand elle entra dans le cabinet de Georges, son air annonçait suffisamment qu'elle s'était préparée pour la lutte, et elle lui dit sans préambule :

— Je suis bien aise de causer un peu avec vous seule à seul, papa, et d'établir nettement notre situation respective, qui me paraît s'embrouiller de plus en plus.

— Je ne vous comprends pas, ma fille, dit Georges en pâlissant, tant il craignait de comprendre.

— C'est en effet assez peu clair, répondit Mme Julien, et vous devez cependant en savoir plus que moi sur tout ceci ; c'est pourquoi je viens vous demander une explication. Je ne suis guère votre fille que de nom ; vous m'avez abandonnée..... confiée, veux-je dire, toute enfant aux soins de mon oncle et de ma tante ; vous vous êtes créé au loin des affections, une famille, vous inquiétant si peu de ce que j'étais devenue, qu'au moment de mon mariage on ne savait où vous trouver pour obtenir votre consentement, et qu'on a dû faire dresser un acte d'absence sans nouvelle depuis plus de

dix-huit ans, pour vous comme pour ma mère. Est-ce vrai?

Georges inclina douloureusement la tête sous ce reproche mérité.

— Je me suis montré pour vous un père indifférent, dit-il, je ne veux pas chercher a m'excuser, quoique peut-être, si vous saviez tout, vous pourriez me trouver moins coupable. Cependant je n'ignorais rien de ce qui vous concernait. Je suis toujours resté en correspondance avec mon frère et la preuve, c'est que mon consentement écrit vous arriva de Florence *deux jours* après celui où avait été dressé l'acte de notoriété dont vous parlez. Si j'y figurais, c'était pour dissimuler que votre mère nous eût réellement abandonnés tous deux, et laisser croire que nous étions partis ensemble.

— D'accord. Je vous ai prouvé que moi aussi j'avais souci de la bonne renommée de la famille, en accueillant comme ma belle-mère la femme que vous avez ramenée de vos voyages, comme ma sœur, la fille que vous en avez eue, et comme un frère, ce fils que, je ne sais pourquoi, vous avez fait élever en Suisse et qui, pour notre repos à tous, aurait bien dû n'en jamais revenir. Mais si je vous ai fait toutes ces concessions, je ne puis oublier que je suis mère aussi, sans fortune, et il me faut une garantie pour l'avenir.

— Quelle garantie? Et que craignez-vous donc?

— Je crains... Hé! mon Dieu! C'est bien simple, je crains que vous ne considériez Eucharis et Tancrède comme s'ils étaient vos

enfants légitimes et ne me dépouilliez à leur profit d'une partie de votre héritage.

— Vous êtes cruelle... et prévoyante, Clarisse, répondit son père.

— Quand la vie est dure, elle oblige à l'être, dit Mme Julien, en s'animant un peu; d'ailleurs, si je suis plus mère que fille, en ce moment, ce n'est pas à moi que vous devez vous en prendre, ce me semble.

— Vous avez raison... froidement raison, dit Georges. Vous connaissez vos droits et pourriez, je le sais, les faire valoir un jour. Qu'exigez-vous pour laisser intacts mon honneur, celui de ma femme et de mes autres enfants?

— Que vous mettiez dès à présent ordre à vos affaires. Mon Dieu! cela ne fait pas mourir, ajouta-t-elle, en se méprenant au mouvement qu'avait fait son père. Vous devez être riche, quoique vous viviez modestement et que je ne vous connaisse d'autre propriété que cette maison.

Georges se leva, ouvrit un tiroir de son bureau et en tira une liasse de titres.

— Voilà tout ce que je possède, dit-il. Je ne m'attendais, certe, pas à cet entretien; je n'ai donc pu en rien distraire. D'ailleurs, je ne l'aurais point fait. Mettez au prix que vous voudrez ma tranquillité et celle des miens.

Une lueur de convoitise avait brillé dans les yeux de Clarisse. Elle défit le paquet; il contenait pour plus de deux cent cinquante mille francs de valeurs, dont le revenu s'élevait à dix mille et quelques cents francs.

— Je n'ai jamais eu l'idée de rien détourner

de ce qui devait vous revenir, continua son père, et je comptais prendre des mesures pour cela. Vous m'avez prévenue, voilà tout. Si vous trouvez trop long d'attendre ma mort. vous pouvez vous approprier dès maintenant cet argent. Je ne marchanderai pas mon honneur et ne suis pas, d'ailleurs, trop vieux pour travailler. Je donnerai des leçons. Seulement, j'aurais voulu n'en pas venir à cette extrémité avant d'avoir perdu celle qui fut ma seule et fidèle compagne. Elle n'a pas longtemps à vivre, hélas!

Quelqu'avare que fut Mme Julien, cette allusion à sa belle-mère la toucha.

— Je ne veux faire aucun chagrin à Cécile, dit-elle ; qu'elle meure en paix. Cette fortune a été gagnée hors de France, on n'en peut suivre la trace ; faites vendre ces titres et placez-en le capital sous mon nom, en vous en réservant l'usufruit. Je n'ai pas l'intention de laisser Eucharis et Tancrède sans ressources ; d'ailleurs la loi vous permet de disposer d'un quart de votre bien. Cette maison devenant la seule valeur apparente de votre succession, nous la partagerons fraternellement, je vous le promets.

VIII.

LA MAITRESSE DE PIANO.

Georges n'ayant eu le courage de rien répondre à cette généreuse promesse, Clarisse continua :

— Seulement, il faut qu'Eucharis apprenne à se tirer d'affaire, puisqu'après vous, elle n'aura certainement pas de quoi vivre. Je vous avoue que ce qui m'a décidée à trancher la situation, c'est de vous voir la traiter comme une héritière. Sans dot, elle ne pouvait se marier ; son talent l'y aidera, peut-être... et dans tous les cas, l'empêchera d'être un jour à notre charge.

— Pauvre enfant ! Sa vie était bien simple, bien modeste. Mais vous avez raison ; il faudra qu'elle apprenne à la gagner.

— Le plus tôt sera le mieux. Qu'attendez-vous ? Elle est assez bonne musicienne pour donner des leçons de piano.

— Si jeune ?

— Si jeune ! à vingt ans ? répéta Clarisse.

Georges se mordit les lèvres.

— Si vous voulez, continua-t-elle, je me charge de lui trouver des élèves. Mon ancienne maîtresse de pension a justement besoin, pour les commençantes, d'un professeur qu'elle occuperait deux ou trois heures chaque jour. J'ai tout de suite pensé à lui proposer Eucharis, mais je n'ai voulu rien dire avant de m'en être entendue avec vous.

— Hé bien ! parlez-en, fit Georges avec effort ; mais pas avant huit jours ; laissez-moi le temps de préparer Eucharis.

Mme Julien, en voyant le calme de son père et ces deux affaires terminées à son gré, prit un air excessivement gai :

— Adieu, papa, fit-elle, en tendant son front comme de coutume ; je savais bien que vous finiriez par vous rendre à mes raisons, mais je

craignais d'avoir plus de peine à vous convaincre. Adieu et merci.

— C'est moi qui vous remercie, ma fille, dit Georges d'un ton glacial ; je ne puis avoir d'autre volonté que la vôtre, puisque je suis à votre discrétion, et vous auriez pu être plus exigeante.

Clarisse sortit d'un pas allègre et Georges murmura, en laissant tomber sa tête entre ses mains :

— Pauvre Eucharis !

Quelques instants après, Eucharis entrait.

— Qu'avez-vous donc, mon père ? dit-elle, en voyant son accablement. Je viens de voir ma sœur ; elle ne m'a pourtant pas paru triste; lui serait-il survenu quelque chose de fâcheux ?

— Au contraire, reprit amèrement Georges. Ce n'est pas pour elle que je m'afflige, c'est pour toi.

— Pour moi ? Et à quel propos ?

— Mon enfant, dit Georges, en l'attirant sur ses genoux, tu es bien jeune encore et j'aurais voulu attendre avant de te mettre aux prises avec les difficultés de la vie ; mais.... je ne suis pas aussi riche que tu le supposes peut-être, et que je l'ai laissé croire à ta mère, afin qu'elle ne se préoccupât point de toutes les dépenses que m'a causées sa maladie, afin surtout qu'elle consentît à quitter la Pologne dont le climat la tuait. J'ai dépensé vingt-cinq mille francs pour la pacotille d'Ulysse. Je viens de faire une perte d'argent considérable..... bref, mes ressources ne nous permettraient plus de vivre comme nous l'avons fait jusqu'ici et il faut aviser à les augmenter.

Georges s'arrêta, comme s'il craignait d'en dire davantage.

— Que puis-je faire pour cela, père? dit Eucharis.

— Quelque chose qui te coûtera peut-être un peu d'abord, répondit Georges évasivement, mais qui t'assurerait un avenir indépendant. J'avais songé à donner des leçons de mathématiques..... il me faudrait pour cela apprendre à ta mère les fâcheuses circonstances qui m'y obligent; elle s'en préoccuperait, tandis qu'elle verra une simple mesure de prévoyance dans tes débuts comme professeur de piano.

— Professeur de piano, moi? Hé! qui voudra m'accepter, inexpérimentée comme je le suis, inconnue, presqu'élève encore? Qui me trouvera des leçons? Nous connaissons si peu de monde! Ne croyez pas au moins que j'y répugne, cher père; j'aurai grand peur en commençant, bien sûr, mais je m'y ferai. Seulement, je ne vois guère le moyen de commencer.

— Il se présente une occasion favorable; c'est Clarisse qui s'en est occupée...

— Cette bonne Clarisse! Elle doit doublement regretter les embarras d'affaires qui l'empêchent de vous aider aussi.

— Elle regrette assurément sa position embarrassée, répondit Georges avec amertume, et elle en sortira sans aucun doute, car elle ne recule devant rien pour cela. Aussi je suis sans inquiétude sur son avenir et celui de ses enfants. Je voudrais être aussi tranquille sur le tien.

— Mon avenir, papa ? Oh ! c'est dans si longtemps !

Georges ne put s'empêcher de sourire.

— Il sera prudent de le commencer tout de suite, ce lointain avenir, Dans huit jours, si tu veux, je te présenterai à Mme Dambreville pour commencer ses plus jeunes élèves.

— Des commençantes ? Tant mieux ; j'aurai moins peur. Parlez-en à maman, n'est-ce pas, père ? Vous lui direz que cela me fait grand plaisir de jouer à la petite maman avec mes élèves. J'aime tant les enfants !

Eucharis embrassa son père et se sauva dans le salon, où l'on entendit aussitôt des cascades de notes, une brillante improvisation mélangée de souvenirs d'enfance, de petites mélodies russes, mélancoliques comme tous les chants primitifs. Eucharis avait les yeux un peu humides, mais elle s'efforçait de prendre courage, et redisait tout bas :

— Je m'y ferai.

IX.

ELÈVE DU CONSERVATOIRE !

Ainsi donc, ma pauvre Eucharis allait devenir une humble maîtresse de piano ! Tous ces mystères qui cachaient, m'étais-je dit souvent, une destinée princière allaient échouer si misérablement ! Mon orgueil se révoltait à cette pensée. J'avais fini par prendre un peu mon parti de toutes les fraudes dont j'étais le point de départ, La raison d'Etat a ses exigences, et

se met souvent au-dessus des lois. Mes remords ne demandaient pas mieux que de se transformer en superbes dédains. Et c'était juste à ce moment que je retombais dans la plus plate, la plus vulgaire, la plus bourgeoise réalité ? Pierre, avec ses allures de Titan foudroyé, avait violé les lois civiles et religieuses, fait un faussaire de Georges Champigny pour qu'Eucharis apprit *do*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, aux petites élèves de Mme Dambreville ? Quelle déception ! Quelle chute !

— Vraiment, dis-je à ma sœur, c'est un tyran de comédie, ce Pierre ; nous n'entendrons plus parler de lui, et tout cet échafaudage mystérieux va s'affaisser comme une bulle de savon.

— Dieu le veuille ! me répondit-elle ; mais je ne l'espère pas..... Tancrède..... j'ai peur !

Je frissonnai, et me tus pour écouter ce que Georges allait dire à sa femme.

Il avait composé son visage avant de l'aborder,

— Les précautions de Pierre vont nous servir. dit-il. Clarisse s'est préoccupée de ce qu'Eucharis deviendrait après nous, sachant que ni toi, ni moi, ne voudrions rien détourner de ce qui appartient légalement à ses fils. Elle est venue me proposer de la présenter chez Mme Dambreville, qui cherche précisément en ce moment un jeune professeur pour commencer quelques enfants.

— Bonne Clarisse ! dit Cécile.

C'était la seconde fois que j'entendais cette exclamation si mal placée ; le cœur de Georges

se souleva aussi impétueusement que le mien ; mais il n'en témoigna rien.

— Tu sais, continua Cécile, que la destinée d'Eucharis peut rester obscure ; il y a longtemps que Pierre ne nous a donné signe de vie. S'il pouvait renoncer à ses projets sur cette enfant ! Une seule est en jeu ; celle-ci doit servir seulement à dépister les ennemis de la première. Elle n'a pas les qualités et les défauts brillants de Stella d'Oro ; je me suis appliquée à développer chez elle des dons d'une nature tout opposée ; la modestie, l'amour du devoir, les affections de famille, tout ce qui peut rendre douce une vie modeste, telle que, je l'espère bien, sera la sienne. Je me réjouirai de la voir commencer une carrière laborieuse et honorable, qui assurera son indépendance... au moins de tout autre que de Pierre, si elle même n'envisage pas cette nécessité avec trop de chagrin.

— Nullement, répondit Georges ; elle ne se doute pas des déboires de cette existence et n'y voit qu'une distraction à la monotonie de ses journées, le plaisir de s'occuper d'enfants, elle qui les aime avec passion.

— Puisse-t-elle toujours se contenter de ceux des autres ! dit Cécile en soupirant. Pour échapper à Pierre, il faut n'avoir ni parents, ni affections.

— Nous avons des années devant nous avant de nous préoccuper de cette question, répondit Georges. Eucharis, tu le sais, n'a vingt ans que sur son acte de naissance.

Georges ouvrit une armoire, y prit le coffret de chêne et chercha la clé pendue à son cou.

L'effroi me saisit : allions-nous devenir de nouveau prisonnières ?

Il prit un papier, referma le coffret et le remit à sa place : j'en étais quitte pour la peur.

— Autant en finir tout de suite, dit-il.

Et il quitta la chambre de sa femme pour se rendre dans le salon. Eucharis leva la tête à son approche.

— J'étudie, père ; j'avais un peu négligé mon piano, dans ces derniers temps ; ma pauvre maman est si souffrante ! Je craignais de la fatiguer. Il faut que je me prépare ; bien sûr, Mme Dambreville voudra m'entendre, me juger..... pourvu qu'elle me trouve assez capable !

— Sois sans crainte, dit son père, en affectant un ton de plaisanterie. J'ai là un talisman qui vaincra tous les obstacles et grâce auquel tu passerais pour avoir du talent, quand bien même tu n'en aurais pas l'ombre.

Il déploya le papier qu'il tenait à la main. C'était l'admission d'Eucharis Champigny comme élève du Conservatoire, à l'âge de dix ans et après un brillant examen.

— Moi ! élève du Conservatoire ! s'écria Eucharis ; mais jamais je ne m'y suis présentée ! Et il y a dix ans, dit ce papier, que j'y ai été admise, alors que j'en avais six à peine, et que c'est tout au plus si j'avais mis les doigts sur un piano ?

— Je le sais, mon enfant, mais peu importe. C'est l'ordre de Pierre.

— De mon parrain ? De ce parrain invisible, dont on invoque le nom chaque fois qu'il

s'agit d'une chose qui révolte la conscience? C'est par son ordre que je suis, pour tous ici, censée avoir vingt ans; par son ordre, qu'Ulysse est parti; et par son ordre, il me faudrait mentir, me parer d'un titre qui ne m'appartient pas? Non, mon père, je ne le ferai pas, c'est de vous que je dépends, à vous seul que je veux obéir, et vous ne pouvez m'ordonner un mensonge.

— Eh! ne suis-je pas condamné moi-même à mentir tous les jours de ma vie?

Vous, mon père? C'est impossible, vous êtes trop loyal et trop bon; nul intérêt ne vous forcerait à vous avilir ainsi.

— Nul intérêt personnel, non; mais la volonté de Pierre, à laquelle je ne puis me soustraire.

X.

L'ESCLAVE DE PIERRE.

Eucharis pâlit.

— Qui vous oblige donc à vous y soumettre? demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Une faute, mon enfant, une faute, que dans ta sainte ignorance tu trouverais légère..... et pour laquelle il dépend de Pierre de m'envoyer au bagne. Comprends-tu que je ne puisse même discuter sa volonté?

— Le bagne! répéta Eucharis, en joignant les mains et frissonnant de tout son corps; j'ai mal entendu... Père, vous n'avez pas dit : le bagne?

— Je l'ai dit, et ce n'est que trop vrai. Ecoute ; jamais je ne t'ai parlé de ma première femme, la mère de Clarisse, et je ne veux t'en dire que ceci : elle m'abandonna ainsi que son enfant et jamais plus je n'entendis parler d'elle. Ma fille avait un an ; je n'en avais pas encore vingt. Pouvais-je rester toute ma vie sans affection, parce qu'une femme indigne et plus âgée que moi avait brisé mon avenir ? Cette femme est morte depuis longtemps, j'en ai la certitude absolue, car jamais je n'ai pu retrouver ses traces ; j'ai fouillé vainement tout le continent ; cependant, comment faire dresser l'acte d'un décès dont je n'apportais pas la preuve? Je n'étais donc pas légalement veuf, mais marié. J'avais quitté la France depuis vingt ans quand j'épousai ta mère, en cachant que j'eusse contracté une autre union à l'âge où j'étais encore presque un enfant... je croyais cette triste aventure ensevelie dans un oubli complet..... mon rêve n'a pas été long. Pierre est venu, et sous la menace de tout révéler a fait de moi son esclave ; il s'est imposé pour parrain de mes deux enfants ; il a voulu que Tancrède fût envoyé en Suisse ; qu'Ulysse élevé comme mon fils, fût chassé comme un étranger ; c'est lui qui veut aujourd'hui que tu aies vingt ans et que tu passes pour élève du Conservatoire. Pourquoi ? je n'en sais rien. Je courbe la tête et j'obéis.

— Pauvre père ! dit Eucharis.

Un long silence suivit cette révélation. Eucharis le rompit la première.

— Mon père, dit-elle timidement, il ne suf-

fira pas que je me présente munie de ce papier pour qu'on me croie ; que diront les professeurs qui ne m'ont jamais vue au Conservatoire ? Que dira ma sœur elle-même ?

— Oh ! Pierre a tout prévu, et il faut, je le vois, que je t'instruise du passé plus que je ne l'aurais voulu..... Ecoute-moi donc. Il y a dix ans, tu dois t'en souvenir, je fis une longue absence, durant laquelle je vous laissai, ta mère et toi, à Varsovie.

— C'est vrai. Louis XVIII, disait-on, voulait faire profiter les établissements français de vos découvertes dans les sciences, et vous aviez obtenu du vice-roi six mois de congé.

— Ces six mois, je vins les passer à Paris, en effet, par l'ordre de Pierre. Il fit alors de moi... un marchand de lorgnettes.

— Un marchand de lorgnettes ! Vous ? Un savant si haut placé, honoré de la faveur de tant de souverains ?

— Oui, moi, le fondateur de l'Institut scientifique de Florence et de Varsovie, je tins pendant six mois le grand magasin d'optique et d'instruments de précision qui existe encore au passage des Panoramas. J'avais avec moi une enfant de dix ans qu'on appelait Eucharis, et sa gouvernante Akoulina.

— Eucharis ! Akoulina ! Et quelle était cette enfant ?

— La filleule de Pierre, comme toi. C'est elle qui passa l'examen du Conservatoire et y fut reçue à l'unanimité. Je revis alors Clarisse, son mari, mon frère et ma belle-sœur qui vivaient encore, et je reçus d'eux, ainsi que celle qu'ils croyaient ma fille, un accueil

affectueux. Le bruit de mon arrivée à Paris s'étant répandu, je fus mandé aux Tuileries; j'eus l'honneur de présenter au Roi plusieurs instruments de mon invention et des ouvrages scientifiques, dont il ordonna l'adoption dans les établissements d'instruction publique. Cela mit le comble à ma renommée. C'était à qui se fournirait chez le savant Champigny. Mes affaires prospéraient d'une façon inouïe. Un jour, plusieurs voitures de la Cour s'arrêtèrent à l'entrée du passage; le piquet d'escorte fit écarter les curieux, et je vis entrer chez moi Mme la duchesse de Berry suivie de ses chambellans et de ses dames d'honneur. Après avoir examiné en détail tout ce qui pouvait piquer sa curiosité, me demandant sur chaque objet des explications qu'elle écoutait avec une grâce parfaite, elle témoigna le désir de voir et d'entendre l'enfant dont les récents succès annonçaient une grande artiste. Eucharis lui fut présentée, joua devant elle et l'intéressa si vivement qu'elle semblait en oublier tout le reste. Il fallut qu'une de ses dames d'honneur vînt lui rappeler l'heure. Madame prit alors Eucharis dans ses bras et la serra tendrement contre son cœur; l'or de leurs cheveux se confondait dans cette étreinte, à laquelle Madame s'arracha enfin. Elle repartit précipitamment, en balbutiant quelques mots sur la crainte de retarder le dîner royal. Je ne sais si je me suis trompé, mais il me semble que ses yeux étaient humides, et je crus voir quelques larmes sur les boucles blondes d'Eucharis.

— C'est singulier ; l'intérêt pour une enfant douée de facultés remarquables s'explique,

mais cette émotion.... Avez-vous revu la duchesse ?

— Jamais. Je ne fus pas redemandé aux Tuileries et elle ne revint pas chez moi. Elle ne donna même depuis aucune preuve d'affection ni de souvenir à Eucharis.

— Et comment se termina votre séjour en France ?

— D'une façon assez naturelle, Pierre avait eu besoin de moi à Paris pour autre chose que pour y poser Eucharis en artiste. J'étais trop bien en cour et ma maison trop fréquentée pour être suspecte; elle devint par ses ordres l'asile d'un proscrit. C'était l'ancien roi de Westphalie, le prince Jérôme Bonaparte. Je ne sais quel espoir l'amenait en France dans les derniers mois de la vie de Louis XVIII. Je le cachai pendant quinze jours ; il prit congé de moi une nuit. Le lendemain matin, une escouade de police faisait une descente chez moi et fouillait tout de la cave au grenier. On n'y trouva point le fugitif. mais on y saisit quelques bustes en plâtre de Louis XVIII, dont l'intérieur recélait nne statuette de l'Empereur. J'ignorais absolument leur présence dans mon magasin. Traduit devant la police correctionnelle pour recel et mise en vente d'objets séditieux. je fus condamné à quinze jours de prison Le registre d'écrou de la Conciergerie, comme celui des examens du Conservatoire, peuvent donc constater ma présence à Paris et la tienne au commencement de 1824. Ma faveur s'était évanouie, comme tu peux croire. Je vendis mon magasin et retournai en Pologne. Akoulina et Eucharis me quittèrent à la frontière.

— La fausse Eucharis, mon père ; c'est bien assez qu'elle ait usurpé ma place et vos caresses pendant six mois, sans qu'aujourd'hui encore vous lui donniez mon nom !

— Serais-tu donc jalouse ? demanda Georges, évitant ainsi de répondre.

— Oui, père, très jalouse de votre affection, mais pas des talents de cette intelligente petite fille, dont il faut aujourd'hui que je revendique les succès comme miens. Elle me ressemblait donc, puisque Clarisse m'a prise pour elle ?

— Assez pour que dix ans d'absence aient effacé les différences qui pouvaient exister entre vous.

— Et vous ne savez pas où elle est maintenant ?

— Je l'ignore absolument.

— Allons, dit Eucharis, avec un soupir, je vais donc, à mon tour, prendre aujourd'hui sa place, puisque c'est la volonté de mon terrible parrain ! Mais, père, encore un mot. Comment Clarisse ne m'a-t-elle jamais parlé de ce voyage où elle croit m'avoir vue ?

— Je l'avais priée de ne pas revenir sur ce sujet devant ta mère, à laquelle je voulais, lui avais-je dit, cacher la condamnation que j'avais subie ; elle m'a obéi. J'ai d'ailleurs eu soin de ne jamais te laisser seule avec elle, ce qui n'a pas été difficile ; elle n'a guère cherché à t'attirer chez elle, et tu sais qu'en dehors de ses affaires, qui la préoccupent exclusivement, elle perd rarement ses paroles à causer de choses indifférentes. Si parfois elle a fait allusion à votre connaissance antérieure, j'ai pu détourner la conversation sans que tu y prisses

garde. Ne redoute donc aucune objection de sa part. Tu es bien pour elle l'Eucharis du Conservatoire.

XI.

CONDAMNÉE !

Mme Julien revient huit jours après, apportant la réponse de Mme Dambreville. Elle acceptait la jeune fille si brillamment reçue jadis au Conservatoire ; la présentation n'eut lieu que pour la forme et les leçons commencèrent aussitôt.

La pauvre Eucharis ne se doutait guère des ennuis de toutes sortes que recèle le professorat, surtout à ses débuts ; des difficultés qu'on éprouve à faire entrer dans ces petites têtes, inattentives ou dénuées des dispositions nécessaires, les premiers principes de la musique ; des exigences des parents, du mauvais vouloir et des taquineries des enfants. Malgré toutes les peines qu'elle se donnait, la patience, la douceur qu'elle mettait à ses leçons, le découragement l'eût souvent atteinte sans Mme Dambreville, qui l'appréciait et la consolait de ses déboires. Puis, certaines élèves mieux douées lui faisaient honneur, s'attachaient à elle ; l'expérience lui venait, et après avoir versé bien des larmes secrètes, elle arriva à se sentir assez sûre d'elle-même pour prendre l'autorité qui lui manquait. Toujours bonne, douce et gracieuse, elle plaisait extrê-

mement; l'engouement s'en mêla et il devint avéré qu'une élève capable de la mécontenter était une enfant sans intelligence et sans cœur, méritant d'être mise en quarantaine par ses compagnes. Aussi sa tâche lui semblait de jour en jour moins aride. Plusieurs familles lui firent des avances; son premier mouvement avait été de refuser, pour ne pas quitter sa mère dont l'état s'aggravait de plus en plus. Les conseils de Mme Dambreville, l'urgence, pour affermir la position artistique de sa fille, de lui créer des relations, décidèrent Georges à lui faire accepter quelques invitations.

Parmi les personnes qui lui témoignaient le plus de bienveillance, se trouvaient le vicomte et la vicomtesse de Bartet. Déjà âgés tous deux et sans enfant, ils s'étaient chargés de l'éducation d'une petite nièce, à laquelle Eucharis donnait des leçons et qui était une de ses meilleures élèves. Cette jeune fille n'avait pas tardé à faire partager à son oncle et à sa tante l'enthousiasme qu'elle éprouvait pour sa jeune maîtresse de piano. Ils recevaient chaque semaine, et l'on faisait chez eux beaucoup de musique. Mme de Bartet étant Anglaise et d'une santé chancelante, éprouvait parfois quelque embarras à faire les honneurs de son salon, quelque fatigue pour organiser la musique d'ensemble, les répétitions, etc. Elle prit peu à peu l'habitude de se faire aider par Eucharis, en amie plutôt qu'en artiste. M. de Bartet jouait du violoncelle, et déclarait n'avoir jamais trouvé d'accompagnatrice plus à son gré que Mlle Champigny. Georges s'était

d'abord fait un devoir d'y conduire sa fille chaque lundi; triste et solitaire soirée pour Cécile . Mais quand il eut apprécié les maîtres de la maison, leur exquise urbanité, la sévérité de leur salon que fréquentait une société choisie, irréprochable, composée en majorité de gens sérieux, il crut pouvoir se relâcher de sa surveillance. Mme de Bartet avait gracieusement insisté pour qu'Eucharis dînât chez elle ses jours de réception; M. et Mme Champigny consentirent à ce que la voiture de la vicomtesse vint prendre la jeune artiste et la ramenât le soir, sous l'escorte d'une femme de confiance, depuis trente ans au service de Mme de Bartet.

Eucharis, intimidée d'abord et mal à l'aise semblait prendre de plus en plus goût à ces réunions. Cécile et son mari s'en applaudissaient naïvement. Ils la regardaient toujours comme une enfant ; ils ne voyaient pas qu'elle était devenue une séduisante jeune fille, dont chacun admirait la grâce timide et la beauté, et qui ne pouvait rester insensible aux douces caresses du succès.

Elle donnait plus de soin à sa toilette, toujours simple, mais qui prenait insensiblement un cachet d'élégance inconnu jusqu'ici; une expression nouvelle brillait dans ses yeux; quand elle était au piano. les notes vibraient sous ses mains, mélancoliques ou joyeuses, mais toujours émues; elle avait de longues rêveries dont elle s'éveillait comme en sursaut, avec un sourire et une furtive rougeur, lorsque sa mère lui adressait la parole. Elle semblait se laisser bercer par

un songe heureux. Une ombre de tristesse voila ses traits, cependant, le jour où elle vit poindre les premiers bourgeons aux arbres des Champs-Elysées, et elle ne put retenir un soupir.

— Qu'as-tu ? lui demanda son père ; toi que le printemps rendait chaque année si joyeuse, il semble que tu le voies aujourd'hui arriver avec regret?

— C'est qu'il m'annonce le prochain départ de ces aimables gens auxquels je n'ai pu me défendre de m'attacher, répondit Eucharis en rougissant un peu. M. et Mme de Bartet vont bientôt partir pour leur château... et mes soirées de musique vont cesser.

— Je comprends ton chagrin : tu as si peu de distractions !

— Oh ! je n'en désire pas davantage, mon père ; j'hésite même souvent à quitter ma mère. Ne trouvez-vous pas qu'elle s'affaiblit visiblement ? Le mal si longtemps stationnaire, fait des progrès dont je suis effrayée. Chaque jour, quand je panse sa plaie, je la trouve plus profonde que la veille. Elle ne semble pas s'en douter. Je n'osais vous le dire, sachant combien je vous affligerais. Mais peut-être faudrait-il appeler un médecin ?

Georges fit un geste de découragement.

— A quoi bon effrayer ta mère ? Cette visite ne servirait à rien. Je suis les progrès du mal, et j'en avertis régulièrement le docteur Dupuytren. Hélas ! il n'y a rien à faire que ce que nous faisons ; le cancer qui ronge la poitrine de ma bien-aimée Cécile, suit sa marche lente, implacable. Quand il aura atteint le cœur, elle cessera de souffrir !

Eucharis ne put retenir une exclamation de douleur.

— Quoi ! ma pauvre mère est condamnée ? Tout espoir de guérison est-il donc perdu ?

— Pouvais-tu en conserver, mon enfant, toi qui constate journellement combien la plaie se creuse et s'élargit ? Cécile seule s'abuse peut-être encore ; ses souffrances ont depuis longtemps atteint leur apogée ; elles ne peuvent plus augmenter, et l'affaiblissement de ses forces les rend peut-être moins aigües.

— Peut-être, répondit Eucharis ; mais ma mère ne s'abuse pas, je le crains. Ses conversations avec moi sont plus sérieuses, et toujours portées sur la façon dont je dois me conduire dans ce monde, où je vais sans elle et devrai toujours me diriger seule. Depuis quelques jours, surtout, elle me parle beaucoup de vos goûts, de vos habitudes, des ménagements nécessaires à votre santé, des choses qui vont sont agréables et de celles qui vous déplaisent. Elle cherche à me préparer à la remplacer lorsqu'elle n'y sera plus. Chère, chère mère ! que deviendrons-nous, quand nous l'aurons perdue ?

XII.

ESPOIR TROMPÉ.

C'était un dimanche. Leur promenade s'acheva tristement.

Ils furent surpris en rentrant de l'animation et de la joie qui brillaient sur les traits amaigris de Cécile.

— Comme vous paraissez gaie, chère maman, dit Eucharis en l'embrassant.

— C'est cette belle journée de printemps ; on se sent renaître avec la nature ; ces petites pousses vertes que j'aperçois de ma chaise longue, réjouissent mes yeux fatigués de l'hiver. Il me semble que je souffre moins.

Cécile adressa à son mari un coup d'œil d'intelligence, qu'il ne put saisir. Cette gaîté, si en désaccord avec ce que le médecin venait de lui apprendre, le navrait, et il s'était détourné pour cacher l'expression de ses traits.

— Vous êtes heureuse, ma mère, dit aigrement Mme Julien, qui selon sa coutume avait tenu compagnie à Cécile durant l'absence de son mari et de sa fille ; vous êtes heureuse de pouvoir ainsi oublier vos souffrances pour quelques méchantes pousses de lilas. J'aime bien le printemps assurément, les dépenses de l'hiver sont si lourdes ! mais des charretées de verdure ne suffiraient pas à me distraire de mes inquiétudes.

— C'est que vous êtes trop dévouée, Clarisse, répondit la bonne Cécile, vous vous préoccupez trop de tous les vôtres. Leur santé est bonne, grâce à Dieu. Julien est en pourparlers sérieux pour l'usine ; vos enfants se conduisent bien et vous donnent toute satisfaction ; ils feront leur chemin. Sans doute, vous n'êtes pas au bout de vos peines et l'avenir vous réserve peut-être encore des jours difficiles ; mais il faut bien s'en remettre à la volonté de Dieu quand on a fait tout ce qui dépend de soi, et secouer un peu le poids de ses soucis, ne fût-ce que pour sourire à ceux qu'on aime.

Et elle regarda tendrement son mari et sa fille.

Ceux-ci se mirent de leur mieux à l'unisson. M. Julien arriva d'un air rayonnant. Il avait *presque* terminé la vente de son usine à des conditions qui lui permettaient, après sa liquidation, de conserver encore quelque chose en dehors de la dot de sa femme. Il avait *presque* traité aussi pour la gérance d'un grand journal, et comme il voyait toujours le bon côté des choses, il se réjouissait aussi franchement que si tout eût été conclu. Clarisse, la raison même, mais la raison acrimonieuse, selon la pente de son esprit chagrin, énuméra vainement, pendant tout le dîner, les nombreuses circonstances qui pouvaient faire échouer ces deux affaires, sans parvenir à diminuer l'entrain de son mari et de Cécile. Seuls, Georges et Eucharis restaient sérieux, et ce fut une bonne note pour eux près de la positive Mme Julien.

— Vraiment, pensait-elle, cette petite fille a plus de bon sens que je ne lui en aurais supposé. Elle a fort bien pris comme maîtresse de piano, et malgré l'influence de ses parents, qui sont des rêveurs, elle deviendra quelque chose.

Elle laissa percer cette agréable opinion d'une façon désagréable, selon son usage. Elle piquait naturellement, comme les orties; ce n'était pas sa faute et il ne fallait pas lui en vouloir.

Cécile regardait fréquemment la pendule, jouait à tort et à travers, faisait faute sur faute, peut-être pour perdre plus vite. Les

trois *rubbers* achevés, Mme Julien ayant empoché triomphalement quinze sous, quitta la table de wisth et partit avec son mari.

— Enfin! dit Cécile gaîment, nous voilà seuls. Couche-moi vite, petite, et tu iras te reposer ; cette grande promenade aurait dû te faire du bien et je te trouve un peu pâlotte..... Ce sont ces leçons qui te fatiguent ; tu en donnes trop, peut-être ?

— Vous vous trompez, chère maman, répondit Eucharis, en déshabillant sa mère ; je ne suis pas fatiguée du tout ; je me sens fière d'être parvenue à ne dépendre que de moi-même pour mon existence, et d'avoir pu vous tranquilliser ainsi sur mon avenir.

— Oh! l'avenir d'une jeune fille peut être assuré autrement et mieux qu'à courir le cachet dit Cécile, avec un joyeux dédain, et en étouffant les gémissements que lui arrachait la souffrance, pendant que son mari la portait sur son lit.

— Viens m'embrasser, et va-t-en.

— Mais maman, il n'est pas tard, et vous ne paraissez pas du tout disposée à dormir.

— Ton père me fera la lecture. — T'en iras-tu ?

Eucharis embrassa son père et sa mère, et se retira dans sa petite chambre, *le* cœur diversement agité.

— L'avenir d'une jeune fille s'assure autrement et mieux que par des leçons, — répétait-elle songeuse ; — oui, par un mariage... est-ce cela qui rendait ma mère si joyeuse ? Quelqu'un m'aurait-il demandée ? Mon Dieu, si c'est cela, faites que ce soit *lui* ! — Mais quitter ma mère,

dans l'état où elle est..... jamais je n'en aurais le courage!

— Pauvre petite! dit Cécile, elle ne doit rien comprendre à ma hâte de la voir s'éloigner. Mais comme elle sera heureuse demain, si Mme de Bartet ne s'est pas trompée!

— Mme de Bartet? Que veux-tu dire?

— Tu le sauras. Eucharis doit avoir environ dix-huit ans, maintenant, n'est-il pas vrai?

— A peu près, d'après l'âge qu'elle paraissait quand nous l'avons reçue; mais tu sais qu'elle en a légalement vingt-deux.

— Oui, oui, c'est ce que j'ai dit à Mme de Bartet, quand elle m'a demandé son âge, et ce qui l'a étonnée; elle la croyait plus jeune. Mais cela ne fait rien. Sache donc que cette excellente dame est venue me voir ce matin. Eucharis a fait la conquête de son neveu, un charmant jeune homme, dans une jolie position de fortune, artiste jusqu'au bout des ongles; il la demande en mariage et Mme de Bartet croit qu'il ne lui est pas indifférent.

— Ah! malheureuse enfant! s'écria Georges: Dieu bon! faites qu'elle ne l'aime pas!

— Que dis-tu, Georges? Tu m'effraies; quel nouveau mystère te fait accueillir ainsi une nouvelle qui devrait te combler de joie? Sais-tu quelque chose de défavorable à ce jeune homme? Ne serait-il pas digne de notre enfant chérie?

— Eh! je ne sais pas seulement son nom! s'écria Georges, presqu'avec égarement; mais le plus grand malheur qui puisse arriver de Eucharis, c'est d'aimer et d'être aimée. Elle ne se mariera jamais! Telle est la volonté à Pierre.

XIII.

LUI !

Cécile fut attérée par ces paroles.

— Ah ! imprudents que nous sommes ! s'écria-t-elle ; pourquoi m'avoir caché ce terrible arrêt ? Pourquoi avoir laissé Eucharis nous quitter, aller dans le monde, s'attacher peut être pour la vie ? car je la connais, je sais la profondeur et la constance de ses affections ; si elle a rencontré un homme digne d'elle, si elle lui a donné son cœur, elle en mourra peut être, mais elle ne saurait le reprendre.

— Mourir ! dit Georges d'un ton sombre ; mourir d'un bel amour perdu, n'est-ce pas là une destinée enviable, auprès de celle que Pierre lui fera peut être ? Mais nous nous effrayons sans savoir ni nous n'exagérons pas le danger. Raconte-moi bien exactement ce que t'a dit Mme de Bartet. Eucharis est encore si jeune, si uniquement occupée de nous ! Peut être n'a-t-elle pas remarqué ce jeune homme, et ne soupçonne-t-elle pas la passion qu'elle lui a inspirée ?

— Mon Dieu ! dit Cécile, se raccrochant à cette espérance ; j'étais si ravie de la bonne nouvelle que m'apprenait Mme de Bartet ! Il se peut que j'aie pris pour une certitude ce qui n'était qu'une supposition de sa part.

Voici comment notre entrevue s'est passée. Elle m'a fait d'abord l'éloge d'Eucharis, m'a

questionnée sur son âge, sur ses goûts, sur nos intentions à son sujet. Ne pensez-vous pas à la marier bientôt ? me demanda-t-elle enfin tout n t. -- Je ne demanderais pas mieux, lui répondis-je, mais nous avons deux enfants ; j'étais sans fortune et la moitié de celle qu'a acquise mon mari revient à sa fille du premier lit ; Eucharis n'a d'autre dot, ou à peu près, que son talent ; il ne nous est guère possible dans ces conditio ıs-là de lui chercher un mari ; il lui faudra en attendre un des mains de la Providence.

-- J'aimerais fort à remplacer la Providence dans cette agréable tâche, répliqua gracieusement Mme de Bartet ; c'est elle qui m'envoie, assurément, et je viens vous demander la main de votre chère Eucharis pour mon neveu, Paul de Morsy.

J'avais entendu quelquefois prononcer à Eucharis le nom de ce jeune homme. Sa sœur, élevée chez Mme Dambreville, avait été une de ses premières élèves, et c'est même, si tu t'en souviens, ce qui lui avait procuré la connaissance de M. et Mme de Bartet. Ces enfants sont orphelins et jouissent à eux deux d'une trentaine de mille livres de rente ; ils sont à la fois les neveux de Mme de Bartet, sœur aînée de leur mère, et les pupilles de son mari. M. de Morsy est un jeune homme du plus haut mérite ; avocat et docteur en droit, il a obtenu depuis deux ans la suppléance de la chaire de droit romain.

— Il n'avait qu'une passion, la musique, continua Mme de Bartet ; il en a deux aujourd'hui. Fort assidu à nos réunions, doué d'un

remarquable talent sur le violon, c'est lui qui, avec M. de Bartet et Eucharis, faisait le fonds de nos petits concerts. Il n'a pu voir votre chère fille sans en être vivement frappé ; mais c'est un garçon sérieux ; il a voulu l'étudier avant de se laisser aller au penchant qui l'entraînait vers elle ; sa douceur, sa modestie, sa franchise ; son absence complète de coquetterie, son intelligence, sa bonté ; toutes ses qualités charmantes, en un mot, ont achevé de le séduire ; il est venu nous en parler ce matin et M. de Bartet et moi avons applaudi à son choix. Il a des habitudes modestes ; sa fortune, celle que nous lui laisserons un jour et sa position à l'école de droit, sont plus que suffisantes à son ambition et lui permettent de ne pas se préoccuper de la situation pécuniaire de celle qu'il a choisie.

Je ne pus que remercier Mme de Bartet et je le fis avec effusion ; je lui étais sincèrement reconnaissante, et si heureuse !

— J'en parlerai, lui dis-je, à mon mari et à Eucharis, et si la personne de monsieur votre neveu lui agrée.....

Mme de Bartet sourit.

— Mon neveu, dit-elle, est un fort joli garçon, j'avais oublié de vous le dire, car c'est là le moindre de ses mérites ; il n'a pas trente ans, et Eucharis paraissait sympathiser en toutes choses avec lui ; malgré son extrême réserve, j'ai cru remarquer, depuis quelque temps surtout, qu'il ne lui était pas indifférent ; sa rougeur subite quand il s'approche à l'improviste, sa préoccupation, je n'ose dire sa tristesse, quand il lui est arrivé de manquer à

l'une de nos réunions, me font penser que la demande de mon neveu sera favorablement accueillie.

Je le crus aussi ; on croit facilement ce qu'on désire. Je promis à Mme de Bartet de t'en parler ce soir, de pressentir Eucharis à ce sujet et si ses sentiments étaient tels que nous le supposions, de lui écrire sous quelques jours pour autoriser M. Paul de Morsy à se présenter chez nous. — Que faire à présent !

— Rompre, répondit Georges; rompre absolument, puisque ce jeune homme ne s'est pas déclaré et que nous en sommes seulement aux suppositions pour la sympathie qu'il inspire à notre pauvre enfant. Il ne faut pas lui parler de la démarche de Mme de Bartet. Peut-être n'a-t-elle éprouvé qu'une impression fugitive, et elle se dissipera en cessant de voir M, de Morsy. Voici l'époque du départ pour la campagne ; on ne se réunira plus qu'une fois ou deux chez Mme de Bartet, à laquelle je vais écrire pour refuser poliment, mais positivement, l'honneur qu'elle veut nous faire ; il s'agit seulement de trouver un prétexte pour empêcher Eucharis de retourner à ses soirées.

— Ce ne sera pas difficile, dit Cécile en pâlissant tout-à-coup et s'affaissant sur ses oreillers. L'émotion violente qu'elle venait d'éprouver avait déterminé une hémorragie, et ses vêtements, son lit, furent en un instant inondés de sang.

Eucharis accourut aux cris de son père et tous deux eurent beaucoup de peine à faire revenir Cécile de la syncope où elle était tombée. Cet accident était déjà survenu plu-

sieurs fois depuis que la maladie était entrée dans sa dernière période; Cécile en était soulagée pendant quelques jours, mais cela augmentait sa faiblesse d'une façon inquiétante.

Georges écrivit à Mme de Bartet que sa femme se mourait et que sa fille, ayant toujours déclaré ne pas vouloir se marier, ce n'était pas dans d'aussi tristes circonstances qu'on pouvait combattre ses résolutions.

Malgré le désespoir de son neveu et l'étonnement que lui causait ce refus décisif qui rompait toutes relations, Mme de Bartet se contenta de faire prendre des nouvelles de Mme Champigny, sans vouloir tenter de nouvelles démarches que tout démontrait devoir être inutiles.

Georges ne parla pas à Eucharis de la demande de M. de Morsy; il lui dit seulement que dans l'état où était maintenant sa mère, il serait imprudent de la quitter et qu'il fallait écrire à Mme de Bartet de ne pas compter sur elle pour ses deux derniers mardis.

Eucharis dévora ses larmes.

— Hélas ! pensa-t-elle, je m'étais trompée !

XIV.

HERMOSA.

De bien tristes jours suivirent celui-là. Cécile s'acheminait vers sa dernière heure et outre le chagrin de leur séparation prochaine, chacun de ces trois êtres, qui s'aimaient si

tendrement, avait au cœur une douleur cachée, qu'il dissimulait soigneusement aux deux autres. En vain le printemps s'épanouissait autour d'eux, emplissait d'air, de soleil et de lumière, le petit jardin et la chambre de la malade ; en vain les oiseaux gazouillaient sur les lilas en fleurs ; tout restait sombre en leur âme. Eucharis se sentait troublée par une horreur secrète. L'espérance et l'amour avaient à peine germé dans ses rêves, qu'un vent de mort les avait desséchés, et un pressentiment funeste lui disait qu'elle ne les verrait jamais refleurir.

Excepté les soins dont elle entourait sa mère, tout lui était à charge : la gaîté lourde et souvent intempestive de son beau-frère, ayant enfin terminé à souhait ses deux affaires : les récriminations pleurardes de Clarisse, trouvant que son mari avait cédé trop vite et aurait pu obtenir des conditions plus avantageuses ; les visites plus fréquentes des vieux amis ; les quelques leçons qui lui restaient à cette époque de l'année, auxquelles ses parents, effrayés de sa pâleur, de son abattement et de sa tristesse, n'osaient la faire renoncer, car c'était la seule diversion à ses mornes journées. Depuis l'année précédente, Eucharis n'allait plus au pensionnat de Mad. Dambreville ; de plus en plus nécessaire à sa mère et ne voulant la quitter que le moins possible elle n'avait conservé qu'un petit nombre de leçons particulières.

Un soir de la fin de Mai, Cécile était étendue sur sa chaise longue auprès de la fenêtre ouverte, songeant avec tristesse à ce que

deviendraient après elle ceux qu'elle allait bientôt quitter, à la solitaire et froide vie à laquelle la volonté de Pierre condamnait sa fille chérie. Georges tenait un livre : mais un observateur attentif eût remarqué que depuis bien longtemps il n'avait pas tourné la page. Eucharis, assise près de sa mère dans l'embrasure de la croisée, avait la tête penchée sur sa broderie ; ses traits délicats se profilaient sur l'azur du ciel ; un souffle de vent, doux et léger comme une caresse, passait sur son cou, agitait les petits cheveux blonds frisottants sur la nuque, semblables à une neige dorée, et emplissait la chambre de parfums printanniers. Rien de plus calme que l'aspect de ces trois personnes ; rien de plus troublé, de plus déchiré que leur cœur.

Un coup de sonnette retentit et les fit tressaillir en les arrachant brusquement à leurs pensées.

Georges, se levant, se dirigea lentement vers le salon. Il se trouva en présence de deux personnages qui lui étaient complétement inconnus, et dont l'extrême distinction le frappa ; l'nn deux avait les cheveux grisonnants et semblait avoir dépassé la moitié de la vie ; son campagnon était un jeune homme.

— A qui ai-je l'honneur de parler. Messieurs ? demanda Georges, après avoir rendu le salut muet des deux étrangers.

— M. Georges Champigny, répondit le plus âgé, s'exprimant dans un français correct, mais avec un accent espagnol, nous sommes les envoyés du comte Petrucci.

Georges chancela et se cramponna au dossier

d'un fauteuil. C'en était fait ; sans pitié pour l'agonie de Cécile, Eucharis allait leur être arrachée,

Engourdies jusque là dans cette longue sécurité, nous avions oublié que Pierre pouvait en un instant bouleverser notre existence. La terreur nous saisit et nous fit frémir, ma sœur et moi, jusqu'au plus profond de nos fibres. C'était donc pour être toujours prêt à cette terrible éventualité que Georges nous portait sans cesse sur lui depuis son retour en France ?

Ce fut d'une voix presqu'inintelligible qu'il demanda :

— Que désire de moi le comte Petrucci ?

— Que vous nous laissiez avoir tous deux, en votre présence, une entrevue avec dona Eucharis, à laquelle nous devons soumettre les propositions que lui adresse la reine de Portugal.

Georges respira un peu plus librement.

— Et ces propositions..... sont des ordres du comte ?

— Non, senor. Dona Eucharis sera libre de les accepter ou de les refuser ; mais libre *absolument*, en dehors de toute influence, soit de son parrain, soit de son *père*, répondit l'envoyé de Pierre, en appuyant sur ce dernier mot d'un air ironique. C'est pourquoi veuillez être assez bon pour la faire demander ici, ou pour nous conduire chez elle.

Georges sonna. La domestique se présenta aussitôt.

— Dites à ma *fille*, ordonna-t-il en appuyant à son tour sur cette qualification, que je la prie de passer au salon.

Le plus âgé des deux étrangers, le seul qui eût pris la parole jusqu'ici, était assis près de la cheminée, en face du maître de la maison, dans le fauteuil que celui-ci lui avait indiqué de la main ; le plus jeune, resté debout, s'était approché de la fenêtre et regardait vaguement au dehors. Eucharis l'aperçut tout d'abord : cette taille svelte et élégante, ces cheveux noirs, bouclés et brillants, lui rappelaient un cher souvenir ; elle étouffa une exclamation et fit rapidement quelques pas vers l'inconnu, qui se retourna. Hélas ! c'était un beau jeune homme au teint brun, aux grands yeux expressifs et pleins de feu, qui s'inclina profondément devant Eucharis confuse de sa méprise ; mais ce n'était pas Ulysse !

L'autre étranger s'était levé, fit quelques pas au devant d'elle et la saluant avec respect :

— Dona Eucharis, dit-il, je suis l'ambassadeur de Portugal. Sa Majesté dona Maria, mon auguste souveraine, m'a envoyé vers vous pour vous témoigner le désir extrême qu'elle a de vous connaître et de vous attacher à sa personne. Elle m'a chargé de vous remettre cet écrin comme gage de son affection, et de vous dire que la plus haute situation vous attend près d'elle. Vous y trouverez votre fiancé, un jeune seigneur à qui votre parrain, le comte Petrucci, a promis votre main depuis l'enfance et qui vous attend avec la plus extrême impatience.

En parlant ainsi, l'ambassadeur de Portugal ouvrit un écrin de maroquin vert, sur lequel était écrit en lettres d'or ce mot ou ce nom :

Hermosa ; l'intérieur, doublé de satin blanc, contenait, d'un côté, le portrait en miniature de la jeune Reine ; de l'autre, un collier de corail, avec la croix pareille et un fermoir émaillé.

XV.

LE FIANCÉ.

L'étonnement rendit Eucharis muette pendant quelque temps; elle donna à peine un coup d'œil au portrait de l'infante, sans même regarder les bijoux, et refermant aussitôt l'écrin, qu'elle posa sur la cheminée à l'endroit même où l'ambassadeur l'avait pris pour le lui offrir :

— Je suis fort reconnaissante à sa Majesté la reine de Portugal, répondit-elle, de ses généreuses intentions envers une jeune artiste inconnue, dont le talent lui aura été vanté par des personnes trop indulgentes, car je ne puis douter que ce ne soit en qualité de pianiste qu'elle m'appelle auprès d'elle. Mais aucune position, quelque brillante qu'elle soit, ne me déterminerait jamais à quitter mon père et ma mère, surtout dans les douloureuses circonstances où nous nous trouvons en ce moment, et que dona Maria ignore sans doute. Quant à votre seconde proposition, Monsieur l'ambassadeur, continua-t-elle d'une voix émue et où perçait un peu d'irritation, je suis surprise que vous vous fassiez, directement près de moi, l'interprète d'un parrain que je n'ai ja-

mais vu, que je ne désire pas connaître, qui dispose de moi, qui me fiance, comme si j'étais une orpheline abandonnée, et qui ne consulte pour cela ni la volonté de mes parents, ni mon cœur. C'est à mon père à vous répondre, Monsieur, à refuser pour moi ces présents, ce mariage et cet exil!

Des larmes mouillaient les yeux de la pauvre enfant, vivement agitée par l'espoir trompé qui lui avait fait prendre pour Ulysse ce jeune étranger, dont elle sentait les yeux ardents fixés sur elle; par la crainte que son père ne fut obligé de céder à quelqu'ordre secret de son terrible parrain; et par le ressentiment de l'injure que, suivant elle, on faisait à son père bien-aimé en ne s'adressant pas à lui tout d'abord.

— Les ordres de sa Majesté étaient formels sur ce point, répondit l'ambassadeur d'un ton froid, et je ne pense pas que M. Champigny ait été blessé de ce que j'aie cru devoir les exécuter à la lettre.

— Nullement, Monsieur, dit Georges, et je laisse Eucharis absolument libre d'accepter ou de refuser vos offres, ajouta-t-il, avec autant de raideur qu'en avait mis l'ambassadeur lui-même à présenter ses excuses.

— Quoi? Mon père, s'écria Eucharis, en fondant en larmes; libre d'accepter, de vous quitter, de suivre ces étrangers? Ah! Vous ne m'aimez donc pas comme je vous aime! Et la pauvre enfant cacha sa figure dans ses mains.

— Vous le voyez, Messieurs, dit Georges, ma fille exprime bien librement et bien nettement sa volonté. Veuillez donc offrir à la Reine

l'expression de notre reconnaïssance pour ses bontés, et de notre regret d'y répondre par un refus.

Une voix douce et grave s'éleva près d'Eucharis.

— Et le fiancé auquel vous étiez promise, le refuserez-vous aussi sans le voir, dona Eucharis ?

— Je ne le connais pas, je ne veux pas le connaître ! s'écria Eucharis, toujours sanglottant.

— Mais lui vous connaît et vous adore, insista le jeune homme, dont la voix devenait à chaque parole plus douce et plus émue ; depuis deux ans il s'enivre en secret de votre présence, perdu dans la foule, n'osant vous parler sans y être autorisé ; et vous aurez la cruauté de le désespérer sans même savoir son nom ?

— Qu'importe son nom, s'écria Eucharis, si ce n'est pas un Français ?

L'image de M. de Morsy avait passé comme un éclair devant ses yeux ; pour la seconde fois elle se disait : si c'était lui !

— Non, dit tristement le jeune homme, c'est un Portugais.

— C'est un des plus grands seigneurs du royaume, dit l'ambassadeur, c'est.....

Mais Eucharis s'était jetée dans les bras de son père et l'étreignant de toutes ses forces :

— Ne me dites pas son nom, s'écria-t-elle avec désespoir ; je ne me marierai jamais ! Père, défendez-moi ; dites-leur que jamais vous ne vous séparerez de votre enfant ; dites-leur que c'est affreux de vouloir arracher une fille du lit de sa mère mourante !...

— Ton refus suffira, mon enfant, répondit Georges d'une voix ferme ; personne ici n'a l'intention de te faire violence, et ces messieurs m'excuseront si je les prie d'abréger une scène pénible...

L'ambassadeur se leva.

— Vous réfléchirez, dona Eucharis, dit-il, en affectant de s'adresser à elle seule, comme si son père n'eût pas existé pour lui. Nous reviendrons dans huit jours savoir votre résolution.

— Elle sera la même qu'aujourd'hui, répondit Eucharis rassurée et reprenant un peu de fermeté.

L'ambassadeur et le jeune homme qui l'accompagnait prirent congé et se retirèrent ; Georges les reconduisit jusque sur le palier, et comme ils descendaient les premières marches, j'entendis le jeune homme dire d'un ton désespéré :

— Mon oncle, me faudra-t-il donc perdre tout espoir ?

— Hélas ! mon cher Hermosa, répondit l'autre, d'une voix si basse que je l'entendis à peine, elle sera inflexible ! Il n'y faut plus penser.

Georges rentra, sans avoir entendu ces dernières paroles. Eucharis baignait ses yeux d'eau fraîche et s'efforçait de faire disparaître toute trace d'émotion.

— Ne parlons pas à ma mère des singulières fiançailles où mon parrain prétend m'avoir engagée à mon insu, cela la tourmenterait inutilement, dit-elle à son père ; mais je ne demande pas mieux que de lui dire mon refus

d'être pianiste de dona Maria, malgré ses belles promesses et ses présents.

Cette offre princière ne laissa pas que d'inquiéter Cécile, mais Georges lui assura que tout était remis à la volonté d'Eucharis, et celle-ci paraissait si peu regretter la brillante position qu'on lui offrait, si décidée à la refuser de nouveau, que sa mère adoptive se rassura.

Le matin du huitième jour, un chasseur, à la livrée de l'ambassade de Portugal, apportait deux portraits en pied, l'un de don Pédro Ier, empereur du Brésil, père de dona Maria ; l'autre de la cousine de la jeune reine de Portugal, dona Isabelle, reine d'Espagne.

Eucharis et son père attendaient avec impatience le moment qui devait les délivrer pour toujours de l'insistance de sa royale protectrice, et aussitôt que l'ambassadeur se présenta, la jeune fille fit un pas au devant de lui, prête à prendre la parole. Il l'arrêta d'un geste plein de déférence, presque suppliant.

— Dona Eucharis, dit-il, en persistant à lui donner cette qualification étrangère, veuillez m'accorder une demande qui vous semblera peut-être bizarre, mais à laquelle je tiens extrêmement.

— Quelle est-elle, Monsieur l'ambassadeur ? demanda Eucharis surprise.

— Daignez relever vos cheveux comme le sont ceux de la reine dona Maria.

Eucharis, bien qu'elle ne comprit rien à cette singulière fantaisie, ne crut pas devoir s'y refuser ; elle revint au bout d'un instant, les boucles blondes, qui accompagnaient si délicieusement sa figure, relevées et tordues en natte épaisse au-dessus du front.

— Voici les portraits des deux cousines, dona Isabella et dona Maria, dit l'ambassadeur, en s'adressant à Georges et à son neveu; ne trouvez-vous pas une ressemblance étrange entre dona Eucharis et elles? Surtout avec l'auguste fille de don Pédro?

Georges et le jeune étranger ne répondirent rien.

Eucharis ne put s'empêcher de sourire. Les deux reines ne lui semblaient pas belles.

— Je n'ai rien de royal, Messieurs, croyez-moi, dit-elle, ni dans les traits, ni dans les aspirations. Eucharis Champigny vous remercie de vos offres brillantes et généreuses, et veut rester à tout jamais ce qu'elle est. Reprenez ces présents et que la reine en favorise quelqu'autre plus digne.

— Ainsi vous refusez encore? soupira Hermosa.

— Encore et toujours, Monsieur, répondit la jeune fille, avec un peu de hauteur.

— Ah! ce n'est point là l'Eucharis de Pierre! murmura l'ambassadeur en italien et si bas que personne ne parut l'avoir entendu ou compris. — Je me retire, Mademoiselle, continua-t-il tout haut, profondément désolé d'avoir échoué dans ma mission. Mais veuillez garder ces présents; la volonté de notre gracieuse souveraine est que vous les conserviez en souvenir d'elle.

Eucharis n'avait aucun motif pour refuser et Georges ne s'opposa pas à son acceptation. J'aurais voulu pouvoir parler, crier, dire: N'acceptez pas; Hermosa, le nom gravé sur cet écrin, c'est celui du fiancé qu'on vous impose!

Mais je ne pouvais rien dire. Georges n'avait rien entendu et l'innocente Eucharis, en gardant ce cadeau de fiançailles, ratifiait la promesse de son parrain : elle était fiancée à l'Inconnu !

Lorsqu'ils furent seuls, Eucharis dit à son père en souriant :

— Nous sommes destinées à de princières ressemblances, à ce qu'il paraît ; l'autre Eucharis ressemblait à la duchesse de Berry ; moi, on veut que je ressemble à dona Maria. N'est-ce pas, père, que je ressemble surtout à ma bonne chère maman ?

Georges embrassa sa fille en soupirant, ce qui le dispensa de répondre.

XVI.

LADY ARMSTRONG.

Cécile ne survécut pas longtemps à ces dernières émotions ; après avoir tant souffert, elle s'endormit doucement dans une syncope, gardant sur ses lèvres pâles un dernier sourire adressé à son mari et à celle qu'elle aimait comme son enfant.

Leur douleur fut profonde ; celle de Georges était augmentée de secrètes inquiétudes. Tout se passa cependant correctement ; l'attitude de M. et Mme Julien fut très-convenable. Deux locataires de la maison allèrent signer à la mairie l'acte de décès de Mme Jeanne-Cécile Tavernier, épouse *légitime* de M. Georges

Champigny; et après les émouvantes cérémonies de l'enterrement, le silence se fit dans cette maison déserte.

Lorsque Eucharis eut recommencé à donner ses leçons, l'isolement où se passaient ses journées, pleines seulement du souvenir de la morte et des appréhensions de l'avenir, devint intolérable à Georges. Il aspirait au soir pour se retrouver avec sa fille; mais alors son chagrin changeait de nature et n'en devenait que plus douloureux à porter, car il lui fallait le porter seul, et ne point paraître se douter de celui qui accablait la pauvre enfant.

Eucharis restait plongée dans l'abattement des premiers jours, contre lequel elle ne cherchait pas à réagir. Il semblait que les ressorts de sa volonté fussent brisés. Elle accomplissait machinalement sa tâche journalière, comme si sa vie était désormais sans espoir et sans but. Loin de diminuer, sa tristesse semblait s'accroître, sa santé s'altérait et il devint évident qu'un chagrin secret la minait. Son père n'avait pas de peine à deviner lequel. Mais que faire ? Que dire ? N'eût-ce pas été l'aggraver encore, que d'ôter à la pauvre Eucharis le vague espoir qui pouvait lui rester, en lui apprenant l'inflexible décision de Pierre? Elle savait trop qu'on ne résiste pas à ses volontés. Il valait mieux essayer d'un changement, de la distraction.

L'été s'avançait et Georges redoutait les rencontres qu'aurait pu amener le retour de l'hiver. Que répondre d'ailleurs à Mme de Bartet, si elle renouvelait sa demande? La mort de Cécile ôtait tout prétexte de refus

sans consulter la jeune fille, majeure officiellement sinon en réalité, et c'est ce qu'il fallait éviter à tout prix. Georges se résolut, la mort dans l'âme, à sacrifier la seule joie qui le rattachât encore à la vie. Il alla trouverMme Dambrèville et lui demanda de chercher pour Eucharis une place d'institutrice dans une maison particulière, sa santé n'étant pas assez forte pour résister aux fatigues du professorat.

Mme Dambreville était une excellente femme, mais curieuse. Elle s'exclama sur cette résolution, sur la cruauté qu'il y aurait à séparer ainsi complètement le père et l'enfant, surtout lorsque M. Champigny lui eut dit qu'il désirait placer sa fille loin de Paris; elle fit si bien qu'elle arriva à le faire à peu près convenir d'une partie de la vérité.

— Je vois ce que c'est, dit-elle, je comprends à demi-mot; j'ai assez l'expérience des choses et des jeunes filles pour cela; quelqu'amourette.....

Georges fit un geste...

— Oh! la chère enfant, je ne la soupçonne pas! Mais elle est si jolie, si séduisante! Elle doit faire tourner bien des têtes; une jeune fille dans sa position rencontre plus d'admirateurs que d'épouseurs... Ce n'est pas cela? dit-elle, à un nouveau signe de dénégation de Georges.

— Mon Dieu, Madame, reprit celui-ci impatienté, il s'agit simplement d'une recherche, fort honorable en elle-même, mais que j'ai cru devoir refuser pour des motifs qui me sont personnels. Je désire, pendant quelque temps du moins, mettre Eucharis à l'abri d'une ren-

contre possible avec la personne refusée, ce qui serait gênant pour tous deux et fort difficile à éviter si ma fille se trouvait à Paris l'hiver prochain. Elle ne pourrait rompre avec ses relations de société sans se faire le plus grand tort comme artiste.

— Très-bien, très-bien, dit Mme Dambreville, je ne vous en demande pas davantage; ne croyez pas que la curiosité m'ait poussée; je voulais seulement savoir si vous aviez des motifs assez sérieux pour ne pas redouter un éloignement un peu grand... Tenez, je vais tout vous dire : Diane Amstrong, qui est venue passer deux ans chez moi pour apprendre le français, retourne définitivement en Angleterre aux vacances prochaines; sa mère m'a chargée de lui chercher une institutrice française; je suis sûre qu'elle acceptera avec joie Mlle Champigny, qu'elle connait déjà et que Diane aime beaucoup. Lady Armstrong est une femme d'une haute distinction; son mari est pair d'Angleterre; ils sont fort riches, voient la meilleure société de Londres, et pour avoir une institutrice, aussi bonne musicienne qu'Eucharis, ils donneront volontiers quatre mille francs d'appointements.

— Parlez-en donc à lady Armstrong, dit Georges en se levant, et si elle accepte, je suis certain du consentement d'Eucharis. Soyez assurée, Madame, quoi qu'il arrive, de toute ma gratitude.

Et il se hâta de sortir pour ne pas laisser voir son émotion.

Mme Dambreville écrivit à lady Armstrong et reçut par retour du courrier une réponse

favorable. L'année scolaire finissant dans six semaines, il fut convenu que Mlle Champigny accompagnerait Diane en Angleterre, sous l'escorte d'une femme de chambre.

L'exil d'Eucharis était donc décidé. Mme Julien n'en éprouva pas un étonnement moindre que son ancienne maîtresse de pension, quoique le chiffre des appointements lui parût de nature à dominer toutes les questions de sensiblerie auxquelles les gens peu pratiques, comme son père et sa sœur, attachent tant d'importance. A force d'en causer avec Mme Dambreville, d'éplucher tous ceux que pouvait connaître Eucharis, Clarisse se ressouvint d'un certain professeur d'accompagnement Italien, il signor Bergossi, dont sa sœur avait pris des leçons l'hiver précédent et qui paraissait assez enthousiasmé de sa belle élève. Ce M. Bergossi, âgé d'une trentaine d'années, assez bien de sa personne, ne manquait pas de talent, ni même de cœur ; il soutenait sa vieille mère et aurait pu avoir une assez bonne position, s'il avait eu une conduite plus régulière. Il avait de grands yeux noirs fort expressifs, de l'esprit, et toute la verve communicative de ses compatriotes. Eucharis riait de ses saillies et ne prenait pas garde aux œillades langoureuses qu'il lui lançait parfois. Mais Cécile s'en était aperçue et avait fait cesser tout-à-coup les leçons, au grand regret du professeur et à la profonde indifférence de l'élève. La coïncidence de cette rupture, arrivée quelques semaines avant la mort de Cécile, avec la tristesse et le départ d'Eucharis, produisit dans l'esprit de ces deux dames la

fâcheuse conviction que la jeune fille s'était follement éprise du Bergossi, et que son père, justement opposé à ce mariage avait jugé prudent de l'éloigner. Les idées prenaient difficilement racine dans la cervelle de Clarisse ; mais une fois qu'elles s'y étaient implantées, il devenait impossible de les déraciner. Celle-ci devait tristement influer plus tard sur le sort de sa jeune sœur.

XVII.

DANIEL MOSÉ

Georges s'était renseigné sur la famille Armstrong. Il savait qu'Eucharis serait dans cette maison aussi heureuse qu'il lui était possible de l'être loin de lui, et cette certitude l'aidait à envisager plus courageusement une séparation nécessaire.

La douleur de la pauvre enfant fut extrême, lorsque son père lui communiqua la lettre de lady Armstrong.

— Quoi, père, vous me chassez ? Vous n'avez plus que moi et vous voulez que je vous quitte ! Que vous ai-je fait, pour exiger une séparation si cruelle ? Qu'ai-je fait à Pierre ? car, bien sûr, il est encore au fond de tout cela.

— Hélas ! mon enfant, tu n'as rien fait, ni à moi ni à personne, et mon chagrin égale le tien. Crois-tu que je pourrais me résoudre à ton départ, s'il était quelque moyen de l'éviter ? Ne m'interroge pas, je t'en prie ; acceptons

avec résignation cette nouvelle épreuve, qui ne sera pas de longue durée, je l'espère.

— Mais vous, père, que deviendrez-vous, pendant mon absence ?

— J'entrerai à Sainte-Périne.

— A Sainte-Périne! Oh ! mon père, un hôpital !

— Non, un refuge honorable pour les vieillards auxquels le travail n'a pas donné l'aisance, et qui trouvent là à peu de frais une existence convenable. Je ne puis vivre seul et ma résolution bien arrêtée est de ne pas aller demeurer chez Clarisse. J'irai donc à Sainte-Périne.

— Que dirait le vice-roi de Pologne, s'il vous en savait réduit là ?

— Le vice-roi de Pologne m'a depuis longtemps oublié, et en Russie moins qu'ailleurs, on s'étonne de ces changements subits de position, dont lui-même est un exemple frappant. Mal avec son frère Nicolas qui pourtant lui doit le trône, car c'est lui qui devait succéder à Alexandre ; chassé de Varsovie en 1830 par la révolution de Pologne, j'ignore ce qu'il est devenu. .. On l'a dit mort peu après... Quant à moi, tu le sais, je suis destiné à tout accepter sans mot dire. Fais comme moi, ma bien chère fille ; c'est pour ton bien, crois-moi, et..... il le faut.

Eucharis se jeta en pleurant dans les bras de son père, qui la tint longtemps pressée contre sa poitrine ; puis elle essuya ses larmes, lui dit à voix basse : J'obéirai, et rentra dans sa chambre.

Georges conduisit les jeunes filles jusqu'au

Hâvre où elles s'embarquèrent. Pendant son absence, Mme Julien avait fait transporter à Ste-Périne, dans le petit appartement que son père y avait loué, ses principaux meubles, les objets qu'il désirait conserver et s'était adjugé les autres. M. Champigny ne rentra donc pas dans sa demeure, vide désormais pour lui, et porta le double deuil de son cœur dans la retraite qu'il s'était choisie.

A son arrivée à Ste-Périne, il rouvrit le coffret de chêne, que je connaissais trop, hélas ! puis nous tirant de sa poche, moi, l'acte de Tancrède et les deux traductions qu'il en avait faites, il nous replaça dans cette noire prison, où il ne restait plus que la moitié d'assignat dont l'autre moitié devait servir de justification à celui qui viendrait réclamer Eucharis de la part de Pierre. Il ferma le coffret, et nous fûmes encore une fois enterrées vivantes dans ce double cercueil de fer et de bois.

Nous retombâmes dans un profond engourdissement, d'où nous fûmes tirées un soir à l'improviste. Je revis la petite chambre de Ste-Périne, telle que je l'avais vue le jour de notre arrivée. Georges était assis dans un fauteuil, près du feu ; en face de lui, s'appuyait à la cheminée un homme, jeune encore, dont les traits réguliers offraient le type juif dans toute sa pureté ; je le reconnus au son de sa voix, car j'apercevais alors sa figure pour la première fois. Il venait quelquefois chez M. et Mme Champigny ; son père, homme fort savant et connaissant presque toutes les langues de l'Europe, était traducteur juré près le tribunal de la Seine. Ami d'ancienne date, c'était un des

plus assidus partenaires de la table de wisth. Il se nommait Mosé, et son fils unique, Daniel, avait suivi la même carrière que lui.

— Voici l'acte de naissance d'Eucharis, dit Georges, en me tendant à Daniel Mosé. Et voici de quelque façon il doit être traduit, ajouta-t-il, en lui présentant la traduction faite par lui sous les yeux du comte Petrucci.

Daniel les lut tout bas, comparant à chaque phrase l'original et la traduction. Arrivé au nom de la mère, il fit un mouvement :

— Fille de *Jeanne Cécile* Tavernier, lut-il sur l'acte italien, et vous avez mis *Marie*.

Georges inclina la tête d'une façon affirmative.

— Mais c'est un faux, cela !

— Pierre l'ordonne ainsi.

— Savez-vous à quoi cela vous expose ?

— Aux travaux forcés à temps pour moi ; et à perpétuité pour vous, revêtu d'un caractère officiel.

— Je ne consentirai jamais à me prêter à cette falsification d'un acte public, s'écria Daniel Mosé avec emportement.

— Connaissez-vous quelque moyen de l'éviter ? Je l'emploierais de grand cœur, demanda Georges froidement.

Daniel baissa la tête d'un air accablé.

— Vous êtes, comme moi, forcé d'obéir, n'est-il pas vrai ? Je le sais. J'aurais des remords de vous imposer cette complicité dans es œuvres de Pierre si votre passé était sans tache..... Pierre a dissipé mes scrupules..... Ce faux, m'a-t-il dit, n'est pas le premier dont vous vous serez rendu coupable.

Daniel pâlit affreusement.

— Quoi? vous savez?... personne au monde n'en a pourtant reçu confidence.

— Pierre sait tout ! répondit Georges.

XVIII.

MON VOYAGE A FLORENCE.

Daniel sembla prendre son parti en homme désespéré.

— Donnez-moi, dit-il, ces deux traductions ; je les copierai littéralement, les signerai *ne varietur* et les ferai légaliser. Vous pouvez vous fier à moi ; je sais qu'on ne tromperait pas Pierre impunément. Je suis sous sa dépendance absolue ; s'il a décidé ma perte, voici le moyen de l'accomplir.

— Non, répondit Georges ; Pierre ne veut pas votre perte ; c'est le dernier service de ce genre qu'il vous demandera, et pour vous rassurer sur ses conséquences, il vous offre les moyens de quitter la France.

— Suis-je libre d'accepter ou de refuser ? demanda Daniel.

— Les offres de Pierre sont des ordres, répondit Georges avec tristesse. Vous devrez vous rendre à Narbonne, dans un délai de quinze jours ; il est suffisant pour que vous puissiez résigner vos fonctions et faire vos préparatifs de départ.

— Mais quel prétexte donner pour aban-

donner brusquement ainsi ma position, quitter mon père, mon pays ?

— Ceci vous regarde. Mes instructions se bornent à ce que je viens de vous dire.

Daniel Mosé prit les deux traductions, les renferma dans son portefeuille et sortit sans ajouter une parole.

Resté seul, Georges Champigny prit une feuille de papier sur laquelle il traça quelques mots, la plia et la mit dans une grande enveloppe, dans laquelle il nous plaça également, ma sœur et moi ; il la ferma, la cacheta, écrivit l'adresse et sortit en nous tenant à la main. Au bout de quelques minutes, je sentis qu'il nous glissait dans un étroit passage ; ses doigts s'ouvrirent et nous fûmes précipitées, la tête la première, sur un monceau d'autres papiers. Je me crus à ma dernière heure, ignorant profondément jusque-là ce que c'était qu'une boîte aux lettres

Deux heures plus tard, la boîte s'ouvrit avec un grand bruit de ferrailles et on nous versa, pêle-mêle, dans une autre boîte ; puis, on nous jeta sur un grand bureau, autour duquel travaillaient une foule d'employés, avec un bruit continuel de papiers froissés ; au bourdonnement, on se fût cru dans une ruche. Des mains brutales nous écartèrent, nous bousculant à droite, à gauche : c'était le tri. Un des employés m'attrapa et me lança à un autre, en criant : Italie, Florence ! Aussitôt je reçus deux coups épouvantables : c'étaient les timbres indiquant ma destination. Puis nous fûmes mises en tas avec d'autres lettres, empaquetées, serrées, et nous partîmes pour l'Italie.

Quand l'employé aux actes civils qui me reçut brisa l'enveloppe, et que je pus revoir le bureau où j'avais pris naissance, j'eus peine à croire qu'un quart de siècle et tant d'évènements se fussent écoulés depuis le jour où Georges Champigny était venu nous y chercher. Tout y était resté dans le même ordre ; seulement, l'ameublement, presque neuf quand je l'avais vu pour la première fois, portait les traces d'un long usage : il était fané, les tentures passées, les tables tigrées de taches d'encre et de hachures au canif, fruit des heures de loisir des expéditionnaires. Les deux employés à cheveux gris, chef et sous-chef du bureau, avaient disparu, mis sans doute à la retraite; la progression hiérarchique avait fait monter de deux crans chacun des employés subalternes, et le personnel avait été complété par deux jeunes, joufflus et imberbes aspirants surnuméraires, occupant les deux dernières tables.

J'eus tout le temps de faire ces observations pendant que nous passions de main en main.

— Voilà bien une idée de Français ! dit le chef de bureau en éclatant de rire. Renvoyer deux vieux extraits usés, jaunis, comme ceux-ci, pour en obtenir la légalisation, au lieu de demander un duplicata ; il va falloir traîner ces chiffons au consulat et partout. Et puis, quoi ? Ils sont signés : Noisette, conseiller général; jamais il n'y a eu de signor Noisette, que je sache, dans toute la séquelle de Français installés à la préfecture. Où vais-je trouver une signature de ce Noisette à présenter avec cet acte, pour faire constater l'identité des deux écritures ?

— Bah ! rien de plus simple, dit un employé, barrons Noisette et mettons Séréna ; c'est lui qui va signer la légalisation à la préfecture ; c'est lui seul qu'on connaît au consulat. Si cela fait quelques difficulté à Paris, hé bien ! ce maniaque de Georges Champigny, qui nous écrit, en sera quitte pour se faire délivrer deux nouveaux extraits ; réguliers, ceux-là.

— Doucement, Messieurs, dit le chef de bureau ; altération d'un acte public, diable ! ce serait grave. Plaisantons, mais pas d'irrégularités, s'il vous plaît. On légalisera très-probablement ces actes sans les lire. Si on réclame une justification de la signature de Noisette, ce sera l'affaire du consul. Domenico, vous porterez ces actes en allant déjeûner.

— Veux-tu parier un macaroni, dit Domenico, à l'oreille de son collègue l'expéditionnaire, que j'escamote le Noisette et le remplace par Séréna sans que personne s'en aperçoive, pas même notre chef, qui fait le malin ?

— Tope ! répondit l'autre ; si je gagne, je me régalerai ; si je perds, je rirai, une fois de plus, aux dépens de Monsieur l'infaillible.

Ainsi fut fait. Nous passâmes par toutes les légalisations possibles, à la mairie, à la préfecture et au consulat, sans qu'on fît attention à celles que nous avions reçues antérieurement ; ce qui prouve qu'on aurait bien pu, comme l'avait dit le chef de bureau, se dispenser de nous falsifier. Mais c'était comme un sort jeté sur ma sœur et sur moi : chaque fois qu'on s'occupait de nous, c'était pour nous ac-

coler quelque irrégularité nouvelle. Nous fûmes réexpédiées à Paris, avec une rapidité rare quand il s'agit de formalités bureaucratiques. Domenico, satisfait d'avoir gagné son pari et craignant qu'on ne s'aperçût de son espiéglerie, avait hâte d'être débarrassé de nous.

Aussitôt arrivées, Daniel Mosé, dont les traductions étaient prêtes depuis longtemps, s'empressa de nous faire revêtir des légalisations nécessaires et je remarquai qu'en France, comme en Italie, ces soi-disant garanties, devenues pure affaire de routine, ne garantissaient rien du tout. Les magistrats sanctionnèrent, sans la lire, la traduction apocryphe, signée *ne varietur* par leur traducteur juré, dont ils ne se défiaient nullement. Ceci ébranla singulièrement ma confiance dans la régularité que devait apporter le Code civil à tout ce qui concernait la filiation des familles. Loin d'empêcher les erreurs et les fraudes, comme l'avaient sans doute pensé ses auteurs, il les rendait plus difficiles à reconnaître et presque impossibles à prouver, par toutes les sanctions dont il les environnait.

XIX.

LA FILLEULE DE PIERRÉ.

Je faisais toutes ces réflexions dans le portefeuille où Georges nous avait placées pour nous rapporter chez lui, et je me creusais vainement la tête pour trouver un pourquoi à toutes ces bizarreries. Quel intérêt pouvait

avoir Pierre à se jouer ainsi des lois civiles et religieuses en ce qui concernait Eucharis ? Georges, instrument docile de ces fraudes ; Daniel Mosé, devenu récemment son complice, avaient-ils conscience du but proposé, ou obéissaient-ils en aveugles à celui dont ils étaient devenus les esclaves ?

La nuit était arrivée. Rentré dans sa petite chambre de Sainte-Périne, Georges restait songeur et soucieux près de son foyer où le feu s'éteignait sans qu'il parût s'en apercevoir. Je tremblais à tout moment qu'il ne nous replongeât dans le coffret, notre prison habituelle, avant que j'eusse pu éclaircir les doutes qui me tourmentaient.

Un coup sec frappé à la porte tira Georges de sa rêverie : il se leva, alla ouvrir et introduisit un visiteur avec lequel il n'échangea pas une parole. L'étranger entra, s'assit et demanda d'une voix impérieuse :

— Les actes ?

Je tressaillis. Cette voix, je l'avais entendue dans des circonstances trop solennelles pour l'oublier, quelque loin que ce souvenir remontât.

Georges nous remit en silence à l'étranger, qui nous déploya et nous compara attentivement. Je ne m'étais pas trompée ; les yeux noirs et perçants du comte Petrucci pesaient sur nous et nous infligeaient un malaise indéfinissable.

— Où est Eucharis ? demanda-t-il, après nous avoir repliées et rendues à Georges.

Celui-ci releva la tête.

— Eucharis, répondit-il d'un ton ferme,

est à Londres, chez lady Armstrong, en qualité d'institutrice.

— A Londres ! répéta Pierre, avec une intonation menaçante; pourquoi l'avoir éloignée de Paris sans mon ordre ?

— Parce qu'un noble et digne cœur s'était attaché à elle, qu'une famille honorable la recherchait, malgré sa pauvreté et son obscure condition ; parce que cette union eût comblé ses rêves secrets et que vous l'aviez condamnée à la solitude, au célibat, sans aucun des mobiles élevés auxquels obéissent les catholiques quand ils renoncent aux joies terrestres. J'ai refusé le bonheur qui s'offrait à elle, sachant que rien n'a jamais fait fléchir votre volonté et que peu vous importe de désespérer ceux dont vous en avez fait les instruments. Je l'ai éloignée de moi, j'ai sacrifié ma dernière consolation en ce monde, espérant que l'absence, la distraction, le temps, amèneraient l'oubli.

— Quel est le nom de celui qu'aime Eucharis ? demanda Pierre.

— Ce nom vous ne le saurez pas. C'est un être pur et loyal ; je ne vous laisserai pas tenter de l'avilir en exploitant son amour. Son souvenir restera sans souillure dans le cœur de mon Eucharis. Tous deux souffriront, hélas ! sans se le dire, sans savoir même qu'ils sont payés de retour ; mais ma pauvre enfant échappera à la pire des tortures, celle de rougir d'un être aimé.

— Insensé ! reprit dédaigneusement Pierre, crois-tu pouvoir me braver impunément ? Si tu avais suivi mes ordres, Eucharis ne se se-

rait attachée à personne, qu'à elle même, n'aurait placé son bonheur que dans le succès, dans les joies de la fortune et de l'orgueil. Tu devais faire d'elle une femme brillante, audacieuse et sans préjugés : comment as-tu rempli ta mission ?

— Eucharis est douce, tendre et timide, répondit Georges, avec une fermeté qui m'étonna. Cécile, cet ange que la mort a mis à l'abri de votre infernale puissance, l'a formée à toutes les vertus d'intérieur dont elle était elle-même le modèle. Son charme, auquel nul ne peut se soustraire, réside surtout dans sa bonté et dans l'équilibre harmonieux de toutes ses facultés ; elle n'a de supériorité marquée en rien ; elle n'éblouit personne et gagne tous les cœurs. Son éclat est trop doux pour exciter la jalousie ; la bienveillance l'entoure et n'est que le reflet de celle qui remplit son âme ingénue.

— A merveille ! dit le comte avec ironie ; il ne te manquait plus que d'en faire une dévote et de l'envoyer chercher dans un couvent une protection efficace contre son parrain.

— Eucharis est pieuse et tolérante, comme tout esprit droit et sincère. Oh ! ce n'était pas là votre espoir, je le sais ; élevée dans le catholicisme par un incroyant comme moi imbu des idées révolutionnaires, avec une mère protestante zélée, vous comptiez sur l'influence de Cécile pour ruiner chez cette enfant des croyances imposées par vous; ses coreligionnaires ont ordinairement contre la religion dont ils sont issus, la haine d'enfants qui ont renié leur mère. Là encore, comte Petrucci, vous vous

êtes trompé. Vous ne connaissiez pas Cécile. Ma sainte et chère femme n'a jamais pris à ces deux formes du christianisme rien de ce qui les divise, mais tout ce qui les réunit : la sublime morale de l'évangile, le dévouement à l'humanité, le respect de ceux qui adorant un être suprême, quel qu'il soit, placent leur idéal et leurs espérances plus haut que l'humanité et les satisfactions matérielles. Et j'ai contemplé, sans jamais le ternir d'un souffle de scepticisme, le développement de cette âme virginale, enviant sa foi naïve et la demandant parfois à deux genoux à ce Dieu auquel je ne crois point, auquel je ne veux point croire, moi, qui n'ai plus d'espérances que la tombe et le néant !

— Qui te donne la hardisse de me braver ainsi, toi que j'ai trouvé jusqu'à présent si docile ? demanda Pierre, avec un étonnement qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Qui ? la mort de celle dont tu pouvais briser le cœur, dont j'ai voulu protéger l'agonie, répondit Georges, avec animation et tutoyant à son tour celui qui l'avait tenu si longtemps ployé sous sa main de fer. Eucharis t'a échappé presqu'entièrement ; elle n'a rien qui convienne au rôle que tu voulais lui faire jouer ; ta pitié dédaigneuse la laissera sans doute végéter dans la situation obscure où elle est placée. Quant à moi, si j'étais jamais une menace ou un obstacle pour elle, un coup de ce stylet au cœur, ou quelques gouttes de ce poison qui ne me quitte pas, me débarrasseraient de la vie ; ce serait déjà fait. si je ne redoutais le chagrin que causera ma mort à cette enfant bien-aimée.

Le comte Petrucci eut un rire d'une ironie terrible.

— Ainsi me voilà, moi, Pierre, fils de Pierre, désarmé devant M. Georges Champigny ? Il a déjoué mes plans, anéanti mes espérances ? Pauvre fou qui se croit sage et qui me croit aveugle ! Aurais-je si mal choisi ses tuteurs, si j'avais espéré du faible Lys que je t'ai confié les prodiges de force, d'énergie et de persévérance que j'attends de Stella d'Oro ? Eucharis me servira malgré toi, malgré elle ; au lieu du premier rôle, elle aura le second. Elle n'échappera pas à la souffrance ; qui donc y échappe en ce monde ? Elle aime M. de Morsy et en est aimée ; c'est un chagrin qu'il dépendait de toi de lui épargner.

— Quoi ! vous savez ?... dit le malheureux Georges en pâlissant.

— Je sais tout, l'as-tu donc oublié ? Remercie ce Dieu, auquel tu crois quand tu as peur, répondit Pierre avec un insultant dédain, de n'avoir pas encouragé cet amour, et souviens-toi que par lui je vous tiens plus que jamais en ma puissance, Eucharis et toi.

XX.

CHARLOTTE JOHNSON.

Pierre s'était levé et arpentait la chambre à grands pas. Il fit plusieurs tours en silence et revenant près de Georges, affaissé dans son fauteuil :

— Hé bien ! Et ton poignard ? Et ton poison ?

tu es libre, il me semble, de t'en servir..... même contre moi.

— Contre vous? dit Georges d'un ton sombre en serrant fiévreusement le manche d'un stylet italien qui, ainsi qu'il l'avait dit, ne le quittait jamais. Ah! il y a longtemps que je vous aurais tué, si la délivrance des miens eût été à ce prix! Mais on ne tue pas une idée. La mort d'un homme ne rompt pas une association comme celle dont vous êtes le chef!

— Oui, tu dis vrai, répondit Pierre avec une exaltation contenue; la descendance d'Alphonse Petrucci, du grand cardinal qui osant tenir tête à Léon X, balança un instant sa puissance, est innombrable et immortelle. Le pape l'avait fait étrangler en secret dans sa prison, redoutant d'affronter un jugement public; sur son cadavre, ses neveux jurèrent comme lui haine à la papauté. Ils jurèrent de venger sa mort, de poursuivre l'œuvre immense qu'ils avaient entreprise, de remplir toutes les conditions de son testament jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé celle qui doit accomplir sa tâche, anéantir le vieux monde et proclamer sur ses ruines l'avènement du monde nouveau. Pour la seconde fois depuis la création, la face de la terre sera changée. Depuis trois siècles les exécuteurs testamentaires se succèdent et travaillent sans relâche. Huit se partagent la direction de l'œuvre commune. Celui qui tombe est à l'instant remplacé par un autre. Le nombre de nos affiliés est aujourd'hui incalculable, leur nom est Légion. L'Europe entière est depuis longtemps minée par nous et déjà la jeune Amérique s'ébranle.

C'est à ces grands desseins que j'aurais voulu t'associer, lorsque la découverte de ton faux mariage te mit à ma discrétion. J'espérais te voir te passionner pour elle; au lieu du concours actif, dévoué que j'attendais de toi, ton âme pusillanime s'attarde à mille préjugés, mille remords, tu ne veux pas me servir..... mais je me servirai de toi selon mon bon plaisir. Tu le sais, Georges Champigny : tu ne peux rien contre moi, ni contre toi-même. Je commanderai et tu n'essaieras même pas de me désobéir. Mets-toi devant cette table et écris ce que je vais te dicter.

Georges eut un geste de refus.

— Ecris, te dis-je. Eucharis, grâce à ton absurde conduite, a manqué l'occasion que je lui offrais d'échapper à sa destinée en acceptant les offres de l'ambassadeur de Portugal. Je veux bien lui permettre encore une fois de choisir son sort. Mais n'abuse pas de ma patience. Songe que j'ai à ma disposition dix jeunes filles, d'aussi peu de valeur qu'elle-même, prêtes à la remplacer sur un mot de moi, et que je puis l'écraser d'un geste. Si tu veux qu'elle vive.., obéis !

Georges, dompté, s'assit à son bureau et Pierre dicta.

« Je, soussigné, déclare que la fille élevée « par Charles Johnson, esquire, sous le nom « de *Charlotte Johnson* est celle que j'ai « reconnue en 1814 sur les registres de Flo- « rence; que je l'ai abandonnée en toute pro- « priété à Charles Johnson afin qu'elle soit « heureuse, riche et hérite de ses biens, « puisqu'il n'a pas d'autre enfant qu'elle. Mais

« je déclare également que si Pierre, fils de « Pierre, son parrain, la réclame, elle est « avant tout *sienne* ; elle devra reprendre les « noms des actes italiens et subir les consé- « quences de ces noms. »

Georges Champigny data, signa et remit ce papier à Pierre.

— Voici, reprit son terrible interlocuteur, du ton ironique qu'il n'avait presque pas quitté depuis le commencement de l'entretien, voici qui me garantira contre de nouvelles velléités d'indépendance. J'ai toutes les preuves de la nouvelle identité que tu crées à Eucharis par cette déclaration, comme je les ai de celle qu'elle te devait déjà. Elle sera donc à mon gré Charlotte Johnson ou Eucharis Champigny. Je lui prépare ainsi un refuge contre les dangers qui doivent, à un moment donné, la menacer en France, si elle n'a pas assez d'énergie pour leur faire face. Je me réserve en même temps le moyen de la séparer de toi, de te déshonorer comme faussaire sans révéler ce qu'il ne me convient pas qu'on sache de ton passé, si tu essayais encore de me résister. Te voilà averti. En voulant briser ta chaîne, tu l'as rendue plus forte et plus pesante. Pourtant tu vas jouir peut-être de quelques années paisibles. Laisse revenir Eucharis près de toi. Son exil est sans but. Tu sauras bientôt le fruit de la rigoureuse précaution que tu avais cru devoir prendre. L'amour se rit toujours des pères et des tuteurs.

— Que signifient ces paroles ? demanda Georges avec agitation. Quoi ! cette séparation

si cruelle aurait été inutile ? Eucharis aurait revu M. de Morsy ? Il lui aurait parlé, peut-être, obtenu son aveu ? et vous vous faites un jeu de mes angoisses ! Ou plutôt vous laisseriez-vous fléchir par tant d'innocence et de malheur ? Charlotte Johnson est libre, son père peut la donner à M. de Morsy..... Oh ! s'il en était ainsi, dites, dites, rien ne me coûtera; je suis prêt à renoncer à tout droit sur Eucharis, à la renier publiquement, à me déshonorer s'il le faut. Dites, que puis-je espérer ?

— Rien, répondit flegmatiquement le comte Petrucci. J'ai dit qu'Eucharis ne se marierait pas. Jamais je ne me dédis.

Et il sortit.

Le malheureux père, sanglottant, la tête entre ses mains, resta longtemps abîmé dans sa douleur. Quelques larmes tombèrent sur nous et nous bûmes à cette coupe d'amertume qui débordait de son cœur.

La nuit presque toute entière se passa ainsi. Quand l'aube d'une froide et triste journée d'hiver versa dans la chambre une pâle lueur et que les premiers bruits d'une maison qui s'éveille lui donnèrent la crainte d'être surpris, Georges secoua sa douloureuse torpeur.

— J'ai peut-être devant moi quelques années paisibles, dit-il lentement en répétant les paroles de Pierre et hochant la tête d'un air de doute. Ai-je jamais pu m'en promettre autant ? N'ai-je pas toujours vécu au jour le jour ? Allons, tâchons d'oublier ce qui vient de se passer, pour ne pas troubler par ma

tristesse la joie du retour de ma pauvre enfant. Et vous, fatals témoins de mes douleurs et de mes fautes, rentrez dans cette cassette et puissiez-vous n'en sortir jamais.

Il nous replaça dans le coffret de chêne, en ferma la serrure à double tour, et la nuit et le silence reprirent encore une fois possession de nous.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

I.

LES DEUX EUCHARIS.

Nôtre captivité ne fut pas cette fois de très-longue durée. Quelqu'ennuyeuse que me parût cette réclusion, j'avais peut-être encore plus de frayeur que d'envie de la voir cesser. Chaque fois que nous reparaissions au jour, c'était pour amener des afflictions, des complications nouvelles autour de cette jeune fille si charmante dont l'existence était liée à la mienne. Le mystère qui planait sur sa destinée, les lueurs terribles qui parfois illuminaient son avenir me faisaient alors regretter ma prison. Tant que j'y étais renfermée, rien, je l'avais remarqué, n'atteignait la chère enfant en dehors des conditions ordinaires de la vie ; mais je n'étais pas plus maîtresse d'y rentrer que d'en sortir.

La main qui souleva la cassette était alerte et légère. Ce n'était pas le mouvement fiévreux, saccadé de Georges Champigny, lorsqu'il nous sortait de notre réduit dans l'appréhension de ce qui allait lui être imposé. La clé tourna dans la serrure, le couvercle fut levé, mais on ne nous toucha pas. Sans le faible bruit de la res-

piration d'une créature humaine, et un parfum presqu'insaisissable dénotant la présence d'une femme, probablement jeune et élégante, j'aurais cru l'appartement désert.

J'eus tout le temps d'aiguiser mon esprit, mes yeux et mes oreilles, pour le moment où je pourrais m'en servir. L'attente se prolongeait et l'inconnue commença à s'agiter; elle allait et venait dans la chambre, s'arrêtant près des fenêtres, puis revenant vers la cheminée. La pendule sonna neuf heures. Presqu'aussitôt on frappa à la porte et elle ouvrit.

— Pardon, Madame, dit une voix que je reconnus pour celle d'Eucharis; je me trompe sans doute d'appartement; on m'avait indiqué celui-ci comme étant habité par mon père, et.....

— Vous êtes bien chez M. Champigny, Mademoiselle, répondit l'étrangère d'une voix harmonieuse et bien timbrée dont celle si douce d'Eucharis semblait un écho affaibli. Votre père est absent pour huit jours; il a consenti à aller passer les fêtes de Pâques à Marly, chez sa fille, afin de compléter la réunion de famille, ses deux petits-fils ayant obtenu en même temps un congé.

— Quoi? dit Eucharis surprise, mon père est parti sans m'attendre, lui qui pressait tant mon retour? C'est impossible, Madame! Vous me cachez quelque chose, mon père est malade..., gravement malade peut-être, vous voulez me préparer... C'est fait: un pressentiment fâcheux m'avait saisie en ne le voyant pas à l'arrivée de la voiture. Vous savez où il est, conduisez-moi vers lui. Hâtons-nous, je vous en supplie!

— Je vous répète. Mademoiselle, reprit l'étrangère d'un ton froid contrastant avec l'émotion d'Eucharis, que votre père est à Marly, en bonne santé. Il n'a pas reçu votre dernière lettre et ne se doute pas de votre arrivée. Vous serez libre de le rejoindre ou de l'attendre, quand nous aurons eu ensemble une conversation sérieuse pour laquelle je suis venue ici, de bien loin et tout exprès.

— Qui donc êtes-vous, Madame ? demanda la jeune fille avec une sorte d'inquiétude.

Je me le demandais aussi ; un moment j'eus la pensée que c'était la première femme de Georges Champigny, revenue à Paris ; mais la voix de celle-ci n'avait aucun accent Espagnol et je ne m'arrêtai qu'un instant à cette supposition, la pire de toutes celles que je pouvais faire.

— Qui je suis ? Une amie inconnue, répondit lentement l'étrangère après avoir hésité un peu.

— Une amie ! répéta tristement Eucharist ; hélas ! jamais je n'en eus si grand besoin. Mais comment me connaissez-vous ? qui vous a envoyée vers moi ?

— Le comte Petrucci.

— Mon parrain ! s'écria la jeune fille toute tremblante ; ah ! vous n'êtes pas une amie ! je n'ai jamais reçu de lui que des présents funestes; vous ne pouvez m'apporter que le malheur !

— Peut-être. Auriez-vous jugé la vie toujours douce et facile par le peu que vous en avez déjà vu ? Je vous apporte l'annonce d'une haute destinée, de malheurs, comme vous le dites, inouïs, inconcevables, mais avec le moyen

de les surmonter, de vous en faire un piédestal, de remuer le monde jusque dans ses fondements, d'arriver à la gloire, à la fortune.

Eucharis secoua la tête.

— Je ne suis pas faite pour ces grandes aventures, et vous vous abusez étrangement, Madame, si vous me croyez capable d'en porter le poids. Je ne désire ni gloire, ni fortune ; je rêve un bonheur tranquille auprès de mon père chéri que je viens rejoindre pour ne plus le quitter jamais.

— Pauvre enfant ! Est-ce qu'on arrange sa vie à son gré ? Est-ce que la fatalité ne vous pousse pas dans la voie qu'elle vous a tracée ?

— Je ne crois pas à la fatalité, Madame, mais à la volonté de Dieu qui donne à tous ceux qui s'y soumettent de bon cœur le moyen d'être heureux dans la sphère où il les a placés, avec la paix de la conscience au milieu des épreuves et l'espoir d'une éternelle félicité pour les en dédommager.

L'étrangère eut un petit rire sec et méprisant.

— Voilà donc le fruit des précautions de Pierre ! dit-elle. Voilà cette Eucharis, qu'il voulait si forte ! Un agneau qui se laissera égorger sans mot dire, qui ne résistera pas, de peur de souffrir davantage ; qui, assurée d'avoir une place dans l'autre monde, ne fera rien pour s'en créer une dans celui-ci. Ah ! il avait raison ! il n'y a que les apôtres du néant pour lutter avec énergie, jusqu'à leur dernière goutte de sang. Il faut la conviction qu'il n'y a rien après cette vie, pour que l'âpre désir de la jouissance vous fasse renverser tous les obstacles, tous les préjugés, toutes les bar-

rières. Vos catholiques sont un troupeau d'esclaves soumis, tant qu'on ne touche pas à leur foi. Hé bien ! on y touchera. C'est la fin du vieux monde que nous voulons : les autels ne nous résisteront pas plus que les trônes.

— Mais qui donc êtes-vous, Madame, pour me parler ainsi ? s'écria Eucharis épouvantée.

— Je suis Eucharis Champigny, et en voici les preuves, dit l'étrangère, en renversant violemment sur la table le contenu de la cassette.

II

LA MORTE VIVANTE.

A travers le voile épais dont le visage de l'inconnue était couvert je vis étinceler des yeux pâles dont le souvenir ne m'avait jamais quittée.

— Dieu puissant ! pensai-je, les morts sortent-ils du tombeau ? ou ce que j'ai vu au château d'Oberstroff n'était-il qu'une sinistre et sacrilége comédie ?

— En veux-tu la preuve? répéta l'étrangère, voyant que la stupeur rendait muette celle dont elle venait si inopinément réclamer le nom et la famille. -- Lis cet acte de naissance qui est le mien, regardes-en la date. J'avais près de neuf ans lorsque tu pris ma place, et tu commençais à peine à parler quand tu arrivas en Pologne avec mes parents devenus les tiens. Rappelle tes souvenirs les plus lointains ; tu vis pour la première fois Cécile Champigny

dans une fête où t'avait menée ta nourrice Marpha....

— Marpha, répéta Eucharis ; oui, je me souviens de Marpha, de cette fête, d'une petite fille habillée comme moi, mais un peu plus grande. Ses longs cheveux blonds pendaient en tresses sur ses épaules ; on avait aussi natté les miens, au lieu de les laisser bouclés comme de coutume... je me souviens d'un homme rouge à l'habit tout brodé d'or dont les yeux me faisaient peur à travers les trous de son masque. Maman me prit dans ses bras comme pour me protéger contre lui et il me semblait que je m'asseyais alors pour la première fois sur ses genoux, sans doute parce que cette scène m'avait frappée, car je n'ai jamais eu d'autre mère que ma chère et bonne maman. Je n'ai jamais donné ce nom à d'autre qu'à elle ; cela j'en suis bien sûre ; et je n'ai pas revu Marpha depuis le jour où elle m'a déshabillée en pleurant et portée à moitié endormie dans la voiture qui nous conduisait en Pologne, mes parents et moi.

— Etrange coïncidence ! murmura l'étrangère ; ainsi, vous ne vous souvenez pas d'une autre mère ? d'une belle jeune femme blonde et languissante, qui vous avait accompagnée à S^t Pétersbourg ?

Eucharis réfiéchit quelques instants.

— Il y avait bien une jeune dame malade sur le vaisseau; elle était blonde et très-pâle ; j'aimais sa figure et le doux son de sa voix. On me conduisait parfois près de son cadre, qu'elle ne quittait guère ; elle m'embrassait, caressait mes cheveux, me donnait des bonbons. Mais ce n'était pas ma mère.

— Comment l'appelait-on ?

— Je ne me le rappelle pas.

— D'où venait ce navire ?

— Je n'en sais rien. Nous avons navigué si longtemps qn'il me semblait y avoir toujours vécu ; ce qui n'est pas, assurément.

— Moi aussi, dit lentement l'inconnue d'un air d'abattement qui contrastait avec sa véhémence passée, j'ai longtemps vécu auprès d'une femme blonde, malade et triste que je n'appelais pas ma mère : Cécile Champigny vint un jour au Palace où nous étions renfermées comme des prisonnières, et ma nourrice Akoulina m'ordonna de l'appeler maman. Elle revint souvent me voir, toujours accompagnée de son mari que j'appelais mon père. Tous deux m'aimaient beaucoup et passaient quelquefois plusieurs semaines avec nous au Palace sans jamais en sortir. Je les aimais aussi ; j'aimais surtout Akoulina qui m'avait élevée. Pourtant je n'hésitai pas à les quitter pour suivre l'homme rouge, qui m'enleva presque sous leurs yeux au nom de mon parrain et me remit entre ses bras. Là je connus Pierre, le terrible Pierre ; là, je sus de ses projets ce qu'il en pouvait dire à une enfant de huit ans ; là, je lui vouai ma vie, mon sang, mon âme dans une adoration qui ne s'est pas démentie depuis, qui ne se démentira jamais, quoi qu'il fasse, quoi qu'il exige de moi. Au bout de huit jours que je passai près de lui en enchantements continuels, il me conduisit à bord de *la Sybille* où je devais retrouver celle que je croyais ma mère. Il m'avait ordonné de dire qu'il m'y avait amenée directement, et toutes les questions ne purent tirer autre chose de moi. Le capitaine et l'équipage devaient être à la discrétion de

Pierre, car personne ne me démentit ; ils me traitaient comme si en effet j'eusse été à bord depuis quelques jours et connue d'eux tous. Ces huit jours m'avaient transformée. J'étais devenue uniquement la filleule de Pierre, je supportais impatiemment l'humble rôle de fille des Champigny. Déjà aussi ces bonnes gens semblaient ne recevoir que le reflet de la faveur toute particulière avec laquelle on m'accueillait à la cour de Russie.

Cette fête où tu m'as rencontrée, était donnée en mon honneur par le grand maître de la police de Saint-Pétersbourg, et on te présenta à moi comme une petite sœur qu'il me donnait. Je te revis le soir, au château d'Oberstroff. Cécile venait de me coucher et s'était éloignée un instant ; une femme entra, te portant dans ses bras ; c'était Marpha ; elleétai agitée, tremblante, les yeux remplis de larmes ; — Stella d'Oro, me dit-elle, embrassez votre petite sœur Lily et promettez lui de la protéger toujours. — J'obéis et elle disparut aussitôt malgré mes instances. Ma mère rentra, je voulais ma petite sœur, je disais l'avoir vue. Cécile me fit taire, me dit que j'avais rêvé, me fit boire quelque chose qui avait un goût étrange et je m'endormis.

— Que s'est-il donc passé ensuite ? demanda Eucharis ; je suis sûre d'avoir quitté ce château avec ma mère, si je n'y suis pas venue avec elle. J'ai toujours vécu près d'elle depuis et je ne vous ai jamais revue.

— Quand je me réveillai, répondit l'étrangère, j'étais loin de Saint-Pétersbourg, dans une chambre d'auberge où brillait un bon feu,

couchée dans une longue boîte de velours noir capitonnée de satin blanc, ayant exactement la dimension de mon corps. J'étais vêtue de blanc, couronnée de roses blanches ; des fleurs parsemaient cette bizarre couchette. Pierre, penché sur moi, me faisait respirer un flacon. En rouvrant mes yeux à la lumière, son puissant regard y plongea le premier et je sentis plus que jamais combien j'étais sienne. — Où suis-je ? demandai-je. — Tu es avec moi, Stella d'Oro, me répondit-il ; Eucharis est morte pour tout le monde au château d'Oberstroff, où Georges et sa femme s'épuisent en larmes stériles en attendant qu'ils reportent sur la petite Lily, cette autre enfant que je leur ai donnée, la tendresse qu'ils avaient pour toi. Je t'ai ressuscitée, ma petite aiglonne étiolée dans ce nid de colombes, pour t'avoir à moi, toute à moi. — O mon parrain, lui dis-je, je ne vous quitterai donc plus ? — Juge si cet homme avait su s'emparer de tout mon être ; cet espoir m'inondait d'une joie si grande, que je n'eus pas une pensée pour ceux qui pleuraient ma mort. — Si, me répondit Pierre, mais je te verrai souvent ; tu m'accompagneras parfois dans mes voyages. Nous visiterons tous les pays ; nous habiterons sous toutes les latitudes. Tu n'auras plus d'autres parents que moi. Il y aura autour de toi des serviteurs, des esclaves, mais pas d'égaux ; partout tu seras souveraine et tu n'auras qu'un seul maître, moi.

— Et partout ma joie sera de vous obéir, dis-je, en baisant sa main avec un élan passionné. Partons, maître, je suis prête. Je sautai à bas de ma couche parfumée et secouai les fleurs dont j'étais couverte.

— Partons, répéta-t-il en souriant de mon ardeur enfantine. Et le sourire de cet homme si froid, devant qui tout tremblait, ce sourire illumina pour moi l'avenir.

III.

LA MORT DE TANCRÈDE.

— Il est donc bien vrai que j'ai pris votre place ? dit doucement Eucharis : hélas ! ce n'est point ma faute, ni celle de vos parents. Pierre commandait et ils n'osaient lui désobéir. Mon père déteste et redoute le joug de cet homme. Pourquoi lui est-il imposé ? Il y a autour de nous de douloureux mystères. Je comprends maintenant pourquoi, à notre arrivée en France, on me défendait de dire mon âge ; on me donnait vingt ans quand j'en avais seize à peine. Cette tendresse dont j'étais si heureuse, c'est à vous qu'elle appartient ; je ne la devais qu'à un mensonge, à cette mort supposée, à cette léthargie durant laquelle Pierre vous emporta. Pardonnez-moi de vous avoir frustrée à mon insu de cette affection qui m'est si chère.

Stella d'Oro eut un sourire méprisant.

— Ne t'excuse point, pauvre enfant : je ne regrette ni ta vie monotone, ni tes parents, qui ne sont pas plus les miens que les tiens. Ma destinée est plus haute et la tienne peut l'être aussi, si tu le veux.

— Non, non, répondit précipitamment Eucharis, je ne veux rien de Pierre ; grâce à Dieu, il n'est pas mon parrain, il n'y a aucun

lien entre nous, il n'a aucun droit sur moï. Toutes les fois qu'il a passé dans notre vie, ça été pour nons apporter honte et douleur, pour nous infliger les séparations les plus cruelles. Ulysse est parti parce qu'il le voulait et mon père lui a dit qu'il n'était pas son fils, comme vous venez de me dire, à moi, que je ne suis pas sa fille. Ulysse est parti, et quand j'ai demandé de ses nouvelles, mon père si bon et qui l'aimait tant, m'a dit qu'il était mort, m'a défendu de prononcer son nom. Tancrède est revenu et sa présence, loin d'être une consolation, ajoutait un chagrin de plus à celui que nous causait la maladie de ma pauvre mère, dont ses désordres ont certainement abrégé les jours. Je n'ose penser à ce qu'il deviendra : mon père m'écrivait dans sa dernière lettre : « Prie Dieu, ma fille, de rappeler ce malheureux « enfant à lui avant qu'il ait déshonoré notre « nom. »

— Tancrède est mort, dit froidement l'étrangère.

— Mort ! grand Dieu ! Depuis quand ? Comment n'en ai-je rien su ? Est-ce son deuil que vous portez ? Le sombre pressentiment que m'inspiraient vos vêtements noirs ne m'avait donc pas trompée ? Votre venue était bien un présage de mort !

— Je porte le deuil de l'humanité condamnée, répondit Stella d'Oro, avec un accent aussi étrange que sa réponse. Tancrède, à la suite d'une discussion avec un des ouvriers de la raffinerie, a été poussé par cet homme dans une cuve de sucre en ébullition et y a trouvé la mort.

— C'est épouvantable ! s'écria Eucharis ; mon pauvre frère ! Et on n'a pas arrêté, puni l'assassin ?

Stella d'Oro eut un sourire énigmatique qui m'indigna. C'était une créature humaine, après tout, que ce Tancrède, tout vicieux qu'il fut, et à son âge on pouvait encore espérer le voir s'amender. Je poussai ma sœur pour appeler son attention.

— Entends-tu ? lui demandai-je, Tancrède est mort !

— Peut-être, me répondit-elle laconiquement.

Je me tus pour écouter la réponse de la prcmière Eucharis.

— Ce n'était pas un assassin, dit-elle ; cet homme avait cédé à un mouvement de vivacité dont il n'avait pas calculé les conséquences ; d'ailleurs si Tancrède a succombé peu de jours après, cet accident ne semble pas avoir seul déterminé sa mort. Votre oncle Julien a dû recevoir aujourd'hui même une lettre lui disant que Tancrède a été enlevé en quatre jours par une phthisie galopante, résultant des débauches précoces auxquelles il s'était livré.

— Pauvre enfant ! Il m'aimait et je l'aimais aussi ; mourir loin des siens, sans avoir obtenu le pardon des chagrins qu'on leur a causés, et mourir à vingt ans ! Oh ! c'est affreux ! Qui l'a soigné, qui l'a consolé à ses derniers instants ?

— Des gens payés pour cela, je suppose ; il est mort à l'hôpital.

Eucharis frémit de tout son corps en répétant :

— A l'hôpital !

— Hé bien? qu'y a-t-il là de si fâcheux ? Ce garçon ne vous a causé que du tourment ; il pouvait faire pis encore : rappelez-vous les paroles de votre père. Vous voilà garantis contre de plus grosses sottises. Que la terre lui soit légère et n'en parlons plus. Pierre n'aime pas qu'on s'attarde à pleurer ses morts.

-- Oui, ce sont bien les morts de Pierre, dit amèrement Eucharis.

— On ne meurt que pour revivre, vous êtes trop bonne catholique pour ignorer cela, reprit l'inconnue d'un ton ironique.

— Vos paroles sont étranges. Madame, dit la pauvre enfant éperdue; elles semblent avoir un sens caché ; vous vous raillez de mes douleurs comme de mes joies. Qu'êtes-vous venue faire ici ? Quel plaisir infernal trouvez-vous à troubler par vos révélations, qui sont peut-être des mensonges, le peu de bonheur que je pouvais encore goûter ici-bas ?

— Je ne prends plaisir à rien, ni pitié de personne, répondit la messagère de malheur. J'accomplis l'œuvre de Pierre, aveuglément sans demander d'autre raison de sa volonté que sa volonté même. Je suis dans sa main un instrument passif. Ma gloire, mon bonheur, sont qu'il m'ait jugée digne de servir à ses desseins ; mon ambition est de contribuer à leur réussite ; elle est sans limite comme la sienne, qui a rêvé d'assujétir à ses lois le monde physique et le monde moral. Et ce rêve s'accomplira ; et qu'ils le veuillent ou non, tous ceux sur lesquels Pierre a mis la main contribueront à le réaliser. Vous prétendez échapper à Pierre, vous n'êtes pas sa filleule,

dites-vous? Hélas! Vous êtes *sa chose*, car vous n'avez d'autre individualité que la mienne que je vous ai prêtée, et s'il lui plaît que je la reprenne, vous serez bien forcée d'accepter celle qu'il vous donnera. Examinons ensemble le contenu de cette cassette, dit Stella en levant son voile.

J'aperçus alors, dans toute la splendeur de sa fière beauté, celle que si longtemps j'avais crue endormie de son dernier sommeil. Une profusion de cheveux d'or bouclés encadrait en l'adoucissant l'ovale mince de sa figure. Son nez âquilin, son front étroit et bas comme celui des statues grecques et où se lisait la volonté, ses grands yeux d'un bleu pâle, donnaient à sa physionomie une énergie singulière. La bouche était petite, les lèvres minces, le menton effilé, les dents d'une blancheur et d'une régularité remarquables. Rien de sensuel, mais rien de tendre non plus dans cette figure. Il était impossible de l'oublier quand on l'avait vue une fois... et de ne pas craindre de la revoir.

Le poète, qui au lieu du hideux squelette sous l'image duquel on la représente d'ordinaire, dépeignait la mort sous la figure d'une belle femme, devait avoir vu ces traits pâles, accentués, et senti sur les siens ces yeux implacables.

— Je vous ai déjà montré mon acte de naissance et mon acte de baptême, dit l'étrangère sans paraître remarquer l'attention inquiète avec laquelle Eucharis l'examinait. Vous avouez n'y pouvoir prétendre et ne sauriez en revendiquer d'autres, puisque sauf le nom de

Marpha, votre nourrice, vous ignorez tout de votre enfance jusqu'au jour où vous avez été remise à M. et Mme Champigny.

Eucharis inclina douloureusement la tête sans répondre.

IV.

SANS NOM !

— Ainsi, vous ne vous rappelez rien ? Ni le nom du pays d'où vous veniez, ni celui du navire qui vous amenait à Saint-Péterbourg ? Ni le nom de vos parents, ni celui de cette femme pâle et blonde que vous prétendez n'être pas votre mère ?

— Rien... je ne me rappelle rien... articula faiblement Eucharis.

Un sourire de triomphe éclaira les traits de Stella d'Oro.

— Cire molle ! murmura-t-elle avec autant de mépris que de pitié. Chaque empreinte nouvelle efface la précédente. C'est bien ainsi qu'il la fallait, prête à tout croire et incapable de rien affirmer. C'est bien là le stigmaté de ces races déchues qui laisseront échapper presque sans secousse de leurs mains débiles ce que leurs ancêtres avaient su conquérir. C'est l'agneau du sacrifice : quel en sera l'Abraham?

Eucharis fit un mouvement.

— Oh ! je ne vous reproche rien ! dit l'étrangère ; vous êtes ainsi et non autrement. Ce que Dieu fait est bien fait, diriez-vous ; ce que Pierre choisit est bien choisi. Donc vous ne

savez rien, vous n'êtes rien... qu'Eucharis Champigny jusqu'à nouvel ordre. Voici mon acte de décès, dressé au château d'Oberstroff qui semble vous garantir contre toute réclamation de ma part. Je suis morte et bien morte, les plus grands personnages de l'empire russe vous l'attestent.

Et elle souligna de son ongle, — fût-ce avec intention? — le nom de Nicolas Alexandroff, celui devant qui semblaient s'incliner, à l'exception de Pierre, tous ceux qui jouaient un rôle dans la scène funèbre du caveau mortuaire.

— Mais voici, continua-t-elle en dépliant un autre papier, une déclaration où celui qui va se dire votre père, reconnaît vous recevoir des mains de Pierre en échange de cette enfant morte qu'il en a autrefois reçue pour l'élever comme sienne et qu'il lui restitue. Vous comme moi, donc, lui appartenons corps et âme, car l'acte de baptême, qui semble nous faire chrétiennes, n'est pas rédigé selon les rites catholiques. Vous, comme moi, devons lui être rendue à première réquisition, sur le vu de la moitié d'un assignat de cinq francs dont l'autre moitié repose au fond de ce coffret.

La pauvre Eucharis sentait se dénouer un à un tous les liens qui l'attachaient à cette famille que la veille encore elle croyait la sienne. Elle lut ces actes écrits en entier de la main de son père, et ne put la méconnaître.

Ainsi c'était vrai! Elle n'était plus qu'un être sans nom, livrable à qui viendrait la prendre au nom de Pierre!

Une angoisse mortelle se peignit sur son

doux visage. Elle joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu! dit-elle, ayez pitié de moi! Je n'ai plus de recours qu'en vous!

— Et en moi, dit Stella d'Oro, avec ce mélange de cynisme et d'orgueil qui semblait lui être familier. Ecoute, Lily: Je t'aime, moi qui n'aime rien. Est-ce parce que Pierre t'a donnée à moi en me disant de te protéger? Je t'aime comme quelque chose de faible, de gracieux qu'on ne voudrait pas voir briser. Je ne t'abandonnerai jamais; je serai une autre toi-même, prête à recevoir pour toi les coups les plus rudes de la destinée. Tu secoues la tête, tu doutes de moi? Tu sauras trop tôt ce que vaut ma parole. Quand tu seras à bout de forces ou de résignation, pense à la *Dame Noire* et j'accourrai à ton secours, pauvre lys déraciné.

— Non, non, Madame, jamais je ne vous appellerai, répondit Eucharis; je ne veux point de votre pitié railleuse, j'aime mieux votre mépris. Vous tournez en dérision tout ce que j'aime et respecte dans le ciel et sur la terre; comme un esprit tentateur vous m'offrez la gloire, la fortune au prix d'éclatantes catastrophes. Vous savez tout ce qui me concerne et je ne sais rien de vous... hélas! ni de moi-même, car si je puis douter de vos paroles, je ne puis récuser ces écrits où mon père lui-même m'abandonne et me renie. J'accourais joyeuse, et peut-être va-t-il me repousser de ses bras!

— Et dans ce cas, ceux de M. de Morsy s'ouvriraient pour vous recevoir?

Un flot de sang monta impétueusement aux joues pâlies d'Eucharis.

— Vos paroles semblent une insulte, Madame, et l'amour de M. de Morsy n'est point de ceux dont on doive rougir. Sans se laisser décourager par un premier refus, motivé par l'état de souffrance où se trouvait celle que j'appellerai toujours ma mère, refus que j'ignorais mais que j'aurais assurément ratifié, il a laissé s'écouler l'année de mon deuil et a renouvelé sa demande. C'est à lady Armstrong qu'il l'a adressée.

— Je sais tous ces détails, dit Stella d'Oro en l'interrompant; ils sont contenus dans cette lettre que vous écriviez à votre père. Pierre l'a interceptée et me l'a remise, ajouta-t-elle en voyant l'expression de surprise d'Eucharis et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde. M. de Morsy, de plus en plus épris, avait sollicité le poste de secrétaire de l'ambassade française à Londres afin de se rapprocher de vous. Vous croyant majeure et très-majeure, ajouta-t-elle avec un rire un peu forcé, il a prié lady Armstrong de vous transmettre directement sa demande; vous laissant le soin, si elle vous agréait, de la faire connaître à votre père. En fille soumise, vous lui demandiez son assentiment et ne doutant point de l'obtenir, vous accouriez pour faire vos préparatifs de mariage. Tout cela n'est-il pas exact? Remerciez Pierre d'avoir empêché que cette lettre n'arrivât à Georges Champigny.

— Je suis stupéfaite de votre audace, Madame. Pierre peut tout et se croit tout permis; mais dans quel but supprimer cette lettre, puisque je vais dire à mon père tout ce qu'elle contenait?

— Vous ne ferez pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne voudrez pas causer à votre père une douleur inutile. Il vous refuserait son consentement.

— C'est impossible ; mon père ne peut vouloir me rendre malheureuse, et quand il saura que j'aime M. de Morsy...

— Il refusera, vous dis-je ; tel est l'ordre de Pierre et il le sait. Eucharis ne se mariera jamais.

— Je ne suis pas Eucharis, c'est vous que concerne cet ordre cruel. Je suis une pauvre créature sans valeur, sans force, sans nom, sans famille, hé bien ! Paul m'acceptera ainsi, j'en suis sûre et à force de tendresse, nous oublierons, nous ferons oublier à mon père tous ses malheurs.

— Votre père sera inflexible. Ni vous, ni moi, ne nous marierons jamais. Georges sait qu'on ne désobéit pas à Pierre.

— Vous me trompez, vous me croyez faible, crédule, vous voulez m'épouvanter. Je connais mieux que vous le cœur de mon père.

— Essayez, dit froidement l'étrangère. D'autres actes, que voici et que vous pouvez lire, concordent avec les déclarations de celui que vous croyiez votre père, et peuvent faire de vous, comme de moi, Charlotte Johnson, la riche héritière, en me réduisant à reprendre le rôle d'Eucharis Champigny, la modeste institutrice. Nous n'y pouvons rien, pas même protester contre la puissance invisible qui dispose de nous, qui nous donnera tour à tour ou ensemble ces deux individualités, nous les

retirera, fera de nous un être anonyme, sans passé, venant on ne sait d'où.... Et cette puissance, c'est Pierre, c'est la fatalité !

La dame voilée s'exprimait avec une volubilité singulière.

Elle avait posé sur moi sa main longue, nerveuse et blanche, comme pour une prise de possession, et ce contact me troublait jusqu'au fond de mon être.

Je l'examinais avec curiosité. Elle était entièrement vêtue de noir ; sa robe de soie était d'une coupe élégante, gracieuse et de la plus exquise recherche ; son écharpe était garnie d'une riche dentelle ; son chapeau étincelait de jais ; un voile épais empêchait de distinguer aucun de ses traits, sinon l'éclair de ses yeux. Elle portait cette toilette avec aisance et distinction ; on reconnaissait une femme habituée au monde et au meilleur. M^lle^ Charlotte Johnson, si c'était elle, n'avait aucunement l'accent anglais. Cette sombre toilette, ses allures de pythonisse justifiaient le surnom de la *Dame Noire*, sous lequel Eucharis la désigna plus tard, ne pouvant se résoudre à lui donner le nom que depuis vingt ans, hélas ! elle croyait le sien.

V.

LE SACRIFICE.

La pauvre enfant, attérée par cet effondrement de toutes ses espérances, était restée muette ; Stella d'Oro se taisant aussi, elle leva sur elle ses doux yeux bleus, tout humides de larmes :

— Pourquoi me dites-vous ces tristes choses? demanda-t-elle douloureusement; si je dois être le jouet d'une destinée inévitable d'après, non pas la volonté, mais les caprices de Pierre; puisque vous me dites ce qui peut être et rien de ce qui sera; pourquoi ne pas me laisser dans mon ignorance jusqu'au moment de la catastrophe? Etes-vous donc assez cruelle pour vous réjouir de ma douleur, vous qui prétendez m'aimer?

— Je voudrais tremper fortement ton âme débile, pauvre lys que le moindre souffle de l'adversité abattra sans résistance. Je voudrais t'habituer à regarder en face ce destin fatal qui nous est commun, te préparer à la lutte, à ne rien craindre, à tout souffrir dans l'espoir du triomphe qui couronnera l'épreuve. Non pas un triomphe hypothétique, les palmes du martyre, le bonheur des élus, comme celui que tu rêves pour le temps où notre moi ayant cessé d'exister, la poussière qui fut nous sera retournée aux éléments qui nous l'ont prêtée; mais un triomphe réel, palpable, sur les ruines du monde ancien. C'est l'arche de l'avenir qu'il nous faut atteindre à la nage dans un nouveau déluge, formé du sang et des larmes de l'humanité.

— Je puis souffrir, dit Eucharis d'une voix brisée, mais je ne ferai jamais souffrir personne. Je donnerai ma vie s'il le faut : jamais je ne ferai couler ni sang, ni larmes; je ne voudrais pas d'un triomphe à ce prix.

— Enfant! qu'importent les douleurs de quelques-uns, si elles doivent régénérer la terre?

— Malheur à celui qui fait le mal. quelque bien qu'il rêve d'accomplir ainsi ! Dieu seul, dans sa puissance infinie, peut tirer le bien du mal ; l'homme qui l'essaie succombera sous le poids de son iniquité.

— A merveille, reprit la Dame Noire d'une voix railleuse ; je vois que tu ne seras jamais à court de sonores et creuses déclamations. Que tu le veuilles ou non, ce que Pierre veut, sera. J'aurais voulu te rendre capable de dominer ta destinée, de t'en faire un piédestal ; tu préfères te laisser écraser par elle ; n'en parlons plus. Revenons à M. de Morsy.

Eucharis, froissée, ne répondit rien.

— Voici votre lettre, continua la Dame Noire, reprenant tout à coup son ton mesuré et ses manières de femme du monde. Je vais la remettre dans l'enveloppe et la faire adresser de Londres à votre père. Ce sera pour lui un cruel déchirement de cœur d'avoir la certitude de votre amour qu'il soupçonnait seulement. Mais il vous répétera ce que je vous dis. Ce mariage est impossible : Pierre ne le veut pas.

— Et de quel droit me forcerait-il à lui obéir?

— Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure: Pierre peut tout et se croit tout permis.

— Non, non, ce n'est pas vrai, vous me trompez ! s'écria la pauvre enfant, s'acharnant à défendre son amour menacé et cet autre cœur qu'on allait briser avec le sien.

La filleule de Pierre la prit dans ses bras et malgré sa résistance, l'assit sur ses genoux.

— Ecoute-moi, Lily, dit-elle d'un ton caressant comme si elle eût voulu apaiser une en-

fant boudeuse. Pourquoi ton père ne t'aurait-il pas parlé de la première demande de M. de Morsy s'il eût été, libre de l'accueillir ? Assurément ce jeune homme, loin de priver Cécile de tes soins, aurait attendu tant que c'eût été nécessaire. Les jours de ta pauvre mère étaient comptés, elle le savait. C'eût été pour elle une joie suprême d'avoir l'assurance que tu deviendrais la compagne d'un homme de cette valeur et il était aisé de voir que ton jeune cœur parlait déjà pour lui. Te souviens-tu d'un dimanche soir, où malgré ses souffrances, Cécile était animée d'une gaîté singulière et avait hâte de t'éloigner pour rester seule avec son mari? Elle avait à lui dire la demande en mariage que Mme de Bartet était allée lui faire pour son neveu et Georges dut lui apprendre la terrible sentence de Pierre. Sans cela t'aurait-on caché cette démarche? Et ta mère morte, ton père se serait-il séparé de toi, t'aurait-il envoyée en Angleterre, si ce n'eût été pour prévenir toute rencontre avec M. de Morsy? Ne se fût-il pas empressé au contraire d'accepter un gendre si accompli ?

Eucharis pleurait sans répondre. Sa terrible protectrice caressait doucement ses cheveux, et après un moment de silence, lui demanda tout bas :

— Veux-tu encore écrire à ton père que tu aimes M. de Morsy et qu'il t'a demandé ta main?

Eucharis vaincue, se leva en silence, essuya ses yeux et s'asseyant devant le pupître de son père, se mit à écrire. La plume courait fiévreusement sur le papier et ne s'arrêta qu'après la signature.

— Lisez, dit-elle, en tendant sa lettre à Stella d'Oro ; lisez haut, que je m'habitue à entendre, à penser et à croire ce que je viens d'écrire.

VI.

LA LETTRE D'EUCHARIS.

La Dame Noire prit la lettre et lut ; il me sembla que sa voix éiait moins ferme que de coutume.

Cher père,

« Est-ce que mon exil n'a pas assez duré ? Vous « ne m'aimeriez pas comme je vous aime si vous « étiez capable de dire non. Miss Diane est une « belle jeune fille qui n'a plus besoin de mes « soins, me garde par amitié et se mariera bien- « tôt. Lady Armstrong est parfaite pour moi, et « si je voulais rester en Angleterre me trouverait « facilement une autre position. On m'a déjà fait « des ouvertures à ce sujet, on m'en a même fait « d'autres ; il paraît que je passe pour une excel- « lente institutrice, dont on pourrait faire une « femme sortable. Mais je n'ai pas cette vocation, « il faut croire, puisque les partis les plus hono- « rables ne me tentent pas. M. de Morsy a même « chargé lady Armstrong d'être son interprète « auprés de votre petite fille. Vous devez bien « vous le rappeler, papa, c'est le neveu de cette « bonne M^me^ de Bartet. Hé bien ! il faut que je « sois tout à fait rebelle à un sentiment plus « tendre, puisque toutes les qualités de M. de « Morsy, sa recherche si honorable, si inespérée « même, étant données sa position sociale et la « mienne, n'ont éveillé en moi qu'une sincère et « tranquille amitié. Puisqu'il est prouvé que je « ne puis rien aimer au monde plus que vous, « cher père... »

Stella s'arrêta en regardant Eucharis, qui dit en soupirant :

— C'est bien vrai, puisque je n'hésite pas à lui sacrifier, non pas moi, ce ne serait rien, mais... l'autre, qui souffrira à en mourir !

Un sarcasme brilla dans les yeux pâles de la Dame Noire, et vint expirer sur ses lèvres; elle continua :

« Puisqu'il est dans ma destinée de vivre vieille « fille, pourquoi ne serait-ce pas en soignant mon « vieux père? J'ai déjà de grosses économies ; « j'en réaliserai bien d'autres avec la joie de vous « voir chaque soir après ma tournée de leçons; « et soyez tranquille, je ne manquerai pas d'é- « lèves.

« Ai-je eu tort? J'ai laissé croire à lady Arms- « trong que je voulais vous consulter. Vous « consulter sur quoi, puisque j'étais déterminée « à refuser? Mais je n'ai pas eu le courage de le « lui dire, quand elle m'a offert de partir immé- « diatement. Songez donc, si elle avait su ma « détermination, elle aurait voulu me garder jus- « qu'après le mariage de Diane, deux mois, trois « mois, une éternité! Et ce M. de Morsy, qui au- « rait peut-être cru que je le refusais pour faire « la coquette, pour me faire prier, supplier, qui « serait revenu à la charge... ou bien qui en « aurait pris trop facilement son parti, au gré de « votre orgueilleuse fille... De toutes façons, « j'aimais bien mieux ne pas le revoir, aussi « suis-je partie tout aussitôt, me réjouissant de « votre surprise, de votre joie à mon arrivée... « et voilà que je ne trouve personne, vous êtes à « Marly, dit-on, et pour huit jours! Ah! revenez, « revenez bien vite, papa, ne fût-ce qu'un jour; « que je vous voie d'abord seul; puis nous re- « tournerons emsemble chez ma sœur. J'y serai « mieux accueillie que jamais, soyez-en sûr; une

« vieille fille, c'est le modèle des tantes; Clarisse « me fera l'éloge de mes deux neveux, que j'aime « beaucoup et que j'aurai du plaisir à revoir. « A bientôt, cher papa, et mille baisers bien « tendres de

Votre Eucharis.

— Quoi? C'est vous qui avez trouvé le courage d'écrire sur ce ton de gaîté? dit la Dame Noire d'un air pensif.

— Je suis forte pour ceux que j'aime, répondit doucement Eucharis.

— Aimer! C'est grand, c'est beau, même dans la plus faible créature, dit Stella rêveuse et comme se parlant à elle-même; l'amour est dit-on, plus fort que la mort, la déesse invincible; on aime ceux qu'on a perdus, jusque par delà le tombeau... Aimer,.. Oui, aimer un héros ou un Dieu, voilà comme je comprends l'amour. Mais aimer platement un mari, des enfants mal peignés, mal mouchés... pouah! l'horreur!

Et sa voix s'éteignit en un rire convulsif.

Eucharis la considérait avec une sorte d'épouvante.

— Madame! dit-elle en joignant les mains, que je vous plains!

— Me plaindre, moi? dit l'orgueilleuse Stella, dont les yeux lancèrent des éclairs; moi, la filleule de Pierre, la reine de tous ceux courbés sous sa puissance? Moi, la grande dame, la riche héritière, la grande artiste acclamée dans toute l'Europe, habituée aux succès enivrants, aux battements de mains de la foule, aux hommages empressés de tous!

— Mais qui êtes-vous donc, enfin?

— Charlotte Johnson, pour aujourd'hui, reprit l'étrangère avec son sourire énigmatique ; aussi je remporte mon acte de naissance et mon acte de baptême que j'ai voulu seulement vous montrer. Quant à ceux d'Eucharis Champigny, je vais les remettre tels qu'ils étaient dans le coffret de votre père et rendre à Pierre les actes sous-seing privé.

— Cette cassette n'est pas à vous ?

— Non. Elle appartient à Georges Champigny à qui, Pierre l'a donnée pour mettre en sûreté ces bizarres et précieux papiers. Votre père en porte la clé pendue nuit et jour à son cou et la serrure défie toutes les fausses clés possibles. Mais Pierre en avait une seconde et me l'a donnée.

Elle nous pliait et nous rangeait en parlant ainsi ; au moment de fermer le coffret :

— S'il y avait jamais compétition entre les deux Eucharis pour cet acte unique, dit-elle de son ton sarcastique, qui pourrait mettre en doute que je ne sois, plutôt que vous, la fille de Georges Champigny ? Je sais tous les secrets qu'il vous a laissés à peine entrevoir et j'ai la clé de ce mystérieux coffret dont vous ignorez même l'existence !

— Un débat entre nous, un scandale public qui déshonorerait mon pauvre père ? dit Eucharis avec effroi, oh ! jamais ; j'aimerais mieux renoncer à tous mes droits ; hélas ! en ai-je d'autres que ceux que je tiens de son affection ? et je suis sûre qu'il ne me la retirera jamais.

— Rassurez-vous, dit Stella d'Oro ; Georges ne m'a plus revue et n'a pas entendu parler de

moi depuis qu'il m'a amenée en France pour passer l'examen du Conservatoire. Gardez-vous de lui parler de notre entrevue et de réveiller ses craintes assoupies. Votre lettre va le rassurer sur la seule chose qui le préoccupât sérieusement. C'est un homme usé à présent ; il n'est pas probable que Pierre réclame de lui de nouveaux services. Il pourra donc mourir en paix. Quant à vous... quant à nous, devrais-je dire, nul ne sait l'heure où Pierre aura besoin de notre concours.

Elle s'approcha d'Eucharis, lui donna un long et tendre baiser et dit d'une voix émue :

— Vis en paix, petite sœur que Pierre m'a donnée, qu'il m'a permis d'aimer et de protéger ; je tâcherai de garder pour moi la partie la plus lourde et la plus amère de notre double destinée, comme j'en ai eu jusqu'ici la plus brillante.

Elle ferma le coffret, le remit à sa place et sortit précipitamment, comme pour dérober à Eucharis la vue d'un attendrissement auquel se laissait aller, pour la première fois peut-être, la fière Stella d'Oro, l'impassible filleule de Pierre.

VII.

LE BARON DE RICHEMONT.

On comprendra sans peine dans quelle stupeur me plongea l'étrange conversation que je venais d'entendre.

Ainsi donc j'étais double ! Cette enfant qui avait pris la place d'Eucharis pendant le séjour de son père à Paris, c'était ma petite fée

du Palace, c'était Stella d'Oro; c'était elle encore que je venais de voir et qui s'appelait miss Charlotte Johnson !

Elle avait tenu tout ce qu'elle promettait. Je la retrouvais belle, hardie, aventureuse, pleine de qualités inquiétantes ; aussi séduisante que dangereuse, prête à tout oser pour complaire au comte Petrucci et réaliser je ne sais quel rêve chimérique de régénération sociale.

J'étais comme grisée par le rôle brillant qu'elle se promettait et je faisais des vœux pour être *Elle*, bien qu'elle me fit presque peur. J'étais comme les enfants que fascine le mystère.

Comparée à celle-ci, je ne pouvais m'empêcher de trouver l'autre Eucharis *un peu mouton*, malgré toutes ses vertus, et je le dis étourdiment à ma sœur.

— Ingrate ! Imprudente ! me dit-elle, d'un ton si fâché que j'en restai toute déconcertée.

Dieu me pardonne ! l'influence que Stella d'Oro avait prise sur moi était déjà si grande que dans mon for intérieur je traitai ma pauvre sœur d'idiote et je la boudai, comme on fait toujours quand on a tort. Je ne pouvais en effet donner aucune raison honnête pour justifier ma préférence.

J'avais fini par m'habituer assez à ma prison pour ne plus y rester dans la torpeur où j'étais plongée au commencement ; aussi en sentais-je bien davantage l'ennui. Ma sœur ne m'avait jamais été d'une grande ressource comme conversation ; et puis j'étais brouillée avec elle. J'aspirais avec véhémence au mouvement, à la vie active, aux grandes destinées

auxquelles je me croyais appelée. En attendant j'aurais tout donné pour un compagnon autre que ce vieil assignat estropié, seul étranger parmi nous, tombé en enfance et bégayant des histoires de la Terreur.

Mon attente fut longue.

Au bout de plusieurs années seulement, le coffret s'entr'ouvrit, on y glissa un papier et on le referma si rapidement que je ne pus même entrevoir la personne qui l'y avait jeté. Eblouie un instant par la lumière, j'étais aussitôt retombée dans mes ténèbres.

Le nouveau venu était aussi un acte de naissance que le vieil assignat salua bien bas en disant :

— Que vois-je? Dieu a-t-il permis un miracle pour vous sauver, ô mon roi?

Mon roi! Pourvu que ce ne fût pas un roi à la façon de Pierre, comme Eucharis était princesse ou reine!

L'acte qui venait inopinément partager notre réclusion s'excusa d'abord fort poliment de sa brusque entrée.

— Vous êtes Eucharis et Tancrède, nous dit-il, et vous, Mademoiselle, continua-t-il en s'adressant plus particulièrement à moi, vous représentez une double personnalité. Je vous connais, comme vous le voyez ; je connais, je plains et j'estime Georges Champigny, tout en n'ignorant rien de ce qui le concerne. Il m'a rendu et me rendra encore, j'espère, de signalés services. Mais permettez-moi de vous dire quel est l'intrus qui a si cavalièrement envahi votre domicile. Je suis le Dauphin qu'on a dit mort au Temple, le fils de Louis XVI

et de l'infortunée Marie-Antoinette; je suis Louis XVII.

La surprise me rendit muette. Quoi c'était là ce prince dont les malheurs et la mort cruelle avaient retenti dans toute l'Europe et servaient encore de texte à tant de sentimentales déclamations? Je ne pus que balbutier :

— Sire...

— Oh ! ne me donnez pas ce titre, je vous en prie. Je ne suis pas roi et ne le serai jamais; je suis républicain. Je ne demande qu'une chose : la reconnaissance de mon état-civil et la portion qui m'appartient dans les biens patrimoniaux de ma famille. Je désire vivre en paix et en faisant le plus de bien possible sur cette terre de France, où je donnerai un grand exemple de renoncement en abdiquant, au profit de la République, mes droits héréditaires, qui priment ceux de tous les autres princes de la maison de Bourbon.

C'est pour le coup que mon étonnement n'eut plus de bornes. Le souverain légitime de la France, loin de réclamer son trône, se disait républicain et m'annonçait la République ?

— Quoi? dis-je abasourdie, Louis-Philippe...

— Louis-Philippe est parti comme Charles X, abandonné par la garde nationale et s'abandonnant lui-même; tout deux chassés par la justice de Dieu, vengeur de l'orphelin opprimé.

— Est-il possible ! O mystères de la Providence ! que vos voies sont incompréhensibles et que petit est l'homme qui dans son orgueil ose lutter contre vous ! — Et quand ont eu lieu ces évènements si extraordinaires ?

— Quand ? Mais il y a quelques mois à peine, le 24 février 1848. Se peut-il qu'ici, en plein Paris, vous n'en ayez rien su?

— Nul bruit extérieur ne peut pénétrer à travers les épaisses parois de notre cachot, lui répondis-je tristement.

— En effet, ce coffret est plus sourd que les prisons de l'Autriche; on m'y notifiait au moins les grands évènements qui marquent dans l'histoire des peuples. Mon cousin l'empereur Joseph m'y fit annoncer la mort de mon oncle Louis XVIII et l'avènement de mon autre oncle Charles X, en dépit du testament où son prédécesseur reconnaissait mes droits et priait ses héritiers de me rendre plus de justice que lui-même. Un homme avisé, mon oncle Provence, comme je l'appelais; les profits pour lui, les charges pour sa famille.

— Vous avez été prisonnier de l'Autriche?

— Non pas moi, mais celui que je représente. Je me suis si bien identifié avec lui pendant les quelques mois où je ne l'ai pas quitté, qu'il me semble l'avoir accompagné toute sa vie.

— Vous devez la bien connaître, alors?

— Oh! parfaitement. Aussitôt la république proclamée, le prince alla à Versailles et se fit délivrer un extrait de son acte de naissance: c'est lui qui a l'honneur de vous parler en ce moment. Muni de cet acte, il obtint à la mairie de Toulouse, son passeport au nom de Charles de France et partit pour Gaëte où était alors le Saint-Père. Le Vatican l'avait toujours protégé selon la mesure de son pouvoir, bien déchu malheureusement, en refusant de sacrer

Louis XVIII, en défendant de mêler le nom du Dauphin encore vivant aux prières publiques instituées à la chapelle expiatoire; enfin en s'opposant à l'érection du tombeau sacrilège où l'on devait déposer, comme étant ceux de Louis XVII, les restes de l'enfant enterré au cimetière Sainte-Marguerite. Le Saint-Père accueilli avec la plus touchante bonté son royal visiteur; mais dépossédé lui-même, que pouvait-il faire? L'Eglise perd toujours à se mêler des querelles des rois autrement que pour leur prêcher l'apaisement et l'oubli. Le prince revint en France, fortifié dans ses généreuses résolutions par la bénédiction et les encouragements du vénérable pontife et résolu à présenter au tribunal de la Seine une demande en rectification d'état-civil.

— Sous quel nom avait-il donc été connu jusque-là?

— Il avait été forcé d'en prendre et d'en quitter plusieurs pour dépister ses ennemis; mais depuis bien des années il portait exclusivement celui de baron de Richemont.

— Richemont! m'écriais-je; vous avez dit le baron de Richemont?

VIII.

ENTRE COUSINS...

Ce fut au tour de mon visiteur d'être surpris.

— Oui, c'est bien là le nom qu'à pris le duc de Normandie. Mais vous le connaissez donc?

Mon agitation était extrême.

— Si je le connais ! Ne venait-il pas à Florence, chez Georges Champigny ? Ne l'a-t-il pas souvent revu depuis?

— En effet, il avait été mis en rapport avec ce savant compatriote par *un ami* commun, le comte Pierre Petrucci.

Il avait accentué singulièrement le mot *ami*.

— Pierre, l'ami de quelqu'un ? dis-je amèrement ; son maître ou son ennemi, à la bonne heure.

— Le baron de Richemont n'accepte pas de maître et tout déchu qu'il soit, Pierre n'a pas osé se déclarer son ennemi. Au contraire ; il a souvent protégé le prince à son insu ou contre sa volonté, non par dévouement pour lui, mais parce que son existence bien connue et facile à prouver est l'arme avec laquelle Pierre a tenu en échec tous les gouvernements qui se sont succédé en France.

-- Personne cependant ne semblait se douter de la véritable personnalité du baron de Richemont.

— Assurément. Sauf M. Champigny et quelsques autres amis fidèles dont il était connu, il ne lui convenait pas de se poser comme un objet de curiosité, ou d'ameuter le scandale contre la pauvre France encore toute meurtrie de la double chute de Napoléon. Louis XVIII était vieux ; la réparation posthume qu'il en attendait lui paraissait suffisante ; son jeune et loyal cousin, le duc de Berry, avait été le premier à reconnaître ses droits.... mais le cauteleux comte de Provence, celui qui, se targuant de quelques années de stérilité, avait voulu faire déclarer bâtards les enfants de Marie-Antoinette, ne pou

vait croire à la sincérité du désintéressement de son neveu. Le baron de Richemont s'étant aventuré sur le territoire autrichien, y fut saisi par la police. Emprisonné à Milan, il écrivit à l'empereur, se déclarant hautement son cousin et lui soumettant les pièces à l'appui ; il réclamait l'application de la loi autrichienne qui punit de mort ceux qui se disent faussement parents de la famille impériale ; c'est-à-dire un procès qui eût fait éclater la vérité aux yeux du monde entier.

— Hé bien ! qu'arriva-t-il ?

— Rien, répondit tristement mon compagnon ; on le retint plus de sept années dans une captivité aussi douce que puisse être une réclusion absolue. Quand on le remit en liberté, sans lui rendre aucune des pièces dont on l'avait dépouillé, Louis XVIII était mort, le duc de Berry avait payé de sa vie d'imprudentes paroles..... et le pape avait sacré Charles X.

— Le S[t] Père lui-même abandonnait donc ce prince infortuné ?

— Que voulez-vons ? M. de Richemond a puisé dans ses malheurs une indulgence inépuisable, et excusait cette conduite, choquante au premier abord. Charles X héritait d'une situation qu'il n'avait point faite ; le Dauphin résignant ses droits, ce prince était son héritier légitime et la nation l'acceptait volontairement ; l'onction sainte consacrait un fait, donnait une plus grande stabilité à la monarchie restaurée, et l'on devait croire mort l'infortuné prince depuis si longtemps disparu.

— Je marche de surprise en surprise ! L'as-

sassinat du duc de Berry, ce crime mystérieux dont on n'a jamais pu trouver les instigateurs, se rattacherait à ces causes ? Elles auraient armé la main de Louvel ?

— Demandez-le à Pierre, répondit mon interlocuteur d'un ton sombre. Louvel, dont l'impassibilité étonna ses juges, peu au fait alors du fanatisme inspiré par les sociétés secrètes, avait, avant de frapper le duc, fait le sacrifice absolu de sa vie et dédaigna de la défendre. Son mutisme fit naître les plus étranges soupçons. Ceux de la duchesse s'égarèrent jusqu'au comte Decaze, et il se trouva un député, M. Clausel de Coussiergue, pour porter à la tribune cette odieuse accusation, qui fut repoussée comme elle le méritait.

— Soupçonner un ministre de complicité dans un pareil crime !

— On soupçonne tout quand on aspire au rang suprême et qu'on doute de son bon droit. On savait M. Decaze convaincu depuis longtemps de l'évasion du Dauphin et de son identité avec le baron de Richemont. Il avait fait tout au monde pour faire partager sa conviction à Louis XVIII à sa rentrée en France ; il en avait même obtenu de recevoir Martin de Gallardon, ce paysan, illuminé ou non, qu'après six semaines d'examen à Charenton, les docteurs Pinel et Royer Collard avaient déclaré *non aliéné*. et qui se disait chargé d'une mission céleste.

— Comme autrefois Jeanne d'Arc auprès de Charles VII ?

— Oui, avec cette différence que la Pucelle d'Orléans venait affirmer à Charles VII ses

droits au trône, tandis que Martin de Gallardon venait reprocher à Louis XVIII de méconnaître ceux de son neveu, le menaçant de mort subite s'il poussait l'audace jusqu'à se faire sacrer.

— Que répondit le roi à ce singulier avertissement?

— Louis XVIII, dit-on, pleura beaucoup; ce qui est sûr, c'est qu'il décommanda les préparatifs du sacre et ceux du monument qu'il voulait faire élever à Louis XVII; mais là se bornèrent les effets de cette révélation qui l'avait d'abord attéré. Il se refusa absolument à voir et à reconnaître le Dauphin, malgré les instances du prince de Condé qui l'avait reçu à sa sortie du Temple, toujours protégé depuis lors et se portait garant de son identité. Fouché, grâce auquel le royal enfant avait échappé à la police de l'empire, avec la connivence de l'impératrice Joséphine, morte, elle aussi, pour avoir affirmé devant le congrès des souverains, les droits de l'orphelin du Temple, Fouché appuyait en vain de son témoignage celui du paysan, du prince et du ministre; ils n'obtinrent qu'une promesse de reconnaissance posthume, dernière tromperie du vieux roi qui, deux ans plus tard, faisait arrêter et emprisonner par l'Autriche son infortuné neveu.

— Pauvre prince! on dut le croire irrévocablement perdu?

— Il ne restait plus en effet qu'à se débarrasser de témoins gênants dont le nombre diminuait chaque jour. Martin, auquel le roi avait fait don d'une ferme, était retourne à

Gallardon et on n'entendait plus parler de lui ; Fouché envoyé dans une ambassade, que transforma en exil définitif la loi de bannissement contre les conventionnels ayant voté la mort de Louis XVI, n'avait pas tardé à mourir ; le prince de Condé, ignorant le sort de celui qui avait refusé de se mettre à la tête des troupes et de ramasser une couronne dans le sang français, près de mourir lui-même, n'était plus à craindre. Seul, M. Decaze, possédant tous les secrets des chancelleries, de plus en plus en faveur près du vieux roi dont il pouvait réveiller les remords, était un adversaire redoutable qu'il fallait éloigner à tout prix. Là encore, le comte Petrucci fit son œuvre. Il impressionna si fortement l'imagination ardente de M^me^ la duchesse de Berry en lui faisant craindre le sort de son mari pour l'enfant qu'elle portait dans son sein, qu'elle parvint à éloigner des conseils de la monarchie l'un de ses plus fermes soutiens.

— Encore le comte Petrucci ! dis-je en frissonnant. Je retrouverai donc cet homme partout ? Oh ! il avait bien raison de dire qu'il tenait en main toutes les destinées souveraines ! Mais si l'ambition a fait repousser le prince par ceux dont il renversait les prétentions, il est un témoignage, du moins, qui ne lui aura pas manqué ; c'est celui de sa sœur, de celle qui a partagé sa dure captivité, qu'on n'a pas appelée à reconnaître l'enfant mort au Temple et qui avait conservé le secret espoir de retrouver un jour son frère.

— Hélas ! la destinée des princes est affreuse ! Madame a su l'existence de son frère ; mais

la raison d'état a été plus forte que sa tendresse, que sa conscience ; on l'a arrêtée par la crainte du scandale qu'amènerait la reconnaissance éclatante d'un prince traqué depuis vingt ans par sa propre famille. Plus tard, dans l'exil, revenant avec mélancolie sur cette affection d'enfance qu'elle eût été si heureuse de retrouver, M^me^ la duchesse d'Angoulême chargea secrètement deux hommes loyaux et dévoués, le comte de Bruges et le vicomte de Montchenu, de faire une enquête sérieuse sur les revendications du baron de Richemont. L'enquête terminée, les deux délégués en rédigeaient le procès-verbal, le 21 novembre 1839, lorsque l'ordre survint de tout suspendre.

— Qui pouvait s'opposer à ce qu'il en fût rendu compte à la duchesse?

— C'est au nom de la duchesse que défense fut faite d'aller plus loin. Céda-t-elle encore une fois à la pression ? Ou s'est-on servi de son nom ? Pierre voulait-il priver l'indomptable Richemont de cette preuve décisive, de cette consolation suprême, pour le punir de repousser son concours ? Qui saura jamais la vérité ? Dieu seul, qui sonde le cœur des rois.....

-- Mais ces commissaires, s'ils ont reconnu Louis XVII dans le baron de Richemont, ont dû lui en laisser un témoignage ?

— Le vicomte de Montchenu, le 8 novembre 1842, lui donna un écrit déclarant que, chargé avec le comte de Bruges de faire une enquête sur le dauphin sorti du Temple le 19 janvier 1794, ils l'avaient reconnu dans le baron de Richemont à des preuves irréfutables ; que le comte de Bruges était mort dans cette convic-

tion et que s'il mourait lui-même avant le triomphe de cette vérité. il conjurait tous ceux, qui liraient cette pièce de porter secours, appui et dévouement à celui qui est notre Roi.

— Et le comte de Bruges n'avait pas signé cette déclaration ?

— Il avait sacrifié sa fortune à la défense du dauphin. Frappé subitement de paralysie il n'a pu affirmer sa conviction autrement que par les actes de munificence qu'elle lui avait inspirés (1).

IX.

PIERRE, L'*AMI* DES ROIS.

— Le Dauphin a résisté à Pierre; ses amis se dévoueront en vain. Mais comment cet homme se trouvait-il à la cour de France ?

— De la façon la plus naturelle du monde. Le comte, ostensiblement du moins, était un des chefs de la jeune Italie, un de ceux qui avaient le plus constamment lutté contre le pouvoir de Napoléon, le plus contribué à l'affranchissement de la péninsule et au retour de ses anciens rois. Assidu à la cour de Naples, il avait suivi en France la jeune duchesse et était devenu son confident intime, son conseiller le plus écouté, comme l'intermédiaire habituel de ses relations avec sa famille.

---

(1) Ses neveux s'enorgueillissent encore aujourd'hui de ce dévouement au fils de Louis XVI, bien qu'il leur ait coûté plus de trois cent mille francs. (*Note de l'Editeur.*)

— Pierre, le terrible révolutionnaire, devenu le serviteur des rois! J'ai peine à vous croire, je l'avoue.

— Il les sert, et il en fait même, comme un autre Warwick, mais pour détruire plus sûrement le principe monarchique. Si le baron de Richemont eût voulu s'inféoder à lui, il serait aujourd'hui sur le trône de France.

— Je l'estime doublement pour avoir refusé. La protection de Pierre porte malheur. Les Bourbons ont dû le reconnaître, et la duchesse déplorer sa confiance imprudente.

— Ils lui doivent assurément l'obstacle le plus sérieux qui s'oppose à une nouvelle restauration. Vous le savez mieux que personne.

— Moi? que voulez-vous dire?

— Prétendriez-vous ignorer la naissance royale qu'on attribue à Eucharis?

— Une naissance royale! Vous vous jouez sans doute de ma crédulité. Je sais que ni l'une, ni l'autre de celles qui ont droit à ce nom n'est véritablement la fille de ceux qui l'ont élevée. Pierre seul sait qui elles sont et le rôle effrayant et grandiose qu'il destine à l'une d'elles au moins; à Stella d'Oro, sans doute, car la pauvre Lily n'a nullement la taille d'une héroïne.

L'acte royal m'examina à son tour d'un air d'incrédulité.

— Cette ignorance est singulière, dit-il enfin; pourtant elle s'expliquerait jusqu'à un certain point, par la réclusion où vous avez presque constamment vécu sous la garde de Georges Champigny; il n'est pas de ceux qu'on puisse faire complices dévoués d'une supercherie.

— Hélas ! le pauvre Georges a passé sa vie à en seconder malgré lui de toutes sortes ; à reconnaître et démentir tour à tour les filleules de Pierre.

— Il fait ce que sa malheureuse situation l'oblige à faire, mais Pierre sait qu'il ne peut guère compter sur lui. La preuve en est dans l'éducation entièrement hostile aux idées de son parrain qu'a reçue la jeune fille que vous appelez Lily et pour laquelle je m'étonne de vous voir si peu de sympathie.

Je rougis violemment et me tus. Cela lui était bien facile de s'attacher uniquement à celui qu'il représentait, lui qui n'était pas double !

— Je vous ai fâchée ? me dit-il au bout d'un moment.

— Non, mais je vois que vous ne comprenez pas la perplexité où je vis, pouvant appartenir à tour de rôle à deux personnes d'un caractère si différent et ne sachant rien de ce qu'elles sont en réalité, ni de ce qu'elles doivent être un jour.

— C'est vrai. Votre situatiou mérite de l'indulgence et si j'en étais dépourvu, je ne serais pas digne d'appartenir à mon admirable prince.

— De l'indulgence ! vous êtes bien bon, en vérité ! répartis-je, un peu dépitée.

— Voyons, reprit mon interlocuteur, je retire ce terme s'il vous a froissée ; je veux simplement dire qu'il ne faut ni juger ni condamner sur des apparences et qu'il y a des excuses pour la plupart les actions humaines, comme hélas ! un alliage d'intérêt personnel au fond de ces

qui nous paraît louable. Nous sommes destinés peut-être à partager longtemps cette étroite prison. Notre vie y sera affreuse si nous sommes en mésintelligence.

Je fus frappée de la sagesse et de la bonté de ce langage. A tout prendre, une brouille m'eût punie bien davantage que lui, moi qui depuis tant tant d'années étais privée de toutes relations.

— Vous avez raison, lui dis-je, et j'accepte votre indulgeuce pour une pauvre petite feuille de papier inexpérimentée, qui ne causant jamais qu'avec elle-même n'est pas habituée à la contradiction.

— Parlons de vous alors, me dit-il avec une bonne humeur cordiale qui me semblait être le fond de son caractère. Racontez-moi ce que vous savez de votre double personnalité.

Je m'empressai de le satisfaire. Quand j'en fus à la scène du caveau mortuaire et que je lui parlai de l'enveloppe aux cinq cachets fleurdelysés que j'avais aperçue dans le portefeuille du comte Petrucci, il fit un mouvement brusque; je voulus l'interroger, mais il me répondit :

— Non, non, pas maintenant. Continuez, je vous prie.

J'obéis sans rien omettre ; ni l'inclination réciproque, si durement refoulée, de la pauvre Eucharis et de M. de Morsy ; ni cette entrevue dramatique où les deux filleules de Pierre s'étaient trouvées en présence.

— C'est bien cela, disait mon compagnon rêveur ; toujours la tactique de Pierre ; embrouiller, jeter le doute sur tout et sur tous,

pour pouvoir projeter une lumière trompeuse sur les points qn'il lui plaira d'éclairer. Tout est faux avec cet homme, même la vérité.

J'étais prête à protester contre cet énorme paradoxe ; un instinct secret m'empêcha de le faire. Hélas ! j'étais destinée à en démontrer un jour l'exactitude.

-- Ecoutez-moi maintenant, reprit l'acte du dauphin de France après quelques instants de méditation. La présence du comte Petrucci près de la duchesse de Berry vous touche de plus près que vous ne pouvez vous l'imaginer. Je ne dis pas qu'elle éclaircisse votre situation; qui peut se vanter de pénétrer les desseins de Pierre ? Mais vous tirerez aisément les conclusions de ce que je vais vous dire. Si je suis renseigné sur tout cela d'une façon qui vous étonnera peut-être, c'est que le dauphin s'occupait dans ces derniers temps à résumer par écrit les preuves de son évasion et les mobiles secrets des faits souvent bizarres et inattendus qui composent l'histoire du commencement de ce siècle. Sa loyauté lui faisait un devoir de dire toute la vérité et de réfuter des calomnies dont il dédaignait de se faire une arme. Il comptait adresser ce manifeste aux souverains de l'Europe ; mais il ne trouva personne qui voulût l'imprimer, M. de Lamartine ayant déclaré close la question de Louis XVII.

— Par quelle singularité la république lui était-elle aussi hostile que la monarchie ?

— Cela, je l'ignore ; Pierre peut-être pourrait vous le dire. En tout cas, le prince jugea alors prudent de me mettre en sûreté et me confia à Georges Champigny.

— Vous l'avez vu, alors? Ah! parlez moi de lui, d'Eucharis.

— Tous deux mènent une vie paisible et triste qui n'est pas sans douceur, et ne redoutent que de la voir changer. Eucharis donne des leçons et consacre à son père tout le temps qu'elle a de libre. Mais revenons à ce qui vous concerne. Le comte Petrucci avait réussi, je vous l'ai dit, à effrayer la duchesse de Berry sur le sort réservé à sa grossesse. M. Decaze écarté, il mit en suspicion tous les médecins de la cour et persuada à la jeune princesse de s'en remettre exclusivement aux soins de son accoucheur, le docteur Deneux, petit médecin de province, auquel les chaudes recommandations de quelques familles influentes avaient fait accorder ce poste envié. C'était un homme honnête, dévoué, vaniteux, crédule et quelque peu superstitieux; grand observateur de pronostics de toute espèce. « La duchesse de Berry aura un garçon ; il *faut* qu'elle ait « un garçon » répétait-il à qui voulait l'entendre. La duchesse souriait sans répondre. Elle avait déjà eu un fils, mort avant de naître et les symptômes de sa quatrième grossesse concordant avec ceux de la seconde, elle caressait l'espoir fondé de mettre au monde un fils de France.

X.

LES CENTURIES DE NOSTRADAMUS.

Le terme de la duchesse approchait. Le soir du 29 septembre 1820, elle n'éprouvait rien encore et se plaisait à prolonger la causerie,

bien que sa gaîté un peu fébrile donnât à penser à son accoucheur et au comte Petrucci que sa délivrance ne pouvait tarder. En quittant le cercle de la princesse, Pierre chargé de porter le mot d'ordre au commandant du poste des Tuileries, *oublia* de le donner au docteur Deneux.

— Ah ! je comprends tout, à présent ! Mais ce que je trouve inconcevable, c'est que le docteur couchât dans une chambre si éloignée de l'appartement de la duchesse ; six ou sept portes à ouvrir avant de s'y rendre ?

— Pouvait-on supposer qu'il y aurait quelque obstacle à l'arrivée du docteur ? Bien que comme la plupart des Italiennes mariées en France, la duchesse accouchât rapidement, quelques pièces à traverser en courant étaient un retard à peine appréciable ; peut-être voulait-on prévenir ainsi tout soupçon d'une connivence avec le docteur dont le bruit avait déjà couru. Quoiqu'il en soit, le pauvre homme, tout ébloui des promesses qui lui étaient faites pour le cas où la duchesse aurait un garçon, inquiet des soupçons auxquels il se savait en butte, songeait involontairement aux diverses manières qu'il peut y avoir de continuer une branche royale. Il relisait avant de s'endormir le procès d'Asthon, condamné à mort et exécuté sous le règne de Guillaume et de Marie, bien moins comme conspirateur que parce qu'il avait déclaré avoir en mains des preuves évidentes de la naissance du prince de Galles, fils de Jacques II, que beaucoup de gens regardaient comme supposée et dont le malheureux Asthon avait été témoin.

— Comment interronpis-je tout étonnée ; on contesta aussi la naissance de l'infortuné Charles Stuart ?

— L'histoire se recommence sans cesse, me répondit mon interlocuteur ; les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes catastrophes triturent les peuples jusqu'à ce qu'ils soient mûrs pour la liberté.

— Ce moment est-il donc arrivé ?

—J'en doute beaucoup, hélas ! Les obstacles suscités au baron de Richemont font supposer que, cette fois encore, la révolution sera confisquée au profit d'intérêts personnels. En tout cas, ce n'est pas au profit de la branche aînée qu'on a renversé la branche cadette, soyez en sûre. Je n'insisterai pas sur les détails de l'accouchement de la duchesse de Berry ; tout le monde sait, et le *Moniteur* a reproduit, comment Mme de Vathaire, la première femme de chambre, s'enfuit éperdue pour faire éveiller le docteur Deneux, qui accourant à demi-vêtu et n'ayant pas le mot d'ordre, perdait un temps précieux à parlementer avec le factionnaire gardant l'antichambre. Lorqu'il put enfin pénétrer chez la duchesse, Mme Bourgeois, seule restée à son poste, venait de recevoir le fils attendu. On accourait de tous côtés et les hommes de garde, dans cet étrange désarroi, furent les premiers à constater la naissance royale ; puis vinrent les dignitaires, les princes à l'air soucieux et consterné, qu'avec une héroïque impudeur la duchesse conviait à s'assurer du sexe de l'enfant et de la réalité de l'accouchement.

Le roi arriva le dernier, tenant à la main

un magnifique bouquet de pierreries qu'il offrit à l'accouchée; sa voix tremblait de colère en la félicitant de la naissance du nouvel Henri, et il éconduisit avec brusquerie le malencontreux accoucheur qui lui présentait la gousse d'ail et le verre de vin de Jurançon dont on devait frotter les lèvres du nouveau-né, comme autrefois celles de son aïeul Henri IV.

La duchesse pâlit en voyant l'irritation du roi; Deneux ne douta plus de sa disgrâce. Cet évènement, si heureux en apparence, allait amener une scission profonde dans la famille royale, ébranler sa situation à peine reconquise. Au lieu du concours, assuré jusque-là, de tous les siens, le roi allait avoir à lutter contre ceux que la naissance de cet enfant rejetait au second rang, et les circonstances bizarres de cette naissance donnaient carrière à toutes les suppositions. Pendant que ces pensées pénibles agitaient les principaux acteurs de cette scène, un léger mouvement, des exclamations étouffées s'étaient produites auprès du berceau de l'enfant.

— Qu'est-ce ? demanda le roi.

— Sire, répondit le comte Petrucci qui venait de s'en approcher, c'est cette centurie de Nostradamus que l'on trouve attaché à l'oreiller de notre nouveau dauphin.

Il montrait un papier jauni, imprimé en caractères anciens.

— Lisez, dit le roi d'un ton bref.

Le comte obéit, en appuyant sur les deux drémiers vers :

Un serpent veu proche du lit royal,
Sera par Dame nuict; chiens n'aboyeront ;
Lors naître en France un prince tant royal,
Du ciel venu tous les princes verront.

Cette lecture produisit sur les assistants l'effet d'un coup de foudre. Nostradamus était fort en honneur alors; on retrouvait dans ses centuries, écrites au commencement du 16me siècle, l'annonce des grands évènements qui venaient de se produire; la mort de Louis XVI, la révolution française, l'élévation et la chute de Napoléon, *la teste rase*, *de soldat simple parvenu en empire ;* que signifiaient ce serpent vu proche du lit royal, ce prince venu du ciel en une nuit où les chiens n'aboyaient pas? Pierre souriait et semblait seul exempt du malaise général.

— Sire, dit-il au roi, l'oracle est clair : cet enfant venu du ciel, que par une intuition divine vous avez nommé *Dieudonné*, ralliera tous les cœurs, fera taire les factions,ces chiens sans cesse aboyant; il écrasera l'hydre des révolutions errant autour du lit royal. Paix et longue vie à l'enfant du miracle!

— Dieu vous entendre, monsieur le comte! répondit sèchement le roi.

Ce qu'on prévoyait arriva. Plusieurs des princes refusèrent de signer l'acte de naissance du nouvel héritier du trône, prétextant qu'une substitution d'enfant avait dû être opérée, grâce aux difficultés et aux retards opposés à leur arrivée. Tout était terminé lorsqu'ils étaient entrés et ils ne pouvaient s'en fier à la parole de quelques témoins de hasard, évidemment gagnés comme le médecin

Louis XVIII écoutait sans mot dire ; il semblait en proie à un combat intérieur et une violente émotion se lisait sur son visage.

Il la domina, et s'adressant aux princes :

— Votre résolution de désavouer mon petit neveu est-elle bien prise, Messieurs ? demanda-t-il.

Ils répondirent affirmativement.

— Hé bien ! il est inutile de déshonorer notre famille en faisant connaître vos insultantes et mensongères suppositions. Cet enfant ne régnera jamais ; ce que devait faire mon testament, je le ferai dès maintenant. Je vais écrire à mon frère d'Autriche de mettre en liberté le duc de Normandie et je le reconnaîtrai hautement pour Louis XVII.

— Cet homme est un imposteur ! s'écrièrent les princes.

— En êtes-vous bien sûrs ? Il y a eu, en effet, plusieurs faux Dauphins pour cacher le véritable ; tous ont été arrêtés, jugés, démasqués. N'essayez pas d'attaquer celui-ci, je vous le conseille, et ménagez l'empereur d'Autriche qui possède les preuves irréfutables de son identité.

— Quelles preuves ?

— La déclaration du prince de Condé et le procès-verbal de l'évasion du Temple. Les croyez-vous suffisantes ?

Que faire ?

Les princes se concertèrent. Ils connaissaient tous l'évasion du malheureux fils de Louis XVI, s'ils ne savaient pas précisément ce qu'il était devenu. Ils le croyaient mort, — je n'ose pas dire l'espéraient — Sans aucune

animosité personnelle contre lui, et regrettant même le triste sort auquel l'avaient réduit les combinaisons politiques, aucun d'eux, quelle que fût sa compassion secrète. n'eût osé affronter le scandale effroyable d'une reconnaissance publique, après la longue usurpation de celui-là même chargé de faire prévaloir les droits de l'orphelin l'oncle qu'on avait nommé son tuteur et régent de son royaume.

Et ce prince, qui, tout généreux qu'on pût le croire, devait être profondément irrité d'une si longue et si criante injustice, était prisonnier d'une puissance étrangère qui pouvait le faire reparaître à son gré, si en ébranlant par leurs protestations la situation de Louis XVIII et de son futur héritier, ils ôtaient à l'Autriche l'intérêt qu'elle pouvait avoir à lui rendre service... à charge de revanche.

Leur hésitation ne fut pas longue.

Entre un prince de trente-cinq ans, auquel un mariage assurerait promptement une postérité les écartant à jamais du trône, et un enfant né depuis quelques heures, le choix n'était pas douteux.

Ils signèrent.

Une protestation isolée fut publiée en Angleterre; mais aucune suite n'y fut donnée et le silence, — officiel, du moins, — se fit sur ces mystérieux évènements. On allait au plus pressé; avec son égoïsme ordinaire, Louis XVIII se contentait de conjurer le danger présent, laissant aux autres le soin de l'avenir. Ce fut un grand tort. Cette protestation, où l'on niait jusqu'à l'accouchement de la duchesse, fut connue en France trois jours après

cet évènement, de Deneux lui-même, dont le devoir était alors de provoquer un examen médical et de faire constater d'une façon éclatante la réalité de cet accouchement. Mais, maladroit en tout, il se tut : ce n'est qu'en 1830, lorsque les journaux reproduisirent la protestation de 1820, et que le nouveau gouvernement l'eut destitué de toutes ses places, qu'il réclama cet examen, aussi ridicule qu'inutile au bout de dix ans.

XI.

LA BERLINE MYSTÉRIEUSE.

J'écoutais cet étrange récit, ne sachant si c'était un rêve, ni quelle foi je devais ajouter aux paroles de celui qui me le faisait.

— Comment avez-vous pu avoir connaissance de détails si intimes? lui demandai-je.

— Vous oubliez que Pierre à l'œil et l'oreille partout ; il ne pouvait laisser ignorer au baron de Richemont des évènements si importants pour lui.

— D'accord ; mais je ne vois pas en quoi Eucharis s'y trouve intéressée.

— Patience, nous y voici. En redescendant de chez la duchesse, Pierre entra dans une pièce située au rez-de-chaussée du pavillon de Flore et qu'on croyait inhabitée. Elle faisait partie de l'appartement destiné à la nourrice. La veille, à la brune, une voiture aux stores baissés était entrée dans la cour des Tuileries, et s'était arrêtée devant ce pavillon; une

femme voilée en était descendue, se soutenant à peine, et appuyée au bras du comte Petrucci était entrée dans l'intérieur du palais ; personne ne l'en avait vue ressortir. Cette femme, se nommait Marie Tavernier.

— Marie Tavernier ! m'écriai-je ; et elle était de Zurich ?

— C'était une Suissesse en effet. J'ignore de quel canton elle était ; mais cela importe peu à ce qu'il me reste à vous raconter.

— Cela importe beaucoup, au contraire ; cette femme était blonde, n'est-il pas vrai ?

— Blonde et remarquablement belle.

— Plus de doute : cette Marie Tavernier, c'est Mme Delrieux, c'est la sœur de Cécile !

— La sœur de Cécile Champigny ? Ah ! Dieu soit loué, voici du moins un indice, un témoin !

— Hélas, non ! Mme Delrieux est morte depuis bien des années.

— Ce n'est pas elle alors, car je sais positivement que cette Marie Tavernier existe encore à Valparaiso, où elle est arrivée avec Daniel Mosé, l'ancien traducteur juré près le tribunal de la Seine. Elle passe pour sa femme. Tous deux tiennent l'hôtel de la Marine Anglaise où descendent les étrangers de distinction. Marie Tavernier, qu'on appelle là-bas *la belle Mariquitta*, a un grand luxe de lingerie, de bijoux et d'argenterie, qu'on explique en disant qu'elle a été la maîtresse de don Pèdre dont elle a une fille élevée en France et pour laquelle il lui fait une pension.

— Ah ! m'écriai-je avec agitation, voilà donc pourquoi l'ambassadeur de Portugal s'obsti-

nait à trouver une ressemblance entre Eucharis et dona Maria ? pourquoi il voulait l'attirer à la cour de Portugal et lui faire épouser son neveu ?

— C'est probable : cela l'eût rendu parent de la famille royale, et même de la main gauche une semblable alliance n'est jamais à dédaigner. M. et Mme Mosé avaient amené avec eux un fils qu'ils nommaient indifféremment Charles ou Tancrède ; mais celui-ci parlait souvent d'un autre père, d'une autre mère qu'il avait laissés à Paris et de sa sœur... Eucharis Champigny.

— Tancrède ! il vivrait ! m'écriai-je.

Un immense soupir et un sanglot étouffé me prouvèrent que ma sœur aussi avait compris.

— Je ne puis vous dire si c'est lui ou quelqu'autre mis à sa place ; mais je vous garantis l'exactitude des renseignements donnés à M. de Richemont sur la belle Mariquitta, dont il avait intérêt à suivre les traces.

— Vous ne m'avez pas encore dit pourquoi cette femme avait été amenée aux Tuileries.

— Pour y mettre au monde un enfant, la nuit même où la duchesse de Berry donnait la vie au duc de Bordeaux, et cet enfant avait été aussitôt emporté par Pierre. Commencez-vous à comprendre ?

— Je tremble de ce que vous me faites entrevoir, répondis-je. Cet enfant, qu'en avait fait Pierre ?

— C'est ce que lui demanda aussitôt Marie Tavernier. — « Il est en sûreté, lui répondit-il, et en voici le prix. » — Il déposa sur le lit de cette femme un bon de quatre cent mille francs

sur une banque étrangère. Elle le saisit d'une main avide ; puis, semblant hésiter : — « Mais du moins ma fille sera heureuse ? Vous me le jurez? » — Je vous le jure, répondit Pierre sans s'émouvoir, comme s'il se fût agi d'une transaction toute naturelle. Il s'était assis devant une table et écrivait sur une large feuille de vélin, s'arrêtant après chaque phrase comme pour en bien peser les termes. Après avoir signé, il agita une clochette ; la porte s'ouvrit et donna passage à trois personnages de haute mine, dont deux au moins paraissaient étrangers.

— Les chiens n'ont pas aboyé, Messieurs, leur dit Pierre ; mais soyez tranquilles : ils aboieront fort et longtemps quand vous en jugerez le moment venu.

Sans répondre, le plus âgé prit la feuille de vélin, lut silencieusement ce que Pierre y avait écrit, la signa et la passa à un autre qui fit de même. Quand les trois eurent signé, Pierre plia la feuille en quatre et la mit dans une enveloppe. L'un des mystérieux personnages lui remit un fil de soie avec lequel il l'entoura ; un autre lui donna un bâton de cire rouge et un cachet fleurdelysé qu'il reprit après que Pierre en eut marqué cinq empreintes ; le troisième décrocha de sa poitrine une croix de Saint-Louis et elle fut attachée à l'enveloppe par un autre fil de soie, qu'on scella également. Puis tous trois se retirèrent sans avoir prononcé une parole.

— L'enveloppe aux cinq cachets ! m'écriai-je ; et que contenait-elle ?

— Sans doute la ratification du marché qui venait d'être conclu avec Marie Tavernier et du rôle qui vous était attribué.

— Que voulez-vous dire ? répondis-je évasivement.

— C'est pourtant bien simple, reprit-il avec un peu d'impatience, et vous ne pouvez être innocente au point de ne pas le pressentir. Vous serez, suivant que Pierre voudra favoriser le fils de Louis XVI ou ses spoliateurs, la fille de la duchesse de Berry ou celle de Marie Tavernier... à moins que vous ne restiez Eucharis Champigny, ou que vous ne deveniez Charlotte Johnson.

— Quatre individualités, à présent ! c'est à en devenir folle !

— Vous le deviendrez peut-être, répondit l'acte princier ; il ne faudrait pour cela que vous rendre embarrassante ; Royer Collard et Pinel sont morts, et leurs successeurs ont considérablement étendu le domaine de la folie. La loi récente sur les aliénés donne de grandes facilités pour se débarrasser d'un personnage gênant et ôter du même coup toute créance à ce qu'il pourrait dire. Quelques lignes écrites sur une formule préparée à l'avance, le sexe, le nom, l'adresse, ou rien, si c'est plus commode, et l'on vous ramasse dans la rue, on vous prend chez vous, on vous enferme, on refuse à vos plus chers amis, à vos plus proches parents la permission de vous voir sous prétexte que cela vous agite. Vous êtes perdu pour jamais. Quand vous sortez, — si vous sortez — vous n'êtes plus à craindre.

— Vous me faites frémir ; quel plaisir trouvez-vous à m'épouvanter ainsi ?

— Ma chère petite, me répondit-il d'un ton protecteur, vous êtes fort novice et je voudrais

vous aguerrir. Cette ingénuité est charmante, mais dangereuse quand on a affaire à Pierre.

— Hélas ! répliquai-je, avec lui on doit s'attendre à tout. — Mais qu'est devenue après ses couches cette Marie Tavernier ? Elle n'a pas dû rester au château ?

— Pendant que le sort du jeune héritier de la couronne se débattait dans le grand salon des Tuileries, une berline noire, attelée de chevaux de même couleur entrait dans la cour. On y porta Marie Tavernier, on baissa les stores, Pierre monta sur le siège et elle partit pour une destination inconnue.

— Et l'enfant ? Qu'en avait-on fait ?

— C'est le secret de Pierre.

— Toujours des mystères ! dis-je avec dépit : quand un peu de lumière semble se faire, ce n'est que pour mieux me montrer l'épaisseur des ténèbres qui m'environnent !

En ce moment, nous sentîmes un mouvement inusité ; le coffret était soulevé par des mains tremblantes..... On l'ouvrit, on y glissa une enveloppe scellée et on le referma aussitôt.

Un profond sonpir fut tout ce que nous entendîmes. Mais il me sembla avoir entrevu la figure attristée, vieillie, de Georges Champigny, et sur l'enveloppe ces mots lugubres : *Ceci est mon testament.*

XII

COMMENT ON DEVIENT RÉPUBLICAIN.

J'étais légitimiste ; et je ne sais vraiment pas pourquoi. A moins que cela ne me vînt de

Stella d'Oro, dont la hauteur aristocratique s'accordait si mal avec les projets de rénovation sociale dont elle avait étourdi la pauvre Eucharis. Il est vrai qu'elle rêvait l'égalité pour les autres et devait planer au-dessus d'eux dans une sorte de nimbe mystique.

Je ne pus m'empêcher, quand je fus un peu familiarisée avec mon compagnon, de relever une des premières paroles qu'il m'avait dites et dont j'avais été profondément choquée.

— Comment se peut-il, lui dis-je, que le descendant d'une antique race de rois mente aux traditions de toute sa famille, et se déclare partisan de la Répnblique qui a fait périr ses parents sur l'échafaud ?

— Doucement, reprit-il ; c'est une poignée de misérables, ou de fous égarés par le fanatisme politique, le pire de tous, qui ont commis ce crime à jamais regrettable, et fait confondre avec lui dans la même horreur le régime sous lequel il s'est produit. La République n'en est pas plus coupable que le chêne auquel on a emprunté le bois de la guillotine n'est cause de la mort de Louis XVI et de sa famille. On les a tués au nom de la liberté, comme on brûlait jadis les hérétiques au nom de la religion. Ce sont les passions humaines qui ont tout fait à l'abri des prétextes les plus sacrés. Quand on a été, comme le prince, en butte depuis sa naissance à la sourde animosité de ceux qui auraient dû être vos protecteurs naturels ; quand on est la victime de la raison d'état ; quand on a traîné dans les deux mondes une existence sans cesse menacée, on prend en haine un ordre de choses qui remet le destin des

peuples entre les mains de quelques familles solidaires les unes des autres ; on aspire après une forme de gouvernement où les dépositaires du pouvoir, sans cesse renouvelés, n'ont qu'une autorité limitée, dont les abus sont éphémères comme elle. Louis XVI, bien qu'imbu depuis son enfance des principes de la royauté héréditaire, s'était élevé au dessus d'eux dans les douloureuses méditations de sa captivité. Il avait pénétré son fils de cette maxime des saints livres que toute autorité vient de Dieu et doit être respectée, tant qu'elle n'empiète pas sur le domaine de la conscience. Lorsque Jésus-Christ a dit ; *Rendez à César ce qui est à César*, César n'était pas le roi légitime des Hébreux, c'était l'empereur romain qui avait vaincu et détrôné la race de David. Dans les instructions secrètes de Louis XVI à Marie Antoinette, on lit ces belles paroles : « Dites à mon fils « qu'il naquit citoyen avant d'être roi ; que ne « l'étant plus, il n'a aucun droit à réclamer ; « que le peuple français a été libre de changer « la forme de son gouvernement et que chercher « à ressaisir une puissance qu'il nous a ôtée « *serait un crime*..... Ces principes sont gravés dans le cœur du prince, il les a proclamés en toute occasion ; ils lui ont valu, avec sa propre estime et celle de quelques amis d'élite, d'être considéré comme un jacobin par les siens, comme un renégat par tous les souverains de l'Europe, d'être abandonné par eux en 1814 et traité depuis comme un paria.

Ces paroles m'émurent vivement.

— Quelle âme admirable et vraiment chrétienne avait le roi martyr ! Quelle vue élevée

et nette de la vérité ! m'écriai-je avec enthousiasme ; et si son fils est digne de lui, quel roi nous pourrions avoir, au lieu de cette république qui ne durera pas, assurément, et qui va commencer par tout mettre sens dessus dessous !

— Le prince est digne de son père par les sentiments et lui est assurément supérieur pour le reste. Son intelligence s'est développée à la rude école du malheur, et il a l'expérience qui manque d'ordinaire à ses pareils. Il a vu de près les dessous de toutes ces choses que les princes ne voient jamais que de loin, de haut et du côté qu'on veut bien leur montrer. Il s'est battu pour la France sous Kléber et Desaix ; il a appris le métier des armes avec ces deux grands capitaines. Il a été mêlé aux affaires des cours et de la politique pendant les années qu'il a passées au Brésil, dans l'intimité de l'empereur don Pédro, qui le traitait en prince Français malgré l'hostilité d'une partie de son entourage. Il a appris la patience et la résignation dans ses longues captivités, et il a trouvé dans son cœur, aussi bien que dans les enseignements paternels, la force d'oublier et de pardonner les injures.

— Comment la sympathie qu'inspire un tel prince n'est-elle pas devenue universelle ? comment ses partisans...

— Il a des amis nombreux, dévoués, mais pas de partisans ; un prince qui ne veut pas régner, qui ne tente aucune aventure, qui n'aura jamais de places à donner à personne, est un être singulier qu'on estime et qu'on délaisse. Les deux branches de sa famille, qui ont

tour à tour occupé sa place et l'expient aujourd'hui dans l'exil, n'ont jamais cru à son désintéressement. Louis-Philippe l'a mis a de rudes épreuves. Voyant que les poursuites, la prison, ne pouvaient lasser sa constance, il lui fit offrir, à trois reprises, la main de la princesse Clémentine et la reconnaissance de ses droits, contre son abdication en faveur de la branche d'Orléans, espérant rallier ainsi à la souveraineté populaire les fidèles de la légitimité. Quelle tentation pour le prince ! On lui offrait le repos, le bonheur avec une femme vertueuse et charmante, la fin de cette existence nomade, précaire, où il était traité souvent comme un aventurier... mais c'est à la France seule et non à d'autres ambitions qu'il voulait sacrifier ses droits, et sa loyauté ne lui permettait pas d'hésiter. Il répondit à Louis-Philippe : « Si j'abdique, mon roi et le vôtre, « c'est le duc de Bordeaux. »

— Ah ! c'est admirable, sublime ! m'écriai-je de nouveau. Ai-je tort de placer au-dessus de tout la race héroïque qui donne de pareils rejetons ? Tenez, puisqu'il ne veut pas être roi, il est un moyen de nous faire aimer la République ; qu'on nous le donne pour président, et toutes les réformes qu'on réclame il les réalisera. Si Pierre le voulait, rien ne serait plus facile.

— Pierre ne le voudra pas. Il se serait servi du prince pour renverser à tour de rôle les Bourbons et les d'Orléans. Celui-ci a refusé : repoussé également par les républicains et les royalistes, objet de la défiance des deux partis, il mourra martyr de son désintéressement.

— Y a-t-il donc si peu de justice en ce monde! dis-je avec amertume ; et Pierre, ce soi-disant réformateur, ne serait-il qu'un oppresseur d'un autre genre ?

— Pierre est une énigme, une force aveugle; le génie de la destruction ; il excite les passions, il souffle la tempête ; il voudrait engloutir le vieux monde dans un cataclysme universel ; il y réussira peut-être. Le mal est plus facile à faire que le bien. Si l'humanité sort régénérée des effroyables désastres qu'il lui prépare, mon cher prince n'en recueillera rien sans doute. Vous êtes Italienne, vous devez être superstitieuse ; hé bien ! l'Egyptienne qui, à Jaffa, prédit à Napoléon qu'après avoir gagné des batailles, conquis et donné des royaumes et porté la couronne, il mourrait en exil, prédit sur la même plage à l'infortuné fils de Louis XVI « Qu'il parcourrait le monde « sans pouvoir trouver d'asile ; qu'il serait « malheureux toute sa vie et qu'il mourrait « d'être né ! »

Je frissonnais d'épouvante, lorsqu'un brusque mouvement que subit notre prison m'arracha un cri, étouffé heureusement entre ses parois impénétrables....

On emportait le coffret.

XIII.

LE TESTAMENT

Je reconnus le bercement régulier que produit le roulement d'une voiture. Allions nous recommencer nos pérégrinations à travers l'Europe ?

Au bout d'une heure à peine, la voiture s'arrêta; la personne qui nous tenait en descendit, monta un escalier, posa le coffret sur une table, l'ouvrit, nous bouscula d'une main impatiente, et s'écria :

— Comment! rien que des papiers, des actes un testament ? Un tes-ta-ment ! et pourquoi faire, bon Dieu ?

C'était la voix de Clarisse Guimauve, hélas ! plus Clarisse et moins Guimauve que jamais. Elle m'apparut alors telle que je l'ai décrite et telle à peu près que je me l'étais figurée ; les années avaient eu peu de prise sur sa sèche et jaune personne.

Elle nous dépliait tour à tour, faisant ses réflexions sur chacun.

— L'acte de naissance d'Eucharis ? il faudra le lui renvoyer. Celui de Tancrède? à quoi bon, puisqu'il est mort depuis longtemps ? Ah ! sans doute on le gardait comme souvenir. Je le renverrai aussi à sa sœur, avec les traductions. Je ne demande pas mieux que de respecter les petites manies des gens quand il ne m'en coûte rien. Un morceau d'assignat? au feu, celui-là ; je n'aime pas ces paperasses qui paraissent de l'argent et qui n'en sont pas. Tiens ! quel est cet acte ci ? Naissance de Louis Charles de France..... Il aura été remis à mon père par le baron de Richemont. C'était sa spécialité, à ce pauvre homme, d'être mêlé aux tripotages de tous les aventuriers de France et de Navarre. Qu'en ferai-je? Bah! je l'enverrai aussi à Eucharis ; Mais le testament...., Ah ! le testament... mon mari va arriver; il faut que je l'attende pour l'ouvrir. Je ne comprends

pas que ce coffret ne contienne que ces papiers sans valeur. Où mon père mettait-il donc ses économies ? Il n'avait pas besoin de les cacher, puisque je lui avais promis de partager fraternellement avec Eucharis. Si la petite sournoise a fait sa part, elle peut compter ne pas voir grand'chose de la mienne.

Clarisse en était là de son monologue, lorsque Mr Julien entra en costume de voyage.

— J'arrive encore à temps, je l'espère, demanda-t-il, en embrassant sa femme.

— A temps pour l'enterrement et pour la lecture du testament, répondit celle-ci.

— Quoi tout est fini ?..... je ne verrai plus ton pauvre père ? J'aurai voulu lui dire un dernier adieu ; c'était un digne homme et je le regrette.

— Moi aussi, répondit brièvement Clarisse. -- Mais, ajouta-t-elle en voyant les yeux de son mari devenir humides, nous n'avons pas le temps de nous attendrir. Voici bien des affaires. Dans cette cassette, vrai coffre-fort portatif dont mon père avait la clé pendue au cou comme s'il eût renfermé sa fortune, je ne trouve que quelques vieilles paperasses d'actes, de traductions, et son testament.

— Je ne sais pas trop ce que tu comptais y trouver, puisque sa fortune est entre tes mains depuis longtemps.

— Et ses économies ? Crois-tu qu'à Sainte-Périne il dépensât son revenu ? Quelques centaines de francs dans un tiroir et ce livret de caisse d'épargne, voilà tout ce qu'il y avait.

— Ma chère amie, reprit doucement M. Julien, je t'engage à ne pas chercher davantage.

Il est tout naturel que mon beau-père, t'ayant assuré le capital qu'il possédait, ait voulu, en se réduisant au plus strict nécessaire, laisser quelques ressources à Eucharis, qui au bout du compte, est sa fille aussi bien que toi.

— Sa fille adultérine, puisque ma mère vit peut-être encore.

— Comme tu voudras, répondit M. Julien qui discutait le moins possible; pourtant tu n'as, pour croire à l'existence de ta mère, après tant d'années écoulées sans avoir entendu parler d'elle, que les on-dit de notre ancien contre-maître.

— Peu m'importe; la naissance d'Eucharis est irrégulière; mon père n'avait pas le droit de se remarier du moment où il ne pouvait prouver la mort de sa première femme, et j'entends me mettre désormais à l'abri, moi et les miens, des enfants de hasard qui vont peut-être lui surgir de tous côtés.

— Je voudrais bien savoir comment tu t'y prendras.

— Oh! c'est tout arrangé. J'ai mis ton absence à profit.

— Puis-je au moins savoir comment? demanda M. Julien, un peu inquiet. Il craignait que son entreprenante moitié ne se fût laissée entraîuer au-delà des bornes de la légalité.

— C'est bien simple, répondit Clarisse Guimauve. Tu sais que mon père avait depuis quelque temps l'esprit fort affaibli; il perdait la mémoire; il disait parfois des choses étranges. Il redoutait la venue d'un Pierre, fils de Pierre, maître absolu de sa destinée et de celle d'Eucharis dont il était le parrain. Il

me sembla prudent de séparer tout à fait nos intérêts avant que *ce Monsieur* ne se mêlât d'y intervenir, et je le dis nettement à mon père. Il suffisait pour cela qu'il demandât une rectification de l'acte de naissance d'Eucharis et de l'acte de décès de Cécile Tavernier, en déclarant qu'il n'y avait jamais eu de mariage entre eux ; mais il me supplia tellement de ne pas mettre Eucharis en cause, que j'y consentis; d'ailleurs il aurait fallu la prévenir et ç'auraient été des pleurs, des désolations à n'en plus finir. La rectification de l'acte de décès me suffisait; du moment où son père n'était pas le mari de sa mère, il est clair qu'elle n'est pas fille légitime.

— Peut-être, dit M. Julien ; il me semble...

— Peut-être ? En vérité, tu me fais bouillir avec tes objections. Tu nierais le soleil en plein midi. Je n'ai jamais vu personne pousser aussi loin que toi l'esprit de contradiction.

— Allons, ne te fâche pas, reprit le mari débonnaire. — Il savait fort bien que le jugement rectificatif ne pouvait avoir d'effet pour Eucharis, majeure au moment où il avait été rendu, qu'autant qu'elle y serait intervenue en personne, et jugea inutile de désabuser sa femme. — Mais je serais curieux de savoir comment tout cela s'est passé. L'enquête et la production des pièces nécessaires auront ébruité ce que tu tenais à cacher.

— Des pièces ? pas une seule. Une enquête? pas l'ombre, répondit Clarisse triomphante. Tout s'est arrangé à l'amiable entre nous et notre ami le substitut. Il a préparé la demande que j'ai fait signer à mon père. Les tribunaux

sont en vacances, comme tu sais ; le jugement a été rendu le samedi suivant, le substitut faisant fonctions de procureur impérial et un juge de ses amis remplaçant le président absent. Tout cela a été bâclé en une semaine et sans que personne en ait rien su.

— Hum ! se contenta de répondre M. Julien, peu édifié de cette justice à la turque. — Et ton père a accepté cela ?

— Il le fallait bien. J'avoue qu'il avait l'air navré en recevant l'expédition du jugement, et j'avais du chagrin de le voir si accablé, ce pauvre homme. Après tout, ce n'était pas raisonnable ; qu'est-ce que je lui demandais ? La justice et rien de plus. Aussi j'ai surmonté mon émotion, car tu le sais, je ne transige jamais quand il s'agit de mon devoir ou de mes droits.

— Je le sais, répondit M. Julien ; tu es même parfois un peu trop stricte sur ce dernier article et je crains.....

— Tu crains toujours, mon pauvre ami. Heureusement j'ai de l'énergie pour deux.

M. Julien inclina la tête en silence, ce qui put passer pour une approbation.

XIV

UN DRAME INTIME

— Enfin mon père signa et me dit ce seul mot : — « Adieu » — en me remettant l'acte d'une main et me montrant la porte de l'autre. Voyant qu'il était contrarié, je n'insistai pas ; il faut en passer aux vieillards ; aussi je lui dis : « Au revoir, papa ; sans ran-

cune. » — Je voulus l'embrasser ; il détourna la tête ; ma foi ! je partis. Je pense que c'est alors qu'il a écrit ce testament, car Eucharis étant arrivée une heure ou deux aprés mon départ, on lui dit que son père était souffrant, avait prévenu qu'il ne dînerait point et recommandé qu'on ne le dérangeât pas de la soirée. Eucharis, inquiète, alla frapper à la porte et fit bien, comme tu vas voir. Il refusa d'abord d'ouvrir ; mais reconnaissant la voix de sa fille il céda. Eucharis le trouva agité, défait, le col de sa chemise déboutonné ; la cheminée était pleine de papiers brûlés, et dans un coin où il l'avait jeté, elle aperçut un rasoir tout ouvert. Il allait se couper la gorge si elle ne fût pas arrivée à temps.

— Ah ! c'est épouvantable ! s'écria M. Julien ; tu es cruelle, Clarisse ; c'est toi, c'est ton insistance qui a poussé ton malheureux père à cette extrémité !

— Ah ! par exemple, voilà qui est fort ! reprit aigrement Clarisse ; est-ce ma faute, si mon père est en enfance et a des idées de suicide ? C'est une lubie qui lui a pris. Je ne le forçais pas ; s'il n'avait pas voulu consentir à réparer la fausse déclaration que nous lui avions laissé faire par complaisance après la mort de Cécile, il m'aurait dit non, tout bonnement. J'avais toujours moyen de faire valoir mes droits contre Eucharis après lui.

— C'est ce qu'il aura voulu éviter. Mais qu'est-il arrivé ensuite.

— Un tas d'ennuis. Ça s'est su à Sainte-Périne. On a dit que mon père avait perdu la tête, qu'on ne pouvait le garder. Il a fallu le

faire conduire dans une maison de santé et c'est encore moi qui ai eu toute la peine des démarches à faire, des arrangements à prendre. que sais-je ? Et puis Eucharis s'y refusait, voulait faire revenir son père chez elle..... Je te demande un peu ? Un homme qu'il fallait garder comme un enfant ? C'était impossible, avec ses leçons et une méchante petite bonne de rien du tout. Ah ! c'est là qu'il se serait coupé le cou tout à son aise ! Elle a fini par le comprendre, mais, grand Dieu, qu'il a fallu de temps et de paroles pour cela !

Ce dernier article étant le seul dont Clarisse ne fût point avare, elle n'avait pas dû s'y épargner.

— Tout cela s'est passé bien rapidement, fit observer M. Julien ; ton père ne paraissait pas malade quand je suis parti il y a un mois, et aujourd'hui le voilà mort ?... je crains que son transfert dans une maison d'aliénés n'ait hâté sa fin.

— Il l'a retardée, au contraire ; puisque je te dis qu'il voulait se tuer. Il était bien soigné, surveillé ; il ne manquait de rien et s'il est mort, c'est qu'il avait à mourir ; à quatre-vingt-deux ans, cela n'a rien d'étonnant, en somme.

— L'as-tu revu, au moins ?

— J'y suis allée deux ou trois fois, sans pouvoir en tirer une parole. Eucharis prétendait qu'il lui parlait quand je n'étais pas là et très-raisonnablement. Quand on a sa raison, on répond à ce qu'on vous dit, il me semble. Il était tombé en paralysie et c'est une seconde attaque qui l'a emporté.

M. Julien soupira et ne répliqua rien.

— Je vais, dit il, m'occuper des démarches à faire pour l'inhumation, des billets de faire part...

— C'est inutile ; on s'en charge à la maison là-bas. Eucharis vient après moi sur les billets et au même titre : nous n'avons pas besoin de mettre des étrangers dans notre confidence.

— Tu as raison, reprit M. Julien qui redoutait quelqu'algarade de sa femme et était heureux de voir qu'il n'en était rien. Mais comment cela va-t-il s'arranger pour le règlement de la succession? Il faudrait tâcher d'épargner à Eucharis la connaissance de la fausse situation qui lui est faite. La pauvre enfant adorait son père ; elle doit être au désespoir. Que serait-ce, si elle savait que sa mémoire peut être flétrie !

— J'y ai pensé! Je lui avais proposé une chose bien simple : « Déclare que tu es fille naturelle, lui avais-je dit ; tu hériteras en secret et sans frais. » Sais-tu ce qu'elle m'a répondu? — Jamais, pour aucun intérêt, je ne jetterai le déshonneur sur les cheveux blancs de mon père, sur le souvenir de ma mère chérie ; j'aimerais mieux renoncer à tout. -- Ma foi ! J'avais bien envie de la prendre au mot.

— Oh ! Clarisse !...

— Mais je me suis souvenue de ce que j'avais promis à mon père, et j'ai tourné la difficulté. Je suis allée chez le notaire de ton journal, qui ne connaît assurément pas Eucharis. Je lui ai porté l'acte de mariage de mon père, son acte de décès, et mon acte de naissance ; j'ai pris deux des employés comme témoins et j'ai fait dresser un acte de notoriété constatant

que j'étais seule héritière; ça n'a pas fait un pli; d'autant plus que j'ai chargé ce notaire de vendre la maison de la rue de la Pépinière et qu'il a des honoraires en perspective.

Tu es fort imprudente, Clarisse; les deux actes que tu viens de faire faire sont irréguliers. Ils pourraient avoir de fâcheuses conséquences pour nous, si Eucharis en avait connaissance et les attaquait.

— Eucharis? Ah! il n'y a pas de danger; il faudrait aller devant les tribunaux, conter toutes les affaires de papa et de maman...

– Et pourquoi vendre cette maison?

— Pour en finir et séparer nos intérêts. Sais-je comment tournera cette petite? Elle a été si drôlement élevée!

— Cette « *petite* » a trente-six ans bientôt, quoiqu'elle ne les paraisse pas, et une conduite irréprochable, répliqua son mari d'un ton un peu sec.

— Bah! ces artistes, on ne peut jurer de rien avec eux. Celle-là a déjà eu une amourette...

— Clarisse!

— Je sais ce que je dis. Ce Bergossi, qu'on portait au nues et qu'on a remercié si vite; le départ d'Eucharis pour l'Angleterre, tout de suite après la mort de Cécile, quand mon père avait plus besoin que jamais de sa société.... c'est louche... très-louche.

— En vérité, tu es injuste pour cette pauvre enfant, si douce, si dévouée, si attachée à ses devoirs.

— Injuste? c'est-à-dire que je suis pas aveugle comme toi. Enfin laissons cela et lisons ce testament.

-- Pas avant qu'Eucharis ne soit présente.

-- Hé ! pourquoi faire, puisque je suis seule héritière ?

-- Parce qu'elle a des droits, sinon aussi réguliers, au moins aussi grands que les tiens. D'ailleurs il faudrait consulter le notaire de ton père ; qui sait s'il ne lui a pas remis un double de son testament ? Dans ce cas on ne pourrait l'ouvrir sans une autorisation du président du tribunal.

-- Papa s'exposer à voir un juge mettre le nez dans ses affaires ? Tu oublies donc dans quelle situation il se trouvait ?

-- Peu importe, répliqua M. Julien avec plus de fermeté qu'il n'en montrait d'ordinaire ; je vais aller chez le notaire, et je tiens à ce qu'Eucharis soit présente à l'ouverture du testament. J'espère qu'après avoir pris tant de décisions graves en mon absence et sans mon aveu, tu m'accorderas au moins cette marque de déférence.

Il sortit sans attendre la réponse de sa femme. Celle-ci, un peu inquiète du résultat de ses aventureuses démarches, ne jugea pas à propos de pousser à bout son mari. Elle rejeta le testament avec humeur dans le coffret, nous mit à la hâte sous enveloppe, sonna et dit à sa bonne :

-- Portez cela chez Mademoiselle Eucharis Champigny. Vous lui direz que je lui renvoie ses papiers de famille.

XV.

LA DAME NOIRE.

— Mademoiselle ne reçoit personne, répondit la domestique d'Eucharis à celle qui lui apportait ce paquet.

— Remettez-lui ceci vous-même, alors; c'est de la part de Mme Julien Champigny et prenez-y bien garde : ce sont les papiers de famille de votre demoiselle.

Après avoir tourné et retourné l'enveloppe dont aucune fissure ne permettait à la curiosité de se satisfaire, la jeune fille se décida à la porter à sa maîtresse en lui répétant ce dont elle était chargée.

Eucharis prit l'enveloppe sans rien dire; mais dès que la bonne se fut retirée :

— Mes papiers de famille! s'écria-t-elle frémissante; ai-je une famille et sais-je laquelle on veut me donner à présent? Tous ceux que j'aimais sont morts ; nul ne prendra leur place.

Elle ouvrit un petit bureau, nous plongea au fond d'un tiroir dont elle retira la clé et sortit de la chambre.

Tout cela s'était fait si vite que nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Mon compagnon s'aperçut que je pleurais.

— Qu'avez-vous? me demanda-t-il; est-ce cette nouvelle captivité ?...

— Non, dis-je; Dieu merci, ce n'est pas sur moi que je pleure, mais sur cette pauvre Eucharis, si douloureusement frappée, si isolée.

Elle a perdu sa dernière affection et il lui est interdit de s'attacher à personne. Je pleure sur ce malheureux Georges Champigny dont la mort a du être affreuse; laisser sa fille adoptive exposée aux rancunes, aux mesquines tracasseries de Clarisse, quelle douleur pour lui!... Cette femme est un monstre d'égoïsme et d'insensibilité!

— Vous exagérez, ma chère enfant ; Clarisse est tout bonnement une femme avare, intéressée, à l'esprit étroit. Elle a passé la meilleure partie de sa vie à lutter contre la gêne, à stimuler un mari indolent ; elle se reproche comme une faute toute idée qui ne rapporte rien, toute action qui froisse ses intérêts ; elle est d'autant plus impitoyable qu'elle se figure agir par devoir, par dévouement aux siens. Croyez-moi ; les monstres sont rares, si les actions monstrueuses ne le sont pas.

— Qu'allons-nous devenir, à présent? demandai-je pour changer la conversation ; car il me coûtait d'en rabattre de la mauvaise opinion que j'avais exprimée sur Clarisse ; j'étais encore trop irritée.

— Nous allons rester là, probablement. Eucharis, toute à sa douleur, ne s'occupera pas de nous. A quoi bon, d'ailleurs, puisqu'elle ne sait pas *qui* elle doit être?

— Prenons donc patience, dis-je en soupirant. Mais vous, qui vous trouvez ici par hasard, vous espérez bien n'y pas rester?

— Moi, c'est différent. Si le baron de Richemont obtient l'examen de son identité, il aura besoin de son acte de naissance et me réclamera aux héritiers de son ami.

— Dieu vous entende et vous protège, lui répondis-je, moitié riant, moitié pleurant ; j'ai envie de vous dire comme le bon larron : « souvenez-vous de moi quand vous serez dans « votre royaume.

— Et je pourrais aussi vous répondre : « mon royaume n'est pas de ce monde, » répliquat-il tristement.

Plusieurs mois se passèrent sans amener aucun changement. La vie d'Eucharis s'écoulait morne et triste. Elle sortait une partie de la journée pour donner ses leçons, rentrait vers l'heure du dîner, après lequel elle se retirait dans sa chambre ; lisant, travaillant ou écrivant ; toujours seule ; étudiant le matin son piano avec acharnement. Mais le mécanisme seulement semblait chez elle survivre et progresser. Ses doigts n'avaient plus d'âme... son cœur n'avait plus d'espoir.

Pas une fois Clarisse ne vint visiter sa jeune sœur. Quand la porte d'Eucharis s'ouvrait, c'était pour des parents d'élèves, des règlements de compte, ou des leçons nouvelles.

Cette vie austère, dont nous partagions la monotonie, n'adoucissait pas son chagrin. Le temps passait sans la consoler. Souvent, le soir, nous percevions le bruit de ses larmes et sa voix étouffée demandant à Dieu de la réunir à ceux qu'elle avait aimés. Mais c'était tout. Ce que contenait le testament de Georges, comment s'étaient arrangées les affaires entre la rapace M^me^ Julien et sa jeune sœur, nous n'en savions rien.

On approchait des vacances. Plusieurs de ses élèves ayant déjà quitté Paris, Eucharis

restait davantage à la maison. Par une chaude après-midi de juillet, la bonne vint la prévenir qu'une dame insistait pour lui parler, en refusant de donner son nom.

— Comment est cette personne? demanda Eucharis étonnée.

— Très-élégante, bien qu'entièrement vêtue de noir; son visage est couvert d'un voile épais, au travers duquel on voit briller de grands yeux d'un bleu pâle.

— La *Dame Noire*! murmura Eucharis. Faites entrer, Marthe. Grand Dieu! de quoi suis-je encore menacée?

J'entendis le pas léger et le froissement soyeux des vêtements de l'étrangère; Eucharis palpitante d'effroi, n'avait pas la force de prononcer une parole; ce fut la dame Noire qui rompit le silence.

— Ma présence vous émeut étrangement, dit-elle; hélas! ce n'est pas à tort. Un grand danger vous menace et je viens vous en avertir.

— Que peut avoir à craindre une pauvre petite maîtresse de piano, une orpheline abandonnée comme moi?

— Ecoutez-moi, Eucharis. Vous n'êtes pas, vous le savez, ce que vous paraissez être. Des intérêts contraires sont attachés à l'existence de celle que nous représentons toutes deux. Les uns ont besoin qu'elle vive; d'autres voudraient sa mort. C'est pour cela que nous avons été créées doubles comme fille de Georges Champigny; choisies assez semblables d'aspect pour que ceux qui ne nous voient pas ensemble puissent s'y tromper; pour cela que

nous sommes toutes deux musiciennes, artistes. Nos deux existences doivent être mêlées, confondues, au point de n'en former qu'une seule. On est sur votre trace. On veut vous faire disparaître, et rien ne sera plus facile si vous continuez à mener une vie aussi retirée, à avoir un intérieur où personne ne pénètre. Qui s'inquiéterait de vous en pareil cas? Une maîtresse de piano morte ou partie, on en prend une autre et tout est dit.

— Pierre peut faire de moi ce qu'il voudra; croyez-vous que je tienne à la vie?

— Mais Pierre y tient pour vous. Ce n'est pas lui que vous avez à craindre, au contraire.

— Oui, je sais; il a besoin de moi, m'avez-vous dit, reprit amèrement Eucharis; je dois être l'instrument de ses ténébreux desseins. Hé bien, je refuse. Qu'il me brise. Ma mort ne coûtera un regret à personne et sera une délivrance pour moi.

— A personne? En êtes-vous bien sûre? N'y a-t-il au monde aucun être qui vous intéresse?

— Non! reprit résolûment Eucharis. J'ai arraché de mon cœur toute tendresse, et M. de Morsy n'a jamais cherché à me revoir. Il suit sa voie, moi la mienne. Qu'il soit heureux, c'est tout ce que je désire. Je vivrai seule; je mourrai seule... du moins ainsi serai-je sûre de n'entraîner personne dans la fatale destinée que Pierre m'a faite.

— Vous voici telle qu'il le fallait pour vous dévouer à son œuvre, répondit Stella d'Oro. Sans attachement, sans espoir en ce monde, reculerez-vous encore devant la grande tâche dont je vous ai parlé jadis?

— Cette tâche est enveloppée de mystère ; c'est par le mal, la violence, la destruction que Pierre veut préluder à je ne sais quelle réforme chimérique de la société. Je ne lui obéirai pas en aveugle, mais qu'il me montre du bien à faire et je m'y dévouerai.

— Enfant ! vieille enfant, dit la dame Noire d'un ton farouche. Ne voyez-vous pas que la destruction est la loi de l'humanité ? que les catastrophes seules la renouvellent ? Les temps prédits sont accomplis ; toute chair a corrompu sa voie ; l'œuvre du Christ est usée...

La dame Noire s'arrêta, comme si elle attendait une objection pour continuer.

XVI.

L'ANTECHRIST.

— L'œuvre du Christ est usée ! s'écria Eucharis avec indignation. Et qui donc oserez-vous mettre à sa place ?

— L'Antechrist, répondit sourdement Stella.

Eucharis la regarda stupéfaite. Cet être mystérieux dont parle la vision de Saint-Jean, était le type du bouleversement moral, religieux et social ; mais personne ne le considérait autrement que comme une image. Et c'était en plein dix-neuvième siècle, alors que toutes les croyances s'effrondraient, qu'on voulait faire appel à ces superstitions vieillies ?

— L'Antechrist ? répéta Eucharis d'un ton d'incrédulité railleuse ; vous vous moquez de

moi, sans doute ; vous m'avez appelée enfant, et vous me traitez en enfant.

— Non, non, Dieu me garde de plaisanter sur un pareil sujet! ce nom est un symbole ; il faut qu'il prenne un corps. Depuis trois siècles, l'organisation des forces latentes de la société, chaque fois qu'on l'a mise en jeu, a toujours échoué misérablement, parce que les revendications sociales qu'elle a pour but se personnifiaient dans un homme, et que cet homme les abandonnait pour assouvir son ambition. Cette honte va recommencer une fois encore : la dernière. Après son admirable réveil, la grande nation indolente va retomber dans la servitude. Celui à qui Pierre laisse saisir le pouvoir, qui va se faire proclamer empereur, c'est un aiglon dégénéré ; il ruinera la légende impériale, si vivace encore, si imprudemment ranimée par Louis-Philippe, en précipitant la France dans des aventures dont il ne saura pas la tirer. Son nom sera en exécration à la France, humiliée et vaincue, qui ne voudra plus de souverains. La monarchie constitutionnelle a fait son temps et la race des Bourbons est finie, soit que Louis XVII reparaisse, soit qu'on frappe le comte de Chambord de déchéance.

— Serait-il possible? les bruits de substitution qui ont couru.....

— Deviendront des réalités quand il plaira à Pierre. Mais il a un moyen plus certain encore pour l'écarter du trône. Le mariage de la duchesse de Berry est nul.

— Ce que vous dites-là est insensé ! Ce mariage a été revêtu de toutes les sanctions civiles et religieuses.

— Les mêmes sanctions avaient revêtu à Londres le mariage de Ferdinand de Bourbon et d'Amy Brown, fiez-vous en à Pierre. En épousant Caroline de Naples, le duc de Berry était bigame. Sa première femme vit encore. Les deux filles issues de ce mariage ont épousé, comme filles légitimes d'Amy Brown et de *Ferdinand*, Messieurs de Faucigny Lucinge et de Charette. Louis XVIII les a nommées, en 1820, comtesses d'Issoudun et de Vierzon, deux apanages du duché de leur père, et leurs armes sont: *de France à brisures de gueules*, sans barre d'illégitimé.

— Quelle imprudence de la part d'un roi si habile!

— Vous oubliez sous quelle pression il vivait. Il aimait mieux exposer son petit neveu à une déchéance éventuelle que de se voir déposséder, lui et toute sa race, par Louis XVII. Aussi jamais le comte de Chambord n'essaiera de reprendre par les armes une couronne qui, même après la mort de Richemont, ne lui appartiendrait pas légitimement. Il porte avec résignation dans l'exil ce lourd titre de prince qu'il ne pourrait répudier sans déshonorer son père.

— Ceci me semble au moins contestable. Le mariage civil n'existe pas en Angleterre et le pape a pu rompre le mariage religieux.

— Non vraiment. Le seul cas de nullité serait que le roi et le père eussent ignoré ce mariage, et ils le savaient ; il a eu lieu à la chapelle de King-Street, Portmann Square, à Londres, en 1806. La disproportion du rang des deux époux ne pouvait être, aux yeux du

chef de la catholicité, un motif suffisant pour rompre leur union.

— Pardon ; quand le sort d'un peuple entier se trouve à la merci d'un caprice de jeunesse de celui que la loi d'hérédité appelle au trône, je trouve fort juste que l'Eglise use de son pouvoir de lier et de délier. Mais là n'est pas la question. Le véritable roi était Louis XVII et non pas le comte de Provence, et on ne l'a pas averti du mariage de son cousin, n'est-il pas vrai ? Donc il n'y a pas donné son consentement, le premier mariage est nul et le comte de Chambord fils légitime du second.

— Pierre n'a pas pensé à cela, répondit Stella en riant. Vous devenez une dialecticienne de première force ; mais vous devez comprendre que tant que le dauphin passera pour mort, votre objection ne vaudra rien. Et on est plus éloigné que jamais d'admettre son existence.

— Pauvre Henri V ! il subit la honte cachée et l'amertume d'une situation qu'il n'a point faite ; il était condamné avant de naître, lui dont les vertus eussent peut-être sauvé la France !

— Les rois s'en vont, et les sauveurs des peuples ne sont que des ambitieux qui les asservissent ; ils seront remplacés par un mythe. Place à la femme dont le front couronné d'étoiles porte ce mot : *mystère* et qui domptera le dragon ! Tu es celle qui doit accomplir les conditions du testament du grand cardinal ; tu seras l'Antechrist et tu réferas l'œuvre tentée il y a dix-huit cents ans.

— Jamais je ne consentirai à jouer ce rôle sacrilège et menteur.

— Jamais ? on ne dit pas *jamais* à Pierre. Il faut que ce monde lui appartienne par la violence ou par la persuasion. Tu seras l'Antechrist, et ceux que ce nom effraie, tu les attireras à toi par la douceur, la séduction, la grâce ; impitoyable envers les puissants que tu accableras sous leur propre ignominie, tu protégeras les faibles, les innocents, les opprimés. La lutte commencera obscure ; tu seras emprisonnée, changée de nom ; on publiera ta mort et tu réclameras en vain. Tu seras persécutée avec un acharnement sans exemple. Tu réuniras sur ta frêle personne toutes les douleurs, toutes les humiliations auxquelles le paûvre est en butte dans notre civilisation corrompue. On s'est joué des lois civiles et religieuses pour ta naissance et ton baptême ; on se jouera, pour te garder enfermée, de celles qui garantissent la liberté, les biens, la vie des citoyens. Quand la souffrance dépassera tes forces, tu appelleras Pierre à ton secours. Alors il brisera tes liens, il renversera avec tes bourreaux l'organisation sociale qui les protège et proclamera le règne de l'Antechrist.

— Je mourrai, dit Eucharis, mais je n'appellerai pas Pierre ; je ne me dirai pas l'Antechrist.

— Prends garde : si tu refuses ce rôle, sais-tu qui le remplira ? Tancrède !

Eucharis frissonna de tout son corps.

— Mais Tancrède est mort ! dit-elle.

— Non ; ceux dont Pierre a besoin ne meurent pas. Crois-tu que tes scrupules l'arrêteront, celui-là, quand toutes les jouissances lui

seront offertes ? Et toi, si faible contre la douleur, pourras-tu souffrir et voir souffrir autour de toi, sans demander grâce ?

— Dieu me fortifiera ; il vient au secours de celui qui l'implore. Je ne puis rien sans lui ; je puis tout avec son soutien.

— Dieu ! répéta Stella avec impatience ; ce n'est pas Dieu, c'est la superstition qui fait les martyrs ! et nous aurons les nôtres.

— Le martyre ne m'effraie pas, répliqua doucement Eucharis. Pierre est un vieillard à présent ; l'âge et l'expérience ont dû le rendre moins absolu, moins impitoyable ; j'essaierai de le fléchir...

Stella haussa les épaules.

— Pierre, dit-elle, n'a jamais moins de trente ans, jamais plus de cinquante. Ce n'est pas un homme, c'est l'incarnation d'une idée.

— Pourtant cette admiration passionnée que toute enfant il vous avait inspirée, s'adressait bien à l'homme, au héros, au dieu, comme vous l'appeliez ?

— Quand Pierre veut s'assujétir une créature humaine, il se présente toujours à elle sous la forme et dans les circonstances les plus propres à frapper son imagination. Il l'exalte, il la transporte, il l'élève plus haut et plus loin que sa personnalité ; il en fait une amante de l'Idée. Si elle n'est pas capable de s'élever au-dessus d'un amour vulgaire, il la laisse retomber avec mépris et la brise.

— Ainsi ce Pierre qui vous avait emportée d'Oberstroff.....

— Ce Pierre avec lequel j'ai vécu dans une étroite intimité jusqu'à l'âge de vingt ans, que

je n'ai jamais revu depuis, ne me reparaîtra pas sous la même enveloppe terrestre, lorsqu'il viendra m'avertir que l'heure est venue de me mettre à la tâche pour laquelle il m'a préparée.

— Ceci m'effraierait si je croyais au surnaturel.....

— Croyez ce que vous voudrez, reprit la dame Noire avec un peu d'impatience; que voyez-vous là de surnaturel ? Huit exécuteurs testamentaires, je vous l'ai dit, répandus sur la surface du monde civilisé, travaillent incessamment à l'œuvre léguée par leur ancêtre; ancêtre moral, si vous le voulez, car les liens du sang sont comptés pour rien. Tous se nomment Pierre, fils de Pierre, en quelque langue et sous quelque nationalité qu'ils figurent: tous sont dans la force de l'âge tant qu'ils remplissent un rôle actif; ils paraissent, disparaissent, changent de pays et sont renouvelés sans cesse, car il ne doit y avoir ni vieillesse, ni hésitation, ni défaillance parmi les serviteurs de l'Idée.

— Et qui les choisit, qui les envoie ?

— Le pouvoir invisible, insaisissable, dont ils sont à la fois les agents et les membres. Ne m'en demandez pas davantage : je ne sais rien de plus et ne pourrais rien vous dire.

— C'est assez... c'est trop, même, reprit Eucharis; je vois qu'il n'y a nulle pitié à attendre de Pierre. Pour éviter qu'un sentiment humain ne l'attendrisse en faveur de l'enfant qu'il a formée à le servir, c'est un autre qui disposera d'elle quand il la jettera dans la mêlée.

— Parfaitement. Vous avez saisi ce qui fait la puissance et la force de Pierre. Il ne nous reste plus, comme vous le voyez, qu'à courber la tête et à obéir...

— Il nous reste notre conscience, à laquelle nous devons obéir avant tout, répondit Eucharis d'un ton grave.

— Notre conscience ! Pour toi c'est tout un ensemble de préceptes, de superstitions aveuglément acceptées sur la foi d'autrui ; tu t'efforces d'y modeler ta conduite. Pour moi... Ecoute, pauvre Lys : j'ai pitié de toi... Nous sommes deux, tu le sais, pour cette tâche terrible dont tu ne comprends pas la grandeur. Tu peux encore éviter ta destinée. Fais-toi connaître, lance-toi dans le monde, donne des fêtes, des concerts ; deviens une des étoiles du monde parisien, on ne pourra t'en faire disparaître sans qu'on te réclame, qu'on te recherche, qu'on te délivre. Je ne sais quoi m'attendrit quand je pense à ce qui t'attend... je voudrais te sauver. .

— A quoi bon ? Vous l'avez dit, on n'échappe pas à Pierre. Me lancer dans le monde ? Qui m'en ouvrirait l'entrée ? Qu'y ferais-je, moi qui n'ai jamais pu jouer en public ?

Stella d'Oro se mit à rire.

— N'as-tu donc jamais vu vraiment le nom d'Eucharis Champigny en védette sur une affiche de concert ?

— En effet, dit Eucharis en réfléchissant ; à mon retour de Londres, j'ai été complimentée sur mes succès dans différentes villes ; j'ai eu beau nier, on m'a montré des programmes où je figurais ; il a fallu me taire et céder à l'évi-

dence. Cela s'est renouvellé plusieurs fois depuis, à Paris même, dans des fêtes de charité, et dans des maisons particulières dont je ne connais aucunement les maîtres.

— Et cela se renouvellera encore. Pendant que tu te confinais dans ta douleur, je paraissais sous ton nom dans quelques réunions choisies, en attendant le moment de te produire véritablement en public. Ton deuil terminé, tu recevras de nombreuses invitations ; ton talent se sera perfectionné dans la solitude, et le fruit de cette année de retraite est un album de romances, déjà accepté par un éditeur, qui va le publier avec ton portrait, sous le titre de l'Etoile d'Or.

— L'Etoile d'Or, c'est vous, si bien faite pour cette brillante vie d'artiste dont vous voulez m'attribuer tout l'honneur... Comment soutiendrais-je ce mensonge ?

— Avec mon aide, ce sera facile. Je n'ai point menti en me disant Eucharis Champigny, tu le sais bien ; j'ai trompé ceux qui m'ont prise pour toi; que n'y regardaient-ils mieux ?

— Tromper ou mentir, c'est tout un ; je ne veux pas m'y prêter. L'une de nous est de trop, dites-vous, et doit disparaître ; laissez-moi partir, j'irai dans un couvent finir ma triste vie.

— Un couvent ? Oh ! non pas ; cet asile n'est pas sûr comme tu te l'imagines.

— N'est-il donc pas un lieu de refuge en ce monde, pour une pauvre créature qui ne demande qu'à mourir sans avoir fait de mal?

— Ecoute, Lily, reprit Stella, j'ai pitié de ta détresse et veux te laisser le temps de prendre une résolution. Quitte Paris pendant

trois mois. Ce portefeuille contient six mille francs qui te permettront de vivre, de voyager... Non ce n'est pas un cadeau, ajouta-t-elle à un mouvement d'Eucharis, c'est le prix de ton mobilier; je t'achète le droit de m'en servir, d'avoir à Paris un pied à terre. Pierre ne t'a jamais vue; je ne le reverrai jamais, moi qu'il a initiée... Nous nous ressemblons assez pour que celui qui disposera désormais de nos destinées ne puisse nous reconnaître, si nous avons soin de mêler nos deux vies antérieures de façon à ce que chacune de nous connaisse dans ses plus petits détails l'existence de l'autre. Je vais prendre une des clés de ce logement. Celle de nous qui y reviendra sera l'artiste Eucharis Champigny et subira les conséquences de ce nom.

XVII.

LES MATINÉES D'EUCHARIS.

Je renonce à décrire l'impression que m'avait produite ce que je venais d'entendre; mon compagnon, sachant déjà une partie de ces choses, était moins ému que moi et s'efforçait de relever mon courage.

— Pierre a beau s'agiter, c'est Dieu qui le mène, disait-il; il n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui; il sauvera Eucharis, sinon de la souffrance, au moins du mal auquel on voudrait l'entraîner.

— Mais quoi qu'elle fasse, elle sera l'instrument passif ou actif des bouleversements

préparés par ce Pierre, ou pour mieux dire par l'association formidable qu'il représente !

— Qui sait ? Il y a tant d'évènements imprévus ! les choses arrivent si rarement selon les prévisions humaines !

Une tristesse profonde m'avait envahie et je sentais couler les larmes de ma sœur.

Quelques jours après, au silence qui régnait autour de nous, nous comprîmes qu'Eucharis était partie.

Les trois mois s'écoulèrent. Une femme revint, mais laquelle ? Elle avait relégué le petit meuble qui nous contenait au fond d'un cabinet obscur, comme si elle eût redouté d'avoir des témoins. Un quatuor d'instruments à cordes nous y tenaient seuls compagnie, et plus heureux que nous, le quittaient souvent. Il y avait de fréquentes répétitions. Les habitudes d'Eucharis étaient totalement changées ; elle sortait beaucoup, allait dîner en ville ; lorsque l'hiver arriva, elle passa rarement une soirée au logis. La vie mondaine à laquelle l'avait condamnée Stella d'Oro avait évidemment commencé pour elle.

Cependant, si elle se lançait dans le monde, sa vie intime était murée. Un seul être vivant partageait sa solitude ; c'était une petite chienne ; une de ses havanaises dévouées et hargneuses, inséparables de leur maîtresse et ne laissant personne approcher d'elle ; qui sont en éveil au moindre bruit, s'épuisent en aboiements perçants et sont les plus fidèles gardiennes qu'on puisse rêver.

L'été se passa d'une façon plus calme ; sans sa chienne endiablée, on eût dit l'Eucharis

d'autrefois. Elle partit aussitôt les vacances et nous eûmes encore trois mois de repos absolu.

J'étais pressée d'une vive curiosité ; était-ce Stella d'Oro, menant naturellement la grande existence pour laquelle elle était faite ? Etait-ce Lily, s'étant décidée à suivre les conseils qui pouvaient prévenir ou tout au moins retarder la catastrophe annoncée?

Je n'avais pour me renseigner que les quelques mots échappés aux artistes, quand ils venaient prendre ou ranger leurs instruments; et c'étaient généralement, à l'adresse de la maîtresse de la maison, des éloges pouvant s'appliquer aussi bien à l'une qu'à l'autre.

L'hiver revint avec ses fêtes ; non contente de s'y montrer plus assidûment que jamais, Eucharis commença à recevoir chez elle. Elle donna tous les quinze jours des matinées musicales et littéraires auxquelles se pressait un monde d'élite. Ma position auprès de l'antichambre me permettait d'entendre les noms de tous ceux qu'on annonçait ; c'étaient de grands seigneurs, des littérateurs, des artistes, parmi lesquels nous ne fûmes pas peu étonnés, un jour, d'entendre nommer le baron de Richemont et M. de Morsy.

M. de Morsy chez Eucharis ! Et ce n'était pas une visite de hasard, car son violon vint remplacer un de ceux du quatuor notre voisin.

Paul de Morsy était excellent musicien, comme nous le savons ; son violon était un Stamati de Florence qu'il entourait de soins excessifs ; nul autre que lui ne le couchait dans sa boîte et ce n'était jamais qu'après en avoir longuement essuyé les cordes et l'archet avec

un mouchoir de batiste. Cela me permit de l'entendre parfois causer. Il était généralement très-réservé ; dès qu'il s'agissait d'Eucharis, une teinte de tristesse assombrissait sa voix et il détournait la conversation.

Je désespérais d'en rien apprendre, lorsqu'un jour lady Armstrong et sa famille, en voyage sur le continent, vinrent à une de ces matinées, et le mari de la belle Diane suivit M. de Morsy pour causer plus librement avec lui.

— Vous ici, mon cher Paul ! chez cette ingrate Eucharis que vous ne deviez jamais revoir ?

— Que voulez vous ? le temps cicatrise toutes les blessures. Vous êtes injuste en la traitant d'ingrate. Qu'avais-je fait pour elle ? Je l'aimais..... elle ne m'aimait pas..... voilà tout.

— J'ai vraiment peine à reconnaître dans cette brillante personne, à l'air coquettement impérieux, la modeste institutrice que j'ai vue chez lady Armstrong.

— La position est si différente ! D'inférieure la voici reine ; reine par la beauté, par la grâce, par l'élégance, par le talent. Oh ! vous avez raison ; ce n'est plus la douce et timide Eucharis que j'ai aimée, dont les yeux me semblaient pleins de tendresse contenue...

— Vous n'avez jamais été fat, pourtant, mon cher Paul, et ma belle-mère avait cru remarquer la sympathie qui entraînait vers vous cette charmante personne, que des idées d'indépendance en auront éloignée.

— Et pourtant, cette indépendance, Eucha-

ris en fait le plus irréprochable usage. Sa réputation est sans tache, sa vie au grand jour; l'ombre d'un soupçon ne peut même l'effleurer. Si elle semble se plaire à provoquer des hommages qu'elle fuyait autrefois, elle sait à merveille en maintenir l'expression dans les bornes les plus respectueuses. Elle repousse avec une hauteur dédaigneuse l'adulation qu'elle excite comme artiste et comme femme. C'est à sa petite chienne Coquette seulement qu'il est permis d'adresser des madrigaux; le portrait de sa favorite est entouré de sonnets signés des noms les plus connus, ce qui valut un jour à Eucharis ce quatrain, qui trouva grâce devant elle et qu'elle permit à l'auteur d'écrire sur son album :

Lorsqu'autrefois on aimait une femme,
On lui disait : — Pour Dieu ! traitez-nous en chrétien ! —
Mais aujourd'hui l'on vous dira, Madame :
— Ah ! pour l'amour de Dieu, traitez-moi comme un chien !

L'Anglais sourit; une question était évidemment sur le bord de ses lèvres et il hésitait à l'en laisser sortir. Enfin, se décidant tout à coup, au moment où M. Morsy, fermant la boite de son instrument, allait sans doute rentrer au salon :

— N'avez-vous jamais demandé à Eucharis le motif de sa singulière conduite à votre égard?

— Si, répliqua laconiquement M. de Morsy.

— Et sa réponse?

— A été bizarre comme cette conduite elle-même. — Je suis fiancée à l'art, m'a-t-elle

répondu, et je n'aurai jamais d'autre époux que lui. Soyez-en fier : vous avez un instant balancé l'idéal dans mon cœur; c'est pour cela que je vous ai fui. Mais il me reste une vive reconnaissance pour votre recherche si honorable et pour vous une amitié sincère. Si vous pouvez vous en contenter, et dix ans d'absence ont dû vous rendre la résignation facile, revenez, comme jadis, faire de la musique avec moi. Je vous donnerai place dans mon quintette. Nous avons deux répétitions par semaine une matinée tous les quinze jours..... en dehors de cela, vous ne pourrez trouver mauvais que ma porte vous soit fermée, comme elle l'est à tout le monde.

— Et vous avez accepté !

— Pouvais-je faire autrement ? Si c'est un reste d'espoir qui m'y a décidé, il est évanoui depuis longtemps. Eucharis n'aime plus rien en dehors de l'art ; ceux qui ne la connaissent pas comme moi, pourraient croire qu'elle n'a jamais rien aimé.

— Et c'est à cette créature insensible que vous avez sacrifié votre avenir !

— Pas de parti pris ; j'ai laissé couler les jours... à présent il est trop tard... je mourrai vieux garçon.

Et serrant la main de son interlocuteur, il prit son pardessus et se hâta de sortir, ne voulant pas remuer davantage les cendres mal éteintes du passé.

XVIII

LES FILS DE PAUL 1er.

Il y avait plusieurs années que nous vivions oubliés, n'ayant quelque distraction que pendant la durée de l'hiver mondain, lorsqu'il nous sembla que la musique n'était plus le seul but de ceux que réunissaient les matinées d'Eucharis. L'antichambre servait à de fréquents conciliabules ; certaines gens y entraient, y restaient quelques instants à peine et repartaient sans avoir même pénétré dans le salon.

C'était en 1852, comme je l'ai su depuis. La République était bien loin ; Louis Bonaparte s'était fait nommer empereur sous le nom de Napoléon III, les partis s'agitaient, des mécontents de toutes nuances se rencontraient chez Eucharis, à son insu peut-être. Cependant elle reçut en cadeau anonyme et porta audacieusement dans un concert public, une robe de gaze bleue semée de fleurs de lys d'argent, qui lui allait à ravir, disait-on, et dont nous eûmes longtemps les oreilles rebattues.

C'est à la matinée qui suivit cette manifestation légitimiste que nous entendîmes pour la première fois annoncer.

— Le comte Pierre Petrucci !

Tout mon sang se figea dans mes veines, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est en effet une métaphore bien risquée pour une feuille de papier. Je veux dire que j'éprouvai la terrible sensation que les hommes expriment par ces

mots. C'était au milieu d'une fête que Pierre était apparu ainsi pour la première fois, il y avait trente-sept ans, et c'en avait été fait du repos de ceux chez lesquels il était entré.

— Le comte Petrucci ? demandai-je avec anxiété à mon compagnon. Est-ce bien celui qui a été si funeste à la famille déchue ?

— Oui, me répondit-il, et il continue à se poser comme son partisan zélé ; lié avec les légitimistes, il les pousse aux résolutions extrêmes et combat le rapprochement que voudraient amener les hommes sages entre les deux branches des Bourbons dont il s'attache à fomenter les rancunes.

Il se tut : Pierre sortait du salon, suivi d'un autre personnage.

— Il faut absolument que je vous parle, disait-il ; je ne suis venu que pour cela. Sommes-nous en sûreté ici ? Ah ! tenez, ce cabinet : personne ne viendra nous y déranger, et nous en fermerions la porte si quelqu'un pénétrait dans l'antichambre.

— Que pouvez-vous avoir à me dire ? reprit une voix que je reconnus pour celle du baron de Richemont. Vous connaissez mes résolutions ; elles sont immuables et je croyais depuis longtemps tout fini entre nous.

— Entêté ! répondit Pierre, je ne vous offre plus la couronne, quoique ce peuple ne soit pas mûr pour la liberté ; mais la laisserez-vous sans rien tenter entre les mains d'un Bonaparte ? Un mouvement se prépare ; si toutes les forces se groupaient, l'aventure de 48 ne serait pas difficile à recommencer et cette fois l'issue en serait tout autre ; quand les Bour-

bons et les d'Orléans n'auraient plus qu'à se disputer le trône, nous leur opposerions votre compétition et nous les disperserions comme des fétus de paille. Je ne vous demande que de vous laisser affilier, et de nous laisser faire, et vous réaliserez votre idéal; le dauphin fondant la République française.

-- Comte Petrucci, reprit le baron de Richemont, je n'ai dans tout le cours de ma vie pris part qu'à une seule conspiration ; c'était celle de Pichegru. J'avais dix-huit ans, Bonaparte m'avait cruellement froissé à Marengo ; je voulus me venger ; le mystère, les aventures me tentaient. J'étais ce Charles insaisissable qui assistait au conciliabule de Chaillot. L'empereur ne pouvait l'ignorer, puisqu'on avait saisi des lettres de moi ; ni Fouché non plus, qui à la sollicitation de Joséphine, ma bonne et constante protectrice, m'aida à quitter la France quand le complot fut découvert. Tous deux cependant feignirent de croire que ce Charles était mon ami le plus cher, le dernier des Condés. Pichegru étranglé dans sa prison ne pouvait les démentir. Le malheureux duc d'Enghien arrêté en Allemagne, fut jugé et condamné en vingt-quatre heures, expiant ainsi la fidélité que lui et les siens m'avaient gardée. J'ai juré sur le souvenir de cette victime innocente de mon imprudence, que jamais une goutte de sang ne coulerait pour ma cause, que jamais complot ne me compterait parmi ses adhérents. J'ai tenu parole. Lorsque les juges de Louis Philippe me condamnèrent à douze années de réclusion, il leur avait été impossible, pendant mes

quatorze mois de prévention, de trouver un seul fait permettant de me rattacher à l'un des procès politiques si nombreux alors; je fus condamné pour *complot avec une ou plusieurs personnes restées inconnues*; autrement dit, j'avais comploté tout seul. Mon cousin d'Orléans était si sûr de moi sous ce rapport, qu'il ne s'opposa pas à mon évasion, ni plus tard à ma rentrée en France. J'y mourrai sans doute obscurément comme j'y ai vécu, mais sans avoir une action déloyale à me reprocher; et c'est ce qui fait que je ne vous crains pas.

— Incorruptible ! murmura le comte avec impatience. Vous vous êtes trop bien battu en Egypte, en Italie et au Brésil pour qu'on puisse vous accuser de lâcheté; mais est-ce ainsi qu'aurait agi votre aïeul Henri IV ?

— Mon aïeul agissait selon les idées de son temps qui ne sont plus celles du nôtre; s'il vivait, il serait avec moi, contre vous.

— Contre moi ! prenez-y garde, dit Pierre d'un ton menaçant.

— Je ne vous crains pas, vous dis-je. Vous ne pourriez prendre que ma vie et vous en avez besoin pour tenir en échec les deux factions royalistes. Je ne puis vous empêcher de vous servir de mon nom, mais vous ne sauriez me forcer à vous obéir. Je ne suis pas un des fils de Paul 1^er^, moi !

— Que voulez-vous dire.

— Qu'Alexandre est mort empoisonné; que Constantin, le vice-roi de Pologne, n'a point péri en 1831, comme on l'a dit; depuis plus de vingt ans, le malheureux prince expie un crime

dont il n'a pas profité, ou pour mieux dire celui d'avoir résisté à vos volontés. Nicolas a été impitoyable. Au milieu des glaces de la mer Blanche, dans l'île de Solowiesk, ce lieu fameux de pélérinage pour les Russes, à côté de la maison de Dieu, les tzars ont élevé une maison à eux, une sombre forteresse, une prison mystérieuse dont les hôtes sont inconnus et qui est habitée cependant, car gardiens et fonctionnaires sont toujours à leur poste ; là vivait encore, il y a quelques années, un vieillard à barbe blanche, devenu aveugle à force de verser des larmes... Il a été vu par Piotrowski, le patriote polonais évadé de Sibérie..... Et ce vieillard aveugle, c'était, on le disait tont bas, le frère de Nicolas, le grand duc Constantin.

— Me rendrez-vous responsable des cruautés d'un despote? répondit Pierre sans s'émouvoir.

— Oui, répliqua le baron de Richemont d'un ton ferme, car vous exploitez ses mauvaises passions pour les faire servir à vos desseins. C'est vous qui avez armé les fils contre le père, les frères contre les frêres ; qui fomentez les crimes des rois pour les rendre en exécration à l'humanité. Votre œuvre est maudite ; nul cœur loyal ne s'y associera. Arrière, tentateur ! Je vous répondrai comme Piotrowski, qui lui aussi vous a résisté : -- Je veux affranchir ma patrie et non la bouleverser. — Jamais je ne ferai alliance avec vous. Adieu, comte Petrucci ; cet entretien est le dernier que nous aurons ensemble.

Le baron de Richemont sortit violemment du cabinet et rentra dans le salon. Pierre le suivit lentement en murmurant :

— Imprudent !

Ce mot me frappa comme une condamnation. Je ne voulus en laisser rien voir à mon compagnon et pour détourner mes idées, je le questionnai sur certains passages de la conversation que je venais d'entendre et qui étaient une énigme pour moi. Grâce à mes longues et fréquentes réclusions, j'étais ignorante comme une carpe... au point même de ne pas savoir pourquoi une carpe est plus ignorante que tout autre poisson.

— Qu'est-ce que Paul Ier, demandai-je, et comment ses fils sont-ils soumis à Pierre ?

— C'était le père d'Alexandre, de Constantin et de Nicolas le tzar actuel, me répondit-il. Il s'était pris d'admiration pour Bonaparte et voulait s'allier à ce puissant génie, qui soutenu par la Russie, pouvait devenir le maître du monde ; et Paul Ier rêvait de le partager avec lui. Il fut étranglé en 1801 par quelques seigneurs, ses favoris. Son fils, Alexandre Ier, lui succéda. Il avait été élevé par le colonel Laharpe, un Français, dans les idées libérales, dont il fit d'abord une application généreuse et sage, mais il les oublia bientôt avec l'exercice du pouvoir absolu. Effrayé du souffle révolutionnaire qui commençait à agiter secrètement tous les peuples, il imagina, sous le titre de *Sainte-Alliance*, une association défensive entre toutes les têtes couronnées. Il espérait balancer le pouvoir de Pierre, le chef secret de ce mouvement dont il avait accepté jadis la redoutable protection. Il devait en subir les conséquences : Pierre est implacable pour ceux qui essaient de se sous-

traire à son autorité. Vous venez d'apprendre comment Alexandre Ier est mort et ce qu'est devenu Constantin. Cela fait prévoir le sort qui attend Nicolas et explique son caractère farouche, défiant et cruel.

— Nicolas? répétai-je ; quoi? Nicolas est le troisième fils du tzar assassiné?..... Et l'un des signataires de l'acte de mort d'Eucharis s'appelait Nicolas Alexandroff!

XIX.

UN COUP D'ŒIL SUR LE PASSÉ.

Ce que je venais d'entendre me pénétrait d'horreur. De tels crimes se cachaient-ils vraiment sous la pourpre souveraine?

— Mais comment, dis-je à mon compagnon, savez-vous tant de choses, vous qui avez vécu six mois à peine dans le monde avant d'être enfermé avec nous?

— J'ai vécu toute une vie pendant ces six mois, me répondit-il. Le baron de Richemont, aidé d'un homme de talent et de cœur, l'avocat Suvigny, a réuni les preuves de son évasion, recueilli les témoignages de son identité, sondé les causes qui le firent méconnaître en 1814, en 1815 et plus tard par cette Sainte-Alliance dont il réclama la protection mais en vain. Elle n'était pas créée pour défendre les opprimés, mais pour maintenir les positions acquises, injustement ou non. Alexandre, qui n'avait pas empêché le meurtre de son père,

s'il n'y avait pas trempé comme on l'a dit, eût été mal venu à reprocher à Louis XVIII d'usurper le trône de son neveu. Il lui laissait la vie, n'était-ce pas encore beaucoup, comme dit le fabuliste ?

— Cela prouve en effet, une grande mansuétude de la part du roi !..... ou une protection bien efficace de la part de Pierre.

-- Oui, car cette immunité ne s'étend pas jusqu'aux défenseurs du prince, répondit mon compagnon d'un ton sombre ; M. de Fualdès, dépositaire de sa correspondance avec l'empereur du Brésil, est mort assassiné et ses papiers ont été volés. Caron, ancien gobeletier de Louis XVI, était entré par dévouement au Temple comme garçon de cuisine et avait averti Madame Royale de l'évasion de son frère. A sa rentrée en France, elle lui fit une pension. Louis XVIII, peu après son entrevue avec Martin de Gallardon, fit appeler Caron et l'interrogea. Il dit au roi toute la vérité; M. de Polignac le fit venir à plusieurs reprises et prenait exactement note de tout ce qu'il lui disait. Le 4 mars 1820, Caron disparut .... et son fils fut averti d'avoir à cesser ses recherches..... *un mois après l'assassinat du duc de Berry.*

Une salve d'applaudissements indiquant la fin du concert nous interrompit et les invités s'écoulèrent peu à peu.

La saison était finie. Nous avions en perspective six grands mois de tranquillité pendant lesquels je me promis de compléter mon éducation, puisque le hasard m'avait donné un camarade d'infortune si instruit et si disposé à me faire part de ce qu'il savait. J'étais curieuse, il était bavard....

Que le lecteur se rassure ; je ne le mènerai pas à l'école avec moi ; je suppose, d'ailleurs qu'il n'en a pas besoin, et mes études ne lui profiteraient guère.

J'en revenais toujours aux choses qui m'intéressaient le plus et l'acte de Dauphin, dont l'éducation s'était faite aussi à bâtons rompus, se prêtait volontiers à faire avec moi l'école buissonnière. Nous avions d'ailleurs un *dada* commun : c'était la captivité de la famille royale, celle du pauvre petit Louis XVII, sa fuite, son odyssée à travers l'Europe, etc.

J'exécrais les Simon et ne me faisais pas faute de le dire.

— Vous avez tort, me disait mon compagnon, ces gens étaient grossiers, brutaux, le mari surtout, quand il était ivre, mais ils n'étaient pas foncièrement méchants. Ils cherchaient à distraire leur petit prisonnier, à lui procurer des jouets, des oiseaux ; s'ils le faisaient fumer, jouer au billard, chanter des refrains à boire et tenir table avec les municipaux de bonne volonté, c'est que cela résumait pour eux le comble des plaisirs qu'on peut se procurer en prison. Ils retenaient souvent la petite fille de la blanchisseuse pour jouer avec lui. Simon lui accorda même un jour un poulet pour en faire cadeau à un municipal, brave maçon, dont le petit prince voulait régaler la famille. Enfin il leur a dû sa liberté ; la femme Simon l'a fait sortir du Temple le jour de son déménagement, dans une manne à double fond contenant son linge sale, et son mari a payé ce service de sa tête.

— Il est bien étonnant, avouez-le, qu'on n'en ait rien su.

— Tout le monde l'a su, au contraire. Seulement personne n'en a rien dit. Ce qui est étonnant, et ce qui montre à quel point on a en France l'amour du merveilleux, c'est qu'on ait si facilement accepté la légende inventée par Eckart en 1816, légende que M. de Beauchesne est entrain de rajeunir. Quoi cet enfant gai, vif, bien portant, causeur avec ces monstres de Simon, comme vous les appelez, devient muet et malade du jour où il ne sont plus là et n'adresse plus la parole à ses nouveaux gardiens, pleins de déférence et de soins pour lui, toujours selon la légende ? La substitution sautait aux yeux et c'est pour cela que la captivité devint tout à coup si étroite et si dure. Avec une habileté que je ne qualifierai pas, on a concentré sur les Simon toute l'horreur due aux cruautés commises après leur départ, et la Restauration n'a eu que des tendresses pour leurs successeurs. Il y a eu un parti pris de silence. On a exhumé par hasard, en 1847, le corps enterré comme étant celui du Dauphin au cimetière Sainte-Marguerite ; où, par parenthèse, aucun des fidèles de la monarchie n'est jamais allé porter une fleur ni dire une prière. M. de Rambuteau a fait examiner le squelette, dont tous les détails, le crâne scié, concordent avec le procès-verbal de l'autopsie faite au Temple ; et ce squelette est celui d'un enfant *d'au moins quinze ans, à cheveux rouges*! Cela n'a pas empêché Thiers, si à même de tout savoir, sinon libre de tout dire, d'affirmer en trois lignes la mort de Louis XVII, sans souffler mot des doutes qu'elle a soulevés. Louis Blanc, en haine de

la royauté, dira-t-on, s'est montré moins incrédule et plus explicite. Il est impossible de ne pas croire à l'évasion après l'avoir lu.

Et conclut-il en faveur du baron de Richemont ?

— Vous comprenez bien, ma chère, qu'il n'a pas pour but de donner à l'idée monarchique un si redoutable représentant. Tous les Louis XVII sont pour lui des imposteurs plus ou moins adroits. Tous aussi, sauf Richemont, ont eu le champ libre pour étaler leurs revendications ; elles étaient si facilement réfutées ! Tous sont parvenus cependant à faire quelques dupes. Cette bonne Madame de Rambaud, l'ancienne femme de chambre du Dauphin, est peut-être celle qui lui a fait le plus de tort, sans le vouloir. Elle était si certaine de son existence, si désireuse de le revoir, qu'elle l'a reconnu successivement dans trois ou quatre personnages divers.

— On dit que la femme Simon a vécu très-vieille ; le baron de Richemont l'a-t-il revue ?

— Assurément. Il l'est allée voir à la Salpétrière, en 1802, elle l'a parfaitement reconnu et n'a jamais reconnu que lui. Elle racontait à qui voulait l'entendre la part qu'elle avait prise à son évasion. Plus tard, certaines menaces l'avaient rendue circonspecte ; elle tergiversait, disait ne plus vouloir parler que devant la justice. On ne lui en fournit pas l'occasion, si naturelle pourtant au moment du procès de Mathurin Bruneau. On se contenta de recueillir sa déposition écrite, dont il n'était pas besoin d'ailleurs pour condamner ce grossier faussaire. L'importance donnée à son procès avait

pour but de tromper le public en lui faisant croire qu'on recherchait loyalement la vérité, tandis qu'ou s'efforçait de l'étouffer.

-- Comment a-t-on pu récuser un témoignage aussi décisif en faveur du baron de Richemont que celui de sa geôlière du Temple?

-- En la disant folle, bien que les sœurs et tous ceux qui l'ont approchée à la Salpétrière, affirmont qu'elle a toujours eu toute sa raison. Et elle a solennellement maintenu ses déclarations à son lit de mort, en présence de son confesseur.

-- Ah ! si elle avait pu dire d'où venait l'enfant substitué au Dauphin, il eût été impossible de ne pas se rendre à l'évidence.

-- La Simon l'ignorait ; mais on a su depuis qui était cet enfant, et de son père lui-même, M. le baron de Tardif. Cet enfant était scrofuleux, dans un si triste état de santé qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre ; son père croyait d'ailleurs qu'il recevrait tous les soins nécessaires.

-- Hélas! combien il se trompait ! Ce pauvre enfant avait donc accepté de se dévouer pour le prince ?

-- Muet et presqu'idiot, il était aussi incapable de se dévouer que de le trahir. La substitution fut aussitôt dénoncée à la Convention qui donna d'abord des ordres pour poursuivre le dauphin. Puis elle se ravisa et suspendit toute recherche. Ebruiter l'évasion, c'était provoquer en faveur de Louis XVII un courant d'émotion qui pouvait avoir des conséquences incalculables ; la taire, c'était, en rendant douteuse l'identité de l'enfant présenté par Cha-

rette à quelques-uns de ses généraux, fomenter parmi les Vendéens les divisions qui, s'accentuant de plus en plus, amenèrent la fin de la guerre. Charette n'avait cessé de solliciter une remise officielle du Dauphin ; un article secret du traité de la Jaunaie le lui avait promis pour le 15 juin ; l'enfant du Temple mourut le *huit*, et devant l'acte de décès officiel, c'est en vain que Charette, oubliant toute prudence, fit à son armée cette héroïque proclamation où il l'adjure de défendre l'orphelin qui s'est confié à elle... Il échoua, et dut quelques jours plus tard proclamer Louis XVIII. La plupart des généraux vendéens qui avaient reçu le prince furent tués, les autres se rallièrent et on supprima cet épisode gênant ; car c'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

— Non, il est impossible que sur tant de témoins des faits, il ne s'en trouve pas quelques-uns pour déclarer la vérité !

— Il s'en est trouvé beaucoup, au contraire; les témoignages en faveur du baron de Richemont formeraient un gros livre, qu'on détruit à mesure qu'il se produit. Mais les archives ont leurs pièces secrètes et malgré la police, les collections particulières sauveront bien quelques exemplaires des *Mémoires d'un contemporain*, des diverses brochures que M. Labreli de Fontaines, bibliothécaire de Madame la duchesse de Penthièvre, douairière d'Orléans, a publiées en faveur du baron de Richemont, qu'il avait vu chez la duchesse. Enfin le livre que préparait M. Suvigny aura pu librement paraître, il faut l'espérer.

— Pourquoi donc le prince ne vous a-t-il pas réclamé ?

— C'est bien cela qui m'inquiète. Enfin, à la grâce de Dieu ! Mais je suis excédé de ce repos forcé; moi qui ai tant voyagé, mené une vie si active durant les premiers mois de mon existence !

Si mon compagnon avait pu se contenter de mouvement, il eût été servi à souhait, car il se fit autour de nous, quelques jours plus tard, un remue-ménage épouvantable. L'appartement d'Eucharis n'était plus assez grand pour recevoir tous ceux qui briguaient la faveur d'assister à ses matinées. Quand on enleva le petit meuble qui nous contenait, nous comprîmes qu'elle déménageait. On le replaça dans sa chambre à coucher. Allait-elle donc avoir besoin de nous ?

L'hiver qui suivit fut le plus brillant que nous eussions encore vu.

L'été se passa comme de coutume ; mais les vacances étaient plus d'à moitié écoulées et Eucharis n'avait pas encore quitté Paris.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

XX.

L'ETOILE D'OR, OU LE LYS ?

— Mademoiselle, dit un matin la domestique, en entrant chez Eucharis, un Monsieur est là qui demande à vous parler. — Allez dire à votre maîtresse, m'a-t-il ordonné, que je suis *celui qu'elle attend depuis si longtemps.*

— Faites entrer, répondit Eucharis, qui s'écria, en apercevant l'inconnu :

— Vous êtes Pierre, fils de Pierre le Trépassé, n'est-ce pas ?

— Oui, pour vous, car pour tout autre je suis le fils de l'illustrissime comte Pierre Petrucci. Il me faut bien une situation sociale régulière, pour me présenter dans ce monde où m'appelle l'œuvre commencée. Ma vue semble vous causer plus d'émotion que de plaisir. Est-ce la vaillante Stella ou la craintive Lily qui m'accueille ainsi ?

— C'est celle que vous voudrez que je sois, ou toutes deux ensemble. Pourquoi vous inquiéter de mes sentiments ? Je vous attendais ; votre ordre de rester à Paris, les circonstances bizarres qui m'entourent, tout me dit que l'heure est proche.

— Vraiment ? que se passe-t-il donc ?

— Je suis surveillée, espionnée ; on vient chez mes concierges demander ce que je fais, où je vais, qui je reçois. Mes lettres m'arrivent décachetées ou maladroitement recollées. On m'offre des places d'institutrice, une retraite dans un couvent. On m'envoie des livres de piété, m'engageant à les lire, à me calmer. On m'adresse ici, sous différents noms, des marchandises que je n'ai pas demandées et que je renvoie, bien entendu. Des lettres insignifiantes m'arrivent, portant comme suscription : à la baronne della Casa, à la comtesse S. de Moulalme, dite Eucharis Champigny ; à la comtesse Petrucci, artiste sous le nom d'Eucharis Champigny. Je semble devenue pour tout le monde un objet de curiosité ou d'ef-

froi. Ma bonne avait des accointances avec des individus qui, m'a-t-elle avoué, lui donnaient de l'argent pour savoir ce que je faisais, et l'effrayaient par je ne sais quels contes. Après m'avoir souvent vue faisant tourner des tables, en avoir fait tourner elle-même avec moi, elle s'en est impressionnée outre mesure ; si une porte, une fenêtre était ouverte ou fermée par le vent, elle pâlissait, s'écriait que le diable était chez moi, que je conversais avec les morts. J'ai dû la renvoyer. La femme qui vous a ouvert est ma concierge ; je l'ai prise provisoirement à mon service et la voici presqu'aussi terrifiée que la petite sotte qu'elle remplace. Mes neveux sont venus la questionner sur mon compte et lui dire que je ne leur étais pas parente. Pourquoi me renier chez cette femme qui ignore même si j'ai une famille ? Je me suis absentée deux jours ; à peine rentrée, le commissaire de police est venu forcer ma porte ; la concierge lui avait dit que je devais m'être suicidée ; et pourtant j'avais repris ma clé déposée en partant dans sa loge, où elle ne se trouvait pas alors à la vérité, mais où étaient son mari et ses enfants Enfin ce matin même, en ouvrant la porte du cabinet où sont mes instruments de musique, elle a pris ces boîtes noires pour des cercueils et s'est sauvée en criant.

Eucharis avait débité ceci tout d'une haleine comme irritée, énervée de cette succession de tracasseries.

Je l'écoutais avidement, cherchant à reconnaître sa voix; ce n'était plus celle de Lily, qui m'était restée dans la mémoire pure et cris-

talline comme un chant d'oiseau ; ni l'accent âpre et mordant de Stella ; c'était la voix triste, sans inflexions, sans éclat, d'une femme sur laquelle la vie a pesé et qui a perdu toute illusion. Mais à laquelle des deux appartenait-elle ?

Pierre l'avait écoutée sans l'interrompre.

— Très-bien, dit-il quand elle s'arrêta ; les choses en sont au point où elles doivent être ; dans trois jours vous allez frappez le dernier coup, y êtes-vous résolue ?

— Oui, répondit fiévreusement Eucharis ; tout, plutôt que cette vie d'angoisse, d'incertitude, de lutte avec des ennemis invisibles.

— Ecoute-moi donc, filleule de Pierre, dit l'étranger d'un ton inspiré. Nous touchons aux temps prédits pour l'accomplissement de l'œuvre du Trépassé. Ce vieux monde est pourri jusqu'au cœur ; les agents de sa destruction, nombreux comme des fourmis, inconnus les uns aux autres, l'enserrent, le pénètrent. Il ne s'agit pas seulement pour nous de renverser les trônes, mais de révolutionner profondément les nations. — On verra sourdre de partout des êtres sans individualité propre, soulevant des réclamations d'identité, d'état-civil, d'intérêts; agitant des questions de droit, de justice, de croyance ; attaquant les institutions civiles et religieuses ; démontrant la corruption secrète de tout ce que l'humanité respecte et révère. On se servira aussi bien des crimes commis sur les marches des trônes que de ceux accomplis au fond des bouges les plus infects. La superstition viendra en aide à l'athéisme pour renverser toute foi. Nous placerons à la tête

de ce mouvement un être sans nom, sans patrie, sans famille; marchant sous la bannière des prophéties au renversement de tout ordre établi, et fondant sur ses ruines le règne du néant, *Nihil*! On *remuera la cendre des morts*, la liberté de la femme sera proclamée, les enfants hors de la loi seront dits *enfants de Dieu*. Paris sera brûlé, les registres de l'état-civil anéantis et chacun n'étant plus que lui-même, s'élèvera par son propre mérite. Telle sera l'œuvre de l'Antechrist. Est-tu prête à l'accomplir ?

— M'avez-vous laissée libre de la refuser ? répondit amèrement Eucharis.

— Voici, dit Pierre, à qui cette réponse équivoque parut sans doute un acquiescement suffisant, les signes de ralliement des exécuteurs testamentaires, signes qu'il faut que tu connaisses et dont tu devras te servir.

L'étoile à huit branches préside à la destinée des deux Eucharis, et figure sur ton album ; sa signification est *mystère*; la croix renversée signifie *vendetta*, vengeance sans trêve ; la hache, *justice, destruction* ; le croissant, *fatalité* : ce que vous nommez Dieu.

— Dieu, répliqua fermement Eucharis, est votre maître et le mien. La fatalité n'est qu'une des formes de sa justice. S'il m'a choisie pour faire connaître le mal et en assurer la punition, je ne faillirai pas à cette œuvre. Mais à côté de la justice, il y a la clémence, méritée par le

repentir. Je crierai aux coupables « Amendez-« vous ! le glaive du châtiment est suspendu « sur votre tête ! »

— Et tu seras comme la voix de celui qui, il y a dix-huit siècles, criait dans le désert : « Rendez droits vos sentiers. » Insensée ! Penses-tu réussir, là où le Christ a échoué ? Espères-tu arrêter sur le bord de l'abîme qu'il s'est creusé, ce monde qui renouvelle les splendeurs et les infamies du monde romain expirant ? Va, épuise ta faible voix en avertissements inutiles ! Te ne le sauveras pas.

— J'essaierai, interrompit Eucharis.

— Tu essaieras, et tu le rendras plus coupable encore, parce qu'il persévérera dans son endurcissement ; sa punition n'en sera que plus effroyable.

-- J'aurai du moins tout fait pour le sauver.

— Est-ce Lily ? Est-ce Stella qui parle ?

— Toutes deux. L'une était douce, faible, compatissante ; l'autre implacable comme vous aviez voulu qu'elle fût. Elles se sont rapprochées, comprises ; Lily a emprunté à Stella le courage d'accomplir une mission héroïque, de se dévouer à la rénovation de l'humanité ; Stella a entrevu la miséricorde et le pardon comme le plus bel apanage du martyre. Nos deux ames se sont fondues en une seule. Quelle que soit celle de nous que vous employiez, vous trouverez en elle Stella pour vous obéir, Lily pour lutter contre ce que vos desseins ont d'impitoyable.

Pierre la regardait avec surprise, mais sans colère.

— Mes desseins. reprit-il lentement, ne sont

pas à la merci des chétifs instruments que j'emploie. Stella ou Lily, tu les serviras, même en croyant les combattre.

— Ignorez-vous donc vraiment quelle est celle de nous deux qui a répondu à votre appel ?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, tout le monde doit l'ignorer et il te faudra l'oublier toi-même. Avertis donc, puisque tu le veux, on ne te répondra que par des railleries ou le mépris. On te dira morte, et personne ne cherchera à s'assurer si tu existes encore. Tu passeras pour folle, et tes paroles seront sages. Tu seras nantie de deux états civils, et tu n'en pourra obtenir aucun. Tu feras appel à la justice, et la justice sera sourde.

— Non, s'écria Eucharis, vous me trompez, vous vous trompez vous-même. Habitué à ne voir que des crimes, à n'exploiter que les vices, vous jugez trop mal de l'humanité. Il reste encore d'honnêtes gens et je finirai par en rencontrer.

— Où tu vas être conduite, les honnêtes gens sont impuissants. Tu es intelligente, instruite, énergique, et tu échoueras. Mais tu m'as défié, tu dois être punie. Tu sauras dès ce monde ce que c'est que l'enfer. Je te donne dix ans pour m'appeler à ton secours, dix ans durant lesquels tu me verras accourir sur un mot adressé, par l'intermédiaire du chef du consistoire protestant de Paris, à M. Charles Johnson, lui disant que tu me jures obéissance absolue, sans restriction, quoi que j'exige de ton âme ou de ton corps..... Cette obéissance à laquelle Stella s'était engagée toute enfant.

— Dix ans ! dit Eucharis épouvantée ; je serais enfermée dix ans ?

— Tu sais à quelles conditions il dépendra de toi d'abréger ta captivité. Ces dix ans écoulés, je t'abandonne irrévocablement.

— Soit, dit Eucharis ; Dieu m'aidera.

Pierre eut un ricanement.

— Tu verras bientôt si Dieu est le plus fort. Mais laissons cela. Où sont les actes Champigny ?

— Les voici, dit Eucharis en nous sortant du tiroir où nous étions renfermés depuis près de huit ans. Le paquet est tel que Clarisse me l'a renvoyé.

Pierre déchira l'enveloppe et en tira d'abord l'acte de naissance de Louis XVII.

— Ah ! dit-il, pauvre niais ! Il avait voulu se mettre en garde contre la suppression de l'état-civil. Tout républicain qu'on soit, on tient toujours un peu à rester prince. Précaution bien inutile aujourd'hui !

— Et pourquoi ?

— Parce que le baron de Richemont est mort.

Pierre articula ce mot : « *mort* » du même ton strident et sourd dont, dix-huit mois auparavant, le comte Petrucci avait prononcé celui *d'imprudent.*

— Mort ! répéta Eucharis ; pauvre prince ! mort calomnié, méconnu et déjà oublié peut-être !

— Qu'importe, à présent ? Oh ! on espère bien l'avoir plongé tout entier au tombeau. Mais, malgré tout ce qu'on pourra faire et peut-être même à cause de tout ce qu'on fera

pour cacher sa naissance royale, il se trouvera quelqu'un pour la proclamer, quand elle ne pourra plus nuire ou servir à personne.... qu'à notre œuvre. Alors, au roi martyr de la Révolution brutale, nous opposerons le roi martyr de l'ambition des siens et de l'hypocrisie des cours. — Un atout de plus dans notre jeu !

Cette phrase cynique fut toute l'oraison funèbre de Louis Charles de France.

XXI.

LA LETTRE AUX CINQ CACHETS.

Pierre mit dans sa poche l'acte du prince et c'est à peine si je pus dire un furtif adieu à l'aimable compagnon qui avait tant adouci notre dernière captivité. Il réunit à ma sœur et à moi les traductions de Daniel Mosé, celle préparée par Georges Champigny, un passeport délivré à ce dernier, et dit à Eucharis :

— Joignez à ces pièces tout ce qui peut établir votre position sociale, artistique et pécuniaire ; et une fois enfermée, demandez à prouver qui vous êtes, mais sans prendre la responsabilité de l'état-civil que vous octroient ces papiers. N'affirmez qu'une chose ; vous êtes l'artiste Eucharis Champigny ; la notoriété publique et une longue possession d'état vous garantissent ce nom, tant qu'il ne vous aura pas été enlevé par un jugement. Voici un autre paquet de papiers que vous cacherez séparément des premiers ; ce sont ceux qui font de

vous Charlotte Johnson ; ils sont accompagnés de cinq actes sous seing privé ; vous connaissez les quatre premiers. Ce sont :

1° La déclaration par laquelle, le jour même où il l'avait fait enregistrer comme sa fille, Georges Champigny démentait l'état-civil et religieux qu'il venait de donner à la filleule de Pierre.

2° Le reçu donné à Pierre, dix-huit mois plus tard, de l'enfant destinée à s'appeler Eucharis Champigny.

3° L'acte de mort d'Eucharis au château d'Oberstroff.

4° Le reçu de l'enfant destinée à prendre sa place.

5° Et enfin un acte, dressé aux Tuileries, le 29 septembre 1820, et que je vais vous lire.

Il détacha une croix de Saint-Louis, pendant à un fil de soie verte, brisa les cinq cachets fleurdelysés et en tira une feuille de vélin pliée en quatre.

Une violente émotion me saisit. Cette enveloppe, que j'avais aperçue au château d'Oberstroff, contenait l'acte mystérieux signé auprès du lit de Marie Tavernier, la nuit de la naissance du duc de Bordeaux, et pouvait faire de moi une fille de France !

Voici ce que lut Pierre.

Nous, soussignés, déclarons et constatons que la nommée Jeanne Tavernier, Suisse d'origine, vient de mettre au monde un enfant du sexe masculin ; qu'elle s'engage à nous le livrer, vendre et abandonner, sans jamais chercher à savoir ce qu'il est devenu, ni le nom qu'il porte, ni le lieu où il est venu au monde ; elle, étant arrivée au

lieu de son accouchement dans une voiture hermétiquement fermée, aux stores baissés, la figure couverte d'un voile épais, le soir ; devant s'en aller de même, quitter Paris sans descendre de voiture et sortir de France pour habiter jusqu'à nouveaux ordres dans le lieu où elle sera conduite par nous, pendant l'intervalle de six mois révolus.

Nous déclarons remettre à Jeanne Tavernier la somme de quatre cent mille francs, dont reçu par elle donné ; lui promettant de veiller sur elle et de ne la laisser manquer de rien, tant qu'elle tiendra strictement sa promesse et ses engagements.

Nous déclarons et reconnaissons que, la prudence l'exigeant, nous lui cachons le sexe de son enfant et la disons mère d'une fille, dont on lui donnera des nouvelles ou dont on lui cachera l'existence, selon le besoin.

Fait au château des Tuileries, le 29 septembre 1820.

— Suivent quatre signatures, parmi lesquelles figure celle de votre parrain. Jusqu'à nouvel ordre, vous devez ignorez les autres, dont une seule est française.

Tout en parlant, l'étranger s'était approché de la cheminée, avait allumé une bougie et remis dans une autre enveloppe la pièce qu'il venait de lire. Il la cacheta en se servant du chaton de sa bague, qui représentait l'étoile symbolique.

— Que dois-je faire de ces pièces ? demanda Eucharis, sans témoigner aucune émotion de ce qu'elle venait d'entendre.

— En parler lorsque l'occasion s'en présentera ; les montrer, si par un hasard extraordinaire on tenait compte de vos réclamations et

on recherchait votre identité réelle. Le reste me regarde ; je ne vous en demande pas davantage.

Eucharis eut un soupir de soulagement.

— Les actes sous seing privé, continua Pierre, portent tous l'étoile. Elle devra être votre signature, ainsi que le nom d'Antechrist; vous en pourrez prendre d'autres, mais partout où vous passerez, ce nom redouté devra être mis par vous en évidence jusqu'à ce que la période douloureuse et cachée de votre mission soit accomplie. Vous subirez des souffrances dont on n'a pas l'idée dans le monde et que vous devrez faire connaître par tous les moyens possibles, pendant et après votre séquestration. Vous êtes destinée à prouver qu'il n'y a pas de justice à attendre de la société telle qu'elle est organisée, puisqu'avec votre réputation artistique, votre intelligence, les preuves en main de tout ce que vous avancerez, il sera possible de vous enfermer et de vous garder sous un faux nom.

— Où dois-je donc être prisonnière et sous quel prétexte?

— Dans une maison d'aliénés et ce prétexte, c'est votre folie, que quelques bavardages de portiers établiront.

— Mais c'est absurde ; je ne suis pas folle ; il suffira de causer avec moi pour s'en convaincre.

— La conviction sera toute faite contre vous par le certificat déclarant que vous n'avez plus votre raison.

— Ce certificat sera impossible à obtenir, à moins que vous n'exigiez que je m'y prête, ou

que vous ne m'enfermiez dans une maison à vous.

— Ce certificat est déjà fait et servira à vous interner dans une maison de l'Etat.

— Dieu soit loué, alors ! ce sera la prouve que je suis victime d'une embûche, s'il s'est trouvé un médecin assez indigne pour me certifier folle sans m'avoir vue. Je reprends courage, puisqu'il s'agit d'un établissement public; je craignais un emprisonnement dans quelque cachot solitaire. Je verrai des médecins, des sœurs, des internes, des domestiques, d'autres malades; vous me laissez carte blanche pour réclamer, dire que j'ai été avertie de ce qui se tramait contre moi ?

— Oh ! parfaitement; vous pouvez raconter toute l'histoire des deux Eucharis, de la Dame Noire, des avertissements que vous avez reçus d'elle et de l'*Inconnu*, car pour tout autre que pour vous je dois rester inconnu, tant qu'on n'aura pas examiné vos actes et remarqué quel est votre parrain. Seulement ne dites tout cela qu'avec précaution et à ceux dont vous serez bien sûre; des choses si étranges passeraient facilement pour folie dans le milieu où vous vous trouverez.

— Soyez tranquille, répondit Eucharis reprenant son assurance un instant ébranlée; je ne suis ni une sotte, ni une enfant, ni une femme sans expérience; ma captivité ne sera pas de longue durée, je vous l'assure. Quand doit-elle commencer ?

— Cela dépend de vous; quand vos préparatifs seront achevés, écrivez à Clarisse que vous avez besoin des papiers de vos parents

pour vous marier ; l'effet ne s'en fera pas attendre.

— Clarisse ! Est-il possible qu'elle me haïsse à ce point ? qu'elle veuille me faire enfermer ?

— Clarisse ne vous hait pas, elle vous redoute. Comme artiste, elle vous croit capable de tout et spécialement de perdre la tête ; elle est de ceux pour lesquels le culte de l'idéal confine à la folie. On lui en a déjà touché quelques mots ; de là, ce soin de vous désavouer et cette inquisition dont vous vous êtes étonnée.

— Comment ! sur de si faibles indices on séquestrerait une femme ?

— Essayez ; l'évènement vous convaincra mieux que mes paroles.

— Et qu'adviendra-t-il de ce que je vais laisser ici ?

— On fouillera partout pour trouver les papiers secrets de votre père et de votre parrain, et on laissera dévaliser votre appartement pour dissimuler ces recherches. On veut surtout s'emparer de cet acte des Tuileries ; il importe de ne laisser aucun doute sur la naissance du duc de Bordeaux, seul représentant dynastique aujourd'hui de la famille des Bourbons ; il n'a pas d'enfant, le comte de Paris est son légitime héritier et après la mort du baron de Richemont, la fusion s'est faite entre les deux branches rivales ; on attend pour la proclamer que les circonstances rendent possible une nouvelle restauration.

— Vous favorisez donc cette combinaison ?

Pierre sourit et répondit :

— Je laisse faire.

Et moi ? . . . . . .

— Suivez le plan de conduite que je vous ai tracé. Quand serez-vous prête à vous laisser enlever ?

— Dans trois jours j'écrirai à Clarisse. Le temps de brûler ma correspondance, de placer en lieu sûr les quelques souvenirs auxquels je tiens; et j'abandonnerai tout le reste, je m'abandonnerai moi-même à l'épreuve que vous m'imposez et dont je sortirai triomphante dans quelques semaines, je l'espère.

— Je le souhaite. Mais en ce cas, il vous faudra de quoi vivre et poursuivre les auteurs de votre séquestration.

Il lui tendit une liasse de billets de banque.

— Cachez-les bien au moins, qu'ils ne servent pas à prolonger votre captivité. On garde facilement les malades tant qu'il y a de l'argent pour payer leur pension. Adieu donc..... et courage !

Pierre sortit et Eucharis compta les billets. Il y en avait quarante, de cinq conts francs chaque. Elle en fit une liasse qu'elle mit avec les papiers Johnson et les actes sous seing privé au fond d'un panier à ouvrage, en les recouvrant des menus objets de toilette qui pouvaient lui être nécessaires pour une absence de quelques jours; elle posa ce panier en évidence sur un meuble à portée de sa main. Puis elle fit deux rouleaux de ses papiers personnels et de ses comptes, factures, lettres de famille, etc., et les mit dans une paire de poches qui ne la quittèrent plus.

Ces précautions prises, elle régla ses fournisseurs, écrivit à Clarisse et attendit.

FIN DE LA TROISIÉME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

L'ENLÈVEMENT.

L'attente ne fut pas longue. Le surlendemain vers midi, on sonna ; Eucharis elle-même alla ouvrir. Depuis qu'elle savait le rôle réservé à sa concierge dans ce qui se tramait contre elle, cette femme lui faisait horreur et elle ne voulait plus de ses services.

Un homme d'âge moyen, décoré, qu'elle n'avait jamais vu, la salua et lui dit, sans préambule :

— Je viens de la part de Madame votre sœur, Mademoiselle ; elle vous sait souffrante et désire se réconcilier avec vous ; elle vous engage à venir passer quelques jours chez elle, à la campagne. Ma voiture est à la porte; je me ferai un plaisir de vous y conduire.

— Et ma sœur, si esclave des convenances, a pensé que je suivrais un inconnu sous ce futile prétexte ?

— Je suis le baron de Bretner, Mademoiselle.

— C'est possible, Monsieur ; mais vous n'en êtes pas moins un inconnu pour moi. Je n'ai

jamais eu de différent avec ma sœur ; partant, pas de réconciliation à opérer. Si nous avons cessé de nous voir depuis la mort de mon père, c'est que nos relations, notre genre de vie, nous conduisent dans un monde tout opposé.

— Je vois, Mademoiselle, dit l'inconnu, qu'il me faudra, si vous persistez dans votre refus de m'accompagner de bonne grâce, user pour vous y forcer d'une rigueur qui me répugne.....

— C'est un enlèvement en règle, alors, Monsieur ?

— Dans l'intérêt de votre santé, mademoiselle.

— Et si je résistais, si j'appelais à mon aide ?

— Ce serait inutile ; le commissaire de police est là, prêt à me prêter main forte.

Il ouvrit la porte et fit entrer un homme, auquel il dit :

— Tenez vous là et attendez mes ordres.

— Vous mentez, Monsieur le baron, dit Eucharis indignée ; cet homme n'est pas le commissaire de police. C'est un subalterne, prêt à accomplir l'infâme besogne pour laquelle vous le payez. Je ne souffrirai pas qu'il porte la main sur moi. J'obéis, je cède à la contrainte ; mais je proteste contre cette violation de mon domicile et s'il reste encore des juges en France, les auteurs en seront punis, je le jure.

Elle rentra dans son appartement, saisit en hâte un châle, un chapeau, le panier contenant l'argent et les actes, puis faisant passer devant elle M. de Bretner et son acolyte, elle ferma soigneusement la porte à double tour et en mit la clé dans sa poche.

Personne ne se trouvait dans la cour ; tous trois la traversèrent avec le plus grand calme et montèrent dans le coupé du baron qui partit rapidement.

— Ainsi, dit Eucharis, vous me menez dans une maison de fous !

Le baron fit un mouvement :

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il d'un ton embarrassé. Vous êtes souffrante, l'air de la campagne vous remettra. Madame votre sœur.....

Une inspiration subite saisit Eucharis.

— Qui vous dit, Monsieur, que je sois la sœur de la personne qui vous envoie ?

— N'êtes vous pas Mademoiselle Eucharis Champigny ?

— Vous le dites, mais qui le prouve ? Vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez même pas demandé mon nom et vous m'enlevez uniquement parce que vous me trouvez seule dans un logement qu'on vous a indiqué ?

— Mais si vous n'êtes pas Mademoiselle Champigny, il fallait me le dire, appeler des voisins, des témoins.....

— Faire vos affaires ? Oh ! que non, Monsieur, je ne suis pas si simple. Vous m'avez enlevée, vous en garderez la responsabilité et jusqu'à nouvel ordre, je serai ce que vous voudrez que je sois. C'est à vous d'en fournir les preuves.

— Pourtant.....

— Assez, Monsieur. Vous avez commandé, j'ai obéi. Je me tais.

La course, assez longue, s'acheva en silence.

La voiture entra dans une grande cour dont

les grilles se refermèrent derrière elle, et s'arrêta devant un perron. M. de Bretner descendit, offrit la main à sa compagne et entra avec elle dans une pièce où se trouvait une religieuse, à laquelle il la présenta en disant :

— Voici, Madame la supérieure, la personne dont je vous ai parlé.

— Très-bien, Monsieur le docteur, nous en aurons tout le soin possible. Venez, ma chère enfant, ajouta-t-elle, que je vous conduise auprès de vos compagnes.

Eucharis la suivit sans mot dire et se trouva bientôt en présence d'une trentaine de femmes occupées à coudre, sous la surveillance d'une sœur et de deux gardiennes.

— Elle paraît fort calme, dit la supérieure ; placez-la entre deux malades tranquilles, ici et au dortoir.

C'était donc bien dans une maison de folles que la pauvre Eucharis avait été amenée ! Et ce baron de Bretner devait être le médecin ayant certifié d'avance sa folie, ainsi que Pierre le lui avait annoncé. Cela s'était passé si rapidement qu'elle en était comme étourdie. Affaissée sur la chaise qu'on lui avait présentée, sans faire un mouvement, sans répondre aux interrogations curieuses de ses voisines, elle songeait et restait confondue de la facilité avec laquelle s'était opéré son placement dans cette maison.

— L'homme qui m'y a conduite est un misérable, évidemment gagné, se disait-elle. Il est docteur, il me dit folle. Jusqu'à nouvel ordre, on doit le croire. Il est facile de s'y

tromper à première vue. La plupart des femmes que je vois autour de moi sont tranquilles ; leurs traits sont assurément moins bouleversés que les miens. Cet établissement est un des plus importants de Paris, je vais voir des médecins qui ne peuvent être complices de celui qui m'a amenée. Ils m'examineront. Un peu de courage, de patience. Il est impossible qu'on me garde ici comme aliénée.

Réconfortée par ces réflexions, Eucharis essaya de secouer son abattement et passa au réfectoire ; mais elle ne put prendre que quelques cuillerées de potage. La sœur lui tâta le pouls et lui trouvant de la fièvre :

— Vous ne coucherez pas au dortoir cette nuit, lui dit-elle avec bonté; je vais vous placer pour quelques jours dans le pavillon de l'arrivée.

Comme elle l'y conduisait, elles passèrent devant la chapelle, un chant religieux accompagné par l'orgue s'en échappait. Eucharis s'arrêta.

— Voulez-vous y entrer ? demanda la sœur.

— Elle ouvrit la porte et toutes deux se trouvèrent en présence d'un groupe de pensionnaires répétant un *O Salutaris* à quatre parties. La personne assise à l'orgue ayant aperçu Eucharis, fit un mouvement de surprise. Le morceau achevé, elle se leva et s'approchant de la sœur :

— C'est la dame de l'album de l'Etoile d'Or, lui dit elle tout bas, Eucharis Champigny, la célèbre artiste. Quel malheur ! Comment est-elle ici ? Comment a-t-elle perdu la raison ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire,

répliqua la sœur. C'est une Italienne qu'on nous a amenée cette après-midi et qui se nomme Jeanne Tavernier.

— C'est une singulière ressemblance, alors, reprit la musicienne sans pouvoir détacher ses yeux d'Eucharis, qui absorbée dans ses pensées ne semblait même pas l'entendre.

Ainsi elle avait déjà perdu jusqu'à son nom !

— Venez, lui dit la sœur.

Elle la conduisit dans une petite chambre, ouvrant, ainsi que trois ou quatre autres, sur une pièce où couchait une gardienne, et la laissa.

Eucharis tomba à genoux devant sa mince couchette et y demeura longtemps, la tête dans ses mains..... elle priait ou songeait.....

La nuit vint ; la chambre était éclairée faiblement par une grosse lampe placée dans l'antichambre, et dont la lueur pénétrait par la porte vitrée.

A neuf heures, une gardienne entra, demanda à Eucharis si elle avait besoin de quelque chose, et la prévint qu'il était l'heure de se coucher.

Elle remercia cette femme, tira de son petit panier ses vêtements de nuit et se coucha, après avoir placé ses poches sous son traversin, et son panier dans la ruelle.

Si elle dormit, je ne saurais le dire.

Le lendemain, à sept heures, on vint lui dire que si elle n'était pas malade, elle devait se lever pour aller à la visite.

Elle obéit en silence, et on la conduisit dans une salle où se trouvaient déjà rangées les

pensionnaires qu'elle avait vues la veille.

Elle n'avait eu garde d'oublier ses poches, et portait son panier au bras.

Un médecin, suivi de deux internes, de la supérieure et des sœurs du service, passa en interrogeant successivement chaque malade ; quand il arriva devant Eucharis :

— Madame est la personne amenée hier ? dit-il ; quels signes de dérangement d'esprit a-t-elle donnés ?

— Aucun, répondit la sœur; elle est douce, silencieuse, obéissante.

-- Elle guérira promptement dans ces conditions, à moins que.....

Il consulta un cahier -- Jeanne Tavernier -- manie raisonnante -- idées de grandeur -- hum ! c'est tenace. Comment vous trouvez-vous, ici Madame ?

— Fort étonnée d'y être, Monsieur, et surtout sous un nom qui n'est pas le mien. On vous a dit que j'étais folle, que je me nommais Jeanne Tavernier. Rien de tout cela n'est vrai ; l'homme qui m'a amenée ne me connaissait pas, ne m'a jamais interrogée ; je me nomme Euscharis Champigny, je suis artiste musicienne et bien connue à Paris ; je puis vous donner les preuves de ce que j'avance.

— Les questions d'identité et de famille ne nous regardent pas, Madame ; nous recevons les personnes qu'on nous amène sous la responsabilité de ceux qui les placent. Quand vous serez guérie, vous réclamerez à qui de droit contre le nom de Jeanne Tavernier, si ce n'est pas le vôtre.

Et le docteur passa outre.

Eucharis avait chancelé à ce coup imprévu. Moi, j'en étais attérée. Ainsi nous ne lui servirions de rien ? Peu importait que l'on eût enfermée ? On pouvait prendre une femme pour une autre, donner à celle-ci le nom de celle-là, cela ne faisait rien, on ne s'en inquiétait pas ?

J'entendis un des internes dire à son collègue :

— Voici un premier symptôme de folie vaniteuse ; j'ai vu le certificat ; c'est une femme ramassée je ne sais où, née à Florence, de parents inconnus, amenée ici seulement avec ce qu'elle a sur le corps ; et elle se donne pour une artiste que tout Paris connaît ? Comme c'est vraisemblable !

La visite achevée, Eucharis fut ramenée dans sa chambre

Elle se laissait faire comme un automate, en murmurant :

— Perdue !..... je suis perdue !

II

LES SIGNES MYSTÉRIEUX

Trois jours se passèrent sans incident ; Eucharis, très faible, restait presque constamment couchée et mangeait à peine. La sœur venait la voir plusieurs fois dans la journée.

— Vous avez des ciseaux, lui dit-elle un matin, l'infirmière les a vus, c'est contraire au règlement. Donnez-les moi, je vous prie.

Eucharis prit ses poches, en retira une petite paire de ciseaux à ongles et la tendit

silencieusement à la sœur. Mais celle-ci avait aperçu les rouleaux de papiers et saisit vivement les poches, dont elle vida le contenu sur la table.

— Que faites-vous, ma sœur? s'écria Eucharis alarmée.

— Je visite vos poches, mon enfant ; cette formalité a été oubliée au moment de votre arrivée. Je vais visiter également tous vos vêtements. C'est une mesure de prudence.

Eucharis respira ; il s'agissait seulement de voir si elle n'avait aucun instrument dangereux ; pourtant elle enfonça dans sa ruelle le petit panier à ouvrage que la sœur n'avait pas aperçu.

— Qu'est ce que ces deux rouleaux ?

— Ce sont mes papiers de famille, ma sœur, mes comptes, ma correspondance, tout ce qui peut prouver l'erreur dans laquelle on est ici à mon sujet.

— Je ne puis vous laisser ces papiers. Ils sont importants, d'après ce que vous dites, et pourraient être déchirés ou perdus.

— Et qu'en allez vous faire ?

— Les déposer au bureau, suivant le règlement. On vous les rendra à votre sortie. J'emporte aussi ce petit portefeuille.

Le règlement ! on n'avait que ce mot à la bouche pour une foule de minuties. Mais il n'y avait pas de règlement, à ce qu'il paraît, pour savoir qui l'on tenait enfermée.

— Au bureau, soit, dit Eucharis. Je désire même que l'administration examine ces papiers. Elle verra si je dis la vérité en protestant contre la fausse identité qu'on m'a donnée et dont elle ne doit avoir aucune preuve.

La sœur lui rendit ses poches et sortit avec le portefeuille et les deux rouleaux.

La supérieure l'attendait au passage.

— Que tenez-vous là, ma sœur ? demanda-t-elle.

— Ce sont des papiers que je porte au secrétariat. Je les ai trouvés dans les poches de Mademoiselle Tavernier, qu'on avait oublié de visiter à son arrivée.

— Donnez-les moi, je m'en charge, dit la supérieure. Elle nous prit et nous fit disparaître dans une de ses larges poches.

Elle paraissait très émue ; nous entendions battre son cœur. Qu'allait-il nous arriver ? Allions-nous servir à la délivrance d'Eucharis ? à prouver au moins qui elle était ?

Mais au lieu de nous porter au secrétariat, la supérieure entra dans son cabinet, ouvrit une armoire, écarta des piles de linge, nous jeta derrière, et referma l'armoire avec précipitation.

Nous passâmes là une vingtaine de jours dans une angoisse inexprimable, avant que la main tremblante de la supérieure ne nous en délivrât.

— Voici les papiers de Jeanne Tavernier, ma mère, dit-elle.

Une autre main nous prit, nous développa vivement et nous étala sur un bureau.

Je regardai autour de moi. Nous étions dans le cabinet de la supérieure, vaste pièce froide et nue comme tout salon de couvent ; quelques fauteuils couverts de housses de toile grise, une vingtaine de chaises de paille rangées le long des murs, une console d'acajou entre les

deux fenêtres, et près de l'une d'elles, le bureau sur lequel nous nous trouvions. Sur la console, on voyait un petit Jésus de cire, couché au milieu d'un bouquet de fleurs artificielles et recouvert d'un globe ; un chef d'œuvre d'enfantillage et de mauvais goût comme on en voit que dans ces maisons.

La mère générale était assise le dos presque appuyé à la console. C'était une femme âgée, très-grande, au profil anguleux et sévère ; d'épais sourcils blancs ombrageaient sous leur arcade profonde de petits yeux, dont on n'aurait su dire ni la forme ni la couleur, mais qui étaient tout regard. Ses amples vêtements se drapaient sur sa maigreur avec une élégance naturelle ; la grande dame se trahissait sous la bure de la religieuse. L'intelligence, la volonté, l'ardeur contenue, se lisaient sur ses traits émaciés. Cette femme avait dû donner à sa vie un but noble, élevé, désintéressé..... si passionnément poursuivi que pour l'atteindre elle n'eût pas reculé devant le martyre.... pour elle ni pour les autres.

J'eus peur.

En face d'elle était la supérieure ; jeune encore, encore belle ; d'une carnation un peu molle, à figure douce et triste ; l'antithèse absolue de l'autre.

Bien qu'il ne fit pas froid, un feu clair flambait dans la cheminée.

Une troisième religieuse, à figure insignifiante, se tenait humblement en arrière ; c'était l'assistante de la mère générale.

— Veuillez aller pousser le verrou de la porte, lui dit celle-ci, après un long silence

durant lequel elle nous avait successivement examinés ; et fixant son regard scrutateur sur la supérieure :

— Est-ce bien là tout ce que vous avez trouvé sur Eucharis Champigny? lui demanda-t-elle.

— Tout absolument, ma mère. Elle est arrivée ici sans rien autre que les vêtements qu'elle portait ; ils ont été fouillés avec soin, au moment où elle s'y attendait le moins, et depuis que ces papiers lui ont été pris, ils n'ont pas quitté cette armoire, dont moi seule ai la clé Il s'agissait, m'aviez-vous dit, de choses si graves.....

— Très-graves, en effet, et d'où dépend peut-être l'avenir de notre pays. Cette Eucharis Champigny, ou cette Jeanne Tavernier, comme vous voudrez l'appeler, est un des agents les plus actifs d'une formidable société secrète ; son père et son parrain l'y ont initiée dès l'enfance, et les chefs principaux se réunissaient chez elle sous prétexte de matinées musicales. Ils veulent abolir la famille, la religion, la propriété ; les sanglantes horreurs de 1793, ne sont qu'un jeu d'enfant auprès de ce qu'ils préparent.

— J'ai besoin de vous croire, dit en soupirant la supérieure, car j'ai manqué à mon devoir en retenant ces papiers et en vous les livrant....

— Mais vous sauvez la France ! reprit avec force la mère générale ; le retour de notre Roi légitime peut seul conjurer le danger qui nous menace ; tout est prêt ; il ne faut que détruire une pièce infâme, œuvre de ce *serpent vu proche*

du lit royal, selon la centurie de Nostradamus, cette prédiction si sottement interprétée, si perfidement répandue..... Cette pièce doit être en la possession d'Eucharis ; j'ai la certitude qu'un des affiliés lui a remis des papiers peu de jours avant son enlèvement. Le doigt de Dieu est visiblement dans tout ceci ; il a frappé cette malheureuse de folie afin qu'on pût l'écarter de chez elle. On y a fait les recherches les plus minutieuses sans rien trouver. Elle a donc emporté cette pièce avec elle, et je ne vois ici que des papiers insignifiants. Ah ! dans ce portefeuille..... des adresses..... une liste d'élèves..... des changements d'heure..... que vois-je ?

Sur une page blanche étaient tracés les signes donnés par Pierre.

Avec cette signature :

L'ANTECHRIST

III

LE CORBEAU

— Une étoile, une hache, le croissant des infidèles, une épée..... dit lentement la mère générale, et cette signature : l'Antechrist !

Ce mot, prononcé avec une profonde horreur, éveilla comme un gémissement dans les échos

de cette grande pièce silencieuse, et l'assistante se signa.

— Oui, on me l'avait bien dit ; c'est sous la bannière de l'Antechrist, que ces révoltés essaieront d'abolir tout ce qui existe. Après mille ans et plus, disent les prophéties, surgira celui qui doit détruire l'œuvre du Christ, notre divin maître ; et voilà dix-neuf siècles qu'il a versé son sang pour ses bourreaux, dix-neuf siècles que l'esprit du mal lutte pour rendre son sacrifice inutile..... Mais il l'a dit : jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre lui. Vienne la lutte, ô Christ ! je suis prête ! Tu donneras des forces à ta servante et elle triomphera de tes ennemis. Que le feu dévore ces signes détestés de révolte et d'athéisme ! s'écria-t-elle, en lançant le portefeuille dans la cheminée.

Elle ne le quitta pas des yeux qu'il ne fût entièrement consumé. Une animation extraordinaire transfigurait ses traits ascétiques. Elle recommença à feuilleter les papiers d'Eucharis, dépliant, secouant chaque feuille pour que rien ne lui échappât, et triant à mesure des pièces qu'elle passait à l'assistante en lui ordonnant de les jeter au feu. Celle-ci obéissait, impassible, faisant flamber tour à tour les factures acquittées, les comptes de leçons, les reçus de billets de concert, d'albums, l'inventaire qu'Eucharis avait eu soin de dresser de son mobilier, toutes les preuves enfin d'une vie honorable et gagnée par le travail.

La supérieure, muette et pâle comme une morte, assistait à cette exécution, mais sans y prendre part.

— Rien, rien, disait la mère générale en nous remuant d'une main fièvreuse ; avoir tant fait et échouer au port ! Voir cette menace sans cesse suspendue sur la tête de notre bien-aimé Henri V..... Oh ! je donnerais ma vie pour ce papier ! Si cette femme a trouvé une autre cachette, il ne faut pas qu'elle rentre dans le monde, qu'elle puisse jamais prouver qu'elle n'est pas Jeanne Tavernier. Ce qui a été brûlé la fait sans ressources ; il faut qu'elle soit aussi sans nom.

Réunissant tous les actes et leurs traductions, elle se leva pour les jeter elle-même dans les flammes. C'en était fait : je serrais ma sœur d'une étreinte suprême et j'envoyais un dernier adieu à la pauvre prisonnière que rien désormais ne pouvait délivrer, lorsqu'il se passa un évènement étrange, presque surnaturel.

Le temps s'était assombri ; des nuages noirs et lourds couraient dans le ciel ; le vent soufflait en tempête, et un corbeau passait et repassait devant la fenêtre, qu'il effleurait de ses longues ailes éployées, en faisant entendre son lugubre croassement. Au moment où la mère générale s'approchait de la cheminée, le corbeau, poussant un cri strident, se précipita avec une telle violence sur une vitre qu'elle se brisa. Un des éclats vint frapper la main qui nous tenait et en un instant nous fûmes inondées de sang.

Les trois femmes avait poussé un cri d'effroi et la mère générale nous laissant échapper de sa main blessée, s'affaissa défaillante sur son fauteuil. La supérieure s'élança vers elle,

étancha le sang qui coulait de la blessure et pria l'assistante de vouloir bien chercher dans l'armoire le linge nécessaire à un pansement. Profitant du moment où celle-ci se détournait pour exécuter cet ordre, la supérieure nous poussa vivement du pied sous la console et une fervente prière s'éleva de mon cœur vers le divin enfant dont l'effigie nous protégeait.

La mère générale revenait à elle.

— Les actes ! bégaya-t-elle ; sont-ils brûlés ?

— Je le crois, ma mère, répondit naïvement l'assistante, en rapprochant des fragments de papier à moitié consumés qui flambèrent de nouveau.

— Il faut vous en assurer.

— Je ne vois rien par terre, et ce qui reste sur ce bureau ne ressemble pas à des actes. Faut-il brûler encore cela ?

— O ma révérende mère ! interrompit la supérieure d'un ton suppliant, laissez-moi, par pitié, ces quelques lettres ! Ce sont des souvenirs de famille sans portée ; que je puisse les rendre à cette infortunée quand elle me redemandera ce qu'on lui a pris ; accordez-lui cette consolation dans sa détresse.

-- Soit, dit la mère générale. Gardez ceci ; ou plutôt envoyez-le au secrétariat. C'est l'affaire de ces messieurs. Si l'on réclame les pièces qui manquent, vous vous trouverez naturellement exonérée de leur disparition.

-- Non, madame, reprit avec fermeté la supérieure ; je n'ai déjà été que trop coupable ; je n'aggraverai pas ma faute en essayant d'en rejeter la responsabilité sur d'autres.

— Qu'est-ce à dire ? reprit la mère générale en se redressant violemment sur son fauteuil et fixant sur la supérieure des yeux irrités. Coupable de m'avoir obéi, comme vos vœux vous y obligent ! Prétendriez-vous jugez ma conduite ?

— Non, ma révérende Mère, répondit humblement la supérieure, les motifs qui vous font agir la justifient sans doute ; je ne prétends juger que la mienne. J'ai été faible et lâche en livrant un secret qui n'était pas le mien, en manquant à la règle qui nous est imposée de remettre au secrétariat tous les papiers trouvés sur les malades, règle que j'ai acceptée avec les fonctions que j'exerce et dont l'observance eût mis ma conscience en repos. Je subirai les conséquences de cette faute, j'y suis bien décidée ; et l'obéissance que je vous dois ne peut prévaloir contre les commandements du Dieu que nous servons toutes deux.

— Mais songez-vous que si l'on vous interroge, si vous avouez ce qui s'est passé, ce n'est pas vous seulement, c'est moi, c'est l'ordre tout entier qui sera compromis ?

— Rassurez-vous, madame, nul ne sera compromis que moi-même. Personne ne me fera dire comment, ni à qui, j'ai livré ces papiers. Mais, vous l'avouez involontairement ; c'est une faute, puisque vous voulez la cacher, et Dieu nous en punira ; la scène effrayante qui vient de se passer est un avertissement du ciel.

— Assez ! dit la mère générale d'un ton impérieux : vous me bravez en face ; apprêtez-vous à quitter cet établissement. Aussitôt mon retour à la maison mère, je réunirai la communauté, et vous serez révoquée.

— Non, madame, répondit la supérieure qui s'enhardissait peu à peu ; vous ne ferez pas cela.

— Et qui m'en empêcherait ?

— Vous-même, ma révérende mère ; vous ne voudrez pas faire connaître le véritable motif de ma révocation, ni m'accuser de fautes que je n'ai pas commises.

— Partons, dit la mère générale en se levant et s'appuyant sur la jeune sœur, toute tremblante de cette altercation. — Restez : je vous défends de me reconduire, commanda-t-elle à la supérieure qui s'apprêtait à la suivre.

Celle-ci tomba à genoux devant le petit Jésus de cire et y resta en prière, jusqu'à ce qu'elle eût entendu le roulement de la voiture qui emmenait la mère générale et son assistante.

Alors elle nous tira de notre cachette, nous réunit promptement aux papiers restés sur le bureau, et nous replongea dans l'armoire dont nous venions de sortir si malheureusement.

IV.

LA RESTITUTION.

Dix ans se passèrent dans ce nouveau cachot ; dix ans durant lesquels nous ignorâmes le sort d'Eucharis. Qu'était-elle devenue, depuis ce baptême de sang qui nous avaient sauvées en nous laissant pénétrées d'horreur ? L'oiseau, instrument de notre délivrance, se repaissait de cadavres, sa vue était un présage de malheur ; qu'allions-nous apprendre ?

Ce fut la supérieure qui nous tira encore cette fois de notre cachette, et malgré la fermeté dont elle avait fait preuve pour nous sauver, j'avoue que nous tremblions à la pensée de ce qui allait suivre. Nous avions grand tort.

— Voici ma chère sœur, dit-elle d'une voix mal assurée, les papiers que réclame Mademoiselle Champigny.

— Vous lui donnez ce nom, ma mère ? C'est donc avec raison qu'elle refuse celui de Jeanne Tavernier et qu'elle dit avoir ici son acte de naissance ?

— Je le crois, ma chère sœur.

— Comme ces papiers sont humides ! C'est sans doute leur séjour prolongé dans cette armoire à linge qui les a rendus ainsi.....

Soit qu'elle voulût simplement nous faire sécher, soit qu'un peu de curiosité l'y poussât, la bonne sœur délit notre lien. Avides de respirer après une compression aussi prolongée, nous nous déroulâmes en nous détirant, et comme je me trouvais placée sur les autres, ce fut moi que la sœur aperçut la première. Elle fit une exclamation de surprise.

— Voyez donc, ma mère, dit-elle, cette feuille est couverte d'une multitude de petites taches de rouille ou de moisissure ; c'est fort heureux que les caractères n'en soient point altérés. Je vais l'essuyer et la mettre quelques instants devant ce bon feu.

La supérieure savait à quoi s'en tenir sur la nature de ces taches sombres et de l'humidité dont j'étais imprégnée; mais elle ne jugea pas à propos d'en rien dire à son interlocu-

trice, qui me frottait soigneusement. La plupart des taches avaient disparu ; elle me tenait suspendue devant le foyer, dont la chaleur me semblait fort agréable, en dissipant l'engourdissement dans lequel j'étais depuis si longtemps plongée, lorsqu'une sorte de commotion électrique que je ressentis à ce qui était pour moi la tête, m'avertit qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire.

C'est à cet endroit que les taches étaient en plus grand nombre ; d'un jaune sombre, elles passaient à un rouge de sang et se groupaient de façon à former deux signes bien distincts, une étoile à huit branches et une sorte de hache.

— Voyez !.. mais voyez donc, ma mère, s'écria la religieuse qui frottait vainement ces signes mystérieux sans pouvoir les faire disparaître, tandis que toutes les autres taches s'étaient complètement effacées.

La supérieure avait peine à dissimuler son trouble ;

— Mon Dieu ! c'est bien simple, dit-elle avec un peu d'impatience, que voyez-vous donc là de surprenant ? le haut de cette feuille aura porté contre les ferrures de l'armoire et en aura gardé cette empreinte, plus lente à sécher parce qu'elle est plus épaisse, voilà tout.

Rassemblant tout son courage, et voulant en terminer au plus vite, la supérieure me prit et m'approcha davantage de la flamme. Mais quelle ne fut pas sa stupeur en voyant les taches sanglantes que je portais s'élargir, suinter, et laisser tomber sur les cendres chaudes du foyer de larges gouttes de sang,

qui grésillaient, et répandaient cette odeur fade d'hémorragie qui porte au cœur. En même temps, comme dix années auparavant, un grand corbeau passa et repassa devant la fenêtre, frappant les vitres de ses ailes noires et nous épouvantant de ses croassements..

La supérieure ne put supporter cette épreuve terrible et poussant un cri sourd, tomba à la renverse, terrassée par une violente attaque de nerfs.

La religieuse, effrayée, s'empressa d'appeler au secours; on accourut, on releva la supérieure et on la transporta dans sa cellule pour lui donner les soins que nécessitait son état. Elle m'avait laissée échapper de sa main et j'avais été foulée aux pieds par les plus empressées des arrivantes; mais j'y avais fait peu d'attention, toute émue de ce qui venait de se passer et du danger bien plus grand que j'avais couru pour la seconde fois de tomber dans les flammes.

La sœur, dont la démarche bienveillante avait été cause de ces évènements, rentra dans la chambre et me ramassa; j'étais entièrement séchée, et ne portais plus au sommet que quelques petits points jaunâtres à peine perceptibles; nulle trace de sang dans le foyer ni sur le parquet. La sœur aurait pu croire que cette scène n'était qu'un rêve, si l'état dans lequel elle laissait la supérieure n'en eût attesté la réalité.

N'ayant plus rien à faire dans cette lugubre maison d'où elle avait mission de nous faire sortir, elle nous roula, non sans un reste d'émotion, dans une feuille de papier sur laquelle

elle écrivit le nom de Mlle Eucharis Champigny, dite Jeanne Tavernier, et nous ayant placés au fond de son sac de voyage, se hâta de sortir.

Un soupir d'allègement, et le bruit d'une lourde porte roulant sur ses gonds, nous apprit que notre conductrice respirait enfin à l'air libre.

Nous fûmes ensuite bercées toute une nuit par les cahots incessants d'une diligence. Le lendemain matin, la sœur en descendit, marcha pendant quelques minutes et sonna à une porte ; j'entendis le bruit d'une grille de fer qu'on ouvrait. Etait-ce donc encore dans une prison que nous venions d'entrer?

La bonne sœur nous ayant tirées de son sac, nous nous trouvâmes dans une sorte de parloir, en présence de deux autres religieuses de l'ordre de Saint-Charles comme elle, et de l'aumônier de l'établis ement.

— Ah ! ma chère sœur, dit l'une des religieuses à la nouvelle arrivante, vous nous apportez donc enfin ces fameux papiers, le talisman qui doit guérir notre pauvre Jeanne Tavernier.

— La guérir ? dit l'aumônier, pour cela il faudrait qu'elle eût le cerveau dérangé. Croyez-moi : il y a autre chose que de la folie dans sa captivité.

— Voici ma mission remplie, dit la sœur qui nous avait apportés en nous remettant à sa compagne. Je désire que ceci tire de peine la pauvre personne à laquelle vous vous intéressez. Que Dieu vous ait en sa sainte garde, mes chères sœurs.

Aussitôt qu'elle fut sortie, l'aumônier ouvrit le paquet et tous trois nous examinèrent avec la plus vive curiosité.

Le deux religieuses furent d'abord un peu désappointées en se trouvant en présence d'actes de l'état-civil et de baptême, écrits pour la plupart dans une langue étrangère ; elles se rabattirent sur des fragments de journaux et quelques lettres de famille, tandis que l'aumônier paraissait au contraire fortement préoccupé par l'examen de ces actes.

— C'est bien cela, dit-il ; voici deux actes italiens et un français, certifiant la naissance et le baptême d'Eucharis Champigny, à Florence; c'est ce qu'a toujours affirmé la malheureuse Jeanne Tavernier, qu'on nous donnait comme n'ayant ni répondants ni famille. Et elle avait apporté ces actes avec elle dans la première maison où elle a été conduite ? Il est inimaginable qu'on l'y ait enregistrée et qu'on la traîne depuis dix ans d'asile en asile sous un nom qui n'est pas le sien. Il y a là-dessous quelque mystère..... mais de quelle nature ?... Puis, quelle chose étrange ! Eucharis et son frère Tancrède ont tous deux pour parrain un Pierre, fils de feu Pierre, dont on ne désigne ni l'âge, ni le domicile, ni la profession, et aucun de ces enfants n'a de marraine ?

— Est-ce possible, monsieur l'abbé ? demanda la sœur.

— Dans le cours de mon long exercice, soit en France, soit en Italie, je n'ai jamais rencontré semblable singularité et elle paraît être ici une habitude de famille. Je sais que, dans certains cas exceptionnels, nous sommes autorisés

à accepter un seul répondant, mais il doit toujours être du sexe de l'enfant pour lequel il s'engage devant l'Eglise. Il est impossible qu'un prêtre catholique ait accepté une telle dérogation aux règles de son ministère ; et pourtant cet acte paraît authentique.

— N'est-ce pas l'œuvre du démon ? demanda une des sœurs en se signant.

— C'est au moins fort irrégulier et fort extraordinaire, dit l'aumônier, en évitant de répondre à cette question.

— Voyez donc, monsieur l'abbé, dit l'autre sœur qui s'était amusée à parcourir les fragments de journaux ; les plus récents de ces articles remontent à l'époque à peu près où Jeanne Tavernier a été enfermée ; tous s'accordent à célébrer les succès comme pianiste d'une demoiselle Eucharis Champigny ; et depuis ce temps cette infortunée est considérée comme folle de prétendre à un nom, à une fa-
mille, à une brillante position artistique ?

— Bon ! répliqua sa compagne ; quelle apparence, si c'était une femme si connue et si bien posée, que personne ne se soit jamais occupé d'elle et qu'on l'ait laissée aux indigentes ? Je ne sais comment ces papiers se trouvaient en sa possession, mais il est bien douteux qu'ils lui appartiennent. Cependant comme on les a rendus à sa demande, nous devons les lui remettre ; n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé ?

— Certainement ; mais je vous engage à le faire en présence de monsieur le directeur. Des actes semblables, qui peuvent modifier complétement l'état-civil d'une pensionnaire, ne doivent pas lui parvenir à l'insu du chef de cet établissement.

V.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Quelqnes instants après, la sœur, accompagnée du directeur, nous déposait sur le lit de la malheureuse Eucharis, qui nous saisit et nous pressa avec transport contre ses lèvres.

— Oh ! merci, merci à tous deux ! dit-elle avec effusion ; vous allez donc voir enfin que je disais vrai, que votre pitié n'a point été surprise. Pauvres chers papiers, vous allez témoigner pour moi ; voici mon acte de naissance, mon acte de baptême ; bien qu'en italien, les noms sont reconnaissables. En voici la traduction. Voici des lettres de mon père, de ma sœur, de lady Armstrong, de miss Diane. Vous voyez bien à présent que je suis Eucharis Champigny, que je n'étais pas plus folle quand on m'a enlevée que je ne le suis aujourd'hui. Vous voyez bien qu'on m'avait prévenue de ce qui m'attendait, puisque j'avais pris toutes les précautions nécessaires pour prouver qui j'étais, pour... Un violent accès de toux la suffoqua, une écume rougeâtre parut sur ses lèvres et elle retomba épuisée sur ses oreillers.

La sœur lui souleva la tête et lui fit avaler quelques gouttes d'une potion calmante.

Quoi ! c'était là Eucharis ! Quoi ? ces regards éteints, cette figure décrépite, ce corps amaigri, ces cheveux s'échappant d'un béguin d'indigente, et retombant en mèches grisonnantes le long de ces joues creuses ; ce souffle haletant,

oppressé, cette voix sourde et sifflante, voilà ce qui restait de celle que nous avions connue si jeune et si charmante !

Hélas ! devant cette femme défigurée par la souffrance, à laquelle il ne restait plus aucune trace de beauté, il ne s'agissait plus pour moi, comme durant la brillante et courte période de sa vie d'artiste, de démêler si c'était Lily ou Stella à qui j'allais désormais appartenir ; je me demandais si c'était même l'une des deux, cette agonisante que j'étais venue trouver dans un hôpital de folles !

Et pourtant tout mon cœur s'élançait vers elle et me disait de n'en pas croire mes yeux.

Le directeur nous avait examinés en silence. Quant Eucharis fut en état de l'entendre :

— Ces papiers, Mademoiselle, lui dit-il, s'accordent avec vos déclarations et il me semble probable qu'ils vous appartiennent. Cependant je ne puis prendre sur moi de changer les noms sous lesquels vous nous êtes arrivée et qui sont inscrits sur nos registres.

— Ces actes sont à moi, Monsieur, affirma Eucharis d'une voix faible ; mais vous avez raison ; il faut que je prouve que je suis bien celle à laquelle ils s'appliquent ; de plus, il m'a été dit qu'ils n'étaient pas réguliers et que je ne devrais m'en servir qu'après les avoir soumis à l'examen de magistrats. Veuillez donc, monsieur le directeur, avoir la bonté de les envoyer au procureur impérial en lui expliquant ma situation.

Le directeur prit un air froid et réservé ; évidemment il crut qu'Eucharis divaguait, en

attaquant la première l'authenticité d'actes réclamés par elle avec tant d'insistance.

-- Les questions d'état-civil ne sont pas de notre compétence, Mademoiselle, répondit-il ; C'est au département de la Seine, votre lieu d'origine, que vous pourriez demander une rectification du nom qui vous a été attribué ; et encore..... les personnes qui vous ont placée sont seules responsables de la déclaration qu'elles ont faite et des preuves qu'elles en ont données... ce sera chose à démêler plus tard entre elles et vous. Puisque vous prétendez que ces actes sont entachés de nullité, je ne vois pas trop en quoi vous pouvez être fondée à contester le nom sous lequel vous êtes inscrite..... c'est peut être le seul auquel vous ayez droit. Enfin, ceci ne nous regarde pas. Je vous laisse ces papiers ; l'administration n'a pas à s'en occuper. Votre numéro d'ordre lui suffit.

Eucharis, accablée par cette sentence qui la replongeait dans l'affreuse situation d'où elle avait espéré sortir, n'eut pas la force de lui répondre et le laissa partir.

Elle nous reprit lentement, nous examina.... et vit combien de nous manquaient à l'appel.

— Oh ! s'écria-t-elle, ils ont trouvé des complices jusque parmi les femmes vouées au service de Dieu et des pauvres ! Pierre aurait-il donc raison d'être impitoyable, de dire que rien ne doit subsister de ce monde gangrené ? Et ce directeur qui reste impassible devant de pareilles preuves ? Il me croyait presque, lorsque je lui affirmais que j'étais l'artiste Eucharis Champigny ; à présent il n'est pas

éloigné de me croire folle, parce que j'élève un doute sur la valeur de ces actes dont l'irrégularité saute aux yeux ; il me refuse tout concours ! Pourvu encore qu'il ne revienne pas sur sa décision, qu'il ne me dépouille pas à son tour des seuls témoins de mon passé ! Mais quel est cet acte que je ne connais pas ? l'acte de décès de Tancrède ..comment cela se fait-il, s'il est vrai qu'il existe encore, comme on me l'a dit?... Pauvre enfant ! Moi aussi, je passe pour morte et suis vivante.... Pierre ne peut-il pas tout ?

Elle examinait attentivement cette pièce et s'écria tout-à-coup.

— Né à *Paris*, fils de Georges Champigny et de *Marie* Tavernier ? Grand Dieu ! cet enfant élevé en Suisse, imposé à mon père après notre retour en France,car je me rappelle bien maintenant, n'avoir jamais entendu parler de lui en Russie.... Ce Tancrède que nous avons connu à peine quelques mois.,.. serait-ce le fils de Marie Tavernier, né aux Tuileries et enlevé par Pierre ? Il lui aurait donc appliqué comme à moi-même, un état-civil préparé à Florence longtemps avant, et pour un autre, peut-être ? Si ma supposition est exacte, si j'en puis acquérir quelque preuve, voici de quoi annuler la déclaration contenue dans l'enveloppe aux cinq cachets.... Mon Dieu, faites que la vérité triomphe enfin ! Il faut absolument que je mette ceci en sûreté.

Elle nous réunit, nous enveloppa dans un pauvre vieux mouchoir à carreaux et nous plaça sous son traversin. Nous ne pouvions plus rien voir; mais nous restions parfaitement à même d'entendre

La pièce où couchait Eucharis ne contenait que deux lits et attenait à l'infirmerie. On l'avait placée là pour qu'elle fût plus tranquille ; elle était fort malade et l'on craignait pour sa poitrine.

Une jeune femme convalescente, qui la nuit occupait le second lit, accourut toute joyeuse ;

— Ma sortie est accordée ! s'écria-t-elle, je pars dans deux jours.

— Que vous êtes heureuse, ma bonne Anna, dit en soupirant Eucharis : Ah ! jamais semblable bonheur ne me sera réservé.... l'*Inconnu* me l'a bien dit ; il n'y a pas de justice en ce monde pour le pauvre, pour l'abandonné.... Je me souviendrai toujours de vos soins affectueux, qui ont adouci mes souffrances, qui m'auraient guérie, si c'eût été possible.... On vient de me rendre mes papiers, mais on refuse de s'en occuper. Je dois rester Jeanne Tavernier comme auparavant, ou lutter seule. ..... J'essaierai encore. Je vais écrire moi-même au procureur impérial, le prier de venir recevoir mes déclarations et en appeler aux preuves de mon identité qui viennent de m'être rendues. Je vous les confierai, ma chère Anna, lorsque vous me quitterez, j'ai trop peur d'en être de nouveau dépouillée.... Il faut pourtant qu'on croie que je les ai toujours... .Tenez, j'ai gardé le papier qui les enveloppait et qui porte mon nom ; faites, je vous prie, un autre paquet que vous attacherez avec le même ruban.

— Bien volontiers, répondit Anna.

Elle prit quelques copeaux, de vieux papiers servant à allumer le feu, en fit un paquet

exactement semblable à celui qu'Eucharis avait reçu et le cacha dans la paillasse de son amie.

La fin de la journée s'écoula sans autre incident.

Vers minuit, nous fûmes tirés de notre assoupissement. Il se passait quelque chose d'étrange.

Eucharis était réveillée et disait à sa compagne ;

— L'entendez-vous ? c'est le *Tailleur de pierre* ! Depuis une heure au moins il travaille sous nos fenêtres ; regardez donc, je ne puis me lever, je suis trop faible.

Au même noment, entraient la religieuse de l'infirmerie, la domestique et l'aumônier ; tous trois étaient fort agités,

— Non, monsieur l'abbé, disait la sœur, je n'ai point été le jouet d'une hallucination, je vous l'affirme. Le Christ placé au-dessus de mon prie-Dieu a poussé une sorte de gémissement qui m'a réveillée ; et j'ai entendu un vacarme inusité dans la maison, comme si toutes nos malades fussent devenues possédées. J'allumai ma lampe et j'aperçus alors mon Christ renversé ; je m'empressai de le relever et accompagnée d'une infirmière, je descendais aux loges, lorsque notre attention fut détournée par un bruit singulier que nous entendions au dehors de la maison ; il ressemblait à s'y méprendre à celui de pierres qu'on taille. Pensant que quelqu'ouvrier, ayant pris le clair de lune pour l'aube, aurait pu s'introduire dans les bâtiments en construction et que sa présence causait l'effroi et l'agitation des malades, nous descendîmes dans la cour

et allâmes jusqu'aux travaux du nouveau quartier des femmes, où vous nous avez rencontrées et où nous n'avons trouvé personne. Y aviez-vous aperçu quelqu'un?

— Non, répondit l'aumônier. Réveillé comme vous par ce bruit insolite, je suis venu jusque sous les fenêtres de ce dortoir où sont déposées quantité de pierres de taille ; je n'y ai vu aucun ouvrier et le bruit a cessé à mon approche.

— C'est exactement ce qui nous est arrivé, dit la sœur ; une fois près des pierres nous n'entendîmes plus rien. Mais, ajouta-t-elle, d'un ton mystérieux, où perçait un certain effroi, avez-vous remarqué sur la plus grosse, ces signes bizarres qui semblaient tracés avec du feu ? Une étoile à huit branches et un croissant ?

— Je n'y ai pas fait attention, dit l'aumônier ; peut-être les rayons de la lune faisant étinceler les parcelles de mica dont ces pierres sont remplies, auront produit cette apparence ; ou est-ce une mauvaise plaisanterie de celui que nous cherchons ; il aurait tracé ces signes avec du phosphore pour attirer l'attention et la détourner d'ailleurs. Qui sait s'il ne s'accomplit pas un vol ou une évasion, pendant que nous perdons un temps précieux ici, où tout est tranquille ?

En effet, les malades avaient jugé prudent de feindre le sommeil et d'écouter sans mot dire.

— Je crois plutôt que tout ceci est l'œuvre

de Satan, répondit la sœur ; qu'allons-nous devenir, grand Dieu ! si la maison est hantée ?

— Ma sœur, répondit le prêtre avec un peu de sévérité, il ne faut pas se hâter d'attribuer à une intervention surnaturelle les choses qui nous semblent incompréhensibles au premier abord et qui ont généralement une explication fort simple. L'œuvre du démon, c'est l'orgueil qui cherche à nous persuader que les puissances de l'enfer recourent à des prodiges pour attaquer d'humbles créatures telles que nous le sommes. Prions Dieu d'écarter ces visions de notre vanité et continuons, croyez-moi, nos recherches dans le reste de la maison.

VI.

MADAME POLICHINELLE.

La nuit s'acheva sans autre incident.

Dans la matinée du lendemain, le directeur et une autre personne entrèrent en causant dans l'infirmerie, dont la porte entre-baillée nous laissait tout entendre.

— J'arrive d'Amérique, disait l'étranger ; il y a vingt ans que j'ai quitté la France ; j'y avais laissé une sœur dont je n'avais plus entendu parler. Je la croyais morte. On m'a affirmé qu'elle existe et est enfermée comme folle depuis environ dix ans.

Ces mots nous firent tressaillir de joie. Cet homme qui arrivait d'Amérique et qui cherchait sa sœur.... si c'était Ulysse !

— La malade près de laquelle je vous conduis se nomme en effet Jeanne Tavernier, répondit le directeur, et elle est enfermée depuis une dixaine d'années.

— Vous devez bien la connaître alors. Quel est son caractère, ou pour mieux dire, celui de sa folie ?

— C'est une femme étrange et qu'il est malaisé de définir. Internée d'abord à Paris, elle a passé par diverses maisons avant de nous arriver. Nous ne l'avons que depuis deux ans et elle nous donne à elle seule plus de tracas que tout le reste de notre personnel. Elle bouleverse tout, réclame sans cesse pour elle et pour les autres, se dit, bien entendu, faussement accusée de folie, c'est le refrain général des aliénés, vous le savez aussi bien que moi, puisque vous êtes docteur. Il y a vraiment des moments où je ne sais qu'en penser, malgré certaines extravagances qui semblent, chez elle, préméditées et voulues, plutôt qu'inconscientes.

— Quelles extravagances ? Si elle commet des actes de folie, il me semble difficile de douter de son dérangement d'esprit. C'est simplement une folie à intervalles lucides, comme il y en a tant.

— Oh ! elle ne commet jamais d'actions insensées, sa tenue est parfaite, au contraire ; ses manières sont celles d'une femme du monde, bien qu'on ne sache d'où elle sort et qu'elle soit ici comme indigente aux frais du département de la Seine. Elle est instruite, spirituelle, souvent sarcastique ; causeuse charmante, pleine de verve et d'entrain...

— Ceci se rapporterait assez bien à ma sœur, dit l'étranger d'un ton rêveur.

— Elle protége, console, soigne et défend ses compagnes, continua le directeur ; elle sait à merveille les distraire de leur folie, réveiller leur intelligence, leur volonté ; nous lui avons dû plusieurs guérisons. Mais lui résiste-t-on? elle s'emporte, son caractère hautain, impérieux, reprend le dessus ; malades, sœurs, domestiques, tout y passe. Il faut qu'on s'occupe d'elle, de son histoire, de ses malheurs ; qu'on la délivre, qu'on reconnaisse qu'elle n'a jamais été folle, et surtout qu'on l'écoute. Elle en sait à elle seule, sur les abus des maisons de santé, plus que tous les docteurs et les directeurs réunis ; il en est de même partout, dans toutes les administrations, dans tous les ministères ; la France marche à sa ruine ; c'est elle que retient le bras prêt à frapper ; et au lieu d'être à ses genoux, on la persécute, on l'enferme, on l'injurie. Elle se lassera à la fin et des castatrophes sans nombre bouleverseront notre malheureux pays. Quant à nous, qu'elle a cent fois avertis et qui pourrions conjurer ce danger, nous sommes des ingrats, des ignorants, des bourreaux, et elle nous fera tous pendre.

Elle réunit en elle tous les contrastes. On n'en dira jamais ni assez de bien, ni assez de mal. Pour moi, je la considère comme un type complet de monomanie orgueilleuse. Elle nous a été envoyée comme se croyant fille de la duchesse de Berry. Quoi qu'elle ait parfois signé ainsi, qu'elle raconte à ce sujet des choses assez bizarres, qu'elle prenne toutes sortes de

noms, pour protester, dit-elle, contre celui de Tavernier qu'on lui donne et qui n'est pas le sien, elle n'en a jamais réclamé d'autre que celui d'Eucharis Champigny. Des papiers qu'elle vient de recevoir semblent lui donner raison, en sorte que je ne sais plus qu'en penser. C'est peut-être, au lieu d'une folle, une femme qui a le cerveau rempli des rêveries des sociétés secrètes.

— Rêveries en effet, répondit l'étranger, mais qui ont fait tourner plus d'une tête. Cependant si elle n'est pas absolument folle, pourquoi la gardez-vous ?

— Hé ! que voulez-vous que j'en fasse ? Elle est fort malade, n'a ni parents, ni répondants, ni sou ni maille..... je ne puis pourtant pas la jeter dans la rue... quoique j'en aie eu souvent bien envie, je vous le jure.

— Voyons-la, dit l'étranger.

Tous deux entrèrent alors dans la chambre d'Eucharis.

— Voici la malade que vous désirez voir, dit le directeur. Je vous laisse avec elle, mon cher confrère ; vous avez à causer d'affaires de famille.

Resté seul, le visiteur inconnu s'approcha du lit de celle qui pouvait être sa sœur, et mon cœur se gonfla d'espérance.

— Eucharis Champigny, demanda-t-il lentement, me reconnaissez-vous ?

— Oui, répondit-elle d'un ton sombre. Et vous, reconnaissez-vous Eucharis Champigny dans cette vieille femme mourante sur le lit de douleurs où vous l'avez clouée ?

— Pauvre créature ! dit Pierre en l'examinant;

combien vous avez dû souffrir! Et vous ne m'avez pas appelé ! Croyez-vous toujours à la pitié, à la justice des hommes? Croyez-vous toujours à la vigilance des magistrats, à la sollicitude des fonctionnaires, à la science des médecins aliénistes, à la charité des prêtres et des religieuses? Vous étiez enfermée depuis quinze jours à peine, lorsque je suis venu vous reprendre les actes Johnson et ceux sous seing privé, en me servant, comme aujourd'hui, du titre de docteur Tavernier pour parvenir auprès de vous. Vous m'avez rendu la plus grande partie de l'argent que je vous avais remis, craignant, comme je vous en avais avertie, qu'il ne servît à éterniser votre captivité. En êtes-vous plus avancée, depuis que vous êtes aux indigentes? Avez-vous fait un pas vers la délivrance? N'avez-vous pas trouvé partout la même insouciance, le même désordre, la même brutalité? Vous avez vainement changé d'asile, de département; n'êtes-vous pas lasse de tant de déceptions ? Qu'attendez-vous encore?

— D'avoir perdu toute espérance. L'humanité vaut mieux que vous ne le pensez; elle est aveugle, ignorante, facile à égarer; mais j'ai rencontré peu de gens réellement méchants et partout j'ai trouvé de bons cœurs.

— Madame Polichinelle! Madame Polichinelle! au secours! cria une voix lamentable.

— Qu'est-ce? demanda le docteur supposé; que signifient ces cris?

Un sourire ironique effleura les lèvres d'Eucharis.

— C'est moi qu'on appelle ainsi dans cette

maison, dit-elle; vous m'aviez permis de joindre divers surnoms à celui d'Antechrist; c'était indispensable pour éviter l'accusation de monomanie. Ici, plus qu'ailleurs, ce nom terrible avait impressionné malades et religieuses. Le directeur et l'économe vinrent me supplier de ne plus l'employer. — Faites venir mes papiers, leur dis-je, rendez-moi mon véritable nom et je n'en prendrai pas d'autre; je n'accepterai jamais celui de Jeanne Tavernier, mais je ne tiens pas à ce nom qui vous effraie; je signe l'Antechrist comme je signerais Polichinelle. — Nous allons réclamer vos papiers, me dirent-ils; mais en attendant, plus d'Antechrist, pour l'amour de Dieu! Signez plutôt Polichinelle. — C'est vous qui m'en priez, Messieurs? Hé bien! soyez satisfaits: je signerai Polichinelle. Sous ce nom de fantoche, je me suis fait adorer des malades, je les ai protégées contre les infirmières, dont je suis devenue le Croque Mitaine... Encore un nom que j'ai signé quelquefois. On a voulu m'imposer silence, me réduire. On m'a emprisonnée, douchée, camisolée, envoyée aux gâteuses. Les divisions où j'avais passé se sont révoltées et on a été obligé de renoncer à me torturer, ce qui d'ailleurs ne servait à rien. J'ai reçu en une seule séance jusqu'à soixante-douze seaux d'eau. Je serais morte sous la douche plutôt que de céder.

— Vous avez, je le vois, cherché à faire échouer mes projets en accolant des sobriquets ridicules à un nom fait pour inspirer la terreur. Prenez garde, Eucharis! On ne se joue pas de moi impunément.

— Me suis-je jouée de vous, en vous don-

nant dix ans de ma vie, mon talent, ma force, ma santé, engloutis dans ces infâmes maisons? N'ai-je pas prouvé jusqu'à l'évidence ce que vous vouliez démontrer,, que la Bastille des rois démolie, les asiles d'aliénés sont devenus les bastilles du peuple, accessibles à quiconque a un peu d'audace, et que le mal s'est multiplié en se déplaçant ? Osez dire que je n'ai pas accompli ma mission !

VII.

ABANDONNÉE !

— Hé bien ! remplis-là donc jusqu'au bout, s'écria Pierre. Tout est préparé. La guerre de Crimée a valu à la France la haine de la Russie et la jalousie de l'Angleterre. Elle s'est aliéné l'Autriche à Sadowa ; l'Italie, qui avait la prétention de se faire seule, lui en veut presque de l'y avoir aidée. Plus que toute autre, la diplomatie italienne pratique l'indépendance du cœur ; elle ne sera jamais l'alliée de la France. L'empire est ébranlé, l'Allemagne se prépare en silence à faire payer au neveu les conquêtes éphémères de l'oncle. Bismarck, le chancelier de fer, qui croit n'obéir qu'à ses propres inspirations, a pour secrétaire intime un homme à moi, Karl Marx, le chef de l'*Internationale* ; c'est ainsi qu'on appelle l'association chargée de préparer la révolution sociale dans ces deux nations, que l'ambition de leurs souverains va précipiter l'une contre l'autre. Dis oui, Eucharis et les portes de cet

enfer te seront ouvertes, et c'est entourée du luxe, de la fortune, de toutes les jouissances, que tu achèveras ta tâche si douloureusement commencée. Dis oui, et au milieu de la conflagration générale, je proclame que tu es la fille de la duchesse de Berry, à laquelle l'âpre désir de garder le trône a fait substituer le fils de Marie Tavernier. Je te montrerai aux souverains de l'Europe, brisée, défigurée, mourante. Voilà, leur dirai-je, spoliateurs de Louis XVII, ce que vous avez fait de la fille des rois ! La voilà, cette femme sans nom, prédite par l'Apocalypse, sur le front de laquelle est écrit *mystère* et que vous avez voulu tuer sous des fleuves d'eau ! Voilà cet Antechrist qui doit détruire le monde quand la coupe des iniquités sera pleine, et c'est sa faible main qui l'a fait déborder !

Il parlait avec une exaltation farouche qui se communiquait peu à peu à moi ; j'étais saisie d'horreur et de pitié en apprenant ce qu'avait souffert Eucharis. Des pensées de vengeance fermentaient en moi, et j'attendais anxieusement ce qu'elle allait dire.

— Non, répondit-elle avec fermeté, ce rôle que vous m'attribuez est un mensonge et la vérité seule régénérera l'humanité. Je refuse.

— Ah ! ce n'est pas là Stella d'Oro ! s'écria l'étranger.

— Qu'en savez-vous ? répondit Eucharis d'nn ton amer. Vous nous aviez ordonné de tellement nous identifier l'une à l'autre que nous en perdions jusqu'au souvenir de notre personnalité. Nous vous avons obéi. Quelle que soit celle qui vous parle, elle sait que la

rigueur n'est pas la justice, que le châtiment doit être tempéré par la clémence ; que toute œuvre de mensonge est une œuvre de ténèbres. L'une de nous s'est dévouée pour épargner à l'autre les tortures auxquelles vous aviez condamné Eucharis, et qui disiez-vous, devaient régénérer la société ; mais toutes deux refuseront d'accepter ce rôle menteur d'Antechrist et de jeter un déshonneur immérité sur ce prince qui expie dans l'exil les fautes des siens. Ah ! vous nous vouliez indomptables ? Ne trouvez-vous pas que vous avez trop réussi ?

Pierre ne répondit rien. Il réfléchissait.

— Deux femmes sans défense, préparées dès leur enfance à ce que vous voudriez exiger d'elles, osent vous résister et vous vous croyez maître de changer à votre gré la face du monde ? continua Eucharis avec une animation croissante. Il y a, même ici-bas, un pouvoir supérieur au vôtre, croyez-moi. Vous pourrez renverser les empereurs, les rois ; vous échouerez contre l'Eglise. La papauté tient aux fibres intimes de tout cœur italien. La France, railleuse et sceptique à la surface, est profondément chrétienne au fond; ce sentiment, né avec les premières impressions de l'enfant, ne s'efface jamais.

— Vous dites vrai, Eucharis, répondit lentement Pierre, et vous-même en êtes la preuve. S'il le faut, notre lent et patient travail recommencera dans l'ordre religieux, comme il est près d'être accompli dans l'ordre politique ; nous minerons les institutions avant de les renverser ; nous mettrons des philosophes infatués de la raison humaine, des apôtres du

néant à la tête de la nation; ils chasseront Dieu de l'école et c'est par l'enfant que nous arriverons à notre but.

— Vous raviriez à l'enfant sa foi naïve, ses douces et saintes croyances puisées sur les genoux de sa mère ?

— Ah ! vous êtes Lily, la mystique élève des Champigny ; vous venez de vous trahir !

— Consultez le docteur, il vous édifiera sur mon mysticisme, répondit-elle d'un ton si moqueur, que je me dis : c'est Stella !

— Adieu donc, intraitable créature, dit Pierre. Tu as encore un mois pour te soumettre à ma volonté. Passé ce délai, les dix ans seront écoulés et ton abandon irrévocable. Ecoute bien ceci : l'année 1870 ne se passera pas sans que la guerre éclate entre la France et la Prusse. L'empereur sera chassé, son fils ne régnera jamais. Tu peux te faire un facile renom de prophétesse en annonçant ces choses; les prophètes d'ailleurs ont toujours passé pour fous. Et ce ne sera que le commencement. Quand les signes que je t'ai montrés paraîtront publiquement, cela voudra dire que le chef de l'association est en France, et que le fer et le feu vont accomplir leur œuvre. Avec toi ou sans toi, je te le dis, cela sera. Continue à avertir, moderne Cassandre, qui te flattes d'empêcher la ruine de Troie. Mais ne révèle jamais à personne laquelle de vous deux est prisonnière. La vie de l'autre me répond de ta discrétion. Soumise ou révoltée, tu restes l'esclave de Pierre..... Prends garde ! Tu sais commont il punit les traîtres.

— Madame Polichinelle ! Madame Polichi-

nelle ! cria-t-on de nouveau sous la croisée.

— Encore ce nom ? dit Pierre avec impatience.

— C'est cette pauvre Boyer qui revient de la douche, soupira Eucharis ; on l'a cruellement punie d'avoir mis mes lettres à la poste !

— Madame Polichinelle ! cria de nouveau celle qu'elle avait appelée Boyer ; — J'ai reçu une vingtaine de seaux d'eau, mais c'était pour vous : je ne les sentais presque pas. Je suis toujours toute prête à faire vos commissions.

— Vous le voyez, dit Eucharis avec son accent triste et résigné ; il y a encore des cœurs dévoués ; cette pauvre créature presqu'idiote se ferait tuer pour moi, et c'est une de nos sœurs, une sainte fille, qui a fait venir mes papiers. Le courage a manqué aux fonctionnaires de cette maison pour en tirer le parti qu'il fallait. J'ai demandé un nouveau transfert. Si dans l'asile où je vais aller, je ne trouve pas un homme d'assez de cœur et de résolution pour me venir sérieusement en aide, je passerai dans un autre. Il y a cent huit asiles ou quartiers d'aliénés en France ; je poursuivrai ma triste odyssée jusqu'au dernier, avant de m'avouer vaincue.

— C'est l'indomptable Stella, dis-je tout bas à ma sœur ; qu'en penses-tu ?

— C'est Eucharis... c'est le mystère... me répondit-elle.

Le directeur rentrait.

— Hé bien ? demanda-t-il, curieux de savoir enfin qui était sa mystérieuse pensionnaire.

— Je m'étais trompé, je ne connais pas cette femme, répondit froidement le docteur Taver-

nier. Et il sortit, sans même jeter un regard sur l'infortunée qu'il abandonnait.

VIII.

L'AUTO-DA-FE.

L'exaltation qui avait soutenu Eucharis cessa avec la lutte. Elle retomba affaissée sur sa couche, en laissant échapper un gémissement étouffé.

Anna accourut aussitôt.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? que vous a dit cet étranger? demanda-t-elle toute effrayée.

— Rien..... dit Eucharis d'une voix faible; une similitude de nom l'avait trompé..... ma position n'est pas changée..... mes craintes sont les mêmes..... plus vives encore, peut-être. Prenez mes papiers; ils seront plus en sûreté avec vous qu'avec moi; et d'ailleurs ils ne me serviront de rien ici. Vous avez entendu le directeur : mon numéro d'ordre lui suffit.

Elle nous retira de dessous son traversin, nous retint un moment dans ses mains amaigries; un profond soupir me fit comprendre la peine qu'elle éprouvait à se séparer de nous. Anna nous prit enfin et nous fit disparaître dans une poche intérieure préparée pour nous recevoir.

A peine étions-nous plongées dans ce nouvel asile, que la sœur de l'infirmerie vint dire à Eucharis de se lever pour aller au bain.

— Mais vous n'y pensez pas, ma sœur, répondit-elle, m'envoyer au bain, quand je tousse

affreusement? Je crache le sang, j'ai la fièvre et suis toute en moiteur.

— Oui, oui, je le sais bien, dit la sœur encore émotionnée de ce qui s'était passé la nuit précédente. Vos sueurs, vos maladies, vos actes, c'est le démon qui vous donne tout cela. On vous a ordonné un bain, vous le prendrez.

— Quoi ! s'écria Eucharis indignée, une stupide frayeur, une superstition ridicule vous ferait me traiter avec tant de cruauté, vous qui vous dites sœur de charité? C'est ainsi que vous prétendez servir ce Dieu dont nous sommes les membres souffrants ? « Ce que « vous ferez au moindre d'entre vous, c'est à « moi que vous le ferez, » a-t-il dit. Ne savez-vous pas, femme sans pitié, qu'en torturant ses créatures, c'est lui que vous étendez de nouveau sur la croix ? Puisque vous êtes assez aveugle pour ne comprendre ni ses enseignements ni sa douleur, aller vous prosterner devant son image, gémissante et renversée comme vous l'avez vue cette nuit et comprenez, au moins ses menaces, servante infidèle, qui mentez à vos promesses et insultez à sa bonté. Malheureuse! vous ne savez pas au prix de quelles souffrances j'arrête le châtiment prêt à s'appesantir sur vous. Mais si vous échappez à la vengeance des hommes, craignez celle de Dieu, vers qui le sang innocent n'a jamais crié en vain !

La colère et la stupéfaction avaient rendu la sœur muette pendant cette véhémente apostrophe. Dédaignant d'y répondre, elle appela deux infirmières.

— Portez la Tavernier au bain, leur dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Eucharis se laissa emporter sans résistance et la sœur la suivit.

Au bout d'un quart d'heure, elle revenait avec la domestique qui l'avait accompagnée dans son inspection nocturne, et à laquelle elle parlait avec animation.

— Elle vient de se trahir par sès menaces, cette sorcière que nous prenions pour une insensée. Elle avoue presque être l'auteur des faits surnaturels qui nous ont effrayées cette nuit. Cette femme est assurément vouée au démon. Aucun prêtre catholique, a dit monsieur l'aumônier, n'aurait consenti à signer ce qu'elle appelle son acte de baptême ; qui sait si ce n'est pas le pacte qui la lie à Satan, dont elle prend quelquefois le nom ? C'est depuis que ses papiers maudits sont entrés dans la maison qu'il s'y passe des diableries ; il faut les détruire ou nous attendre à être tourmentées toutes les nuits. Mais où peut-elle les avoir cachés ? Cherchons-les ; elle restera au bain jusqu'à ce que nous les ayons trouvés.

Toutes deux fouillèrent dans les effets d'Eucharis, dans les moindres coins, bouleversèrent son lit sans rien trouver ; enfin l'infirmière triomphante retira de la paillasse le paquet préparé par Anna et le jeta aussitôt par terre, comme s'il lui eût brûlé les doigts.

La sœur le prit avec des pincettes et l'examina.

— C'est bien lui, dit-elle, je le reconnais. Ah ! quelle idée a donc eue notre chère sous-supérieure de faire réclamer ces papiers de malheur, et notre chère sœur Maria de nous les apporter ! Doux Jésus ! — Ouvrez le poêle, Hortense, et allumez-y une poignée de copeaux.

L'infirmière obéit, et la sœur déposa au milieu de la flamme le paquet qu'elle n'avait pas quitté, attisant le feu avec ses pincettes jusqu'à ce qu'il fût entièrement consumé.

— Si j'allais chercher monsieur l'aumônier pour le prier d'exorciser la fumée ? demanda Hortense d'un air terrifié ; il me semble qu'elle sent le souffre ?

— Gardez-vous en bien ! répliqua vivement la sœur ; monsieur l'aumônier, — Dieu me garde de manquer au respect que je lui dois ! — est un esprit fort, pour ces choses-là, du moins ; ne prétendait-il pas cette nuit que les signes de feu que nous avons vus sur les pierres, avaient été tracés par un ouvrier ? Grâce à Dieu, voici le diable mis en fuite. Nous pourrons dormir tranquilles.

Elle aspergea la chambre d'eau bénite, fit remettre tout en ordre et refaire le lit avant de laisser ramener Eucharis.

J'étais indigné du moyen barbare employé pour l'éloigner. Plus au fait des habitudes de ces maisons, si improprement dites de santé, je ne m'en serais même pas étonnée. Les bains et les douches sont donnés si fréquemment comme punition en dehors du traitement, que la sœur, plus stupide que méchante, ne s'était pas demandé si, dans l'état où se trouvait Eucharis, elle ne risquait pas de la tuer.

On la rapporta pâle, inanimée, sur son lit. Dès qu'elle eut repris ses sens, Anna, en l'embrassant, lui glissa à l'oreille :

— On a pris et brûlé les papiers cachés dans votre paillasse ; soyez sans inquiétude ; les autres sont en sûreté.

— Vous le voyez, Anna, répondit Eucharis, tout s'accomplit ainsi qu'il me l'a été prédit ; la perversité, au lieu de décroître, envahit de plus en plus l'humanité ; au lieu de me protéger, de me venir en aide, moi qui n'ai jamais fait de mal à personne, qui ne cherche à faire que du bien, on me persécute, on s'acharne après moi... hélas ! mon temps est proche.....

Elle se tut, accablée. Le soir, une fièvre ardente la saisit ; elle délira toute la nuit et le lendemain elle était au plus mal. Anna, désespérée, ne quittait pas son chevet ; elle en oubliait jusqu'à sa sortie, si avidement désirée. L'heure étant arrivée, on l'appela.

— Adieu, pauvre abandonnée, dit-elle en embrassant tendrement Eucharis qui la regardait, sans la voir, de ses grands yeux fiévreux ; que Dieu vous protège ! Soyez sans crainte sur le dépôt que vous m'ayez confié et comptez sur mon dévouement.

— Hé ben ! faut donc venir vous chercher ? Vous n'entendez donc pas qu'on vous appelle ? grogna une infirmière du milieu de l'escalier. — Si vous voulez rester, faut le dire ; y en a ben assez d'autres qui voudraient partir. Mijaurée, va !

Anna embrassa une dernière fois son amie, essuya ses larmes, et suivant la gardienne au parloir, où son mari l'attendait, quitta enfin cette triste maison où elle laissait une partie de son cœur.

Quelque hâte qu'elle eût de rentrer chez elle et de revoir ses enfants, elle pria son mari de la conduire avant tout au presbytère du village et suivant la promesse qu'elle en avait faite à

Eucharis, confia au bon vieux curé le paquet de papiers, avec cette courte lettre :

Je remets entre vos mains, Monsieur le curé, ce qui m'est plus précieux que ma vie, les preuves de ma raison et de mon honneur. Si le jour de la justice se lève jamais pour moi, je vous redemanderai ce dépôt. Gardez-le, je vous en prie, sans en parler à personne, et ne le rendez que sur le vu d'une lettre écrite et signée comme celle-ci, par

Votre obligée et à jamais reconnaissante
Eucharis CHAMPIGNY.

Cachée dans les asiles sous le nom de
Jeanne Tavernier.

*

IX.

JUSTICE !

Le mois s'écoula. Eucharis avait tenu bon... ou elle avait succombé comme pouvait nous le faire craindre l'état dans lequel nous l'avions laissée.

Nous vécûmes longtemps dans cette angoisse, au fond d'un modeste presbytère de campagne. Mon ambition, mon orgueil se calmaient au contact bienfaisant d'un humble prêtre, étranger aux luttes, aux intrigues, aux passions, aux âpres désirs, aux amères déceptions du monde et n'aspirant qu'à faire un peu de bien autour de lui, avant l'heure du dernier sommeil. Je m'habituais à l'idée qu'Eucharis

avait cessé de souffrir et que nous resterions oubliés dans cette retraite, heureuse de retarder ainsi les catastrophes dont notre retour au monde devait être le signal.

Hélas! je me trompais.....

Au bout de quatre ans, le bon curé nous sortis de notre cachette et nous examina tour à tour.

— Pauvre fille! pauvre fille! disait l'excellent homme en nous rangeant de ses mains tremblantes dans une grande enveloppe toute préparée ; que Dieu la bénisse et la soutienne jusqu'à la fin de cette terrible épreuve! Qu'il fasse luire sa lumière sur les méchants comme sur les bons et que le martyre de cette pauvre créature soit, comme elle le demande, une sauvegarde pour l'avenir!

Il scella soigneusement l'enveloppe et nous porta à la poste du village.

O bonheur inespéré! c'est Eucharis elle-même qui nous reçut; Eucharis, presque transfigurée par l'espérance; Eucharis, non plus traitée de folle, rebutée, honnie, mais entourée d'hommes à l'aspect vénérable qui semblaient l'écouter avec bienveillance.

Nous étions dans la salle des séances de la commission dirigeant l'asile où elle se trouvait alors. Les administrateurs étaient assis autour d'une grande table en fer à cheval, sur laquelle nous étions étalées, et Eucharis était placée près d'eux, dans un fauteuil semblable aux leurs. Au-dessus de celui du président, le portrait en pied du fondateur de la maison, le cardinal de Coislin, dans sa robe rouge, dominait l'assemblée; sur la cheminée, une belle

copie de la Vierge aux anges remplaçait la glace mondaine. La pièce était haute, vaste, éclairée par de larges fenêtres; les fauteuils du plus pur style Louis XIV, étaient couverts en tapisserie des Gobelins, représentant les principales fables de La Fontaine. Tout était simple, calme, grave, doux, rassurant. Eucharis avait eu raison de résister à Pierre; elle avait trouvé des protecteurs.

Nous passions de main en main; chacun nous examinait avec une stupéfaction croissante. Je regardais Eucharis; ce n'était plus la femme hâve, décharnée, agonisante, que j'avais laissée sur un lit d'hôpital. Cependant les années, les souffrances physiques et surtout la douleur, avaient blanchi ses cheveux, éteint son regard, marqué de leur empreinte ineffaçable, de leur dignité triste, ses traits que je reconnaissais toujours, sans pouvoir définir à laquelle des deux ils appartenaient..... que m'importait, après tout?

Ce fut elle qui la première rompit le silence.

— Soyez bénis, Messieurs, dit-elle, pour ce dernier bonheur que je vous dois! Que Dieu vous en récompense aussi pleinement que mon cœur reconnaissant voudrait pouvoir le faire. Vous le voyez; votre générosité ne s'était point laissé surprendre par les artifices d'une intrigante. Jeanne Tavernier, l'aventurière, la fille sans nom, est bien Eucharis Champigny, l'artiste estimée, accueillie partout pour sa conduite irréprochable aussi bien que pour son talent. Merci surtout de n'en pas avoir attendu les preuves pour me traiter avec bienveillance. Folle encore pour tous, vous

avez eu confiance en mes paroles; vous m'avez écoutée sans raillerie, vous m'avez soutenue, visitée, consolée; vous m'avez amené vos amis; vous m'avez admise à votre foyer, vous m'avez soustraite au contact odieux et continuel de la démence; vous avez été pour moi une Providence visible!.....

Elle s'arrêta, émue, oppressée. Son cœur battait à se rompre; nous en entendions les coups sourds. Ce n'est pas impunément qu'on supporte quatorze années de séquestration parmi les folles. De douloureuses suffocations la fatiguaient le jour, la privaient de sommeil la nuit et devaient terminer bientôt sa triste existence, j'en eus le pressentiment.

— Ceci me confond véritablement, dit un des administrateurs; même en le voyant de mes yeux, je ne puis croire qu'il ait été possible en France, à notre époque, de faire ainsi disparaître une femme sous un faux nom, de faire des oubliettes des maisons de l'Etat.

— Dès qu'il s'agit d'aliénation mentale, Monsieur, répondit Eucharis avec un triste sourire, on fait bien peu de cas de la liberté individuelle, que nous croyons si sûrement protégée par nos lois. Jugez-en. On m'avait prévenue de ce qui m'attendait; je m'étais mise en mesure de prouver qui j'étais et ce que j'étais; j'avais comme artiste, une notoriété plus grande que la plupart des femmes. Hé bien! Sur quelques bavardages de concierges, avec le certificat d'un médecin complaisant, on a pu m'enlever de chez moi en plein jour, me séquestrer, me changer de nom, me dépouiller de tout, me dire morte..... Je ne

manque ni d'instruction, ni d'intelligence, ni d'énergie, j'ai réclamé dès le premier jour ; et on m'a gardée, on m'a signifié *qu'on n'écoutait pas les folles*. Quand il suffisait d'envoyer à mon domicile pour s'assurer que je n'étais ni inconnue, ni sans ressources, on m'a, au bout de deux mois, passée aux indigentes et on a mis indéfiniment à la charge du département de la Seine, comme une folle sans famille et réduite au plus complet dénûment, une femme en pleine possession de ses facultés, presque célèbre à Paris même, et vivant, grâce à son talent, dans une large aisance. Combien c'eût été plus facile encore, s'il se fût agi d'une pauvre créature sans défiance et sans valeur. Croyez-moi, Messieurs ; telles que les choses sont organisées avec la loi de 1838, il suffit de le vouloir pour se débarrasser de qui vous gêne en le plaçant aux aliénés. Le nombre est grand des faibles d'esprit que jettent dans ces gouffres la cupidité d'une famille riche ou l'égoïsme d'une famille pauvre ; et au bout de peu de mois, la séquestration est justifiée, car les esprits assez fortement trempés pour rester sains dans un tel milieu sont bien rares. Il fallait un dessein spécial de Dieu pour me conserver la raison après tant d'années de cette vie, et me permettre d'en raconter les douleurs. Oh ! faites qu'on m'écoute, qu'on aille jusqu'au fond de cette épouvantable affaire dont ma captivité, quelque affreuse qu'elle ait été, n'est qu'un des moindres côtés. Ce n'est pas seulement la pauvre artiste injustement séquestrée que vous aurez sauvée, c'est l'humanité toute entière !

X.

LE DÉLIRE DES PERSÉCUTIONS.

Un des administrateurs se pencha à l'oreille de son voisin.

— Si elle n'est pas folle, elle est au moins fort exaltée, lui dit-il tout bas; qu'est-ce que les destinées de l'humanité peuvent avoir à démêler avec celles de Jeanne Tavornier ou d'Eucharis Champigny?

— Messieurs, dit en se levant un vénérable vieillard couronné de cheveux blancs, ancien magistrat qui avait regardé attentivement les actes et qui me sembla avoir entendu la remarque de son collègue; — la question mentale n'est pas de notre compétence et doit être réservée; mais nous avons le droit et le devoir de savoir *qui* nous tenons séquestré. Or nous avons ici depuis cinq ans, sous le nom de Jeanne Tavernier, de parents inconnus, une femme que ses déclarations, d'accord avec les pièces que nous venons de recevoir, nous démontrent se nommer Eucharis Champigny. Nous sommes donc, depuis qu'elle est sous notre garde, les complices inconscients d'une suppression d'état et de personne. La loi nous donne heureusement les moyens de réparer ce tort involontaire. L'administration est tutrice des aliénés indigents et comme telle peut poursuivre gratuitement toute affaire judiciaire les concernant. J'estime que nous devons saisir le parquet d'une revendication d'état-civil en faveur de M^lle^ Champigny.

Cette motion fut acceptée à l'unanimité, et le président prenant la parole, répondit :

— C'est à vous, mon cher collègue, qu'il incombe de faire le rapport que nous adresserons au parquet. Comme magistrat, comme celui qui le premier vous êtes intéressé à cette infortunée, cet honneur vous est bien dû. Nous signerons votre travail et mettrons tous nos soins à favoriser l'enquête qui sera certainement ordonnée.

— Je vous remercie de votre confiance et ferai en sorte de la justifier, répondit le vieillard, dont la noble et intelligente figure nous donnait l'espoir du succès, et qui s'appelait M. de Nuvélia. Nous sommes au commencement d'octobre; il faut attendre la rentrée de la Cour, ce qui me donnera le temps d'étudier à fond cette affaire.

— Je dois loyalement vous prévenir, Messieurs, dit alors Eucharis, que ces actes, dont je ne puis être responsable, puisqu'ils ont été dressés comme je venais de naître, sont entachés d'irrégularités, destinées sans doute à permettre de m'attribuer un autre état-civil, comme j'en ai été avertie, si j'avais l'imprudence de revendiquer la possession absolue de celui-ci. En outre, le parquet possède depuis six mois les doubles de ces actes et n'a rien fait pour s'éclairer sur ma situation.

— Comment cela peut-il se faire, s'écria M. de Nuvélia, qui aurait remis ces pièces au parquet ?

— Le médecin adjoint de cette maison, Monsieur, le docteur Gélape qui ne me croyait pas folle ; qui, sur sur mes indications, a écrit

à Florence pour se faire délivrer mes papiers, et les a remis lui-même au procureur impérial avec une lettre de moi où je m'engageais, pour prouver que j'étais bien la personne dont je réclamais l'état-civil, à faire reparaître, dès qu'on s'occuperait de vérifier mon identité, les actes dont j'étais munie lors de mon enlèvement.

— Il est inouï qu'une semblable démarche, n'ait amené aucun résultat .

— Le procureur impérial a demandé sur mon état mental un rapport que mon bon docteur s'est empressé de lui porter ; puis il n'en à plus entendu parler. Il s'est rendu plusieurs fois au greffe pour redemander ces pièces, puisqu'on n'y donnait aucune suite ; après plusieurs réponses dilatoires, on a fini par lui dire qu'on ne retrouvait plus ni les actes, ni son rapport. Ils avaient disparu.

— C'est impossible ! s'écria M. de Nuvélia.

— Je voudrais le croire, répondit tristement Eucharis ; vous apprendrez trop tôt, Monsieur, que tout est possible, pour me perdre aujourd'hui comme pour m'enfermer autrefois. Je suis victime d'une ténébreuse machination ; on a accumulé autour de moi tout ce qui peut faire une affaire monstrueuse de ce qui semble d'abord une simple erreur de nom ; les lois civiles et religieuses ont toutes été violées en ce qui me concerne ; j'ai subi les abus de pouvoirs, les dénis de justice les plus odieux ; on m'a volé, on a brûlé les pièces que j'avais apportées avec moi pour démontrer l'erreur dont j'étais victime, lorsqu'il eût été encore temps de la réparer. Ces actes que je viens de

recevoir, n'ont échappé qu'à l'aide d'un subterfuge à la rage de mes persécuteurs. Administrations, médecins, préfectures, ministères, tous ont été aveugles ou coupables, tous sont également compromis, car je les avais avertis du crime dont on les faisait complices et leur en avais offert les preuves. Et la punition qui s'apprête sera terrible..... plus terrible que je ne l'ai jamais souhaité dans mes heures d'amer désespoir..... Vous vous heurterez à des obstacles sans nombre, Messieurs, lorsque vous réclamerez contre cette longue iniquité ; on essaiera de mille façons de vous détacher de moi, de me noircir à vos yeux ; je vous en conjure, ne vous découragez pas, persévérez ! persévérez jusqu'à ce que vous ayez lassé mes oppresseurs. Ce n'est pas pour moi que je vous implore si instamment ; que me faut-il, pour le peu d'année qui me restent à vivre ? un abri et le repos que votre charité m'a déjà offerts. Obtenez qu'on reconnaisse que je n'ai jamais été folle, qu'on écoute les révélations que j'ai à faire, que le gouvernement procède à une enquête sérieuse. Le désordre administratif règne partout, couvre des abus et des crimes dont on ne se fait pas l'idée; et s'il n'est pas réprimé, il aboutira à un bouleversement social inouï, dont la France ne se relèverait jamais.....Mais j'espère, je veux espérer encore Dieu eût pardonné à Sodome s'il s'y fût trouvé un juste ; il sauvera la France où j'en ai rencontré plusieurs.

— N'est-ce pas là ce genre de folie lucide qu'on appelle le *délire des persécutions* ? demanda à voix basse l'administrateur scep-

tique, à M. de Nuvélia ; et ne vous êtes-vous pas laissé abuser, cher collègue, par cette belle diseuse ?

— Je ne sais si l'affaire de Mademoiselle Champigny peut avoir des conséquences aussi générales qu'elle le redoute, reprit celui-ci à haute voix ; mais je sais qu'au point de vue juridique elle est d'une gravité extrême, qu'elle compromet l'administration de la manière la plus fâcheuse, et que nous ne devons rien négliger pour qu'on l'examine au plus tôt. Je remettrai moi-même au Procureur Général, en l'accompagnant de mes recommandations les plus pressantes, le rapport que vous me chargez de faire.

M. de Nuvélia nous ramassa dans sa serviette, serra la main d'Eucharis en lui disant.

— Espérez, Mademoiselle. Tout ce que l'expérience d'un vieux magistrat et le plus sincère dévouement peuvent faire, je le ferai. Vous vous exagérez je l'espère, les vices de notre état social ; vous en avez assez souffert pour être excusable. Mais il faut au moins que votre triste histoire serve d'exemple ; il faut qu'une séquestration arbitraire telle que la vôtre soit rendue impossible ; il faut que la surveillance des asiles, illusoire aujourd'hui, devienne réelle, efficace, et qu'on ne puisse plus perpétuer un crime pour cacher une faute. Vous serez entendue, écoutée et vos quatorze années de souffrances imméritées amèneront, j'en suis convaincu, la réforme d'une législation que, j'ai toujours trouvée déplorable ; insuffisante pour les véritables aliénés qu'elle ne protège pas assez, elle est dangereuse pour ceux qu'elle

permet de confondre si facilement avec eux.

La séance étant levée, M. de Nuvélia nous emporta chez lui.

XI.

UNE MISE EN LIBERTÉ.

Enfin !!! nous allions donc servir à quelque chose, réhabiliter Eucharis, sauver, en l'éclairant la société qui courait aux abîmes ! Je ne me sentais pas de joie. Grâce à notre séjour chez le bon curé, j'étais plus touchée à présent du bien que nous pourrions faire que de la gloire qui en rejaillirait sur nous. Mais je m'efforçais en vain de faire partager mes espérances à ma sœur ; je ne pus secouer sa torpeur attristée, et elle se contenta de me répondre :

— Qui sait ?

Notre nouveau protecteur se mit à l'œuvre sans perdre un instant. Si, par respect pour les attributions spéciales de chacun, il ne voulait pas toucher ostensiblement à la question mentale, il la résolvait en réalité par la quantité de preuves qu'il apportait de la parfaite lucidité, de l'intelligence hors ligne, de l'énergie presque virile avec lesquelles, du premier jour de sa séquestration au dernier, Eucharis avait présenté et soutenu ses revendications. Certaines excentricités voulues par Pierre, telles que les diverses appellations prises pour protester contre la fausse personnalité qu'on lui attribuait, pour mettre en évidence le nom

d'Antechri t et l'étoile, jetaient bien quelque doute dans l'esprit de ceux qui entendaient parler de son histoire; mais ils cessaient promptement quand on causait avec elle ; elle savait donner de tout cela une explication si plausible, si naturelle ou si plaisante, qu'on finissait toujours par l'accepter.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée des papiers; le rapport de M. de Nuvélia était prêt, lorsqu'un matin en ouvrant le portefeuille contenant la correspondance administrative, il y trouva une enveloppe portant cette suscription de la main du secrétaire :

Recommandé à l'attention particulière de ***M.*** *de Nuvélia.*

Il l'ouvrit et y trouva un certificat médical donné à M^lle^ Jeanne Tavernier.

Le médecin en chef déclarait son état mental assez *amélioré* pour ne plus exiger son maintien à l'asile; elle devait donc être remise en liberté, du moins jusqu'à ce que de nouveaux signes de démence, donnés hors de l'asile, démontrassent la nécessité de l'y réintégrer.

M. de Nuvélia fut attéré. La loi était formelle; un certificat de guérison, même conditionnelle comme l'était celui-ci devait-être envoyé immédiatement au Préfet, qui dans les vingt-quatre heures ordonnait la sortie.

A partir du moment où le médecin avait signé ce certificat, la tutelle administrative cessait ; la malade reprenait l'exercice de tous ses droits, comme le disait la loi, par une amère dérision dont le législateur n'avait sans doute pas eu conscience. Ces droits, pour Eucharis, c'était l'abandon, la misère. C'est-à-dire qu'on

allait la jeter hors de cette maison sans argent, sans vêtement, sans domicile, n'ayant d'autre ressource, malade et brisée comme elle l'était, que de se faire ramasser par la police qui suivant les ordres qu'elle aurait reçus, l'enverrait dans un autre asile ou dans un dépôt de mendicité.

C'était aussi l'impunité pour tous ceux qui, de prés ou de loin, avaient opéré ou maintenu cette inique séquestration ; c'était l'impuissance pour les protecteurs de la malheureuse Eucharis. La justice est chère et le pauvre doit s'en passer, à moins qu'elle ne s'exerce contre lui. On le punit gratis, mais quand il s'agit de soutenir ses droits, il faut qu'il puisse d'abord faire les frais d'un procès.

Un fou guéri n'a même pas l'espoir, en se faisant traduire en justice pour un délit ou un crime, qu'on examinera son affaire. On conclut à une rechute et à son renvoi dans une maison de santé. Grâce au certificat, qui à tort ou à raison l'a dit fou, il a acquis l'impunité..... pour lui et pour les autres.

Eucharis se montra moins émue de cet échec qu'on n'aurait pu le supposer.

— Je vous l'ai dit, répondit-elle à M. de Nuvélia, une puissance occulte s'oppose à ce que justice me soit rendue. Quinze jours après mon arrivée ici, le médecin en chef déclarait que je n'étais pas folle et demandait ma mise en liberté. Quinze jours plus tard, il me gardait par ordre de la Seine. Aujourd'hui il me chasse, parce qu'il redoute que votre intervention ne me fasse écouter des magistrats.

— C'est malheureusement trop vrai, reprit

M. de Nuvélia, je me suis fait communiquer le registre ; le médecin en chef a inscrit cyniquement, en guise de certificat, cette mention : *Une nouvelle lettre du directeur de l'Assistance publique confirme sa séquestration comme indispensable*, Puis, pour motiver votre maintien, suivent, à intervalles irréguliers, quelques vagues constatations d'inoffensives manies.

— Vous le voyez bien, Monsieur ; ici, comme ailleurs, on obéit à une influence étrangère. Sans vous, ma détention n'eût fini qu'avec ma vie, et qui sait ?..... Aucune douleur ne doit m'être épargnée..... déjà je n'ai plus où reposer ma tête..... demain peut-être la calomnie vous éloignera de moi..... et la faim me ramènera dans ces prisons d'où je devais sortir, grâce à vous, réhabilitée et la tête haute.

— La faim ? oh ! ne craignez pas cela, s'écria M. de Nuvélia avec chaleur. Si nous ne pouvons plus rien pour vous comme administrateurs, comme hommes nous vous resterons dévoués. Vous allez adresser une pétition aux Chambres et former une demande d'assistance judiciaire. En attendant nous paierons votre pension dans une maison convenable.

Hélas ! partout où ces messieurs se présentèrent, on refusa de recevoir une *folle guérie* ; en vain trois hommes des plus honorables se faisaient ses répondants. Ils durent, à leur grande humiliation, se rabattre sur un hôtel garni, où Eucharis se rendit avec une joie incroyable. Pour la première fois depuis quinze années, elle allait donc dormir en paix et se

réveiller sans voir autour d'elle les faces convulsées des folles, sans entendre leurs cris et les menaces des gardiennes !

Il fallait vivre pourtant ; elle ne pouvait rester absolument à la charge de ses généreux protecteurs. Elle adressa une supplique à l'Impératrice et en reçut un secours. Elle fit appel à quelques artistes et avec leur générosité habituelle, ils s'empressèrent d'organiser un concert, où, par un effort de volonté surhumain, elle trouva la force de faire elle-même sa partie et d'enlever à deux reprises les bravos les plus mérités.

On parlait d'elle dans tous les journaux; chacun voulait la voir, lui témoigner sa sympathie ; on lui apportait du linge, des vêtements ; les familles les mieux posées se cotisaient pour payer sa pension, pour grossir le petit pécule qui devait lui permettre d'aller à Paris suivre son affaire, lorsqu'aurait lieu le rapport de sa pétition.

— Pourvu que j'aie la force de vivre jusque là ! disait-elle.

Elle était en effet bien épuisée, bien malade. Elle n'avait pas d'âge. Faible et vacillante parfois comme une centenaire, quand ses souffrances cessaient un peu, quand l'espoir du succès venait réveiller son énergie, elle se ranimait et paraissait presque jeune. Un grand courage semblait transfigurer ce corps débile et la poussait à la lutte ; ne s'agissait-il pas des destinées de l'humanité, de notre chère France surtout, la première menacée, si elle perdait la terrible partie engagée entre elle et Pierre?

Mais pour la gagner, il fallait se confier. Déjà le peu qui lui était échappé de ses secrets, au moment de l'arrivée de ses papiers, avait fâcheusement impressionné quelques-uns des administrateurs présents et ils avaient laissé transpirer au dehors leur opinion. Si Eucharis n'était pas une folle à enfermer, c'était une femme infatuée de son importance, une *toquée,* et les médecins avaient bien pu s'y tromper, après tout. Elle devinait ces préventions et s'en désolait, sans pouvoir les dissiper. Tout était vague, insaisissable, fantastique, dans ce que Pierre lui avait permis de révéler. Vingt fois les choses étranges qu'elle avait à dire arrivaient à ses lèvres, et elle les arrêtait au passage. Ses aveux et ses réticences choquaient également ses amis.

Eucharis connut alors une nouvelle torture; celle d'être en butte aux soupçons polis de ceux qu'elle aimait pour le dévouement absolu qu'ils lui montraient. Ils la questionnaient avidement, pour tâcher de démêler les mobiles et les auteurs de sa séquestration. Ses réponses étaient rarement satisfaisantes. Si elles dissipaient l'obscurité sur un point, elles l'épaississaient sur un autre. Ce manque apparent de franchise diminuait la confiance en la bonté de sa cause, éloignait d'elle peu à peu quelques-uns des plus enthousiastes au début. Certains esprits, droits, mais étroits, n'admettent que les situations simples et claires ; tout ce qui est obscur provient, selon eux, d'un cerveau mal équilibré, ou est troublé à dessein pour cacher des actions blâmables. Ils n'admettaient pas qu'Eucharis, la victime, ne pût ni tout savoir, ni tout dire.

Eucharis, la mort dans l'âme, résolut de s'en expliquer un jour avec M. de Nuvélia, autant du moins que la chose serait possible.

Un sourire d'incrédulité parut sur les lèvres du vieux magistrat lorsqu'elle parla de l'association mystérieuse des exécuteurs testamentaires, de la Dime Noire, de l'Inconnu qui l'avait avertie, de ce Pierre, fils de Pierre, qui était son parrain et le maître de sa destinée.

— Ma chère demoiselle, lui dit-il, vous avez une imagination trop vive, trop facile à enflammer. Il n'est plus question depuis longtemps de sociétés secrètes ; votre père a pu y être mêlé, avoir quelques amis compromis dans des affaires politiques, ce qui expliquerait ses allées et venues mystérieuses ; votre parrain avait probablement quelque motif de ce genre pour ne pas signer son nom, mais soyez sûre qu'il était bien connu de votre père et du prêtre qui vous a baptisée. On a eu intérêt à égarer vos soupçons sur toutes ces choses lointaines, pour vous empêcher de chercher autour de vous quel ennemi plus proche, femme jalouse, artiste rivale ou parent avide, avait intérêt à vous faire enfermer. Il faut circonscrire votre affaire dans les limites les plus simples, les plus bourgeoises possible. Commençons par prouver que vous êtes Eucharis Champigny. Vous savez *qui* vous a enlevée, *par qui* le baron de Bretner était envoyé ; demandez compte à ceux-là — et à ceux-là seulement, — de votre séquestration. Le reste viendra plus tard, s'il y a un reste, et si ce Pierre a réellement quelque puissance, s'il n'a pas eu uniquement pour but de poser devant

vous et d'occuper de lui l'esprit romanesque d'une jeune et jolie femme, hé bien ! il donnera signe de vie, il vous viendra en aide..

— Je ne l'espère plus, répondit Eucharis. J'ai refusé de le servir aveuglément. Il m'a abandonnée à mes propres forces, m'a prédit que je ne réussirais jamais à prouver que je n'avais pas été folle, que *jamais* les tribunaux ne s'occuperaient de rectifier mon état-civil ; que j'obtiendrais pitié, secours ; mais justice, jamais ! Et vous l'avez bien vu, Monsieur ; je ne parle pas seulement de mes papiers enlevés du greffe ; dès que vous, magistrat intègre et honoré, avez voulu saisir le parquet de mon affaire, votre médecin en chef, bienveillant pour moi jusque-là, vous a réduit à l'impuissance en signant ma sortie, sans avis préalable et à votre insu.

— C'est vrai, reprit M. de Nuvélia, et je dois convenir que je n'ai pu obtenir de lui aucune explication satisfaisante de sa singulière conduite. Mais je n'en persiste pas moins dans ce que je vous ai dit ; l'opinion publique est beaucoup dans une affaire comme la vôtre et elle sera contre vous, si vous persistez à la taquiner par ces histoires à la façon d'Anne Radcliffe.

— Je vous obéirai, Monsieur, dit tristement Eucharis ; je ferai tout pour garder les seuls amis que j'aie rencontrés, et dont je suis digne, je vous le jure ! Je ne suis ni une folle, ni une intrigante, comme le disent tant de gens. De grâce, écrivez à ceux que j'ai connus autrefois, demandez leur comment ils me jugeaient. Informez-vous de mes frères disparus, de la

famille de ma mère, de Mme Delrieux, sa sœur, qui s'appelait Marie Tavernier, comme la femme dont il est question dans l'acte des Tuileries..... Vous verrez que je n'ai pas inventé ce que je vous ai dit, et cela vous donnera peut-être créance pour ce que je n'ose plus vous dire.

— Bien volontiers, reprit M. de Nuvélia; ceci d'ailleurs vous mettra l'esprit en repos. Les fantômes disparaissent à la lumière : nous allons souffler sur tous ceux enfantés par l'inquiétude et l'ennui de votre longue séquestration. Mes anciennes fonctions me donnent les moyens d'obtenir partout des renseignements précis. Comptez-y donc; nous saurons la vérité. Nous allons sortir du roman et entrer enfin dans l'histoire.

XII.

LE ROMAN DEVIENT DE L'HISTOIRE.

M. de Nuvélia se mit avec une activité juvénile à faire des recherches et apportait presque chaque jour à Eucharis les résultats obtenus. Ils étaient excellents.

M. et Mme de Bartet, lady Armstrong, sa fille, plusieurs autres personnes, habituées des matinées d'Eucharis, mais ne la connaissant que depuis qu'elle s'était lancée dans le monde, rendirent à l'envi témoignage à son honorabilité, à son talent, à sa distinction; des artistes dont elle avait encouragé les débuts, vinrent affirmer la bonté de son cœur; sa réputation

était intacte, sa conduite irréprochable, ses relations choisies dans le meilleur monde.

M. de Nuvélia s'en réjouissait, accumulait ces déclarations si favorables à sa protégée et les communiquait à qui voulait l'entendre. Un point assez bizarre en ressortait pourtant : ces personnes, qui rendaient également hommage à l'esprit fin, délicat, pondéré d'Eucharis, qui la voyant habituellement, n'auraient pas cru facilement à sa folie et auraient voulu s'en assurer, avaient été averties de sa mort.... Concourant avec sa disparition, ce bruit aurait pu se répandre dans le monde.... mais Mme de Bartet, mais lady Armstrong, en avaient été positivement informées ; l'une, par le concierge de la maison ; l'autre, par une vieille domestique de Clarisse. Ce ne pouvait plus être un hasard.

— L'histoire vous taquine à son tour, disait Eucharis en souriant.

— Vous dire morte, c'était un bon moyen d'écarter ceux qui auraient pu vous venir en aide, répondait M. de Nuvélia ; le concierge, il est facile de comprendre qu'on l'ait employé ; mais la domestique de votre sœur !

— Ecrivez à Clarisse.

— C'est elle qui vous a fait enfermer ?

— Je ne puis le croire; en quoi la gênais-je ? Je l'avais laissée complétement maîtresse d'arranger nos affaires comme elle l'entendrait. Elle me lut un testament où mon pauvre père me recommandait à son affection, mais elle refusa de me le laisser *voir*, aussi bien que de me donner un simple anneau d'or que mon père portait et que je supposais être son

alliance. Froissée de ces procédés, je signai sans observation le reçu qu'on me présenta avec la somme dérisoire que Clarisse m'envoyait comme étant ma part de la succession, et je cessai de la voir. Tout était réglé ; elle n'avait aucun intérêt à me nuire. On se sera servi de son nom... Oh ! n'ayez pas peur, je m'arrête là, je reste dans l'histoire ; j'admets que M. de Bretner, qui ne m'avait jamais vue, avait des motifs personnels pour me faire enfermer et sera assez aimable pour nous les faire connaître, si vous le lui demandez.

— Je lui ai écrit...

— Hé bien ?

— Il m'a répondu que chargé par M. et Mme Julien Champigny d'aller voir leur sœur qu'on disait folle, il avait consenti, en certifiant comme médecin cette folie, à vous conduire, *comme ami*, dans une maison de santé, pour vous épargner d'y être amenée par la police.

— C'est trop de bonté, en vérité. Et que concluez-vous de cette lettre ?

— Que M. de Bretner devait être un ami bien dévoué pour s'être mis de gaîté de cœur dans une situation aussi fausse. Mieux que personne, il devait savoir que le médecin certifiant la folie n'a pas droit d'opérer le placement du malade. Quoi qu'il en soit, il supportera la responsabilité de ses actes, sauf à en rejeter ce qu'il pourra sur ses mandants. Il sera visé comme eux dans la demande d'assistance judiciaire. Mais voici une chose plus extraordinaire. L'évêque d'Hébron, Monseigneur Mermilliod, que j'avais prié de vouloir bien

faire prendre des renseignements à l'état-civil de Zurich, m'écrit qu'on lui répond n'avoir trouvé sur les registres personne du nom de Tavernier.

Eucharis pâlit.

— Vous allez croire que je vous ai trompé ?

— Non, mais qu'on vous a trompée vous-même sur le lieu de naissance de votre mère et sur cette Marie Tavernier qui joue un rôle si fabuleux, que vous n'avez jamais vue et qui n'a peut-être jamais existé. Ceci n'empêche nullement que vous n'ayez été enfermée à tort et ne m'empêchera pas de poursuivre la réparation qui vous est due. Cependant cela devra vous rendre moins crédule pour les avertissements que vous avez reçus.

— Pardonnez-moi si j'insiste, Monsieur ; dans presque toutes les mairies il se trouve un affilié de Pierre, connaissant le signe, insignifiant pour tout autre, qui marque les actes dont il doit refuser communication. On s'attendait à votre demande et l'on veillait. La surveillance doit s'être relâchée, surtout s'il ne s'agit plus d'un catholique. Veuillez, je vous en supplie, écrire au pasteur protestant de Zurich.

M. de Nuvélia céda en maugréant à cette insistance, qui selon lui frisait de bien près la monomanie.

La réponse fut foudroyante.

On y donnait les détails les plus précis sur Jeanne Tavernier, ses frères et sa sœur Marie, une blonde d'une beauté si remarquable qu'on l'appelait à Zurich *la belle Mariette*. Elle y avait épousé M. Delrieux, n'avait jamais quitté

cette ville, y était morte et y était enterrée. Elle n'avait pas eu d'enfant, et avait élevé, en même temps qu'un fils de son mari, un neveu à elle nommé Tancrède Champigny, retourné dans sa famille quelques jours après la mort de sa tante. On envoyait une copie de l'acte de décès. M. Delrieux s'était tué le 6 septembre 1852. Son fils, professeur en Allemagne, s'était également tué trois années auparavant.

Ces deux suicides impressionnèrent vivement Eucharis.

— C'est toujours l'œuvre de Pierre ! murmura-t-elle. Ceux qu'il a désignés ne peuvent s'y soustraire que par la mort.

— Connaissiez-vous ces infortunés ? demanda M. de Nuvélia.

— Je n'ai jamais vu ni ma tante ni son mari. Un jour seulement, en 1837, un jeune homme, d'apparence convenable et distinguée, se présenta chez nous en se disant fils de M. Delrieux. Aussitôt que mon père l'eut envisagé, une profonde terreur se peignit sur son visage et il s'écria : « Sortez !... sortez... je ne puis « absolument rien pour vous ! » Le jeune homme se retira sans mot dire et je n'osai point interroger mon père, si bon d'ordinaire, sur l'inexplicable façon dont il chassait le fils adoptif d'une femme qui avait élevé avec tout son cœur celui qu'il lui avait confié. Tout était mystère et douleur depuis longtemps autour de nous !

M. de Nuvélia se taisait.

— J'irai jusqu'au bout, s'écria-il enfin. Je vais écrire au consul de France à Valparaiso, demander ce que sont devenus Daniel Mosé, Marie Tavernier, Tancrède.

— Vous ne croyez donc plus à la mort de Tancrède, malgré son acte de décès ? vous partagez mes doutes ? que ne puis-je aussi vous inspirer mes convictions sur tout le reste !

— Chut ! chut ! ne nous égarons pas dans les spéculations politiques et humanitaires ; c'est la pierre d'achoppement que votre Pierre le Trépassé. Restons dans votre famille.

— Je le veux bien ; mais informez-vous aussi de mon cher Ulysse, dont la mort m'a été annoncée de même et sans aucune preuve. Nous nous aimions si tendrement ! Il me semble que tous mes malheurs seraient finis, si je retrouvais Ulysse. Il est parti sous le nom de *Mître ;* ce nom étrange doit rendre facile de suivre sa trace ; mon père m'a dit que la *Pénélope*, qui le portait, avait péri corps et biens...

— Mître ? interrompit M. de Nuvélia ; je ne connais qu'un seul individu de ce nom, et par une singulière coïncidence, il est dans le pays où l'on envoyait votre frère. C'est le président de la République Argentine.

— Ah ! si c'était lui ! mais, si bizarre que soit ce nom, c'est un bien léger indice. Partir seul, sans appui, sans famille et se trouver porté au faîte de la puissance...

— C'est une aventure assez commune dans ces pays en ébullition constante. — Que faisait votre frère ?

— Il avait emporté une pacotille, mais mon père lui avait conseillé de se faire soldat.

— Je vais écrire au consul de la république Argentine, à Paris, pour lui demander des renseignements sur la famille de don Mître.

La réponse fut assez vague, en ce qui concernait les origines des Mître. Le président, homme encore jeune, était fils du général Mitré, aujourd'hui âgé de soixante et quelques années, et qu'on croyait d'origine Espagnole. Celui-ci, arrivé de France à Buénos-Ayres vers 1829, s'était engagé et était promptement devenu général. De son mariage étaient issus plusieurs enfants, dont l'un avait été porté à la présidence. *Rien n'autorisait à supposer*, ajoutait le consul, que don Mitre eût conservé de la famille en France. Ce renseignement négatif était le seul donné sur sa filiation.

Des larmes montèrent aux yeux d'Eucharis à cette lecture.

— Ulysse! mon cher Ulysse! balbutiait-elle..... ce serait trop de bonheur! Oh! je vais lui écrire... vous me le permettez, n'est-ce pas?

— Assurément, reprit M. de Nuvélia rêveur. — C'est étrange! bien étrange!

Mais Eucharis ne l'écoutait plus et écrivait :

Pardonnez-moi, Monsieur, si dans le saisissement que m'a fait éprouver le nom de Monsieur votre fils, Président de la République Argentine, j'ai pensé que vous seriez peut-être *mon bon frère bien aimé..... Louis Ulysse.....* celui qui a été le premier soutien de mes pas, mon premier, mon unique ami d'enfance.

Il nous a quittés pour s'embarquer et aller précisément à Buénos-Ayres, vers l'époque où vous êtes arrivé en Amérique.

Ce n'est qu'après son départ qu'on m'a dit qu'il se nommait Marie Mitre — car jusque là il avait porté le même nom que moi..... *nom* qui m'a été aussi *enlevé*.....

Ceux qui nous ont élevés m'ont dit que Louis était *mort*.

Mon saisissement a donc été inexprimable lorsque j'ai vu le nom de Mître surgir de Buénos-Ayres, le silence complet gardé par Ulysse m'ayant, malgré mes doutes, confirmée dans l'idée qu'on m'avait peut être dit vrai.

Grâce à de bons amis, j'ai pu me procurer le nom de Messieurs vos fils, mais je n'ai jamais pu me procurer vos prénoms.

Le mot *don* au lieu de *senor* m'a découragée un moment, je l'avoue, et m'a fait croire que peut-être mon bien-aimé *frère* avait rencontré à Buénos-Ayres une famille dont des circonstances imprévues l'avaient primitivement éloigné.

Mais la coïncidence qui existe entre votre âge, votre nom, le lieu où vous êtes ; même votre extraction qu'on dit *espagnole* et que je savais être méridionale, me donnent un espoir qui, je le pense, Monsieur, vous fera me pardonner une telle inquisition, qui serait indiscrète et déplacée, si tout mon cœur ne s'élançait vers vous.

Ceux qui nous ont élevés sont morts.

Je suis seule au monde !

Une sœur, la seule que j'avais, que Louis Ulysse connaissait et jugeait bien, ne m'est plus rien.

Je n'ai donc plus que mes souvenirs. Et le plus profond, le plus inaltérable de tous, c'est celui de mon ami d'enfance, qui m'a portée enfant dans ses bras d'enfant, et qui au fond de mon cœur sera toujours mon frère bien-aimé, quelque nom qu'il ait.

Je l'ai bien pleuré, mais mon bonheur égalerait mon chagrin si j'apprenais que vous êtes, vous, Monsieur, vous, le père de ceux que votre pays honore, *celui* dont j'ai gardé un si profond souvenir.

Veuillez me pardonner et mon indiscrétion et mon espoir.

Je compte sur votre bonté pour me faire l'honneur d'une réponse, *quelle qu'elle soit*, et pour recevoir, avec mes excuses, l'expression de ma haute considération.

Eucharis... Champigny.

XIII.

RÉCITS D'UNE SŒUR.

La lettre à don Mître expédiée, Eucharis s'efforça de n'y plus penser. Deux mois au moins devaient s'écouler avant d'avoir la réponse.

D'autres, moins avidement attendues, arrivèrent successivement.

Ce fut d'abord la confirmation du décès de Tancrède ; une lettre du directeur de l'hospice de Narbonne disait qu'il y était arrivé *mortellement blessé* et avait succombé en quatre jours à ses *blessures*. Elle le qualifiait simplement de *manouvrier*, tandis qu'il était contre-maître d'une raffinerie importante.

Nulle mention de phthisie, ni de brûlures.

A qui croire ?

Peu après, la réponse du consul de France à Valparaiso confirmait ce que j'avais entendu dire à M. de Richemont au sujet de la situation des Mosé dans cette ville et de la source du luxe déployé par la belle Mariquitta Tavernier. On ajoutait que surpris par son père adoptif au moment où il forçait son secrétaire, Tancrède avait été chassé par lui. Après une vie assez va-

gabonde, il s'était fixé en Californie. Mosé était mort, l'hôtel de la Marine Anglaise avait été vendu et Mariquitta avait quitté Valparaiso allant, disait-on, rejoindre Tancrède.

On recherchait ce jeune homme, qu'on croyait être un *bâtard du roi de Portugal*, don Pédro 1er, empereur du Brésil.

Ainsi l'on avait les mêmes soupçons qu'Eucharis sur l'origine de cet enfant, dont elle n'avait jamais su l'âge au juste, et il était positif que lui aussi existait encore. Cet acte de naissance, traduit et légalisé *douze jours* avant l'acte de décès qui devait établir sa mort fictive, était destiné à lui permettre de quitter la France et de rétablir ailleurs sa première individualité, si quelque circonstance l'obligeait à renoncer à celle que Daniel Mosé et Mariquitta lui préparaient en l'emmenant comme leur fils.

L'incrédulité de M. de Nuvélia commençait à être fort ébranlée. Du fond du Nouveau-Monde, arrivaient des détails officiels, impossibles à révoquer en doute et qui confirmaient, en les augmentant encore de circonstances bizarres, les rêveries les plus fantastiques d'Eucharis, celles pour lesquelles on lui eût, sans hésiter, délivré un brevet de folie des mieux conditionnés. Cela excusait presque ses médecins. Mais était-ce le soupçon des vérités ignorées et terribles qui entouraient sa séquestration, qui avait empêché administrations, préfets, magistrats et ministères de faire aucune enquête sur ce qu'était en réalité cette femme, qu'on savait bien ne pas s'appeler Jeanne Tavernier ? Quel inexplicable et nouveau mystère était-ce là ?

La réponse de Mme Julien Champigny arriva à son tour.

— Ce n'est pas une lettre, c'est un mémoire, dit M. de Nuvélia en feuilletant les nombreuses pages de cette épître, — et un factum, je le crains bien, ajouta-t-il, après en avoir parcouru des yeux quelques lignes.

— Lisez haut, cher monsieur, je vous en prie, dit Eucharis ; je suis préparée à tout entendre.

Voici ce que lut M. de Nuvélia ; j'en ai enrichi mes *Mémoires* et je le donne dans son entier, ne voulant pas priver le lecteur de cette pièce d'éloquence.

Monsieur le Président,

Le bruit qui se fait autour de la mise en liberté de Mlle Jeanne Tavernier, *fille adultérine de mon père*, me prouve avec quelle malveillance on a interprété mon dévouement pour elle et les peines que je me suis données à son sujet. Si mon mari vivait encore, il saurait bien me laver de ces injustes imputations. J'ai eu le malheur de le perdre il y a trois ans; je ne suis plus qu'une pauvre veuve; mais j'ai, grâce à Dieu, assez d'énergie pour me défendre.

Qu'Eucharis ne s'imagine donc pas que je vais me laisser accabler sous ses accusations. C'est elle, sans doute, qui m'aura chargée; je vais vous dire tout ce que je sais sur son compte ; et j'en sais long.

D'abord, sur sa naissance ; je ne lui en fais pas un crime, ce n'est pas de sa faute, mais enfin elle ne m'est rien. Mon père était marié ; ma mère, sa première femme, est morte dix-huit mois *après* la seconde, en son pays, où elle s'était retirée. Je joins ici une copie de son

acte de décès. Elle avait demeuré plus de trente ans à Oviédo après avoir quitté la France, et mon père a dû le savoir.

Ici je dois entrer dans des détails si intimes et si douloureux, que je n'aurais pas le courage de vous retracer ces tristes incidents de famille sans une nécessité absolue; mais je ne puis laisser la bave de vipère de cette mauvaise fille déshonorer un cadavre pour en défendre effrontément un autre, celui de sa mère. La mienne n'a quitté mon père que désespérée par ses constantes infidélités ; il était parti pour Londres et sacrifiait femme et enfant à une Allemande fort belle, nommée Marianne, à ce qui m'a été rapporté....

Eucharis, malgré la pénible impression que lui causait cette diatribe contre son cher et bien-aimé père, ne put s'empêcher de sourire.

— Clarisse prend le Pirée pour un homme, dit-elle ; mon pauvre père ne sacrifiait alors à cette Marianne personne que lui-même, car sa première femme l'avait depuis longtemps abandonné, et il avait assuré ce qui lui restait à sa fille, confiée aux soins de son frère et de sa belle-sœur. Ce n'était pas une femme, mais une société politique à laquelle il était affilié; les procès de *la Marianne* ont fait assez de bruit sous Louis-Philippe pour que vous vous souveniez de ce nom.

— En effet, dit M. de Nuvélia, mais continuons.

..... Cécile Tavernier, plus adroite que les autres, a su le fixer. Elle en avait eu plusieurs enfants ; autant de liens ; puis l'âge venait. Nous avons accueilli à son retour cette personne comme sa femme, afin d'éviter le scandale. J'en suis cruellement punie aujourd'hui.

Je n'en finirais pas si je voulais vous détailler

toutes mes bontés pour Eucharis qui les a payées de la plus noire ingratitude. Je la traitais comme ma sœur ; c'est moi qui lui ai procuré ses premières élèves. Dans les derniers temps de la vie de sa mère, ses coquetteries avaient obligé mon père à congédier son maître d'accompagnement, le signor Bergossi, dont elle s'était amourachée. Six semaines après la mort de Cécile, soit pour la distraire, soit pour cacher les conséquences de sa faute, car elle changeait d'une manière suspecte, mon père l'envoya en Angleterre soi-disant comme institutrice. Il paraît qu'elle l'a été en effet chez une dame Armstrong. Je ne sais quelle conduite elle a tenue là-bas ; elle en a rapporté toutefois le goût anglais de la lecture constante de la Bible et du mysticisme ; plus tard, elle aboutit aux tables tournantes et au spiritisme.

Pétrie de vanité et voulant toujours jouer le rôle de maîtresse de maison tenant salon, ses demandes continuelles d'argent à son père étaient si pressantes, qu'elles forcèrent celui-ci à se réfugier à Sainte-Périne et le firent devenir fou. Il est mort fou dans une maison de santé, rue Picpus, où je l'avais fait conduire, car c'est toujours sur moi que sont retombées toutes les corvées.

Aussitôt mon père mort, Eucharis a cessé de nous voir et je n'ai pas couru après elle, vous le comprenez ; j'avais pourtant agi avec la plus grande délicatesse et partagé avec elle, bien qu'elle n'eût droit à rien, la succession de notre père, à qui j'en avais fait la promesse plusieurs années auparavant.

C'est encore ma trop grande bonté qui pourrait me mettre dans l'embarras en ce moment, si je n'avais pas le bonheur d'avoir affaire à un magistrat éclairé comme vous, monsieur, qui avez bien pu vous laisser abuser un moment par les mensonges effrontés de cette intrigante, mais qui

saurez promptement démêler la vérité et mettre chaque chose à sa place.

On venait de teus côtés me dire qu'Eucharis était folle à lier; elle avait dressé dans sa chambre, au milieu de tentures noires, un autel surmonté d'une boîte à violon qu'elle prenait pour un cercueil d'enfant, et sur lequel elle versait d'abondantes larmes.

Elle a toujours pleuré facilement; mais ce genre de folie confirme ce que je vous disais plus haut, des soupçons qui nous avait donnés l'irrégularité de sa conduite.

Nous lui avons envoyé notre médecin, le chargeant de faire ce qui était nécessaire. Assurément, si elle n'avait pas été folle, il ne l'aurait pas menée dans une maison de santé et on ne l'y aurait pas conservée, surtout quand on ne payait plus. Quand on paie, je comprends qu'on n'y regarde pas de bien près pour garder une personne qui faisait d'ailleurs cinquante extravagances et ne parlait de rien moins que de nous assassiner.

Pour vous montrer, Monsieur, la justesse de mes appréciations que vous trouvez peut-être sévères, je vous copie ici une lettre que mon pauvre père adressait à sa fille.

« Fille majeure et toujours injuste...

A ces mots, un franc éclat de rire d'Eucharis interrompit la lecture, et malgré sa gravité d'ancien magistrat, M. de Nuvélia ne put s'empêcher de faire chorus.

— C'est d'un grotesque inimaginable ; attribuer une semblable apostrophe à mon père !

— Continuons, dit M. de Nuvélia, il nous faut aller jusqu'au but et il reprit :

« Fille majeure et toujours injustes
« Puisque depuis plus de dix ans les conseils
« d'un père qui a trop aimé ses enfants ont été

« par toi outrageusement dédaignés, Dieu, dont « j'imploro nuit et jour la clémence et la béné- « diction pour vous et pour moi, semble m'or- « donner de renoncer au nom si cher et si sacré « de père et de t'eujoindre de ne plus profaner « ce titre en le donnant à celui que tes trop nom- « breux outrages forcent enfin à y renoncer. »

— Mais c'est insensé ! s'écria Eucharis ; vous qui avez lu les lettres de mon bon cher père, vous savez de quelle façon il m'écrivait, et si ce galimathias a jamais pu se trouver sous sa plume, On s'est moqué de cette pauvre Clarisse en lui envoyant cela ; on a voulu la rendre à la fois odieuse et ridicule. D'abord pour avoir en sa possession des lettres qui semblent m'être adressées, il faut donc qu'elle les ait prises chez moi? Dans quel mauvais mélodrame a-t-on copié cette étonnante tirade, en la signant du nom de Georges Champigny? Comment Clarisse ne s'est-elle pas aperçue que c'était l'œuvre d'un faussaire?

— Je n'ai pas fini, interrompit doucement M. de Nuvélia ; ce qui me reste à lire est encore plus pénible pour vous... et aussi faux, j'en suis bien convaincu.

Enfin j'ai des lettres où cette malheureuse Eucharis fait l'aveu de sa faute et en demande pardon à son père. Il n'est pas étonnant que, l'âge aidant, les remords et peut-être la mort de son enfant lui aient troublé l'esprit. Ses goûts de dépense et sa vanité s'étaient donné carrière depuis qu'elle était libre; elle se jeta dans la dissipation avec plus de furie que jamais. Elle était c iblée de dettes et dans le dernier dénûment quand elle est devenue folle. Son propriétaire a dû faire vendre ses meubles pour rentrer dans son loyer en retard. J'ai moi-même payé quatre-vingts

francs de nourriture à ses concierges, sans lesquels elle serait morte de faim. La clameur publique exigeait qu'elle fût mise en lieu sûr ; je ne m'en suis mêlée que dans un but d'humanité.

Trois ou quatre mois après son entrée dans une maison de santé, le 25 décembre 1854, elle m'avertit, par une lettre signée l'*Antechrist*, que favorisée par un ouvrier travaillant dans cet établissement, elle s'en était échappée ; elle se livrait ensuite à de violentes menaces contre nous, contre le docteur Bretner. Mon fils porta cette lettre à la préfecture de police qui fit immédiatement reprendre et réintégrer cette malheureuse folle. C'est alors que, pour se cacher sans doute et dépister les recherches, elle avait pris le nom de Jeanne Tavernier ; car elle l'a pris elle-même et *elle seule*, notez-le bien. Certe, en la réintégrant sous ce nouveau nom, adopté par elle et indubitablement le sien, car c'est celui de sa mère et un jugement lui interdit celui de Champigny que nous lui laissions porter par tolérance, M. le directeur de l'assistance publique était loin de soupçonner qu'il lui fournissait ainsi matière à ce roman de séquestration illégale, roman qu'elle a su depuis si bien broder, car cette demoiselle a toujours eu l'imagination très-vive, très-exaltée, ainsi que la parole et la plume faciles. Il n'est pas étonnant qu'elle ait pu fasciner des auditeurs bénévoles. L'Impératrice s'en était bien engouée !

— Avez-vous écrit la lettre dont il s'agit ? demanda M. de Nuvélia en s'interrompant.

— Non, monsieur ; et quant à ma prétendue évasion, vous savez à quoi vous en tenir ; vous avez la copie de mes certificats dans tous les asiles ; un fait semblable n'y serait point passé inaperçu.

— Comment se fait-il, alors ?...

— Assurément la pauvre Clarisse a reçu

cette lettre, puisqu'elle le dit. Je la crois aussi incapable d'un mensonge matériel que d'une appréciation bienveillante en ce qui me concerne.

— Qui donc l'aurait écrite, selon vous ?

— Hélas ! monsieur, qui puis-je en soupçonner, sinon le pouvoir mystérieux qui pèse sur moi depuis ma naissance ?

M. de Nuvélia reprit brusquement sa lecture.

Après avoir tout fait pour une personne qui légalement ne m'est rien, il est dur, vous en conviendrez avec moi, monsieur, de me voir rechercher encore à son sujet et accuser de sa séquestration. Si elle a été illégale et irrégulière, comme elle le prétend, ce n'est pas à moi qu'elle doit s'en prendre, mais aux médecins et aux administrations qui l'ont reçue et gardée, et qui sont bons pour en répondre.

Veuillez recevoir, monsieur le Président, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

Clarisse, Vᵒ Champigny.

P. S. — J'envoie copie de cette lettre à M. Dorelle, le député chargé du rapport de la pétition d'Eucharis.

— J'ai déjà vu bien des choses étranges dans cette étrange famille, dis-je à ma sœur ; mais jamais rien d'aussi bêtement méchant ne m'avait coudoyée. Oh ! mon cher compagnon disparu, à quelle société me trouvé-je mêlée depuis qu'on m'a privée de la vôtre !

XIV.

LA NOUVELLE CASSANDRE.

M. de Nuvélia s'était tu, évidemment attristé par cette longue kirielle de méchancetés et d'inepties.

— Que penserez-vous de moi à présent, monsieur? demanda douloureusement Eucharis.

— Exactement ce que j'en pensais auparavant, ma chère demoiselle. Mon opinion n'est pas, grâce à Dieu, à la merci de ce que l'intérêt et la crainte peuvent inspirer de bassesses à la sottise humaine. Cette femme, qui aurait pu nous éclairer, a peur d'être attaquée et s'empresse de vous accabler sous des calomnies qu'elle doit croire seulement des médisances, si elle a en effet en main les pièces dont elle parle.

Eucharis avait déplié et lu l'acte de décès de Mercédès Corral.

— Voyez donc! s'écria-t-elle avec surprise; cet extrait a été délivré en 1834, et en 1848, Clarisse ignorait encore la mort de sa mère, puisqu'elle faisait rendre, pour rectifier le titre de femme légitime donné à Cécile à son décès, ce jugement si bizarre, si incomplètement motivé dont vous avez demandé une expédition, et qui m'ôte, selon elle, le nom de Champigny.

— Il est clair qu'à cette époque Mme Julien croyait sa mère encore vivante et prenait pour

vous éloigner de la famille, de maladroites précautions qui pouvaient la compromettre gravement sans changer votre état-civil, car les actes sont personnels. Celui-ci lui aura été envoyé depuis. Mais par qui ?

Eucharis hésita :

— Je dirais : par Pierre ; mais vous n'y croyez pas !

M. de Nuvélia ne répondit rien ; il relisait cette singulière épître; il compulsait les lettres, les actes, les pièces si contradictoires qu'ils avaient réunies.

— C'est incompréhensible ! je commence à croire qu'il y a un mystère autour de vous ; mais ostensiblement je n'en conviendrai jamais : ce serait vous perdre.

— Pourquoi ?

— Parce que la vérité n'a chance d'être crue que lorsqu'elle est vraisemblable, ce qui lui arrive, remarquez-le, beaucoup moins souvent qu'au mensonge, qu'on arrange à son gré. Voilà pourquoi nous, magistrats, tout comme les autres, nous sommes parfois trompés, à force de craindre de l'être.

— Qu'allez-vous faire de cette lettre ?

— Rien pour le moment. Occupez-vous à la réfuter, dans le cas où ces absurdités en imposeraient à votre rapporteur, ce que je ne crois pas.

— Quelles preuves donner de la fausseté des lettres qu'on m'attribue ainsi qu'à mon père ?

— Démentez-les simplement et si vos accusateurs osent s'en servir, nous demanderons une vérification d'écriture. Attendons le rapport de votre pétition.

— Viendra-t-il jamais? Nous sommes en 1870; cette année doit voir finir le règne de l'empereur, éclater une guerre terrible entre la France et la Prusse....

— Nous sommes presqu'à la moitié de l'année, et rien ne semble justifier les prédictions de votre prophète de malheur. La Prusse a agi de la façon la plus propre à maintenir la paix, en faisant retirer la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Ne soyez donc pas si crédule; vous avez bien assez de vos chagrins réels sans vous en forger d'imaginaires.

— Retenez mes paroles, monsieur, dit Eucharis d'un ton si grave et si douloureux que nous en tressaillîmes au milieu de toutes les paperasses qui couvraient la table: *Jamais* ma pétition ne sera rapportée...

— Jamais? et je vous ai communiqué une lettre de M. Dorelle dont le rapport est terminé, qui affirme devoir le lire à la Chambre dans les premiers jours de juillet? Je comprends qu'après tant d'échecs et de déceptions vous soyez rebelle à l'espérance; mais ici ce n'est plus vous seule qui agissez, vous n'êtes plus enfermée dans ces asiles où il était si facile de se débarrasser de vos réclamations en les taxant de folie. Ce sont des gens sérieux, indépendants qui viennent en affirmer, en démontrer le bien fondé.

— N'importe, monsieur; je vous le dis: M. Dorelle sera empêché de faire son rapport, par une cause petite ou grande, je l'ignore, mais il ne le fera pas, et d'ici à la fin de cette année terrible, vos yeux contempleront plus

de misères que vous n'en avez vu dans tout le cours de votre existence.

— Brisons là, reprit M. de Nuvélia en se levant ; nous nous querellerions de nouveau et peut-être arriverais-je à douter de l'intégrité de votre raison... Quand on sort d'où vous sortez, il faut une triple circonspection ; et libre comme enfermée, vous avez un malheureux penchant à dire des choses qui peuvent rendre votre situation mentale équivoque, en faire douter les plus bienveillants.

— Hélas ! suis-je libre de faire autrement ?

— Assurément, reprit M. de Nuvélia avec un peu d'irritation ; il n'y a pas d'espion entre nous et vous devriez avoir en moi une confiance absolue.

— Je ne le puis ; il est des choses que même sous le sceau de la confession, je ne dois pas révéler, sous peine d'affreux malheurs..... Pierre me l'a bien dit : J'avertirai comme Cassandre, et comme elle, je ne recueillerai que railleries et dédain. J'ai refusé le rôle qui m'était imposé et j'en porte la peine. Je préviens du danger, mais j'ignore les moyens dont on doit se servir, les forces dont on dispose..... J'ai la certitude absolue, effroyable, que la France est perdue, qu'on la pousse aux abîmes et je ne puis rien pour elle, moi qui voudrais la sauver au prix du plus pur de mon sang !

L'accent douloureux d'Eucharis émut M. de Nuvélia plus qu'il ne voulait en convenir. Il s'étonnait de toutes les irrégularités accumulées pour perpétrer et maintenir la séquestration de cette pauvre femme. Si l'on acceptait parfois un peu trop légèrement les malades

dans les asiles, on s'empressait toujours de couvrir une erreur par une mise en liberté qui exonérait les coupables à coup sûr, bien peu osant réclamer. Ils ne sortaient d'ailleurs que *guéris*; comment prouver qu'ils n'avaient pas été fous? Quand on avoue avoir passé le seuil d'une de ces maisons, ce n'est pas de votre folie qu'on doute, c'est de votre guérison, et il est plus prudent de se taire.

M. de Nuvélia n'était donc pas éloigné de penser qu'il pouvait y avoir eu une cause politique à cet acharnement sans exemple qui avait tenu Eucharis si longtemps séquestrée. Cette mention : *se croit fille de la duchesse de Berry*, qu'on trouvait dans certains certificats, les irrégularités singulières de ses actes, permettant de lui donner ou de lui retirer la légitimité, de la faire à volonté fille de Cécile ou de Marie, tout cela lui donnait à réfléchir. Il avait traité de fantasmagorie ce que lui avait dit Eucharis, il y revenait à présent; pourquoi la changer de nom, la dire morte? Pourquoi retenir et garder ses actes? Pourquoi les faire disparaître du parquet? Car ceux que le docteur Gélape y avait portés en avaient bien réellement disparu. Toutes les recherches avaient été inutiles et c'est en vain que M. de Nuvélia avait écrit au Ministère de la justice où il pensait qu'on les avait peut-être envoyés. Ils ne s'étaient retrouvés nulle part.

Eucharis, le voyant plus favorablement disposé, lui reparla alors de l'acte des Tuileries, de son refus de jouer un rôle dans une comédie dont elle savait la fausseté. Elle lui dit comment on tenait en échec par ces doutes sur la

naissance du comte de Chambord, les tentatives de rapprochement entre les deux branches des Bourbons.

— Mais la fusion est faite, reprit M. de Nuvélia.

— Hélas ! trop tard sans doute.

— Elle a eu lieu en 1853 ; cela résulte d'une lettre du comte de Chambord, au duc de Nemours, en date du 5 février 1857, rendue publique à la suite d'un léger dissentiment d'opinion ; la réconciliation était accomplie depuis bientôt quatre ans, bien qu'on eût attendu la visite du comte de Paris au comte de Chambord pour la faire connaître publiquement.

— Aussitôt après la mort du baron de Richemont, alors ? Oh ! je commence à comprendre ; cette mort affranchissait les deux branches de la maison de Bourbon de la crainte des revendications de Louis XVII. Délivrées de ce souci, il ne restait plus, pour rendre leur situation parfaitement nette et honorable, qu'à détruire l'acte des Tuileries. C'est pour cela qu'on m'a enfermée, qu'on a fouillé chez moi, qu'on m'a volé mes papiers; que ne l'y trouvant pas, on voulait rendre ma détention perpétuelle.

— Et cette pièce, l'aviez-vous en effet ? Qu'est-elle devenue ?

— On me l'a apportée quelques jours avant ma séquestration, répliqua Eucharis, en baissant la tête. Je l'avais sur moi quand on m'a enlevée. J'étais prête à la remettre à un magistrat, si l'on eût consenti à en appeler un pour savoir qui était cette femme inconnue qu'on appelait Jeanne Tavernier sans que rien vînt justifier ce nom...

— Hé bien ?

— Hé bien, on m'a dit que peu importait le nom d'une folle, que son numéro d'ordre suffisait, et j'ai remis cette pièce à... au docteur Tavernier, avec les actes étrangers, trois semaines environ après mon internement.

— Il y a, en effet, à votre dossier une lettre d'un docteur Tavernier, datée de 1854; il donne son adresse 7, rue Marbœuf. J'ai fait faire des recherches. Il n'existait à Paris, à cette époque, aucun docteur ni officier de santé de ce nom.

— Vous voyez bien que de tous côtés le mystère m'enveloppe. Puis-je rien affirmer, quand une autre peut venir réclamer mon nom, ces papiers que je m'attribue ? Quand on peut vous prouver, — hélas ! aussi clairement que je l'ai fait pour le nom d'Eucharis Champigny, — que je suis Charlotte Johnson et que j'ai été élevée en Angleterre ?

— Oh ! les deux Eucharis ! Je vous en prie, n'en parlons plus.

— Soit ; mais ne me reprochez pas de me taire quand vous me faites des questions auxquelles je ne puis répondre selon votre désir.

— Consentez seulement à me dire laquelle des deux vous êtes, à me laisser chercher l'autre et invoquer son témoignage. La preuve d'un fait si extraordinaire donnera toute créance à ce que vous pourrez dire ensuite.

— N'ai-je pas assez souffert pour être crue ? Ce que vous exigez de moi est précisément ce qu'il m'a été interdit de révéler. Nous sommes deux, ou pour mieux dire je suis double. Il y en a toujours une en vue, quelle qu'elle soit. Je suis cette Eucharis officielle, l'artiste élevée

par les Champigny comme leur fille... ne m'en demandez pas davantage, je ne puis rien dire de plus..... et pourtant je ne pouvais taire cette dualité, dont vous trouverez peut-être à chaque instant des preuves, s'il plaît à Pierre qu'il en soit ainsi.

— N'en parlons donc plus. Je suis placé, grâce à vous, dans la situation la plus singulière, et je dirai même la plus ridicule pour un ancien magistrat.

— Comment ?

— J'ai expédié, suivant votre désir, à la préfecture de police, copie de la note que vous m'aviez adressée aussitôt votre mise en liberté et dans laquelle vous énumériez les terribles menaces de celui que vous appelez Pierre, avec votre lettre confirmant ces déclarations et affirmant que l'année 1870 ne se passera pas sans que ces choses reçoivent un commencement d'exécution.....

— Hé bien ?

— Tout cela vient d'être renvoyé à la Préfecture « à toutes fins utiles » comme le dit la dépêche qui l'accompagne. Votre note porte en marge ces annotations :

Cette femme est connue à la première division. Elle ne signale rien de précis et ne fournit aucune indication pouvant être contrôlée.

Puis, d'une autre écriture :

C'est une folle qui a occupé longtemps l'administration et le public. L'Impératrice lui avait témoigné un intérêt mal entendu, en ce sens qu'elle semblait vouloir accuser l'administration de séquestration arbitraire, ce qui n'aurait pas supporté la discussion.

Le dossier m'ayant été communiqué en entier, par inadvertance sans doute, j'y ai trouvé un brouillon de l'accusé de réception de ces pièces, écrit de la main même du préfet, où il déclare vous avoir vue, interrogée, en présence et avec le concours du procureur général et vous avoir trouvée en possession de toutes vos facultés

-- Mais, c'est décisif cela ! je n'en espérais pas tant !

— Attendez : cette phrase décisive, comme vous le dites, est biffée et remplacée par celle-ci :

Il faut reconnaître, en présence des affirmations précises de la science persistant à déclarer la demoiselle Tavernier affectée d'aliénation mentale, que sa mise en liberté ne serait pas sans inconvénient.

Il en résulte qu'on n'a accordé aucune importance à vos communications, qu'on les a laissées s'ébruiter en s'égayant sur la part que j'y avais prise, et que mon très-chor collègue et ancien subordonné, monsieur le Procureur impérial, a dit, devant témoins qui me l'ont rapporté : « Monsieur de Nuvélia est plus fou « que mademoiselle Champigny ! »

— Pauvre bon cher monsieur ! dit Eucharis en lui serrant les mains avec effusion : hélas! vous serez trop vengé de cette incrédulité et de ce dédain !

— Ma foi ! Puissé-je l'être ! Pas trop, mais assez du moins pour ne plus passer pour un imbécile.

XV.

DEUX ACTES DE DÉCÈS.

Ces discussions revenaient souvent entre Eucharis et son dévoué protecteur ; il s'irritait de ses réticences ; elle s'irritait de son incrédulité et s'emportait parfois avec une violence digne de Stella d'Oro ; puis elle s'en repentait et s'en accusait, avec une grâce, une effusion de reconnaissance attendrie que Lily seule pouvait exprimer ainsi.

En attendant le rapport de la pétition, M. de Nuvélia continuait ses recherches et n'en recueillait que nouvelles complications. Elles confirmaient les points mystérieux de l'histoire d'Eucharis, sans y apporter aucune lumière réelle.

C'est ainsi qu'ayant fait prendre des renseignements à Oviédo, il fut impossible d'y trouver aucune trace de la première Mme Champigny, soit sous ce nom, soit sous celui de Mercédès Corral. Cependant, ainsi que l'avait écrit Clarisse, lorsqu'elle était revenue dans son village natal, quarante ans après l'avoir quitté, vieille, malade et quelques mois seulement avant de mourir, elle avait dit arriver d'Oviedo, y avoir passé la plus grande partie de sa vie et demeuré en dernier lieu calla Mayor, chez un marchand de faïence.

Cette femme était-elle bien celle dont elle avait pris le nom ? On se rappelle que les investigations persistantes de Georges Champigny n'avaient jamais pu lui donner le moindre

indice de l'existence de Mercédès ; il y avait donc tout lieu de la croire morte depuis longtemps. Cet acte de décès, qui semblait créé tout exprès pour démontrer l'illégitimité d'Eucharis, était aussi suspect que celui faisant mourir à Narbonne Tancrède, qu'on retrouvait vivant à Valparaiso.

Et c'était M. de Nuvélia, un ancien magistrat, qui tout en se refusant à croire aux agissements de celui qu'on appelait Pierre, en arrivait à douter des actes de l'état-civil !

Il en écrivit à M. Dorelle.

J'ai lu avec attention, — lui répondit celui-ci, — les documents que vous avez bien voulu me transmettre au sujet de la première femme de M. Champigny. Assurément il y a dans le dossier, et surtout dans la conduite de Mme Julien Champigny envers sa sœur, des faits qui rendent très-suspect l'instrument constatant le décès de Mercédès Corral ; mais d'une part, la preuve du crime de faux qui aurait été commis me paraît impossible à apporter, même avec le concours du Ministère des affaires étrangères ; et d'un autre côté, un pareil fait n'ayant qu'une corrélation très-éloignée avec la séquestration dont votre intéressante protégée a été la victime, il me paraît plus que difficile de donner place à un pareil détail dans un rapport qui doit se borner à reproduire, dans des termes aussi concis que possible, les circonstances essentielles de l'affaire.

Ainsi M. Dorelle, en dehors de toute influence, de toute idée préconçue, comme on pouvait le redouter de ceux en contact journalier avec Eucharis, arrivait à la même conclusion.

Plus d'une année s'était écoulée et il n'était arrivé aucune réponse de don Mîtro.

— Lui aussi m'abandonne, disait Eucharis; un étranger eut dissipé mon erreur.....

Les correspondances d'outre-mer se taisaient sur celui qu'elle appelait toujours son cher Ulysse; sans doute, il avait, lui aussi, refusé le rôle qui lui était destiné dans la rénovation américaine, pour laquelle son fils, don Bartholomeo Mitre, avait combattu de la plume et de l'épée, avant d'arriver au poste élevé qu'il ne devait pas occuper longtemps, grâce à l'instabilité de ces pays en continuelle révolution. Il avait rédigé les *Tables de sang* dans le journal *le Progrès*, sa nature ardente, belliqueuse, remuante à l'excès, en avait fait un adversaire redoutable de tous les gouvernements qui avaient précédé le sien.

Tout cela était étrange et effrayant. Du sang, des morts, le mystère partout; l'esprit s'y débattait comme dans un cauchemar.

Si Eucharis n'était pas folle, il y avait de quoi rendre fous ceux qui s'occupaient d'elle.

Après lui avoir souvent reproché d'embrouiller encore son histoire, déjà si compliquée, en y mêlant le baron de Richemont qu'il croyait un simple aventurier, sur la foi des affirmations intéressées de tous les régimes, M. de Nuvélia n'avait pu s'empêcher de remarquer que la mort de celui-ci coïncidait avec la fusion et l'enlèvement d'Eucharis d'une manière qui pouvait n'être pas fortuite. Cet évènement avait passé inaperçu, tandis qu'on avait toujours mené grand bruit des Nauëndorff. Ce pouvait être une tactique, ayant pour but d'occuper les esprits d'un faux Louis XVII, afin de les détourner du véritable.

Voulant se renseigner aux sources, il chercha partout les *Mémoires d'un contemporain* ; peine inutile ; aucun exemplaire n'avait échappé aux razzias successives de la police ; et quant à l'ouvrage de M. Suvigny, on lui affirma qu'il n'avait jamais paru en librairie. Les ouvrages sur Nauëndorff s'étalaient à toutes les vitrines.

Piqué au jeu par cette sorte de preuve négative, M. de Nuvélia, à défaut de l'œuvre, s'enquit de l'auteur, et apprit que profondément découragé, M. Suvigny vivait retiré à Avranches. Il lui écrivit, lui demandant quelques détails sur la mort de M. de Richemont et s'il avait à ses derniers moments confirmé les dires de toute sa vie.

Voici la réponse qu'il reçut. Elle s'accordait de point en point avec ce que m'avait dit mon cher compagnon de captivité, dont l'accent de franchise et de loyauté eut toujours, comme celui du prince, le don de convaincre tous ceux qui l'approchèrent. Les années et la réflexion, les déceptions même, n'avaient en rien modifié l'impression première de son défenseur.

Vers l'automne de 1853, M. de Richemont, qui chaque année avait l'habitude de passer quelques semaines chez madame la comtesse d'Apschier, ancienne dame d'honneur de la dauphine, au château de Vauxrenard, dans le Lyonnais, nous quitta, M. Foyatier et moi, malgré nos efforts pour le retenir. Il était souffrant et ressentait les douleurs d'une ancienne attaque de paralysie sa jambe droite était engourdie et sa langue embarrassée.

Huit jours après, une dépêche de madame d'Apschier nous annonçait sa mort.

M. de Richemont s'était couché le soir, comme à l'ordinaire, laissant entr'ouverte la porte de sa chambre ; un vieux valet de confiance de madame d'Apschier couchait dans la chambre voisine. Il n'entendit rien pendant la nuit, et le matin le vit paisible dans son lit. Enfin, étonné que M. de Richemont ne l'appelât pas pour se lever, il s'approcha, lui prit la main..... elle était froide !

Il sonna les gens, on fit venir un médecin. Le prince avait été frappé d'une congestion cérébrale.

L'inhumation eut lieu et ses amis firent graver sur son tombeau les noms de Louis Charles de France, fils de Louis XVI, né à Versailles, le 27 mars 1785, mort à Glaizé, le 10 août 1853.

Le parquet de Villefranche fit effacer : *fils de Louis XVI* et ne laissa subsister qu'à grand peine le reste de l'inscription.

Vous voyez, Monsieur, que surpris par la mort, il n'a pu, lors de ses derniers moments, confirmer ou restreindre ses allégations. Mais pour tous ceux qui ont vécu avec lui ou près de lui, il n'a jamais cessé d'être le fils de Louis XVI, avec l'esprit, les qualités et les défauts de sa race. Et depuis le premier jour où j'ai pu l'étudier, je l'ai toujours considéré comme l'orphelin du Temple et un triste exemple des vicissitudes de l'humanité.

L'Œdipe antique n'a pas été poursuivi par la fatalité et les furies plus que ne l'a été l'infortuné baron de Richemont, fils du roi martyr, par les évènements, les hommes et sa propre famille.

Je ne reviens jamais sans un grand découragement et une tristesse profonde sur la vie de cet infortuné prince.

Permettez-moi, Monsieur, de souhaiter à vos travaux meilleur succès que n'ont eu les miens. La Providence, sans doute, se réserve le dernier mot.

J. SUVIGNY.
Avocat.

Un petit volume accompagnait cet envoi. Il était intitulé : *La Restauration convaincue d'hypocrisie, de mensonge et d'usurpation, de complicité avec les souverains de la Sainte-Alliance* ; ou : *Preuves de l'existence du fils de Louis XVI.*

Il portait pour épigraphe :

La vérité à tous, en tout, partout, toujours.

— Je pars pour Villefranche ! s'écria M. de Nuvélia, après avoir feuilleté le volume ; je le lirai en route ; peut-être suis-je sur la trace de la vérité ; elle sera du moins un hommage posthume à la victime d'un des plus grands forfaits dont l'histoire ait conservé la mémoire, si ce que dit ce petit livre est exact.

— Partez, cher bon monsieur, et que Dieu vous conduise ! Mes vœux vous suivront et j'attendrai votre retour avec une vive impatience ; mais je n'en espère rien. Le baron de Richemont a été condamné comme moi ; ni son sacrifice ni le mien ne sauveront le monde.

Hélas ! Eucharis avait raison ; ces actes de toute espèce qui s'accumulaient autour de nous, attestaient la fausseté, la corruption des hommes, l'inanité des garanties les plus solennelles ; qu'allions-nous apprendre et que pourrait-on croire ?

M. de Nuvélia revint bientôt. Son titre de président honoraire lui avait fait, en dépit de toutes les résistances, ouvrir le greffe de Villefranche ; il en rapportait un extrait de l'acte de décès et de celui d'inhumation, dressés sur le vu du passeport du défunt et conformes à ce qu'avait écrit M. Suvigny ; une déclaration, signée de quatre amis accourus à la nouvelle de

sa mort, confirmait l'identité du baron de Richemont avec Louis Charles de France, ainsi que les titres et qualités que lui donnaient son passeport et un acte de naissance dont il était habituellement porteur et qui étant resté, comme nous le savons, dans les papiers d'Eucharis, n'avait pu être représenté.

— Pierre n'avait pas voulu laisser les éléments d'une certitude, fit observer Eucharis.

— Ces actes, continua M. de Nuvélia, sans relever cette observation, portaient en marge la mention d'un jugement rectificatif déclarant qu'ils devaient se borner à constater le décès d'un *inconnu*, se disant baron de Richemont. Très-intrigué, je me fis délivrer copie de ce jugement, aussi bizarre dans le fonds que dans la forme. On commençait par dire que rien ne prouvait l'identité attribuée au défunt, le passeport n'ayant pu être retrouvé, ni à Paris, ni chez M^me^ d'Apschier où les scellés avaient eté immédiatement apposés sur tous ses papiers, lesquels avaient été ensuite soumis à l'examen de l'autorité, comme le sont ceux de tout homme politique.

— M. de Richemont n'a jamais rempli aucune fonction publique. Que pouvait-il y avoir en lui de politique, sinon sa naissance?

— C'est la réflexion que j'ai faite comme vous. Le jugement avait été rendu *six ans* seulement après la mort du baron de Richemont. On avait attendu le moment favorable, l'oubli, pour rectifier un acte de décès absolument inattaquable, rédigé, ainsi que la loi l'exige, sur la déclaration de deux témoins connus. Il y avait un seul moyen de l'infirmer, c'était

d'accepter pour bon l'acte de décès du Temple, et les considérants eussent été bien simples, attendu que le dauphin, déjà mort, ne pouvait mourir une seconde fois. Mais on n'a pas osé provoquer l'examen de cet acte ,si évidemment frauduleux, en le prenant pour base de cette frauduleuse rectification. On invoque l'absence de pièces qui ne sont pas exigibles. On annule la déclaration postérieure, sous prétexte qu'il est interdit d'apporter aucune modification tardive aux actes de l'état-civil régulièrement dressés, sans daigner tenir compte que cette déclaration était confirmative et non rectificative de l'acte visé ; et, en arguant seulement la nécessité d'empêcher un *mensonge historique de se perpétuer*, on déclare *inconnu* cet homme, qui en soixante-huit ans d'une vie entourée des plus hautes et des plus constantes amitiés, n'avait pu acquérir une possession d'état !.... à qui on n'osait pas, même après sa mort, en imposer une, dont il eût été trop facile de démontrer la fausseté !.... Comme pour Cécile Champigny, c'est pendant les vacances du tribunal et en l'absence du président que ce jugement a été rendu ; nulles pièces à l'appui, nulle enquête ; l'affaire a été aussi *bâclée* en une semaine.....

— Les mêmes procédés indiquent la même main, dit Eucharis.

— Et quelle main ?

— Celle de Pierre.. de cet être mystérieux et puissant dont vous niez obstinément l'existence.

M. de Nuvélia ne répondit rien. Il ne niait plus. Il se sentait atteint dans sa foi, dans son

honneur de magistrat ; navré de tout ce que cette découverte lui faisait entrevoir ; envahi par le doute sur ce qu'il avait cru jusqu'ici mériter la confiance et le respect de tous.

XVI.

LE 16 JUILLET 1870.

Les perplexités de M. de Nuvélia ne faisaient qu'augmenter. Il était revenu de Villefranche disposé à accorder plus d'attention aux paroles d'Eucharis et il trouvait l'opinion de plus en plus divisée sur son compte.

Il avait naturellement communiqué à ses collègues la lettre de Mme Julien Champigny et les divers renseignements qu'il avait obtenus sur Eucharis. Ceux-ci en avaient parlé ; la curiosité était éveillée, et chacun brodant sur le tout, les versions les plus diverses avaient leurs partisans.

Pour les uns, Eucharis, modèle de pitié filiale et fraternelle, était une victime de la cupidité de sa sœur, qui l'avait fait enfermer afin de la frustrer de son héritage. — Et il faut avouer que les agissements judiciaires et privés de Clarisse donnaient à ceci beaucoup de vraisemblance ;

Pour d'autres, c'était une femme de mœurs plus qu'équivoques, à laquelle ses désordres avaient fait perdre la raison et qu'on avait changée de nom pour étouffer le scandale en la disant morte ;

C'était une malheureuse mère abandonnée,

devenue folle par suite de la mort de son enfant ;

C'était la maîtresse d'un *haut personnage*, qui s'en était débarrassé en la faisant enfermer dans un asile d'aliénés ;

C'était la fille sacrifiée de la duchesse de Berry ;

C'était une révolutionnaire farouche, affiliée aux plus redoutables conspirateurs et rêvant le bouleversement de la société, qu'on avait mise aux folles par mesure de sûreté générale ;

C'était une mystique exaltée, à laquelle le spiritisme avait fait perdre la tête;

C'était une impie, insultant à tout culte établi, et prenant le nom d'Antechrist pour braver les croyances catholiques;

Pour beaucoup enfin, c'était une intrigante voulant, au moyen de cet épouvantail, exploiter la crédulité publique, et M. de Nuvélia avait été bien près de le croire, en la voyant signer audacieusement l'Antechrist une note où elle expliquait, par une profession de foi déiste, son éloignement des pratiques religieuses dans tous les établissements où elle avait passé. « Je crois en Dieu, y disait-elle, comme on y croyait antérienrement au Christ ; ce mot ne signifie pas autre chose. » Libre comme enfermée, la pauvre Eucharis devait arborer ce nom terrible et s'était efforcée d'en atténuer ainsi la portée.

— Je ne puis faire autrement, je vous le jure, répondait-elle avec angoisse aux reproches si naturels de son protecteur. Mon Dieu ! personne ne viendra donc à mon aide pour

vous dire que même au prix de votre protection, de votre amitié qui m'est si précieuse, je suis forcée d'agir ainsi ?

Il lui vint un auxiliaire, un prêtre italien réfugié, qui répondit à M. de Nuvélia, tenté de prendre cette obstination pour de la folie :

— Si vous n'avez pas d'autre motif de la croire folle, croyez au contraire, que cette malheureuse femme dit vrai. Elle est, volontairement ou par le fait de sa naissance, sous la dépendance d'une société secrète qui lui a imposé un nom ; et ce nom, elle doit le mettre en évidence assez souvent et de façon assez éclatante pour qu'on sache toujours où elle est. Si son affaire arrive jamais devant la justice, faites-moi citer, je pourrai donner d'utiles renseignements, bien que je ne connaisse pas cette femme. A présent ce que je pourrais vous dire de plus ne ferait que me compromettre, et vous aussi, sans avantage pour personne.

— Je vais presser le rapport de la pétition, soyez-en sûr, répondit M. de Nuvélia et vous serez un des premiers témoins appelés.

Hélas ! notre ciel est si froid pour ces enfants exilés des pays du soleil !

Celui-ci fut pris d'une toux persistante, accompagnée de fièvre, et un mois après avoir donné une déclaration, écrite et signée, de son opinion sur Eucharis, on trouvait un matin le pauvre prêtre mort dans son lit.

Le 6 juillet 1870, M. de Nuvélia, accourait joyeux avec une lettre de M. Dorelle, annoncant que, sinon le samedi suivant, au moins celui d'après, il lirait son rapport dont les conclu-

sions, prises à l'unanimité, demandaient l'examen de l'affaire et des poursuites contre les auteurs de la séquestration.

— Si ce résultat inespéré a lieu, dit Eucharis, si une fois la justice prend ma cause en main, je pourrai tout dire, tout ce que je sais du moins, et avec les moyens dont dispose le gouvernement, il arrivera certainement à savoir pourquoi tant de faux et de mensonges ont été accumulés autour d'une femme inoffensive qui ne se connaissait pas un ennemi.

— Que Dieu le veuille ! dit M. de Nuvélia ; je ne crois pas que vous nous ayez trompés sciemment, mais je redoute la part de votre imagination dans les lacunes qu'il vous a fallu combler pour relier les uns aux autres tant de faits isolés et bizarres.

— Attendez et suspendez votre jugement, je vous en supplie. Plus que vous, je désire l'enquête qui me permettrait de me justifier, mais je sais qu'elle ne se fera pas .... Rappellez-vous mes paroles ..... Nous entrons dans l'année terrible !

M. de Nuvélia haussa les épaules et sortit, en voulant pas se laisser aller à qualifier comme il le pensait l'entêtement d'Eucharis.

Loin de partager les espérances de M. de Nuvélia, Eucharis se montrait plus triste et plus agitée. Malgré sa faiblesse, elle se traîna un matin, à l'insu de son protecteur, jusqu'au cabinet du Préfet et eut avec lui une entrevue qui dura près d'une heure. Elle en revint abattue et découragée.

Elle nous prit et nous regarda longuement, ma sœur et moi; je ne sais ce qui se passait dans

son esprit, mais un combat violent se lisait sur son visage. Puis, semblant s'arrêter à un parti désespéré, elle s'assit à son bureau et se mit à écrire fiévreusement.

Elle achevait, lorsque M. de Nuvélia entra.

— Toujours la plume à la main! dit-il. Vous vous tuez par ce travail incessant. A qui écrivez-vous encore ?

— A l'Impératrice, répondit Eucharis, ses joues pâles en feu et les yeux étincelants ; et voici ce que je lui dis :

« Madame, je vous supplie de vouloir bien prendre la lettre ci-incluse sous votre bienfaisante protection, et de me permettre de vous donner, à vous-même, personnellement et confidentiellement un aperçu de ce qui me concerne. Votre cœur noble, bon, généreux, en frémira, et je n'en doute pas, fera changer un ordre de chose sur lequel on compte pour amener une catastrophe... — *Moi aidant* !

Ce que j'ai à dire est d'une telle gravité, que je ne veux et ne puis le dire qu'à vous, Madame, ainsi qu'à S. M. l'Empereur, qui, avec son esprit supérieur, en comprendra toute la portée. Il est bien regrettable de dire que ceux sur lesquels il compte le plus sont tellement négligents, imprudents, imprévoyants, que ses ministres, ses généraux, ses préfets eux-même, se font les complices d'une trame d'autant plus effroyable qu'elle est plus ténébreuse. Je vous supplie donc, Madame, de me permettre en cette occurence d'agir *directement* de vous à moi. C'est le moyen de ne pas perdre de temps, et de prouver à l'Empereur ce que je dis. »

— Vous n'enverrez pas une chose pareille, s'écria M. de Nuvélia ; c'est inutile et absurde ; on ne vous écoutera pas ; sortant d'où vous sortez, cette lettre passera pour l'œuvre d'une

folle ; elle ne peut qu'anéantir en un instant mes efforts de deux années, au moment de les voir couronnés de succès ; peut-être même, vous faire saisir et replonger dans un asile. Je m'oppose formellement à cet acte de bravade.

— Hélas ! ce n'est pas de la bravade ; c'est une dernière tentative, inutile sans doute comme toutes celles que j'ai faites..... Vous le voulez ? J'y renonce..... peut-être vous reprocherez-vous plus tard votre opposition d'aujourd'hui.

La pétition fut mise à l'ordre du jour de la Chambre, le 16 juillet 1870.

Et à l'ouverture de la séance, le maréchal Lebœuf, montant à la tribune, annonça la déclaration de guerre à la Prusse.

Un tumulte indescriptible suivit ces paroles. Toute autre affaire fut ajournée et les députés se séparèrent, en criant :

— A Berlin ! à Berlin !

— Non ! dit douloureusement Eucharis, en apprenant cette nouvelle ; les Français n'iront pas à Berlin ; ce sont les Prussiens qui viendront en France. En dépit des affirmations fanfaronnes du maréchal Lebœuf qui peut, dit-il, faire campagne pendant six mois sans qu'il soit besoin d'acheter un bouton de guêtre, nos arsenaux sont vides, nos magasins dégarnis, notre effectif n'est complet que sur le papier. Le désordre règne au ministère de la guerre, comme dans tous les autres ; les chefs sont trompés, et passeront pour traîtres alors qu'ils ont été que légers, insouciants et se fiant à une apparence de régularité vermoulue que le premier choc anéantira. Ah ! pourquoi, n'a-t-

on pas voulu croire ce que je disais ! Prévenus du danger, nos gouvernants ne s'y seraient pas jetés tête baissée. Il est trop tard, à présent. Mais, je vous en conjure, cher monsieur, préparez-vous à l'invasion ; mettez en sûreté ce que vous avez de plus précieux, et joignez-y tout ce qui concerne ma malheureuse affaire.

M. de Nuvélia était très soucieux.

— Dieu veuille que vous vous trompiez ! répondit-il. Je prendrai néanmoins, les précautions nécessaires ; réunissez tous vos papiers et remettez-les moi. Cette ville est bâtie en partie sur d'anciennes carrières qui fourmillent de cachettes impénétrables. J'y enfouirai votre dossier.

Adieu donc au soleil, à la vie, à l'espérance !

FIN

des Mémoires d'une feuille de papier.

POST-SCRIPTUM DE L'ÉDITEUR

DOUZE ANS APRÈS.

Ainsi se terminaient les *Mémoires d'une feuille de papier* ; douze ans s'étaient écoulés depuis les événements qu'ils retraçaient.

— Qu'est devenue Eucharis ? demandai-je à M. de Nuvélia, en lui reportant ce manuscrit qu'il m'avait prié de lire.

— Elle est morte, me répondit-il, morte comme le baron de Richemont, sans avoir pu prononcer une parole qui rétractât ou confirmât ses dires. Elle a été emportée par une congestion pulmonaire foudroyante, après dix ans de démarches inutiles, de pétitions renouvelées, d'enquêtes et de rapports préparés avec le plus grand soin par deux hommes éminents, chacun dans son genre. Jamais, ainsi qu'elle me l'avait prédit, son affaire n'a été portée à la tribune. Une pétition du prince Napoléon qu'on en voulait d'abord écarter, les fit ajourner toutes. Quand on eut été obligé de passer outre et que rien ne semblait plus s'opposer à ce qu'on s'occupât de celle d'Eucharis, le rapport fut *volé* dans le portefeuille du député au moment de le soumettre à la commission et de prendre jour pour sa lect-

ture. Il lui fallut refaire son travail et quant il fut prêt, sa nomination à un poste éminent l'obligea à transmettre ses fonctions de rapporteur à un autre de ses collègues. Celui-ci dut recommencer l'étude de l'affaire, se heurta à des difficultés de toute espèce, quelques-unes incroyables, et finalement vit arriver la dissolution de la Chambre sans avoir pu accomplir son mandat.

— Devant ces lenteurs, auxquelles vous ne pouviez rien, n'eussiez-vous pas trouvé quelqu'avantage à recouvrir à la voïe administrative ? De grands changements avaient eu lieu et vous aviez plus de chances de réussite que sous l'empire, où l'on devait écarter systématiquement toute affaire de séquestration arbitraire, de peur de réveiller le souvenir de Sandon.

— C'est ce que j'ai tenté de faire. En vain ai-je rencontré au sein même de l'administration, les appuis les plus chaleureux ; tous au début me juraient de réussir, de ne reculer devant rien pour faire obtenir justice à ma malheureuse protégée ; tous revenaient tête basse, évitaient de me revoir, éludaient mes questions, refusaient d'agir, sans en vouloir dire le motif. Il semblait qu'on leur eût montré au ministère la tête de Méduse. Pourquoi ne me l'a-t-on jamais fait voir, à moi ? S'il y a, pour laisser tomber cette affaire dans l'oubli, des raisons qui paraissent décisives à un honnête homme, pourquoi ne pas me les dire et m'arrêter aussi ? A travers les calomnies semées sur le compte de cette femme, victime de si étranges malheurs, on la

traitait avec une déférence exceptionnelle. Un préfet, — le même qui me consignait à la porte de son cabinet et dont je fus six mois sans obtenirune audience, — allait lui faire une visite personnelle, à l'hôtel garni où elle s'était réfugiée ; un ministre de la justice, qui laissait dormir dans les cartons de son ministère cette cause qu'il eût dû évoquer d'office, lui envoyait sa carte et ajoutait au bas : *ses respectueux hommages*. Toujours ce contraste entre une situation en apparence modeste ou méprisée et des égards extraordinaires, motivés sans doute par un mystère qu'on redoutait d'éclaircir, car jamais on ne voulut examiner son état-civil ; mais partout, même officiellement, on lui rendit le nom d'Eucharis Champigny, sans se soucier de la contradiction,après lui en avoir quinze ans imposé un autre. Jamais on ne consentit à juger ses réclamations ; mais on lui accorda une pension assez large pour en prouver le bien-fondé, et en lui faisant signer l'engagement de ne plus rien réclamer du gouvernement, ni des fonctionnaires qui en dépendent, on la laissa libre de publier ses *Mémoires* déjà annoncés.

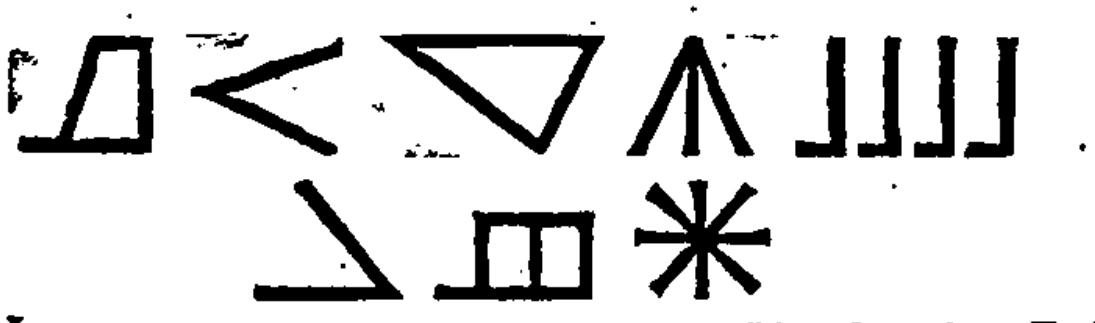
— Comment donc ne l'a-t-elle pas fait ?

— La maladie et la mort ne le lui ont pas permis, mais elle a laissé de nombreux écrits parmi lesquels il suffira de faire un choix pour exécuter ses dernières volontés. Elle désire que tous les documents officiels la concernant soient déposés en lieu sûr, archives ou bibliothèque publique, afin que chacun puisse les consulter et s'assurer de la réalité des faits ; qu'un éditeur recueille et publie ses *Mémoires*,

ses *Transferts*, ses *Asiles ;* qu'on tire des papiers qu'elle laisse des romans, des récits, des pièces de théâtre ; enfin que la plus grande publicité soit donnée à ses malheurs afin qu'on en recherche les causes, qu'on tâche d'éviter l'entier accomplissement des catastrophes qu'elle a été chargée d'annoncer, et c'est à moi qu'elle en a confié le soin.

— Catastrophes qui malheusement se sont en partie réalisées.

— Oui, reprit M. de Nuvélia, et je ne puis penser encore sans une émotion profonde à ce qui se passa alors. La guerre était à peine commencée et déjà, suivant la sinistre prédiction d'Eucharis, la France était envahie, lorsque les journaux reproduisirent des signes trouvés en Normandie, sur des arbres, des murailles, des barrières, et qu'on croyait tracés par les colporteurs étrangers sillonnant la contrée, car c'était généralement après leur passage que ces signes avaient été remarqués. Le premier ayant une ressemblance grossière avec un képi, on les prit pour les jalons d'une invasion qui rêvait de s'étendre jusqu'à l'Océan. J'ai gardé précieusement un fragment de journal qui donnait leur *fac simile* ; Le voici :



— Lorsque je le montrai à Eucharis, elle manifesta une agitation extraordinaire. — L'étoile ! dit-elle avec terreur ; le chef de l'asso-

ciation est en France ; ces signes représentent les huit exécuteurs testamentaires ; nos malheurs sont loin d'être finis ; ce que vous voyez n'est qu'un commencement ; le bouleversement social est proche, inévitable ; il suivra la guerre étrangère. — J'essayai vainement de la calmer. Elle tomba dans une tristesse profonde. Quand la Commune éclata à Paris, la plupart de ses membres étaient étrangers et proclamaient la caractère international de leur entreprise ; on brûlait les mairies, les palais, les archives.....

— C'est vrai, dis-je en réfléchissant ; et ce mouvement, arrêté dans ses manifestations violentes, s'est toujours continué depuis ; on sape tout ce que nous a légué le passé ; ce ne sont pas les abus, ce sont les institutions mêmes qu'on vise. Il semble que l'œuvre de Pierre se poursuive, ainsi que l'indiquent les *Mémoires d'une feuille de papier.* — Est-ce Eucharis qui les a écrits ?

— Je l'ignore ; je les ai trouvés parmi ses cahiers ; mais ils ne sont pas de son écriture et parlent de Stella d'Oro et de Lily dans des termes qu'eût difficilement employés l'une des deux.

— Faut-il croire qu'ils soient, comme ils le disent, l'œuvre de l'acte de naissance d'Eucharis ?

M. de Nuvélia sourit.

— Quel que soit leur auteur inconnu, dit-il, je les crois absolument exacts dans leurs parties principales. Ils racontent, avec plus de détails, les faits bizarres dont Eucharis me parlait sans cesse et auxquels je me reproche de

ne pas avoir accordé assez d'attention. Je donnerais beaucoup, à présent, pour être plus complètement éclairé sur la portée des symptômes alarmants qui se manisfestent partout. Eucharis a emporté ses secrets dans la tombe, et je ne vois aucun moyen de savoir ce qu'elle souhaitait tant révéler à la justice, qui n'a jamais voulu l'entendre.

— Qui sait ? Peut-être cette *Légende* a-t-elle été écrite dans le but de provoquer la lumière ; me permettez-vous de la publier, en faisant appel à ceux qui pourraient fournir quelqu'explication de ces faits mystérieux ?

— Très-volontiers. Votre proposition est d'ailleurs conforme aux intentions de M^lle^ Champigny. Que sa mémoire doive y gagner ou y perdre, j'appelle de tous mes vœux cette lumière : on ne doit aux morts que la vérité.

— Et vous n'avez jamais rien découvert concernant la seconde Eucharis ? Vous n'avez jamais su si le dévouement de celle qu'on avait enfermée avait assuré à l'autre une existence heureuse ?

— Non ; Eucharis a été impénétrable. Seulement, un homme digne de foi, resté à Paris pendant la Commune, m'a dit avoir lu dans un des journaux qui parurent à cette époque, que pendant que le comte de Chambord vivait riche et honoré, la fille à laquelle il avait été substitué et qui avait été élevée sous le nom d'Eucharis Champigny par une famille française, végétait à Londres dans la misère. Cette révélation n'eut aucune suite. Eucharis haussa les épaules quand je la lui communiquai et je n'en sus pas davantage. Il n'en a pas

été question depuis. On semble d'ailleurs avoir renoncé à cette histoire romanesque et si peu probable de substitution, pour attaquer plus sûrement la légitimité du comte de Chambord en s'efforçant de prouver la validité du premier mariage de son père. C'est la tactique moderne; accepter les faits, mais épaissir encore les ténèbres, en remplaçant une légende usée par une autre plus croyable. C'est ainsi, qu'on ne nie plus l'évasion du Temple, rendue évidente par les pièces produites aux différents procès des Nauëndorff, ainsi que l'impossibilité de soutenir sérieusement le rôle usurpé par leur père; mais au lieu de reconnaître franchement que Louis XVII n'était autre que le baron de Richemont, et de donner ainsi la clé des évènements inexplicables qui s'enchaînent depuis le commencement de ce siècle, on invente, sans pouvoir le faire accepter, un Louis XVII résigné, comblé en secret des tendresses et des dons de sa royale famille; tel que ce trappiste, mort en 1869 à l'abbaye de Bellefontaine, possesseur d'une cassette mystérieuse dont on n'a jamais pu montrer le contenu; ou ce La Roche, de Savenay, découvert par M. Nauroy dans la *Nouvelle Revue*. On comptait probablement, pour le faire accepter, sur la lassitude causée par ce problème déjà ancien, et il s'est trouvé des chercheurs pour compulser les registres et proclamer hautement que ce La Roche n'a jamais existé. Quant à moi, lorsque j'ai voulu publier les documents inédits que je possédais sur le baron de Richemont, les différents journaux ou les revues auxquels je me suis adressé, m'ont

poliment refusé en me disant que cette question depuis longtemps vidée, enterrée, n'offrait plus aucun intérêt, et que rien dans les archives du royaume ne venait la confirmer. En effet, non content du tri opéré sous tous les régimes, de la suppression complète de toutes les publications faites par le baron de Richemont ou pour sa défense, Napoléon III s'était fait remettre, en 1856, les Mémoires et tous les papiers de son oncle Lucien Bonaparte, l'un des protecteurs les plus actifs du dauphin ; il ne les rendit qu'allégés de ce qui pouvait leur donner un intérêt compromettant et spécialement de ce qui concernait le baron de Richemont, dont il est impossible que Lucien n'est pas parlé, vu la nature, l'importance de leurs relations et le peu de souci qu'il paraît avoir de ménager le grand empereur. Puisse la vérité se découvrir enfin ! Je le souhaite plus que je ne l'espère.

J'emportai le manuscrit. C'est celui que je livre aujourd'hui au public. Je ne sais quelle en est la portée réelle. Je ne puis cependant m'empêcher de citer les paroles que m'adressa M. de Nuvélia lorsque je lui en communiquai la dernière épreuve :

— Je suis vieux et ne verrai pas, grâce à Dieu, l'entier accomplissement de ces choses. Mais je m'effraie en constatant combien les évènements suivent la marche fatale indiquée par Eucharis et quel réseau mystérieux enserre le monde entier. Le nihilisme en Russie, le fénianisme en Amérique et dans la Grande-Bretagne, le socialisme en Allemagne et en France, sont unis par un lien secret, obéissent à

une direction suprême. Depuis qu'Anckarström, à l'aurore de notre grande révolution, plongea son poignard dans le sein de Gustave III, un vent de révolte et de mort souffle sur les têtes couronnées; dans toute l'Europe les souverains, même les plus aimés, servent de cible aux balles des régicides.

On déclare fous ceux qui tirent sur la reine d'Angleterre. Alexandre II meurt victime d'un effroyable attentat, et chaque jour la vie de son successeur est menacée. Le fils de Napoléon III a péri misérablement à l'extrémité de l'Afrique, sous le drapeau de l'Angleterre, plus soucieuse d'ordinaire de la vie de nos prétendants. Le président Garfield est assassiné après le président Lincoln, et les partisans sincères des réformes libérales, poussés au-delà des limites du juste et du possible, sont immolés comme traîtres s'ils résistent. Les courageux patriotes Irlandais, qui à force de persistance à réclamer par les voies légales, allaient obtenir un allégement sérieux aux souffrances de leur patrie, ont vu massacrer, en plein jour, à Dublin, devant le palais du vice-roi, les premiers magistrats libéraux que l'Angleterre leur accordait. La *Land league* proteste avec indignation contre le crime dont on l'accuse, et les organes de cette association insaisissable, dont les racines sont aujourd'hui en Amérique, l'avouent et le glorifient. « Puis-« qu'en Irlande et en Russie, disent-ils, il n'y « a pas de liberté, les socialistes sont bien « forcés d'employer les armes qui leur res-« tent. En France, ces moyens ne seraient « d'aucune efficacité dans les circonstances

« présentes. C'est pour ce motif que tout en « approuvant les procédés de nos amis de l'é- « tranger, nous ne les appliquons pas chez « nous (1). » Et sourds à ces aveux, à ces menaces, nos gouvernants se félicitent de ce que l'ordre n'est pas troublé dans la rue, attribuent ce résultat à leurs sages précautions ! Les grèves se multiplient, menacent de devenir générales ; et c'est *par le feu* et *par le plomb* qu'on annonce devoir prochainement résoudre la question sociale (2). Sous le nom de libre-pensée, c'est l'athéisme qui triomphe en désorganisant profondément la conscience, base de toute société régulière, dont il poursuit impitoyablement la destruction et non la réforme. Pauvre Eucharis ! elle nous avertissait, et nous, aveugles et insensés, nous lui jetions le nom de folle ! Le chancelier de fer sent vaciller la couronne impériale sur le front de son maître qui, lui aussi, se parait jadis du nom d'Antechrist pour châtier la France. Il tend la main aux catholiques qu'il persécutait..... Trop tard ! la papauté, discutée, amoindrie, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Pourtant, de quelles acclamations avait été salué l'avènement du cardinal Mastaï Feretti au pontificat ! quel enthousiasme pour ses généreuses aspirations ! Et ceux qu'il voulait affranchir l'ont chassé, ont employé contre lui tous les genres de persécution. *Crux de cruce*, dit une vieille prophétie du pape qui dépassera les années de Saint-Pierre. La prophétie s'est réa-

(1) *Le Citoyen.*
(2) *Le Droit social.*

lisée ; le testament du cardinal Petrucci est près de recevoir son exécution ; Pie IX paiera la rançon de Léon X. *On remuera la cendre des morts*, avait dit Eucharis, et c'est l'un des plus vénérés qu'on essaie de clouer au pilori. En ramassant dans la boue, d'où ils n'auraient jamais dû sortir, d'immondes pamphlets laissés dans l'oubli par le mépris public, on espère faire de Pie IX un émule d'Alexandre Borgia. N'est-ce pas là cette heure solennelle dont le prophète nous avertit : *Et nunc reges intelligite ; erudimini, qui judicatis terram ?* (1) Pauvre humanité menacée jusque dans tes entrailles, ne t'écrieras-tu pas, comme l'apôtre, dans la barque secouée par les vagues furieuses :

— Sauvez-nous, Seigneur ! nous périssons !

L'*éditeur*,

Edouard Burton.

Juillet 1882.

Fin.

VILLE DE MONTÉLIMAR
BIBLIOTHÈQUE

(1) Et maintenant, ô rois, entendez ; instruisez-vous, juges de la terre !

TABLE

Introduction 1

PREMIÈRE PARTIE.

I. — Ma naissance. 2
II. — Le rêve 4
III. — Georges Champigny . . . 7
IV. — Eucharis et Tancrède . . . 10
V. — La première femme . . . 13
VI. — Le bigame 16
VII. — Le palace 20
VIII. — Eucharis. 23
IX. — La sainte-Cécile 27
X. — Les suites d'une 1re faute . 31
XI. — Enlevée ! 35
XII. — L'homme rouge 38
XIII. — A Saint-Pétersbourg . . . 42
XIV. — Le château d'Obèrstroff . . 47
XV. — Le caveau mortuaire . . . 51
XVI. — Le coffret de chêne. . . . 54

DEUXIÈME PARTIE.

I — Ulysse 59
II. — Les adieux. 63
III. — La famille Champigny. . . 68
IV. — La lettre de Zurich. . . . 74
V. — Tancrède: 77
VI. — Nouvelle séparation. . . . 82
VII. — Les précautions de Clarisse. 86
VIII. — La maîtresse de piano. . . 91
IX. — Elève du Conservatoire ! . 95
X. — L'esclave de Pierre 99
XI. — Condamnée! 105
XII. — Espoir trompé 109
XIII. — Lui ! 114
XIV. — Hermosa. 118
XV. — Le Fiancé. 123
XVI. — Lady Armstrong 129
XVII. — Daniel Mosé. 134
XVIII. — Mon voyage à Florence . . 138
XIX. — La filleule de Pierre . . . 142
XX. — Charlotte Johnson 147

TROISIÈME PARTIE.

I. — Les deux Eucharis 153
II. — La morte vivante 157
III. — La mort de Tancrède. . . . 162
IV. — Sans nom ! 167
V. — Le sacrifice. 172
VI. — La lettre d'Eucharis 176
VII. — Le baron de Richemont. . . 180
VIII. — Entre cousins..... 185
IX. — Pierre, l'*Ami* des rois . . . 192
X. — Les centuries de Nostradamus. 197
XI. — La berline mystérieuse . . . 204
XII. — Comment on devient républicain 209
XIII. — Le testament 214
XIV. — Un drame intime 219
XV. — La Dame Noire 225
XVI. — L'Antechrist 230
XVII. — Les matinées d'Eucharis . . 239
XVIII. — Les fils de Paul 1er. . . . 245
XIX. — Coup d'œil sur le passé . . . 251
XX. — L'Etoile d'or ou le Lys ? . . 258
XXI. — La lettre aux cinq cachets . . 266

QUATRIÈME PARTIE.

I. — L'enlèvement 273
II. — Les signes mystérieux. . . . 280
III. — Le corbeau 285
IV. — La restitution 290
V. — Le tailleur de pierres. . . . 297
VI. — Madame Polichinelle 304
VII. — Abandonnée ! 310
VIII. — L'auto-da-fe 315
IV — Justice ! 320
X. — Le délire des persécutions.. . 325
XI — Une mise en liberté 330
XII. — Le roman devient de l'histoire. 338
XIII. — Récits d'une sœur 346
XIV. — La nouvelle Cassandre. . . . 311
XV. — Deux actes de décès 364
XVI. — Le 16 Juillet 1870 311
Douze ans après.. *Post-scriptum.* 379

Orléans. Imp. Constant, rue Royale, 14.